

Bibliothèque numérique

medic @

**Tardy, Claude. Cours de médecine
contenant...les experiences du
mouvement circulaire du sang et des
esprits...**

A Paris, chez l'Auteur, 1654.

Cote : 150444 (1-3)



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : [http://www.biusante.parisdescartes
.fr/histmed/medica/cote?150444x123](http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?150444x123)

150444/1101

COUVRS DE MEDECINE CONTENANT

*Toutes les choses qui perfectionnent & composent l'homme, celles qui le conseruent,
celles qui le destruisent & enfin les moyens de le restablir en santé parfaite
& de guerir les maladies, par les experiences*

DV MOVVEMENT CIRCULAIRE DV SANG ET DES ESPRITS, AVEC LA PARAPHRASE

Des liures de l'Anatomie. Du Cœur. Des Glandes. De la Nature
des Os. Des lieux où parties de l'Homme. Des Accouchemens à sept
mois & à huit. De la Conception & Superfoetation. De la dissection
de l'enfant dans la matrice. De la Generation des dens. Des maladies
des Filles. Du Regime de viure. Des Songes. De l'Aliment. De
l'vtilité des choses Humides. Des Humeurs. Des Flatuosités. Du
Mal de Saint. Des Maladies aiguës. Des Crises. Des iours Critiques.

ET AVTRES OEUVRES DV GRAND HIPPOCRATE

Ou les causes, les signes & les symptomes de toutes les Maladies
s'expliquent nettement, avec leur guerison, par les lumieres

DV MOVVEMENT CIRCULAIRE.

Par M. C. TARDY, D. R. en la faculté de Medecine.



A PARIS.

L'AVTEVR à la Fleur de Lys d'Or, rue S. Martin, ou il expliquera les
difficultez de ceux qui le visiteront, il fera voir les causes de plusieurs
Chez } Maladies cy deuant inconnuës & il enseignera les moyens de les guerir.
JEAN DV BRAY Marchand Libraire, rue S. Jacques aux Epys.
CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Degré deuant la Sainte
Chappelle, au Signe de la Croix.

M. DC. LXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY, ET APPROBATION.

TRAITÉ DU
MOUVEMENT
CIRCULAIRE DU SANG
ET DES ESPRITS

OU LES PRINCIPES DE LA MÉDECINE
MÉTAPHYSIQUE

PAR M. DE LA MOYNE, Médecin de
Paris, et de la Faculté de Médecine
de la même Ville, Docteur en
Médecine, et de la Faculté de
Théologie de la même Ville, Docteur
en Théologie.



A PARIS
Chez MESSIEURS DE MESSIL, Libraires, Palais
National, ci-devant de la Harpe, ci-devant de
la Justice, ci-devant de la Ville.

LEAN GUYONARD, Imprimeur, Palais National, ci-devant de la Harpe, ci-devant de la Justice, ci-devant de la Ville.
M. DE LA MOYNE
Avec PRIVILEGE DU ROI

3
159444
(N° 1)

A MONSIEVR
G V E N A V T
DOCTEV R R E G E N T
E N L A F A C V L T E ' D E M E D E C I N E
D E P A R I S .

M O N S I E V R ,

Il y auroit de l'injustice à produire en public un Ouvrage qui contient les veritables sentimens d'Hippocrate, & à ne les point faire paroistre sous l'aduen de vostre nom, puisque vous estes aujourdhuy le modelle des plus excellens Medecins, comme cet Autheur incomparable l'a tousiours esté iusqu'à nous: Car vous connoissez si bien les maladies & vous sçavez si parfaicte-ment les moyens de les chasser, qu'il est vray de dire que vostre façon de guerir est entierement conforme à celle de

a ij

E IV

ce grand Genie. Nous aprenons de ses escrits qu'il employoit les tithymales, la coloquinte, l'hellebore & autres violens remedes, & qu'il en produisoit des effets si extraordinaires & si merueilleux, qu'ils sembloient surpasser les forces de la nature; & nous reconnoissons que c'est de vous que nous tenons l'industrie de dompter avec l'antimoine les maladies les plus rebelles, où les remedes doux sont inutiles. C'est pourquoy, MONSIEVR, tenant d'Hippocrate & de vous ce que ie sçay de meilleur, ie me sens obligé de rechercher vostre faueur contre la malice de ceux qui rejettent la veritable Medecine & de vous en offrir les plus solides maximes que i'explique. J'ose esperer de vostre bonté que receuant ce petit Ouura-ge, comme un tesmoignage assure de ma reconnoissance & de l'honneur que ie vous dois, vous me permettrez aussi de publier que ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-
obligé seruiteur

TARDY.



P R E F A C E.

SAINCT AVGVSTIN dit que ce n'est pas vne arrogance que de chercher ou de dire la verité, ie l'ay cherchée dès l'âge de quinze ans dans les escrits du grand Hippocrate & d'Aristote, aussi bien que dans le sein de la Nature, par vne inclination naturelle & curieuse de sçavoir toute chose. Je l'ay descouverte & fait voir en plusieurs subjects excellens, par vn travail opiniatre & continuel de trente ans dans Paris, aux lieux publics & à la veuë de tous. Je n'ay peu viure content de l'honneur d'estre Docteur en Medecine, si ce n'estoit dans l'Vniuersité de Paris qui seule est capable de rendre l'honneur à la vertu, comme elle en est le séjour. J'y voulus paroistre & y soustenir la verité proposant en public vne partie de mes remarques en trois theses principales & quodlibetaires toutes remplies & tissües de principes admirables & secrets du diuin Hippocrate, c'est à dire de la nature. Mais quoy l'enueie ioua son jeu, quelques-vns me firent passer pour vn arrogant insupportable, & d'autres pour vn ridicule d'aduancer des principes & des propositions qu'ils croyoient sans fondement, venuës de mon caprice, & en vn mot elles furent bien receuës de peu de personnes. La honte que i'en eus ioir ète à la connoissance de mes propres forces me fit entrer dans vne indignation tres-juste.

Aduersus
Cresc.

C'est pourquoy pour venger cette injure faiëte à la Verité, ie mis la main à la plume & donnay en peu de temps au public deux traittez sur deux points difficiles de la plus belle de mes theses qui monstre parfaitement la nature & la connexion de toutes les choses qui font la santé & la mort, la maladie & la guerison, la conclusion est que le septenaire n'est pas critique par sa propre force. Dans le premier de ces Traittez j'examine par l'Analytique la proposition de la these & j'esclaircis trois demonstrations qui la concluënt, ayant fait voir le bel arrangement de toutes ses parties. En suite ie monstre que la definition de crise qui commence la these est d'Hippocrate & meilleure que la vulgaire qui est celle de Galien, parcequ'elle est imparfaite & comprise en la mienne; Enfin ie m'estens au long sur toutes les parties de cette definition.

Septenarius
non est vi pro-
pria criticus.

Dans le second Traitté i'agite vne proposition de cette mesme these, qui est d'vne demie ligne tiree de la fin du troisieme corollaire, qui montre la force suréminente du ternaire par dessus les autres nombres, & que le septenaire est composé de trois ternaires. La proposition est que l'infusion de l'ame de l'homme arriue du troisieme iour iusques au septieme à comter depuis la reception de la semence, & ne se fait iamais plustost que le troisieme iour, ny plus tard que le septieme, quoy qu'elle arriue tousiours en vn moment.

I'auois resolu d'escire aussi exactement sur tous les autres points de cette mesme these, dont i'auois les matieres esbauchées, & d'acheuer vn ouurage qui pourroit estre souhaité par les sçauans qui verront ces eschantillons; mais ie m'aperceus que ce stile estoit vn peu trop releué pour plusieurs de qui ie voulois estre entendu. C'est pourquoy quittant la science des crises ou des guerisons que la nature fait d'elle-mesme, ie m'apliqué à parler de celles que l'art de la Medecine enseigne, & ie mis au iour la methode de purger d'Hippocrate ou pour mieux dire sa pratique entiere comprise en la derniere de mes theses, à laquelle selon l'ordre de l'escole i'auois presidé quelques mois auparauant.

L'année 1646. suiuant le mesme project i'enseigné publiquement en nos Escoles mes Commentaires sur le Liure qu'Hippocrate a fait des maladies des filles, où ie fis voir que tous les raisonnemens preuent la circulation du sang, ou la supposent pour principe & pour fondement, & ont esté mis au iour en l'année 1648. Or dès l'année 1642. i'auois ietté les fondemens de cette doctrine & démontré par la premiere these que ie soustins, n'estant encore que Bachelier; que la circulation des Cieux & du Soleil engendre toutes choses & les fait estre, agir & mouoir en circuits.

Ce mouuement produit tous les autres, il leur sert de borne & de regle estant seul egal, exempt de limites, tousiours en son commencement aussi bien qu'en sa fin, il est seul capable de durer eternellement & de donner l'estre à sa mode avec vicissitude à toute chose, comme toutes choses l'imitent & le representent en ce qu'elles peuuent. Car non seulement tous les corps se forment en rond & principalement ceux des animaux, mais aussi toutes leurs parcelles dans lesquelles les esprits, le sang & les autres humeurs avec les maladies qui en naissent, les symptomes & leurs crises, où leurs guerisons s'agitent en cercle, afin que tout se face à l'imitation de l'Vniuers & de Dieu mesme. La preuve de cette these que i'ay soustenuë le premier dans l'Vniuersité de Paris commence par là, elle continuë par la generation de l'homme &

conclud par sa naissance qui n'est iamais si parfaite que lorsqu'elle arriue à dix mois qui est le commencement de la quatrieme saison, qui fait l'année Medecinale & la plus parfaite reuolution du Soleil, parce qu'il faut que l'ouurage le plus accompli s'acheue par la reuolution la plus parfaite & la plus accomplie du plus noble de tous les agens. Je donnè cette doctrine au public comprise dans mes Commentaires sur les Liures des accouchemens à sept & à huit mois d'Hippocrate l'année 1650. & fut retardé de quelques mois, par la ialousie de ceux qui ont tousiours essayé de trauerfer iniustement mes desseins.

En cet Ouurage ie monstre & fraye le chemin qui conduit euidentement à la perfection de cette sublime & tant desirée science des crises que j'ay commencé de produire, car les maladies, la santé & la mort arriuent à tous les hommes & se font par les mesmes circuits de temps que les auortemens, les conceptions & les couches, lesquels circuits estans parfaitement demonstrez, s'ensuit aussi necessairement la connoissance de ceux ausquels la maladie, la santé & la mort arriuent, (c'est à dire la science des crises.)

Hipp ad calcem
l. de sept partu.

Ainsi mes abbregez contiennent les semences tres-fecondes & les principes inefbranlables pour demonstrier la verité de toutes les propositions qu'on peut faire dans la theorie ou dans la pratique de la Medecine, parcequ'ils renferment en peu de mots tout ce qu'il y a de plus beau dans les ouurages d'Hippocrate & d'Aristote. De là vient que tous les Escris que j'ay produit en suite ont vne liaison parfaite, & ne se demantent en rien, parcequ'ils sont apuyez sur des principes qui sont les veritables lois de la nature, lesquels principes estans en petit nombre s'entretiennent parfaitement & seruent de fondemens à d'autres qui sont en plus grand nombre, qui tous ensemble dans vn excellent arrangement & dans leur mutuelle dependance font l'admirable establissement de l'oeconomie de la nature, qui est le vray pourtraict de la sagesse incree.

Ces ouurages ont veritablement agreeé à plusieurs & ont fermé la bouche à ceux qui contrefont les gens de bien, & quant à ceux qui m'ont tousiours persecuté & qui neantmoins n'ont iamais osé m'attaquer en face, ils en ont esté si surpris qu'à present ils ne peuuent & n'osent me desnier l'honneur & l'approbation qu'ils me doiuent, bien que malicieusement ils continuent à ne me la rendre iamais parmi les ignorans & le vulgaire, parcequ'ils croyent mal à propos que la reputation d'autruy retranche de la leur, & que produire quelque chose de beau c'est bastir sur leur ruine. L'enuie les aueugle & les rend incapables de conceuoir les belles choses; ioinct qu'elle se trouue d'ordinaire en ceux

qui d'ailleurs ne sont pas beaucoup clairuoyans, parceque ce vice est vn venin qui corrompt la lumiere de l'ame & luy oste le veritable discernement, ne plus ne moins que la bile en la iaunisse respanduë sur vn œil luy faict paroistre les obiects autrement qu'ils ne sont, ou dans vn estomach aporte preiudice dans l'vsage du meilleur aliment par vne corruption indubitable.

Ainsi l'enuie faict prendre d'vn mauuais sens & mal interpreter tout ce qui est de plus ingenu dans les mœurs & de plus releué dans les sciences. C'est folie de la vouloir combattre, il n'y a point d'armes capables de vaincre ce phantome qui croist autant que la vertu, la meilleure de toutes c'est le mespris dont elle est tres-digne, puisqu'elle est seule qui d'entre les vices ose bien affronter la mesme vertu qui est l'vnique objet de toute sorte d'honneur & de reuerence.

Le traitement que i'ay receu de ces gens-là sans doute m'est tres-favorable, puisqu'il me donne autant de tesmoins & de tres-equitables Iuges qu'il y a de personnes d'esprit qui liront mes ouurages, quoy que ie sois contrainct de les produire moindres en toutes choses que les precedens, qui ont esté formez pour les sçauans sur les incomparables genies d'Aristote & du grand Hippocrate. C'est le subiect de la plainte de quelques-vns qui disent que mes escris sont difficiles, Je l'aduouë, c'est pour cela qu'ils leurs sont presentez, qu'ils connoissent de là l'estime qu'on a faict de leur merite, s'ils ne les conçoient pas ie n'en suis pas coupable, le Soleil n'est pas moins lumineux si les yeux d'vn hybou ne le peuuent souffrir.

Enfin la malice qui n'a pû condamner m'a pratique ni mes escripts s'efforce de m'en oster l'honneur, quelques-vns estendent ce que i'ay mis en peu de mots à l'imitation d'Hippocrate, d'autres en grossissent leurs Liures, & se sont adressez principalement à mes remarques Anatomiques, dont mes escris sont tout remplis. On n'a pas obmis ce que i'ay diuulgé de viue voix enseignant publiquement en presence des plus habiles Anatomistes en qualité de Professeur en Chirurgie depuis l'année 1645. iusques à 1650. Mais ce qui est de plus euidet & de plus grande importance regarde la circulation du sang, & la distribution de l'artere carotide que i'ay tant de fois demonstrée publiquement auant que de la faire imprimer, & cette descouuerte a contrainct à se desdire tout a faict & publiquement ceux qui m'en veulent oster l'honneur, parceque cette distribution declare le passage de la circulation du sang qu'ils voudroient bien s'approprier bien que ie l'aye publiquement soustenuë le premier enthesé dans les Escoles de Medecine, dès l'année 1642. & l'ay depuis tousiours employée dans mes
escris,

11
 écrits, & mesme l'année 1646. ie l'ay publiquement enseignée dans mes
 Commentaires sur le Liure des Maladies des Filles qui depuis ont veu
 le iour en l'année 1648. comme il paroît dans l'ouurage qui a pour titre
*Commentaires sur le Liure d'Hippocrate des maladies des filles, où il est aussi
 traité des maladies de la teste, & de toutes les autres qui viennent des defauts
 de la circulation du sang qui sont de quatre sortes, sçavoir lorsqu'elle s'arreste en-
 tierement en vne veine ou en plusieurs, lorsqu'elle est trop lente, lorsqu'elle se de-
 prave & se fait inegalement, & enfin lorsqu'elle se fait precipitamment &
 trop vitte, avec leur traitement & guerison, le tout par vne continuelle explica-
 tion de diuers textes d'Hippocrate tres-difficiles, qui sont demeurez sans estre ex-
 pliquez iusques à nous.* Vne chose si publique n'a pas empesché qu'on n'y ait
 mis la main sans me nommer, & qu'on ne s'aproprie l'honneur qui
 m'appartient d'auoir apliqué le premier le mouuement circulaire à la
 pratique; mais il ne me sera pas mal-aisé de faire voir par la suite de
 ce traité que toute cette doctrine vient d'un mesme genie se trou-
 uant apuyée sur de mesmes principes.

Il y en a qui demeurent incapables des plus difficiles fonctions de
 Docteur, qui sont d'escire & d'enseigner, parcequ'ils n'ont pas plustost
 receu cette qualité qu'ils mesprisent l'estude, ils rejettent les Liures,
 comme s'ils estoient trop sçauans & se contentent de faire la Medecine
 dont ils ignorent les maximes les plus importantes; & ce qui est en-
 core pis & presque inconceuable, ils sont si temeraires que de mespri-
 fer ces excellentes fonctions, d'escire & d'enseigner. Ils veulent que
 le iour manque de lumiere & que ceux qui esclairent les autres ne vo-
 yent goutte, puisqu'ils osent bien dire que ceux qui enseignent publi-
 quement la Medecine & les moyens de bien guerir, ne sont pas eux-
 mesmes plus capables de guerir les malades. Mais qu'ils sçachent que
 tous les grands hommes ont escri, & qu'Hippocrate qui estoit incom-
 parable en sa pratique a tout enseigné par escrit & que ce qu'il a dit est
 vray, *Que la science ordonne & commande & qu'elle rend les succez heureux,*
lorsque celuy qui la possede veut s'en seruir. Or la marque la plus assurée
 que ie me suis acquis cette connoissance & que i'ay descouuert vne par-
 tie des secrets du grand Hippocrate, ce sont les bons succez que reçoie-
 uent ceux que ie traite des maladies les plus malignes, où l'on voit d'or-
 dinaire que ie reussis à souhait, ou que s'il s'en rencontre quelqu'une
 qui ne soit pas guerissable, i'en fais les preiugez si prescis & si conformes
 à leurs issus que i'euite le blasme, & que bien loin d'en auoir du re-
 proche i'en reçois mesme quelquefois de l'honneur, si bien que les mal-
 ueillans n'ot iamais eu l'occasion de me faire reproche d'aucun funeste
 euenement arriué par ma faute. Et quant à la doctrine, ie projette de

L. de locis in
 hom. f. 73. v. 45.

b

continuer d'en produire des fruits, comme j'ay toujours fait cy-deuant; & de mettre en lumiere le veritable reſtaſſement de la Medecine tant theoretique que pratique du grand Hippocrate qui conſiſte en la deſcouuerte de pluſieurs de ſes principes inconnus juſques à nous, parceque j'en ay les matieres toutes preſtes, lesquelles ie produiray piece à piece à meſure que j'en auray le temps & que le ſeruiçe que ie dois à mes amis pourra me le permettre. Je m'arreſteray dauantage à la pratique de ce diuin Autheur que ie deduiray tout au long commençant par ſes maximes generales & par les differentes methodes qu'il employoit à guerir ſes malades, pour venir à ſa Therapeutique particuliere & m'eſtendray ſur le deſtail de chaque maladie. Dans ce traitté ie reprendray tout ce que j'ay cy-deuant aduancé dans celui que j'ay fait de la methode qu'Hippocrate obseruoit à purger ſes malades, qui eſt vn veritable abrégé de toute ſa pratique, puisqu'il en contient les fondemens ſolides & toutes les ſemences. En ſorte que la piece que ie promets ſera d'autant plus grande que cette methode d'Hippocrate ſurpaſſe la theſe que j'ay ſouſtenuë qui eſt leur abrégé & qui ne contient que les fondemens qui ſeruent à toutes deux. Au reſte parceque l'impreſſion Grecque d'Hippocrate faite à Baſle eſt la plus correcte & la mieux receuë ie continuë à la citer par tout, ſi ce n'eſt ſur les Liures d'Hippocrate expliquez par Galien où ie cite auſſi le cinquieme tome de l'impreſſion Grecque de Baſle qui contient tous les Commentaires de Galien ſur Hippocrate, de meſme que j'ay fait cy-deuant en tous mes Ourages Latins, cottaſt les pages & les lignes preſcises.

Les principales fautes ſuruenues en l'impreſſion.

Page 4. ligne 11. la fuite liſez l'abaſſement. p. 67. l. 13. la pericarde liſez le pericarde. p. 77 l. 34. liſez aucunement egal p. 80 l. 26. rayez auſſi. p. 109 l. 23 les reçoit liſ. le. p. 118. l. 33. aiſément liſez abſolument. p. 113. l. 38 puisqu'elle liſ puisqu'il.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 4. iour de Decembre 1654. Si-
gné par le Roy en ſon Conſeil FLORIOT. Il eſt permis à Maiſtre Claude Tardy Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, de faire imprimer, vendre & debiter vn Liure par luy compoſé intitulé *Traicté du Mouuement circulaire du ſang & des eſprits*, avec deſſenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'ils ſoient d'en vendre ny debiter pendant le temps de cinq ans, ſans le conſentement de l'Expoſant, à peine de mil liures d'amende, conſiſcation des exemplaires, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long par la Lettre de Priuilege.

TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES ET des Articles du traité du mouvement circulaire du sang & des esprits.

Des moyens dont la nature se sert à perfectionner l'homme.

Du premier moyen qui est le meslange.

CHAPITRE I.

Du meslange des elemens qui composent les humeurs.

- Art. 1. *Que l'eau & le feu bien vnis composent & conseruent toutes les choses
vianantes.* fol. 3
- Art. 2. *Qu'il est impossible que l'eau ou le feu surmontent entierement.* 4
- Art. 3. *Que la semence & toutes les choses naittantes ne cottiennent rien de terrestre.* 5
- Art. 4. *Que la nourriture introduit dans les choses vianantes l'excrement sec & ter-
restre qui fait la vieillesse & la mort.* 5

CHAPITRE II.

Du meslange des humeurs & des esprits qui composent la semence.

- Art. 1. *Que les perfectionns de l'homme renaittent de la semence qui les contient
toutes en abregé.* 6
- Art. 2. *Que le temperament des parties nobles renaitt plus certainement de la
semence que les lineaments.* 7
- Art. 3. *Que la perfection de la semence depend du meslange & de la coction.* 7
- Art. 4. *Que les forces de la matiere de la semence s'unissent de mesme que les
vaisseaux qui la conduisent.* 8
- Art. 5. *Que la semence est vn excrement tres-fort.* 9
- Art. 6. *Que le cerueau souffre dauantage en l'action venerienne que les autres
principes.* 9
- Art. 7. *Que la semence contient la veritable Parque & la destinée.* 10
- Art. 8. *Que la semence vient de tout le corps & reproduit toutes les parties.* 12

CHAPITRE III.

Du meslange & vnion des qualitez qui composent le temperament.

- Art. 1. *Des especes de temperament, de ses causes & des qualitez qui le cōposent.* 11
- Art. 2. *Des moyens de conseruer le temperament & l'union de ses qualitez.* 12

Du second moyen qui est la structure.

- Art. 1. *En quoy consiste la structure, ses qualitez & ses usages.* 13
- Art. 2. *Que la diuersité de la structure est cause de la variété des actions.* 13
- Art. 3. *Que la chaleur naturelle fait seule toutes les actions.* 14
- Art. 4. *Que la differēce des maladies ne viēt que de la diuersité de la structure.* 15
- Art. 5. *Que les veines & les arteres sont utiles par le moyen de leur longueur & de
leur petitesse ioinctes ensemble.* 15
- Art. 6. *Que la loy des mēbres depēd de la vehemēce de l'agitatiō de la chaleur.* 16
- Art. 7. *Que presque tous les symptomes des maladies viennent de la diuersité de la
structure.* 17

- 1X
- Du 3. moyen qui est le mouvement circulaire du sang & des esprits.
- Art. 1. De la nature du mouvement & de ses especes. 18
- Art. 2. Que le mouvement perfectionne toutes les choses naturelles. 19
- Art. 3. Qu'il n'y a que l'exercice & la circulation du sang capables de conserver la sàté. 20
- Art. 4. Des raisons qui ont obligé l'Authcur à traiter du mouvement circulaire & à suivre l'ordre qu'il y garde. 20

SECTION I. De la noblesse des parties.

CHAP. I. Des qualitez & des effects des parties nobles.

- Art. 1. Qu'il y a des parties nobles, leur nombre, leur nature & leur office. 24
- Art. 2. Raisons de part & d'autre & premieremèt pour la preeminence du cerueau. 25
- Art. 3. De la distinction des facultez & des parties. 26
- Art. 4. Que l'ame de l'homme l'esleue droit au Ciel. 27
- Art. 5. Que la situatiõ des parties de l'hõme est cõforme à celle des parties de l'un. 27
- Art. 6. Que la distinction des parties vient de l'abondance de la chaleur. 27
- Art. 7. Que les quatre qualitez font tous les mouuemens de la nature & qu'elles distinguent les parties nobles. 28
- Art. 8. Que la chaleur est la principale qualitiẽ du temperament. 29

CHAP. II. Que le cœur est la principale des parties nobles & la seule cause de toutes les actions.

- Art. 1. Que le cœur estant fait le premier aide à produire le reste des parties. 30
- Art. 2. Que rien ne se fait qui n'aide à se faire soy-mesme. 31
- Art. 3. Que la conformation de l'homme est difficile à descouvrir. 31
- Art. 4. Le sentiment d'Hippocrate touchant la conformation. 32
- Art. 5. Que le cœur est la cause de toutes les actions. 33
- Art. 6. Que le cœur est un Soleil vivant qui produit tous les effects de la nat. hum. 37
- Art. 7. Si la seule chaleur du cœur fait toutes les actions, ou si elle concourt seulement avec la chaleur qui est particuliere à chaque partie. 34
- Art. 8. Que la chaleur du cœur fait seule toutes les actions. 34
- Art. 9. Ce que c'est que la vie & de quelle sorte elle commence. 35
- Art. 10. Qu'il y a cinq degrez de vie differens & que le cœur en est la seule cause. 36

SECTION II. De l'existence & de la necessitiẽ du mouvement circulaire du sang & des esprits.

CHAP. I.

Premiere preuve tirée de la necessitiẽ du rafraichissement du cœur.

- Art. 1. Que la nature humaine est le parfait original de tous les arts. 37
- Art. 2. Que la Chymie imite la nature du cœur. 37
- Art. 3. Que le cœur est la fournaiße de la nature humaine & que le sang luy sert de principal & continuẽl rafraichissement. 38
- Art. 4. Que le poumon n'est fait que pour le rafraichissement du sang. 38
- Art. 5. Que l'air qu'on respire, les breuages & les humiditez qui tombent du cerueau rafraichissent le sang dans le poumon. 39
- Art. 6. Que la structure du cœur & de ses vaisseaux achue la conuictiõ du mou-

<i>nement circulaire.</i>	40
Art. 7. <i>Que le sang coule continuellement & passe de la veine arterielle en l'artere venueuse & jamais à trauers la cloison mitoyenne.</i>	41
CHAP. II. Seconde preuue tirée des qualitez du sang.	
Art. 1. <i>Que tous les animaux se conseruent par le moyen des elemens où ils se produisent.</i>	43
Art. 2. <i>Que la chaleur de l'homme a besoin d'un rafraichissement plus familier que celuy de l'air.</i>	43
Art. 3. <i>Que le sang rafraichit la chaleur aux deux cauités du cœur par deux circuits differens.</i>	44
Art. 4. <i>Qu'il est impossible que le sang passe de l'une des cauités du cœur à l'autre à trauers la cloison mitoyenne.</i>	45
Art. 5. <i>Que le sang qui est l'aliment le plus exquis est aussi le plus puissant rafraichissement, & que sa masse fait le circuit de tout le corps plusieurs fois en un iour.</i>	46
CH. III. Autres preuues tirées des facultez & de la structure des parties.	
Art. 1. <i>Raison tirée de la structure du cœur & de ses facultez.</i>	47
Art. 2. <i>Raison tirée de la structure & des facultez des veines & des arteres.</i>	49
Art. 3. <i>Raison tirée de la ligature qui se fait d'ordinaire à la saignée.</i>	50
Art. 4. <i>Autres raisons tirées de diuers lieux.</i>	51
Art. 5. <i>Raison tirée de la pluralité des arteres umbilicales.</i>	51
SECTION III. Des vtilitez du mouuement circulaire qui sont communes à tout le corps.	
CHAP. I. Premiere vtilité commune.	
Art. 1. <i>Que le sang est vne matiere propre à tout.</i>	53
Art. 2. <i>Que le sang reçoit toutes ses qualitez du mouuement circulaire.</i>	53
Art. 3. <i>Que les trois parties principales perfectionnent le sang.</i>	54
Art. 4. <i>Que les quatre saisons gouuernent toute la nature.</i>	54
Art. 5. <i>Que les quatre saisons produisent les quatre humeurs & qu'elles les changent à leur tour les vnes aux autres.</i>	55
Art. 6. <i>Que les vicissitudes des humeurs & des qualitez des quatre saisons entretiennent la nature.</i>	55
Art. 7. <i>Que les vicissitudes les plus courtes sont necessaires à la nature de l'homme.</i>	56
CHAP. II. Seconde vtilité commune.	
Art. 1. <i>Que le mouuement circulaire perfectionne le sang en toutes choses.</i>	57
Art. 2. <i>Que le mouuement circulaire fait la coction des humeurs dans les cauités du cœur.</i>	58
Art. 3. <i>Que le meslange corrige les mauuaises qualitez des humeurs & en produit de bonnes.</i>	58
Art. 4. <i>Que la santé depend du meslange des humeurs.</i>	59
Art. 5. <i>Que l'union des humeurs est vne marque de jeunesse ou de santé & leur desunion de vicillesse ou de maladie.</i>	59

Art. 6. Que les cauitex inegales sont vtililes à faire le meflange.	60
Art. 7. Que la chaleur unit les 4. humeurs & rejette les impuretez qu'elle fepare.	61
Art. 8. Que le mouuement circulaire acheue la coction des humeurs dans les deux cauitex du cœur.	61
Art. 9. Que les arts font toutes leurs merueilles par le meflange.	61
CHAP. III. Troisieme vtilité commune.	
Art. 1. De l'alliâce de la pourriture & de la vie, de leurs caufes & de leurs qualitez.	63
Art. 2. Des choses qui font faciles à se corrompre, & des moyens de les conferuer.	64
Art. 3. Que le mouuement circulaire garentit le fang de pourriture.	64
Art. 4. Que le mouuement circulaire donne au fang des viciflitudes tres-frequentes de tous les autres mouuemens ioincts ensemble.	65
Art. 5. Que le mouuement circulaire produit au fang les qualitez des trois principes.	65
Art. 6. Que le mouuement circulaire produit au fang les qualitez des 4. faifons.	66
CHAP. IV. Quatrieme vtilité commune.	
Que le mouuement circulaire donne au fang fon principal raffraichiffement.	66
CHAP. V. Cinquieme vtilité commune.	
Que le mouuement circulaire communique l'aliment, la chaleur & la vie.	68
CHAP. VI. Sixieme vtilité commune.	
Que le mouuement circulaire facilite l'expulfion des excrements.	68
SECTION IV. Des caufes du mouuement circulaire, de fes parties & de fes vtilitez particulieres.	
CHAP. I. Des diuifions du mouuement circulaire.	
Art. 1. Definition du mouuement circulaire tirée de fa principale diuifion.	69
Art. 2. Que le corps humain fe diuife en trois cercles de mefme que le Ciel.	71
Art. 3. Que le circuit du milieu gouuerne les 2. autres par le moyen de la chaleur.	71
Art. 4. Que la chaleur eft le principal organe de l'ame & qu'elle eft logee dans le cœur.	72
Art. 5. Que l'ame produit tous fes effets par le moyen de la chaleur & du mouuement circulaire du fang & des efprits.	73
Art. 6. Que le mouuement circulaire communique la matiere & l'ouurier de toutes les actions.	73
CHAP. II. Du premier principe de toutes les actions qui fe font en l'homme.	
Art. 1. Que la chaleur eft incapable de faire les actions fans eftre foustenuë d'une caufe principale.	74
Art. 2. Que le temperament & les qualitez fecrettes ne font point des caufes principales non plus que la chaleur.	76
Art. 3. Que la chaleur eft le premier & le veritable organe de tous les organes de l'ame.	76
Art. 4. Que la faculté vitale gouuerne tout le corps & comment.	77
Art. 5. Que le cœur deuiet rond, s'apetiffe & fe racourcit en fa contraction.	78
CHAP. III. Que le cœur eft la caufe de toutes les actions naturelles.	

ART. 1.	Que le mouvement circulaire est tres-utile aux principales fonctions du bas ventre.	79
ART. 2.	Des qualitez du cercle inferieur & des vaisseaux qui le composent.	80
ART. 3.	Que l'attraction des excremens est difficile & que celle de l'aliment est aisee. &c.	
ART. 4.	Que les facultez d'attirer & d'expulser dependent du cœur & de la quantité des arteres.	81
ART. 5.	Que toutes les actions du bas ventre dependent du cœur & du mouvement circulaire.	82
CHAP. IV. Que le cœur est la cause de toutes les actions animales.		
ART. 1.	Raison de douter si le cœur est la cause des actions du cerueau.	83
ART. 2.	De la distribution des arteres au dedans de la teste.	84
ART. 3.	Que l'impetuositè des esprits se modere aux ventricules du cerueau.	85
ART. 4.	Que les mouuemens du cerueau dependent du cœur.	86
ART. 5.	Que le sommeil & toutes les actions des sens dependent du mouuem. circul.	86
CHAP. V. Que le cœur est la cause de toutes les actions principales.		
ART. 1.	Que la sagesse consiste en la constitution naturelle du sang que le mouvement circulaire communique.	88
ART. 2.	Du meslange & du temperament qui fait la perfection de la sagesse.	89
ART. 3.	Que le meslange où l'eau surmote est mal propre aux actions de la sagesse.	90
ART. 4.	Que le meslange où le feu surmonte est difficile à conseruer.	91
ART. 5.	Quelques marques physiognomiques expliquées par les qualitez du mouuement circulaire.	92
SECTION V. De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des choses naturelles, & de celles que nous appellons non naturelles.		
CHAP. I. De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des choses naturelles.		
ART. 1.	De l'inegalité du mouuement circulaire selon le changement des ages.	94
ART. 2.	De l'inegalité du mouuement circulaire selon le changement des saisons.	95
CHAP. II. De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des choses non naturelles.		
ART. 1.	Du nombre & des qualitez des choses non naturelles.	96
ART. 2.	Que les passions de l'ame changent notablement le mouuement circulaire & comment.	97
ART. 3.	Que la tristesse produit des effets directement contraires à la ioye.	97
ART. 4.	Que la peur tire tout à coup la chaleur au dedans.	98
ART. 5.	Que la colere attire le sang au dedans auant que de le pousser au dehors.	99
ART. 6.	De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des excremens qui s'arrestent ou qui se rejettent.	100
SECTION VI. & derniere. De la faculté vitale & du mouuement circulaire qui se fait aux enfans auant la naissance.		
CHAP. I. Que le cœur du fœtus a tous ses mouuemens.		

VI

Art. I. De la nourriture des plantes.	101
Art. 2. Que le fœtus vit à la façon des plantes & des Zoophytes.	101
Art. 3. Que le cœur se forme le premier & reçoit l'ame qui l'agite.	102
Art. 4. Que l'ame acheue ses organes estant infuse entre le troisieme iour & le septieme.	103
Art. 5. Que l'ame & la chaleur ne peuuent demeurer oisues.	104
Art. 6. Que la vie depend immediatement de l'ame.	104
Art. 7. Que les qualitez sont incapables de former le corps.	105
Art. 8. Que la faculté vitale perit par le repos & se conserue en agissant.	105
Art. 9. Que le mouuement du cœur de l'ensât est independent de celui de la mere.	106
Art. 10. Que les arteres ombilicales n'attirent iamais le sang.	107
Art. II. Que la faculté vitale se fortifie dans les quarente premiers iours.	107
CHAP. II. Du rafraichissement de la chaleur du fœtus.	
Art. I. Que le mouuement circulaire ne se fait point au fœtus par les lieux ordinaires.	107
Art. 2. Des utilitez de l'eau qui est en l'arrierefaix.	108
Art. 3. Que l'eau qui est en l'arrierefaix rafraichit le fœtus.	108
Art. 4. Des anastomoses du cœur & de leurs vsages.	109
Art. 5. Que les rafraichissemens s'augmentent au fœtus à proportion de la chaleur.	110
Art. 6. Que le fœtus attire l'air à sept mois.	110
Art. 7. Que la necessité de iouir d'un air libre fait naistre le fœtus.	111
Art. 8. Que l'excelsiue grosseur de la teste rafraichit le fœtus.	111
Art. 9. Que les anastomoses du cœur rafraichissent le fœtus.	112
CHAP. III. Que la vie du fœtus est differente de celle de la mere.	
Art. I. Que la faculté vitale du fœtus gouuerne toutes les autres.	112
Art. 2. Que le mouuement de l'esprit vital est perpetuel.	113
Art. 3. Que la mere & l'enfant se rendent reciproquement de bons offices.	113
Art. 4. Que les vaisseaux, le sang & les esprits de l'enfant & ceux de la mere sont differens.	114
Art. 5. Que les facultez du fœtus sont differentes de celles de la mere.	114
Art. 6. Que le fœtus peut suruiure à sa mere.	114
CHAP. IV. De la premiere conformation des parties qui seruent au mouuement circulaire. Ex l. I. de diæta f. 84. v. 1. & seq.	
Art. I. Que la vie commence par l'union des membranes du fœtus avec la matrice.	116
Art. 2. De l'ordre de la conformation des parties.	116
Art. 3. De la conformation des vaisseaux du nombril.	116
Art. 4. Que la vie consiste au mouuement circulaire du sang & des esprits.	117
Art. 5. Que les veines & les arteres iougnans leurs fonctions ensemble font la transpiration.	117

I
H^o1

DV MOVVEMENT CIRCULAIRE DV SANG ET DES ESPRITS.

AVANT - PROPOS.

*Des moyens dont la Nature se sert à perfectionner
l'Homme.*



LORS qu'un ouvrier a tant d'industrie que de composer des ouvrages tres-excellens d'une matiere de fort peu d'importance, & de les mettre au plus haut point de la perfection par des moyens tres-foibles, on admire aussi-tost la sublimité du genie qui fait de si rares chefs-d'œuvres de choses tres-petites; Car la marque la plus assuree de la force & de l'industrie d'un ouvrier est de produire des ouvrages admirables par de foibles moyens: de là nous connoissons la difference des ouvriers ordinaires & de l'auteur de la Nature, à qui seul il appartient de suppleer au defaut des moyens & de la matiere, puis qu'il a fait de rien le premier homme, & que nous subsistons par des moyens tres-foibles. Car l'homme est produit & se forme des superfluités de la nourriture & des excremens ordinaires, ce sont les elements & la matiere dont il est fait & dont il se nourrit avant sa naissance; la bassesse de ces choses-là n'est que trop connue.

La Nature se sert de trois moyens pour le faire naistre, luy donner l'accroissement, & pour le rendre capable de tant d'actions excellentes; le premier de ces moyens est le meslange de ces mesmes humeurs superflus. Le second est la structure des parties du corps qui se forment de ce meslange, & qui produisent toutes leurs actions par le moyen du mouvement circulaire du sang & des esprits, qui est le troisieme de ces

▲

Du Mouuement circulaire

2
moyens, & le deſſein principal que ie propoſe en cet Ouurage. C'eſt pourquoy traittant les deux premiers moyens plus ſuccinctement, ie m'arreſteray dauantage à ce troiſieſme, & feray voir ce qu'il contribuë pour l'eſtabliſſement d'une ſanté parfaite, par le denombrement de tant de fonctions différentes, en la perfection deſquelles elle conſiſte.

Cependant il n'eſt hors de propos d'examiner la foibleſſe de chacun de ces trois moyens, faiſans reflexion ſur ce qu'ils ſont en eux-mêmes, & de leur propre nature, & de conſiderer en ſuite ce qu'ils ſont entre les mains de Dieu toutes puiſſantes, parce que de là nous connoiſſons euidentement que la Nature agit d'une façon toute différente de celle des ouuriers ordinaires qui ont beſoin de grand nombre de machines, & de puiſſans outils pour produire & faire paroître de tres-petites choſes, & que la Nature ſur de tres foibles fondemens, & par des moyens tres-petits eſtablit toutes ſes merueilles, parceque d'autant plus qu'un agent eſt fort, moins il dépend des moyens & de la matiere, mieux il ſupplée à leurs deffauts.

Du premier moyen qui eſt le meſlange.

LEs trois moyens dont la Nature ſe ſert à perfectionner l'homme au plus haut point, ſont beaucoup plus vils & de moindre conſideration que les humeurs mêmes & que les ſuperfluitez ordinaires, comme il eſt aiſé de le faire voir. Car le meſlange qui eſt le premier de ces trois moyens, eſt vn mouuement de choſes contraires & de différente nature propres à ſe lier enſemble, leſquelles eſtant ſeparees, viennent à ſe ioindre par l'impreſſion des cauſes exterieures, iuſques à ce qu'elles ſe diuiſent en parcelles imperceptibles, & ſe communiquent reciproquement leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne compoſer toutes qu'une même choſe.

Or il n'y a rien qui ait moins de part à l'eſtre que le mouuement qui eſt le genre du meſlange; ce qui a donné ſujet à pluſieurs ſçauans de l'antiquité de ſouſtenir qu'il n'y en a point du tout, & mêmes nous n'en ſommes entierement conuaincus que par la ſeule experience; l'on ne ſçait pas bien encor à preſent ce qu'il eſt, au moins on en doute auſſi bien que du temps, & l'on pourroit dire qu'ils ſont ſi prez du rien qu'en eſſect ils ſont & ne ſont pas, puis que le mouuement n'eſt point du tout que dans la diſpoſition qui eſt en vn mobile de continuer d'acquiesrir vne choſe ou de la perdre, ce qu'eſtant arriué, le mouuement n'eſt plus. Le mouuement eſt vn acte imparfait de deux choſes imparfaites

du sang & des esprits.

3

qui n'est point au mobile, qui n'est point au mouuant, mais seulement qui de celuy-cy passe à l'autre; Il coule en sorte que l'on peut tousiours dire qu'il n'est point, puis qu'il est successif, comme vn momēt de temps qui roule apres vn autre, & qui n'a iamais de tout, ny de partie.

Ce sont-là les qualitez du meslange, venons à la matiere & à ses autres causes, & nous verrons que tout son appareil n'est que foiblesse & defaillance; Il a pour matiere des choses de qualitez contraires & de nature tres-differentes qui doiuent s'allier & se ioindre dans vne meslée si égale que tous les combatans y demeurent vaincus & se mettent en pieces imperceptibles y estans contraints par vne force estrangere qui les pousse à la charge pour les faire perir, & cela sans doute arriueroit si les choses violentes estoient capables de durée, mais ces ennemis abbatus desirans leurs anciennes forces & leurs qualitez vehementes par les principes de leur nature, ils minuent sans cesse la retraite en leurs places, & n'y manquent iamais, d'où vient que toutes les choses d'icy bas ont si peu de durée.

De là nous voyons la nature & la foiblesse du meslange qui est le premier moyen dont la nature se sert pour nous rendre capables de si grandes choses; Voyons en suite de quelle façon la nature le releue & le fait valoir. Mais auant que de porter nos pensées plus loing, & de produire nos sentimens sur ce sujet, commençons par ceux qu'Hippocrate, ce grand & incomparable genie de la Medecine, nous a laissé sur le meslange des Elemens qui composent les quatre humeurs, dont en suite nous dirons aussi le meslange & les mouuemens, & tout ce qu'ils contribuent pour la conseruation de la santé, suiuan par tout cet Oracle comme le depositaire infailible & le plus fidele interprete de tout ce qu'il y a de plus caché dans la Nature.

CHAPITRE PREMIER.

Du meslange des Elemens qui composent les humeurs.

ART. I.

TOUTES les choses viantes, tous les Animaux, & les Hommes Que l'eau & le feu bien vnis composent & conseruent toutes les choses viantes. Hipp. l. 1. de diet. lib. 82. v. 22. & seq. cum l. 2. f. 96. v. 10. & seq.
mesmes se produisent & subsistent par le moyen de deux choses qui sont à la verité tres-differentes en leurs qualitez, & qui neantmoins sont tres-propres & tres-utiles à seruir ensemble aux actions de la vie: l'entens l'eau & le feu, c'est à dire, la chaleur & l'humide, car ces deux choses seules bien jointes & bien alliées sont capables non-seulement de se maintenir en leur perfection par des assistances mutuelles,

△ ij

4 *Du Mouvement circulaire*

mais aussi d'establiſſir & de conſeruer toutes choſes en l'eſtat que nous les voyons: Au lieu que ſi elles ſe deſtachent & qu'elles viennent à faire bande à part, elles ne ſont plus propres à rien, ny à elles-mêmes. Faisons donc voir les forces & les qualitez de chacune de ces deux choſes en particulier.

Le feu ſeul eſt capable d'eſtabliſſir & de changer tout en tous les corps elementaires, parce qu'il eſt le maïſtre & l'inuincible ſeigneur de toute la nature inferieure; la ſubtilité de ſa ſubſtance incorruptible & la vehemence de ſes qualitez luy donnent cet aduantage, & ſans doute il auroit bien-toſt deuoré toutes les choſes elementaires ſ'il n'eſtoit empêché par la fuite, pluſtoſt que par la reſiſtance des autres elemens qui ſont ſes ennemis, qui dans le temps du combat ſ'abaïſſans au deſſous de luy par leur peſanteur, aident ſa legereté à l'eſleuer en ſa ſphere comme en ſon throſne qui eſt en haut.

ART. 2.
Qu'il eſt impoſſible que l'eau ou le feu ſurmontent entiere-ment.

Quant à ce qui regarde le principe materiel & contraire au feu qui eſt l'eau ou l'humide, il eſt capable de compoſer & de nourrir tout en toute choſe, ſi bien que l'vn & l'autre de ces deux elemens ſurmonte en quelque façon, & ſe trouue auſſi ſurmonté, plus ou moins ſelon le meſlange de leurs forces. Car il eſt impoſſible que l'vn ny l'autre ſurmonte entierement, parce qu'il faut que ce feu periſſe manquant d'aliment apres auoir diſſipé l'humide & reduit ſa matiere à ſec, ou qu'il tire d'ailleurs ſa nourriture.

Que ſi au contraire ce feu vient à ſ'eſteindre juſques à la derniere eſtincelle par l'abondance de l'humour, ſes nobles agitations ceſſent veritablement & ſ'eſteignent avec luy, Mais cette maſſe d'humour, apres auoir ſecotié le joug de la domination legitime de la chaleur naturelle, n'en demeure pas libre & triomphante pour cela, parce qu'eſtant incapable d'agir & de ſ'ayder, elle tombe incontinent dans la tyrannie violente de la pourriture & de la chaleur eſtrangere qui la diſſipe & la conſume en vn moment; car à l'inſtant le viſ laiſſe le mort, la nature ne laiſſe rien d'inutile, elle eſt ſi meſnagere qu'vne choſe n'eſt pas pluſtoſt perie que ſa matiere eſt employée ou par des cauſes immediates & prochaines, ou par les generales qui ne manquent iamais, la matiere inuite l'ouurier de ſoy-mesme, deſireuſe qu'elle eſt de nouvelles formes.

Ce ſont-là les raiſons pour leſquelles il eſt impoſſible que l'vn ny l'autre de ces deux elemens ſurmonte entierement; car ſi l'vn d'eux eſtoit tout à fait deſtruit par ſon ennemy, celui qui demeureroit victorieux conuertiroit bien-toſt tout en ſoy, & rien de ce que nous

du sang & des esprits.

voyons ne subsisteroit en nature, au lieu que demeurans tousiours dans l'égalité de leurs forces, nous verrons aussi les mesmes choses tousiours ensemble, d'un costé la naissance & la mort de l'autre.

Ainsi donc Hippocrate veut que toutes les choses viantes prennent leur naissance du meslange de ces deux elemens seuls, parce qu'ils possèdent les quatre qualitez premieres, & que tout se produit par le moyen d'une forme & d'un subiect conuenable, d'une matiere propre & d'un agent. Or le feu est le plus penetrant & le plus efficace de tous les agens; l'eau est la plus souple & la plus traictable de toutes les matieres; en sorte qu'estans meslez ensemble ils ne sont pas seulement capables de donner la consistance à toutes choses, mais aussi de produire la dureté dans les parties solides & dans les os mesmes: puis-que les semences toutes pures dont ils sont formez ne retiennent rien du tout de terrestre. Cette verité s'esclaircit euidemment par la resolution des semences de tous les animaux, dont les plus fecondes sortent des lieux où la nature les fabrique en forme de gresle solide, à cause du meslange de la chaleur & des esprits, qui venans apres à se dissiper, laissent de l'eau toute pure, sans qu'il y paroisse rien de terrestre.

ART. 3.
Que la semence & toutes les choses qui naissent ne contiennent rien de terrestre.

La naissance de tous les oiseaux & de plusieurs animaux aquatiques & terrestres qui font des œufs & qui s'en engendrent, nous esclaireit aussi de cette mesme verité, puisque les œufs se refoudent & se fondent presque entierement en eau, & principalement le blanc, lequel sans contredit sert de matiere aux os & à toutes les parties solides. On ne peut pas dire qu'ils se durcissent par le meslange de la terre qui vient des aliments, puisqu'ils ont desia des os tous durs & tous solides, n'ayans iamais pris aucune nourriture estrangere, lors que leur mere rompt la cocque qui les enferme & les fait éclore. Toint que les os sont de couleur toute contraire à la terre, & se font de la partie la plus gluante de la semence, laquelle ayant aussi beaucoup de gresse & d'humidité radicale, se durcit & s'espoissit aussi-tost par la vehemence de la chaleur qu'elle contracte facilement, & de là les os retiennent tousiours la blancheur & le lustre de leur ancienne matiere. Cela se connoist en ce qu'ils font feu plus long-temps qu'on ne se figureroit, & qu'ils font beaucoup moins de cendre que toutes les autres parties.

Que si la continuation de la nourriture introduit dans les os de la terre, & qu'elle s'y mesle par le succez du temps, c'est faute de la chaleur naturelle & de la coction des humeurs, qui ne peut paruenir à la perfection de celle de la semence, d'où la terre est reiettée, parce qu'elle

ART. 4.
Que la nourriture introduit dans les choses viantes

les Excrement
sec & terrestre
qui fait la vieil-
lesse & la mort.

le est excrement, & par ce moyen le terrestre aride enfin l'emporte & surmonte l'humide qui se diminuë tous les iours par l'ineuitable & continuelle agitation de la chaleur naturelle & de ce pernicieux meslange. Car si nous pouuions reparer cet humide en pareil degre de perfection rejettans tousiours cet excrement terrestre, nous reculerions aussi la vieillesse, & l'empescherions de venir, il n'y a que ce moyen seul de l'arrester, & qui est impossible à l'homme.

De là l'on peut iuger qu'Hippocrate a fort bien connu la matiere & l'origine des choses viantes, & que ceux qui font naistre les humeurs du meslange des quatre elemens ne l'entendent pas, puisque mesme il n'a iamais trouué raisonnable de les y comparer: & en effect en tous ses ouurages il ne fait mention que de l'eau & du feu pour seruir de principes aux quatre humeurs, & à toutes les choses viantes. Car au Liure qu'il a escrit des humeurs, & en celuy de la nature, ou plustost de la vegetation de l'homme, traictant à fond des quatre humeurs, il ne les compose ny ne les compare point aux elemens, mais aux quatre saisons qu'il reconnoist pour leurs vrayes causes efficientes, d'où ils tiennent ce qu'ils sont & toutes leurs qualitez.

CHAPITRE II.

Du meslange des humeurs & des esprits qui composent la semence.

ART. I.
Que les perfe-
ctions de l'hom-
me renaisent de
la semence qui
les contient tou-
tes en abbregeé.

Εκ πολλῶν μικρῶν
ἀνακεφαλαιῶται.
Arist. in prob.

ON peut dire, sans violer la pureté des oreilles, que la semence est composée du plus pur des humeurs & des esprits tirez des trois parties principales qui nous soustiennent, & qui gouvernent toute nostre nature. Et bien dauantage, ces humeurs & ces esprits reçoient encore de nouveaux degrez de perfection beaucoup plus releuez dans les lieux que la Nature a faits avec vn admirable artifice, & qu'elle a destinez pour ce sujet. Puisque d'une grande abondance de ces excellentes matieres, elle en rejette la pluspart & que son meslange & ses coctions ordinaires estans acheuées, il en reste fort peu qui compose ce merueilleux racourci.

Il est bien difficile d'attaindre & de paruenir au plus haut point d'une perfection tres-eminente, & lors que l'on en est vne fois descheu, d'y retourner & de la reprendre, c'est vne chose impossible. La semence est paruenue à cette perfection sublime & tres-releuée, elle contient toutes les qualitez de la nature humaine, d'autant plus excellemment

du sang & des esprits.

7

qu'il est mal-aisé de reduire les grandes pieces en de tres-petits abregés, sans quelque deschet considerable. La semence des hommes qui est l'abregé de toute leur substance & de leurs facultez, par l'entremise de laquelle ils s'expriment dans leur posterité, ne deschet en rien du tout, elle reprend les qualitez de la nature humaine qu'elle contient toutes eminentement, elle remet en evidence ce qu'elle cache, elle déploye toutes les choses qu'elle enferme, & qui sont au dessous de ses perfections excellentes. Les trois parties principales possèdent toutes les qualitez des autres, & la semence les contient toutes ensemble en abregé, c'est pourquoy toutes ces choses renaissent & reuiennent facilement, reprenans leurs anciennes formes à mesure que ce thresor inestimable vient à déployer les richesses qu'il enferme en vne si petite masse.

LA semence retient de nos deuanciers les qualitez qui forment nos parties, elle redonne en tous & par tout la mesme structure & le temperament qui nous establit en nature; elle nous rend semblables à nos ayeuls en toutes choses, & iusques aux moindres lineaments; & en vn mot, elle nous faict tout ce que nous sommes. De là nous pouuons remarquer que nous auons beaucoup plus de ressemblance avec nos parens à l'esgard des parties principales que des autres, & que nous les representons beaucoup moins par les lineaments du visage, & par le dehors de nos corps, que dans le naturel & dans le temperament des entrailles. Parce que les lineaments & toutes les qualitez de l'habitude de nos corps ne sont que des dependances & des suites de la nature & du temperament des parties principales & des autres qui sont au dedans.

Les parties principales meritent ce nom, parce qu'elles gouuernent toutes les autres, si bien qu'ayans les humeurs produites & tirées de celles des parens, nous tenons aussi beaucoup de leurs mœurs & de leurs inclinations, mesme que bien souuent nous auons les qualitez naturelles de l'esprit toutes semblables. La ressemblance & l'idée des parties du dehors s'efface & s'altere aisément par les moindres impressions estrangeres, & renaist quelquefois tres-long-temps apres par la force du temperament des predecesseurs qui se conserue en sa vigueur; Cette ressemblance est peu considerable, & n'est qu'une dependance pour laquelle la nature n'a iamais de dessein.

Cette precieuse substance reçoit deux aduantages dans les lieux que la nature a faicts pour seruir à la generation, sans lesquels toutes les qualitez excellentes qu'elle tient des principes se dissiperoient en l'air fort peu de temps. Ces deux aduantages consistent au meslange des

ART. 2.

Que le temperament des parties nobles renaist plus certainement de la semence, que les lineaments.

ART. 3.

Que la perfection de la semence depend du meslange de la

humeurs & des esprits qui la composent, & dans leur raffinement ou coction. La coction digere & surmonte tout ce qu'il y a dans ces humeurs d'impur & de terrestre, ou le rejette dans les veines, & par ce moyen elle purifie & perfectionne entièrement l'humidité radicale, qui est le véritable aliment de la chaleur naturelle & le soutien de toutes les facultez qui nous gouvernent. Et quant au meslange, les trois différentes matieres qui sont douées de qualitez toutes contraires, & les trois sortes d'esprits differens s'unissent par son moyen & s'allient si estroitement, qu'encore qu'elles viennent de parties qui ont des qualitez toutes contraires, l'union s'en fait neantmoins si estroite & si parfaite qu'elles deuiennent inseparables.

Cette verité se fait voir, en ce que les qualitez contraires des trois principes subsistent ensemble, & se trouuent toutes en chaque partie de leur subiect, puis qu'il n'y a si petite partie de la semence qui n'ait la force de former vn enfant, bien qu'il soit composé de parties toutes contraires. Et en ce que les parties genitales euidentement sont faites pour ce meslange, puis qu'il est impossible de s'imaginer & de se former vne idée de quelque organe plus propre & mieux ordonné que ces lieux-là pour faire vn meslange tres-exact de plusieurs matieres que l'on voudroit parfaitement vnir & lier ensemble. C'est ce que j'ay fait voir clairement, expliquant l'Aphorisme 63. du 5. Liure d'Hippocrate qui contient merueilleusement bien toutes les causes de la sterilité des hommes, lequel auoit esté rejetté mal à propos par Galien, & qui depuis auoit esté condamné par tous les autres Interpretes, iusques à nous.

En nos remarques Anatomiques.

ART. 4.
Que les forces de la matiere de la semence s'unissent de mesme que les vaisseaux qui la conduisent.

LEs trois vaisseaux qui contiennent & qui portent les esprits chargez de toutes les qualitez des trois principes & du plus pur du reste de la nourriture, s'entr'ouurent & s'entre-communiquent par vne infinité d'anastomoses qui sont des embouchures mutuelles & tres-frequentes, iusques à ce qu'insensiblement ils s'unissent, & de trois vaisseaux n'en font qu'un. La Nature n'a produit cette conformation particuliere que pour ioindre & mesler aussi petit à petit ces matieres, ces esprits & ces facultez toutes ensemble, & pour enfin paruenir au plus haut point de l'admirable vnion qui se fait de tant de forces & de qualitez ramassées en vne tres-petite masse, qui se compose ainsi de plusieurs pieces differentes parfaitement vnies. L'excellence de cette preparation de la semence fait qu'un vieillard caduc & tout usé ne laisse pas quelquefois d'engendrer des enfans robustes & tres-vigoureux, parce que la vieillesse arriuant par vn excrement terrestre, & par les impuretez qui abondent extremement dans le sang des vieillards, ces
excrements

du sang & des esprits.

9

excrements se rejettent & la semence ne se fait que de ce qu'il y a de plus pur & de plus subtil.

DE là l'on peut juger aisément qu'Hippocrate a fort bonne raison d'appeller la semence vn excrement tres-fort & tres-efficace, puis qu'elle est capable non seulement de former vn enfant dans les entrailles d'une femme, mais aussi qu'elle a la force de luy fournir la nourriture & l'accroissement, attirant le sang le plus pur des extremités du corps de la mere, ce qui ne se peut faire sans des forces tres-considerables. Ioinct que c'est vne chose euidente que la semence accroît notablement le cœur & la vigueur à ceux qui la conseruent ou qui la possèdent.

ART. 5.

Que la semence est vn excrement tres-fort. Inicio libri de genit.

Ainsi nous voyons que les femmes saines, sobres & qui ont accoustumé de trauailler ou de faire exercice, se trouuent plus fortes & plus vigoureuses durant le temps de leurs grossesses; ainsi nous voyons que tous les animaux en ces temps-là nous font bien ressentir leur courage. Et mesme bien souuent les femmes en reçoient beaucoup plus de soulagement que de tous les autres remedes. Cet effect vient de la chaleur de la semence & de l'enfant nouvellement formé qui repare & augmente euidentement les forces de la mere, en sorte qu'elle est capable de rendre toutes ses actions beaucoup plus parfaites & de chasser les maladies. Au lieu que nous voyons des hommes qui par l'usage de la femme le plus moderé se trouuent entierement abbatus, & que si nous considerons ceux qui sont dans ces excez, nous les trouuerons tousiours foibles & languissans en ce qu'ils font.

LE cerueau souffre dauantage & fait plus grande perte que les deux autres principes, parce qu'il est mol & de mesme substance, il est directement opposé aux parties genitales qui s'eschauffent par les mouuemens & par les euacuations trop frequentes, & mesme bien souuent par l'imagination toute seule. En sorte que ces vaisseaux, qui sont fort longs & fort estroits, & par consequent tres-propres à faire attraction, se trouuans en chaleur & tous espuisés par cette incontinence ne manquent point sans doute d'exiger beaucoup plus que le superflu.

ART. 6.

Que le cerueau souffre dauantage en l'action vennerienne que les autres principes.

Le cœur & le foye dont les forces & les qualitez sont considerables apres auoir donné leur superflu resistent aisément à ces attractions violentes & desmesurées & ne se laissent pas enleuer ce qui est necessaire à leur subsistence. Le cerueau seul, les nerfs & toutes les parties semblables qui en dependent se trouuent disposees à tout souffrir & à

B

se laisser despoüiller du plus pur & du plus necessaire de leur aliment, puisque mesme le froid & l'humide qui sont les qualitez dont ils sont douëz de leur nature, sont capables d'esteindre en toutes les parties les facultez que la nature leur a données d'attirer l'aliment & de le retenir. C'est la raison pour laquelle la teste, tous les organes des sens & particulièrement l'œil, parce qu'il est foible & desnüé de chaleur, deperit & souffre notablement de ceste sorte d'incontinence.

ART. 7.
Que la semence
contient la veri-
sable parque &
la destinée.

Les ouvrages qui se font d'une mesme matiere deviennent plus accomplis, lors qu'un plus grand nombre d'excellens ouuriers, qui ont des qualitez & des industries differentes y trauillent conjointement, que lors qu'il y en a moins. Ainsi l'ouurage d'une seule faculté ne parvient iamais à la perfection d'un chef-d'œuvre qui est entrepris avec les forces des trois parties principales, & particulièrement lors qu'une quatriesme faculté differente & considerable y adiouste de nouveaux degrez de perfection. Or le retablissement de l'humidité radicale qui deperit tous les iours par l'action de la chaleur, est l'ouurage d'une seule faculté que nous appellons naturelle, comme nous appellons vitale celle qui repare & qui conferue la chaleur.

La production de la semence qui est la production de l'humidité radicale mesme, puisqu'elle y est toute contenuë, c'est le chef-d'œuvre des trois principales facultez, puisqu'elles contribuent toutes ce qu'elles ont de meilleur. Les admirables qualitez de la vertu qui nous faict naistre s'y trouuent toutes de surcroist, ie nomme ces qualitez admirables, parcequ'elles produisent l'homme, & qu'elles viennent d'une tres-noble faculté qui reside en un lieu où se voit la plus excellente conformation qui se remarque en tout le corps, car il n'y en a point qui soit si propre à faire une tres-parfaite coction, & qui employe une si merueilleuse varieté de differens organes. L'humidité radicale est donc ce rare chef-d'œuvre & la partie qui sert de borne à nostre vie, selon qu'elle est plus abondante & qu'elle a les qualitez capables de l'entretenir plus ou moins & de seruir de nourriture à la chaleur.

La chaleur arre-
ste & determine
l'humidité radi-
cale qui est la
parque & la par-
tie limitée
parque & la partie limitée

L'humeur est fluide & vague de sa nature, elle est tres-imparfaicte & mesme elle n'a point de consistence que par la chaleur naturelle qui est l'agent dont elle est la matiere, & qui subsiste autant qu'elle est propre à l'entretenir. La chaleur donc arreste l'humidité radicale qui est la véritable parque & cette partie limitée qui faict que nos iours sont contez & nous rend incapables de viure & de passer audelà de ce terme & de ses limites. Ainsi les perfections excellentes de l'humidité radicale font qu'il est impossible que la nourriture la repare suffisamment, puis-

du sang & des esprits.

II

qu'elle est le chef-d'œuvre de six facultez principales qui se rencontrent au pere & en la mere & que les qualitez admirables de deux vertus generatiues s'y trouuent encore de surcroist.

LE plus pur des humeurs tiré des parties principales sert de matiere à la semence, c'est pourquoy les quatre humeurs parfaitement vnies sous les apparences du sang qui predomine, sont les premieres pieces de ce thresor inestimable qui viennent à se manifester & qui retrans en euidence se reuestent de leurs ornemens naturels & reprennent leurs qualitez anciennes. Le sang donc s'aduance le premier & fait paroistre en sa couleur vermeille l'abondance d'une chaleur celeste & toute diuine qui est estroitement vnie avec vne humidité tres-pure & tres-exquise.

Les humeurs sont aussi tost suiues des parties principales puisqu'il est bien raisonnable que les ruisseaux fassent paroistre leur source & qu'ils nous conduisent à la descouuerte de leur origine. Les parties principales precedent de bien peu toutes celles qui leur sont semblables & qui sont de leur dependance, lesquelles estans bien jointes & bien alliées toutes ensemble par l'ame aidée de la chaleur naturelle, establisent & composent l'admirable edifice du corps humain. Ainsi toutes les parties renaissent de la semence parcequ'elle vient des trois parties principales qui contiennent eminentement toutes les autres.

ART. 8.
Que la semence vient de tout le corps & reproduit toutes les parties.

Redit ad vniuersum corpus, quia prodit ab vniuerso.

CHAPITRE III.

Du meslange & union des qualitez qui composent le temperament.

CETTE disposition naturelle de toutes les parties qui produit vn si grand nombre de fonctions excellentes s'appelle la santé, elle depend d'une conuenable structure & proportion de ses organes & d'un temperament propre à les employer & à les faire agir. Or n'y ayant aucune partie quelle qu'elle puisse estre exempte des qualitez premieres & actiues & quine soit aussi dependente d'une des principales en son temperament & en ce qu'elle fait, il s'enfuit qu'en toutes les parties dans l'estat naturel il se trouue double temperament, l'un est propre & né dans le lieu mesme, l'autre y est estrange & s'appelle influent, parcequ'il vient & subsiste par l'impression du temperament des autres parties principales qui leur sont contraires & qui rendent

ART. I.
Des especes de temperament, de ses causes & des qualitez qui le composent.

B ij

les humeurs difsemblables.

Il faut remarquer que ces parties principales avec toutes celles de leur dependance ayant vn temperament tout semblable font vne guerre immortelle avec les autres parties principales & avec toute leur fuite, parcequ'elles ont des qualitez contraires. En sorte que dans ce combat naist vn troiesime temperament qui est different de celuy des parties, à cause que par vne necessité d'agir qui est en toutes les choses naturelles, tout autant qu'il y a de parties principales ou autres elles s'entre-combattent & communiquent sans cesse reciproquement toutes leurs qualitez, du meslange desquelles resulte & se produit vn temperament qui est celuy de toute la personne.

Cela se fait principalement par l'entremise des quatre humeurs qui font la matiere du corps, & qui sont doiées de qualitez qu'elles tiennent des parties dans lesquelles elles passent ou desquelles elles sont produites, car le sang est chaud & humide, le phlegme est froid & humide, l'humeur melancholique est froide & seiche, & la bile chaude & seiche. C'est pourquoy toutes ces humeurs, bien proportionnées en leur quantité & doiées de qualitez conuenables, doiuent premiere-ment estre meslées si exactement qu'elles paroissent aucunement despoüillées de leurs qualitez pour composer toutes ensemble vne seule substance que nous appellons vulgairement la masse du sang, si bien qu'en ce combat & meslange chaque humeur pert quelque chose de sien pour en acquerir vne autre beaucoup plus excellente qui est l'union.

ART. 2.
*Des moyens de
conseruer le tem-
perament & l'u-
nion de ses qua-
litez.*

Mais il est impossible que ce temperament & parfaite vnion subsiste bien long-temps, si les mesmes moyens qui la produisent ne la conseruent aussi. Or cette vnion tres-estroitte se fait par plusieurs mouuemens & diuerses alterations qui toutes se terminent avec la perte ou l'acquisition de fort peu de degrez de quelques qualitez contraires, si bien que peu de temps y met la fin & qu'il faut necessairement que les vicissitudes en soient tres-frequentes.

Aph 3, sect. 1.

La nature, qui n'est autre chose que le temperament, ne peut du tout souffrir les alterations continuées iusqu'au plus haut point & dernier degre de ses qualitez & qui s'esleuent beaucoup au dessus de la mediocrité sans y trouuer sa perte & son entiere dissolution. Elle ne peut non plus demeurer en vn mesme estat, parcequ'elle est vn principe de mouuement qui est necessité d'agir & qui ne peut suspendre son action; reste donc qu'elle aille & qu'elle vienne, qu'elle acquiere & qu'elle perde avec vicissitude vn degre de qualitez plus ou moins pour subsister en soy-mesme, c'est à dire en nature.

Les mouvemens d'eschauffer & de raffraichir sont les plus frequents & qui pressent davantage, parcequ'ils se font entre deux qualitez qui sont les plus actiues & les plus importantes de toute la nature & lesquelles, pour tout dire en peu de paroles, sont la vie & la mort, c'est pourquoy ces alterations qui emportent toutes les autres en l'homme, sont de moindre estenduë. La qualité du froid n'entre point du tout en la composition des parties ny du temperament, elle n'y est iamais receuë que pour y faire violence à la chaleur & pour en domter les excez, car elle engourdit les parties & leur oste le mouuement, elle interdit la personne de toutes les actions de la vie esteignant les esprits qui sont les vrais outils & les liens de l'ame, enfin l'excez du froid n'est autre chose que la mort.

Du second moyen qui est la structure.

LA structure proprement dite, & sans y comprendre le temperament, l'usage & l'action, n'est autre chose qu'une disposition naturelle des parties dependante de certaine grandeur, consistence, situation, nombre & figure interieure & exterieure, qui les rend propres à seruir; Le dis propres à seruir, parceque toutes ces choses dont la structure depend sont entierement oisives & incapables d'agir de leur chef, puisqu'elles ne sont toutes que des manieres de subsister qui ne sont point distinguées des parties, & qui n'aportent rien de surcroist.

Or il n'y a rien de plus bas parmy les choses qui possèdent l'estre que les simples manieres de subsister & principalement celles qui suivent la matiere qui n'est propre qu'à recevoir les impressions estrangeres. Mais voyons comment la nature fait valoir la structure, qui est le second moyen qu'elle employe & comment elle la releue de sa veritable bassesse.

LA structure des parties les rend propres à seruir à l'ame, parcequ'elle s'y loge & s'y establit avec la chaleur naturelle & ses facultez comme en son propre domicile, & en la demeure qui luy est plus conuenable, ce qui a donné subject au grand Hippocrate d'intituler un Liure qu'il a escrit des maladies qui arriuent aux parties du corps humain, *Des lieux en l'Homme.*

La structure des parties ne sert pas seulement de lieu tres-propre à la chaleur naturelle pour se conseruer, & pour se perfectionner, mais elle luy donne aussi le moyen d'agir & de faire toutes les actions de la

ART. I.

En quoy consiste la structure, ses qualitez & ses usages.

ART. 2.

Que la diuersité de la structure est cause de la variété des actions.

De locis in homine.

vie, & bien dauantage elle est la cause & l'vniue source de leur agreable diuersité, puisque la chaleur naturelle qui est vne en toutes les parties & le seul & mesme principe agissant, par le moyen de la diuersité de la structure qu'elle employe, fait toutes les actions dissemblables.

ART. 3.
Que la chaleur naturelle fait seule toutes les actions.

Cela vient de ce que tout ce qui se reçoit est receu à la maniere & selon la capacité de ce qui reçoit, & de ce que l'ouurier est contrainct & obligé de s'accommoder à la portée de ses outils & de son subject. Or la chaleur naturelle vne & mesme est receuë dans les parties du corps qui sont tres-differentes, elle y est comme dans son subject, elle y traueille comme sur sa matiere, elle s'en sert comme de ses outils, c'est pourquoy la structure des parties fait la diuersité des facultez & de toutes les actions de la vie.

Cela se voit plus sensiblement aux mouuemens volontaires qu'aux autres actions, à cause que les parties qui sont agitées de ces mouuemens sont tres-differentes en leur conformation, & que les muscles qui les remuent sont aussi fort dissemblables en leur structure, si bien que la faculté motiue vne & mesme, par le moyen de la chaleur & des esprits issus de mesme source & portez par des nerfs tout semblables, fait neantmoins vne si grande diuersité de fonctions differentes & toutes contraires, qu'il y a beaucoup de subject d'en admirer la varieté. La chaleur du Soleil fait presque la mesme chose, car selon les dispositions des matieres & selon la diuersité qui se rencontre en elles, elle en produit des animaux de differente sorte, des plantes, des mineraux & d'autres choses tres-dissemblables, bien que visiblement elle soit vne & mesme. Ainsi la lumiere & la flamme paroissent aussi fort differentes par la diuersité des subjects & de leurs matieres & font paroistre les objects tout dissemblables à ce qu'ils sont en eux-mesmes.

Mais retournons à nostre subject, les ames raisonnables, qui sont de mesme origine & de semblable qualité ne retiennent rien de semblable dans les hommes à cause qu'il y a tousiours quelque diuersité dans la structure interieure de leurs corps aussi bien que dans l'exterieur. Et cela se fait parce que tous les agens sont contraincts en quelque façon de s'accommoder à leurs organes, bien qu'ils se les approprient & se les ajustent aucunement selon leur inclination & principalement l'ame qui reside au dedans des siens & sert de principe interieur à leurs mouuemens. Cela estant ainsi nous ne deuons point nous estonner si la chaleur naturelle vne & mesme, dans les parties du corps differentes en leur structure, ne manque iamais à faire des actions dissemblables.

Cela arriue de la mesme façon dans le naturel, que nous le voyons arriuer par la maladie, lorsque la chaleur estrangere & fievreuse vient à s'emparer de tout le corps, elle fait diuerses maladies dans les differentes parties dont elle offense le temperament & les actions par vn simple excez de chaleur. Ou bien lors qu'une humeur corrompue se respand en plusieurs parties ensemble, ou en diuers temps, elle produit des maladies toutes dissemblables & des symptomes differents en chacune de ces parties, parceque ayans des conformations diuerses & des fonctions differentes, il se fait diuers symptomes par leur lezion differente.

Ainsi la fluxion qui tombe de la teste en la poitrine empesche la respiration, en l'estomach elle degouste & fait vomir, dans les boyaux elle fait diarrhoe, flux de sang & diuers autres accidens selon les diuerses qualitez de sa matiere & les differens lieux qui la reçoient. Ce sont-là les raisons pour lesquelles la chaleur vne & mesme & sans aucune difference establit toutes les facultez & leur fait faire des actions entierement dissemblables, par la seule diuersité de la structure & fabrique des parties, laquelle aussi de sa part est l'unique source & le principe de cette varieté d'actions, parcequ'elle est le siege & le sejour de la chaleur naturelle. Et bien dauantage, la structure est aussi le moyen qu'elle employe pour faire ces mesmes actions.

C'est pourquoy si nous prenons garde attentiuement à l'ajancement de chacune de ces parties, & à la gentillesse de chaque parcelle qui la compose nous remarquerons qu'elles ont toutes ensemble vn arrangement admirable dans l'ajustement propre à faire leur operation, bien que la chaleur seule & les esprits la produisent. J'ay donné quelques exemples illustres de cette verité dans mes obseruations Anatomiques qu'il n'est pas à propos de redire, bien qu'ils facent à nostre subject. Je me contenteray de rapporter icy pour exemple la structure des parties organiques les plus simples de toutes qui sont les vaisseaux du sang.

LE corps de l'homme se nourrit par le moyen des veines & des arteres qui portent le sang par tout & sont de grande vtilité par leur longueur & par leur petitesse jointes ensemble. Or il arriue tousiours dans les ouurages de la nature, aussi bien qu'en ceux de l'art, que les choses qui succent & attirent par des conduits ou par des emboucheures longues & estroites, attirent puissamment & sans peine avec peu de force, & qu'au contraire, s'il est question de chasser & d'expulser, cette mesme conformation est tres-propre à le faire aussi, avec

ART. 4.

Que la difference des maladies ne vient que de la diuersité de la structure.

ART. 5.

Que les veines & les arteres sont utiles par le moyen de leur longueur & de leur petitesse jointes ensemble.

Hipp. l. de veteri Med. f. 11. v. 35.

grande vehemence & tres-facilement, c'est à dire avec peu de force. Si bien qu'un agent foible & imbecille, attirant ou expulsant quelque matiere par vn canal fort long & estroit, l'emporte sur vn autre agent beaucoup plus fort qui attire ou qui expulse quelque chose, par vn canal bien plus court & plus large.

Ainsi la nature a donné des vaisseaux tres-longs & tres-estroits au fœtus, dont la chaleur est imbecille, afin d'attirer le sang le plus pur qui se trouue dans les entrailles de la mere & le separer par cet artifice, comme nous le ferons voir cy-apres. De cette mesme façon les parties de l'exterieur du corps, dont la chaleur est beaucoup plus foible que celle des parties du dedans & des entrailles, attirant la nourriture par des vaisseaux qui sont les plus longs & les plus estroits de tous, n'y reüssissent pas moins que celles du dedans, encore qu'elles possèdent toute la chaleur, que leur situation semble aduantageuse, & qu'elles attirent & reçoient par des conduicts tres-courts & tres-larges. Ainsi l'on peut dire que la nature tres-sage faict de necessité vertu.

Il arriue aussi de là, que la saignée du pied qui se faict d'ordinaire de la saphene, qui pour sa longueur est la plus petite de toutes les veines, faict vne reuulsion bien plus forte & remuë bien dauantage toute la masse des humeurs, que la saignée des bras & des patties superieures; Il seroit superflu de rapporter icy d'autres exemples, les Liures de Galien sur l'usage des parties & ceux des autres Anatomistes en fourniroient grand nombre de tres-considerables, ie les passe sous silence & tout ce qui est de l'inuention des autres autant que ie le puis, pour me restreindre à mes remarques particulieres.

ART. 6.
*Que la loy des
membres dépend
de la vehemence
de l'agitation de
la chaleur.*

Donc tout le corps de l'homme & celui de toutes les choses viuantes est faict d'un grand nombre de parties differentes en leur structure qui sont toutes ioinctes & liées ensemble au dedans par leur propre substance & par leurs nerfs, par leurs veines & par leurs arteres, avec les principes, dont elles tiennent le temperament, la nourriture & l'action. Et ces mesmes parties sont aussi ioinctes & liées au dehors par le moyen du cuir & des autres tegumens communs qui les enuoloppent estroitement & qui les environnent de toutes parts.

En sorte que l'homme est composé de ce grand appareil d'organes dont il n'y en a pas vn qui ne soit tres-propre & tres-sortable à faire quelque action differente des autres, & ce par le moyen de la chaleur toute seule, selon qu'elle est plus ou moins forte. Car la presence & la perpetuelle agitation de la chaleur naturelle, en vn organe tout propre & tout ajusté pour vne action, ne l'inuite pas seulement à la faire, mais

mais bien dauantage il semble qu'elle l'y pousse & l'y contrainct en quelque sorte. Ainsi nous voyons que les oiseaux qui sont en l'air ne peuuent se mouuoir qu'ils ne volent, les animaux nouueaux nez se dreslent sur leurs pieds, plustost qu'autrement, ils courent & font d'eux-mesmes & sans aucun maistre tout le reste des actions de la vie.

Ils y sont poussez par cette loy des membres qui consiste en l'agitation de la chaleur naturelle des parties si fortibles & si preparées pour faire leurs actions, qu'il est impossible qu'elles en fassent d'autres. La main n'est capable que de prendre, de tenir, de donner & de faire ce qui dépend de ces trois choses; le nez n'est propre qu'à respirer & à flairer, la bouche n'est faite que pour manger & pour parler; le mesme se peut remarquer en toutes les actions de nos membres, mais qu'une partie face les mouuemens & produise les actions d'une autre, c'est ce qui est inconceuable & qui ne s'est iamais veu; c'est renuerfer la nature dont l'ordre fait la beauté.

DE là l'on peut tenir pour chose assurée, que la diuersité de la structure des parties donne subject à la chaleur de produire vne si grande variété d'actions quand on est en santé, & que dans la maladie cette mesme diuersité de structure aporte vne grande variété de symptomes, parceque chaque action lezée s'accompagne d'un grand nombre d'autres symptomes & fascheux accidens qui paroissent en l'habitude du corps & dans les extremens. En sorte que la structure estant cause de la diuersité de toutes les actions de la vie, elle est aussi cause de la variété de tous les symptomes qui arriuent quand elle est offensée, lesquels ensemble se trouuent presque innombrables, quand bien mesme la structure qui en est la source ne seroit pas notablement alterée.

De là tirons pour consequence certaine, que la structure estant cause de cette grande diuersité dans les actions, vn tres-grand nombre de maladies en procede aussi, & presque tous les symptomes en general qui arriuent tres-rarement par la chaleur & l'intemperie, encore que plusieurs Medecins s'en seruent à tout propos, comme si elle estoit la seule cause de tous les symptomes. Cela vient de ce qu'un chacun n'a pas pris la peine de s'acquérir vne parfaite connoissance de la structure & de tout ce qui la regarde, c'est pourquoy ils ont recours à l'intemperie comme à vn abrys fauorable à leur paresse & comme à vne couuerture assurée de leur ignorance; Cela fait que ces gens-là n'entrent point dans les secrets, ny dans les rares pensées d'Hippocrate, parceque cet homme incomparable explique presque toutes les plus grandes difficultez de la Medecine par la structure des parties, comme par leur pro-

ART. 7.

Que presque tous les symptomes des maladies viennent de la diuersité de la structure.

C

pre source & par leur veritable origine.

De là l'on peut voir que la structure qui ne consiste qu'aux simples façons de subsister des parties de nostre corps, peut par l'artifice admirable de la nature entrer en concurrence avec la chaleur naturelle mesme & disputer, pour ainsi dire, le poinct d'honneur avec elle.

*Du troisieme moyen qui est le mouuement circulaire
du sang & des esprits.*

ART. I.
De la nature du
mouuement &
de ses especes.

L'ART & la Nature different en ce que l'art n'agit qu'au dehors & s'arreste apres auoir faict son ouurage, la Nature au contraire agit principalement au dedans & ne cesse iamais, parce qu'elle faict partie des choses dans lesquelles elle est principe de mouuement. En sorte que d'une espece de mouuement elle passe à vn autre, elle en souffre & en faict plusieurs à la fois, & apres vn moment de repos dans l'acquisition des choses elle ne cesse d'en rechercher d'autres plus parfaites, tellement que si cela ne se peut & qu'elle ait attainct le plus haut poinct de la perfection dont elle est capable, il faut neantmoins qu'elle continuë necessairement & qu'elle trauaille à sa propre ruine. C'est ce qui a faict dire au Genie de la nature Aristote, que le changement est comme vne vie commune à toutes les choses naturelles, parce qu'il est leur propriété principale & plus essentielle, attendu que le lieu, le temps & les autres ne leur arriuent qu'en consequence du mouuement.

Or sans nous arrester à la generation & à la corruption, qui s'acheuent entre des termes contradictoires & qui par consequent se font en vn moment, nous dirons que le mouuement est vn acheminement & vn passage d'un estat en vn autre par vn milieu, si bien que le mouuement consiste en vn delaisement successif d'une chose & en l'acquisition d'une autre qu'on appelle terme, dont il y a trois genres differens, sçauoir la quantité, la qualité & le lieu, qui font trois sortes de mouuemens differens. Le mouuement qui se termine à la quantité s'appelle accroissement si elle augmente, ou diminution si elle decroit. Le mouuement qui se termine à la qualité, s'appelle alteration qui a tout autant d'especes differentes qu'il y a de qualitez sensibles, & prend le nom de la qualité qu'on acquiert, comme par exemple d'eschauffement, humectation, blanchissement, à cause de la chaleur, de l'humidité & de la blancheur.

Le mouuement qui se termine à l'acquisition d'un lieu, s'appelle

mouvement local & a six especes à raison des trois dimensions, dont la premiere est la longueur qui commence en haut & finit en bas, la seconde, la largeur qui va de droict à gauche, & la troisieme qui est la profondeur s'estend du deuant en derriere, de façon que tous ces changemens se font tousiours entre deux contraires qu'on appelle les termes ou les limites du mouuement; parce qu'il y va finir & ne se fait iamais autrement, puisque de la petiteffe on passe à la grandeur, du froid à la chaleur, & ainsi du reste des autres mouuemens. Or le mouuement local est le plus excellent de tous & principalement celuy qui se fait en rond, puisque le cercle est la plus noble & la plus admirable de toutes les figures, dont le mouuement circulaire a toutes les perfections, sur lesquelles il encherit autant que l'acte surmonte la puissance en noblesse & que la forme est plus excellente que la matiere.

Les qualitez qui viennent des principes de la nature, conseruent les choses & les perfectionnent au degré le plus releué, ainsi nous voyons que le temps, le lieu & la grandeur conseruent & perfectionnent toutes les choses naturelles. Or le mouuement est la principale de toutes les proprietiez qui s'y rencontrent, & par consequent il n'y a point de doute que le mouuement ne conserue & ne perfectionne toute chose plus aduantageusement qu'aucune autre de leurs proprietiez.

Pour ce subiect il n'y a point de chose naturelle qui ne soit sans cesse agitée de la pluspart des mouuemens cy-dessus denommez; les plus nobles s'agitent en de differentes & tres-admirables manieres, comme les corps celestes, les plus basses & les plus viles ont moins de changemens, parce qu'elles sont toutes materielles & sans mouuement de leur part, elles sont neantmoins sans cesse dans la vicissitude de diuerses alterations par l'attouchement des contraires qui les enuironnent & par les influences des causes vniuerselles & celestes.

Les choses mediocres, comme les animaux & principalement l'homme, seruent perpetuellement de theatre à toute sortes de changemens, puisque nous souffrons en plusieurs façons & tres-sensiblement des causes vniuerselles & de tout ce qui nous enuironne. D'ailleurs nous sommes composez d'une infinité de parties tres-delicates qui sont douées de temperamens tout contraires, & qui agissent & souffrent toutes reciproquement les vnes des autres, ioinct que les trois parties principales trauaillent sans aucun relasche, & font toutes sortes de mouuemens depuis le premier moment de la naissance iusques au dernier soupir de la vie. C'est ce qui fait qu'Hippocrate enseigne, que la plus parfaite santé depend du meslange d'une eau tres-subtile & tres-

ART. 2.

Que le mouuement perfectionne toutes les choses naturelles.

L. 1. de dieta f. 37.
v. 36. & 37.

legere, c'est à dire, tres-propre à changer & à se mesler sans cesse & d'un feu tres-delié & capable de tousiours agir, afin que les qualitez de ces deux principes produisent des mouuemens continuels, puisque la santé consiste en la perfection de tant d'agitations differentes.

ART. 3.
Qu'il n'y a que l'exercice & la circulation du sang capables de conseruer la santé.

Tous ces mouuemens ne suffisent pas pour la conseruation d'une santé tellequelle, bien loin de la mettre au meilleur estat qu'elle puisse estre, si la personne entiere n'a ces agitations vehementes du mouuement qui se fait de lieu en autre, parce qu'il n'appartient qu'à luy seul d'y mettre la derniere main. Ainsi l'air se corromploit en fort peu de temps s'il n'estoit agité en la partie superieure, & emporté comme la sphere du feu par l'impression & la rapidité des cieux, & si la moyenne region n'estoit nettoyée par les vents que l'on appelle à bon droit les balays de l'air, & qui ne sont pas mesme inutiles à son plus bas estage, qui est aussi sans cesse agité des mouuemens de tous les animaux. De mesme l'eau dormante se corrompt incontinent, c'est pourquoy l'auteur de la nature a donné tres-sagement à ce vaste empire des eaux des mouuemens continuels de flux & reflux pour la purifier & ce par le moyen du Soleil, & d'autres agitations encor des vents & des poissons mesme qui sont ses creatures & ses habitans ordinaires.

La masse du sang qui fait la mer du petit monde se corromploit aussi bien-tost, si le cœur qui en est le Soleil ne l'agitoit & ne le promenoit dans les veines & dans les arteres d'une partie du corps en vne autre sans aucune intermission, en sorte que du foye il entre dans la veine caue qui le communique au ventricule droit du cœur, d'où il passe par les vaisseaux du poumon dans le ventricule gauche & de là par la grande artere en tous les membres, d'où rentrant dans les veines, il retourne encor en la plus grande qui est la veine caue, pour acheuer son tour & continuer sans cesse le mesme circuit de tout le corps.

ART. 4.
Des raisons qui ont obligé l'Auteur à traiter du mouuement circulaire & à suivre l'ordre qu'il y garde.

LA necessité de ce mouuement local, dont la masse du sang est sans cesse agitée, m'a semblé de si grande importance pour la conseruation de la santé & de la vie mesme, que j'ay creu que j'estois obligé de faire part au public des lumieres que ie me suis acquises sur ce subiect. Et afin d'y mieueux reüssir & de faire entendre plus clairement mes pensées, ie debiteray les remarques que j'ay faites sur cette matiere, avec vne methode la plus facile & la plus naturelle qu'il me sera possible. Nous dirons donc que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differentes estats, le premier est celuy de parfaite santé, le second est celuy de la disposition à la maladie: le troisieme est l'estat de la ma-

l'adie mesme, & enfin le dernier & le quatriesme estat, c'est celuy de la conualescence. Or le mouuement circulaire est tres-considerable en toutes ces dispositions differentes, comme nous le ferons voir par la suite de ce discours. Mais auparauant que d'entrer en matiere, faisons reflexion sur ce qu'il est en soy-mesme & de sa nature pour en connoistre la foiblesse, parcequ'il est le principal & le dernier des trois moyens dont la nature se sert à perfectionner l'homme.

Nous remarquerons donc que le mouuement circulaire a les mesmes deffauts que le meslange, puisqu'ils ne sont presque qu'une mesme chose, que le mouuemēt est leur genre cōmun, & que le meslange est l'une de ses principales vtilitez & de ses plus considerables effects. La plus grande perfection du mouuement circulaire consiste en ce qu'il faict couler le sang & les esprits en toutes les parties où ils produisent toutes les merueilles que nous voyons en l'homme. Or cet escoulement est vne chose si facile à echanger & qui reçoit si aysément quelque alteration remarquable, qu'il y a lieu de s'estonner qu'elles ne sont pas plus frequentes, car si la nature ne conduisoit l'abondance du sang avec vne extreme sagesse, les desordres & les confusions en arriueroyent à tout moment, comme nous le ferons voir en la seconde partie de cet Ouvrage.

Cette sage maistresse enuoye le sang & les esprits en ses organes, à proportion qu'ils en ont besoin & ne manquent iamais à mesure qu'ils doiuent faire leurs fonctions, de la mesme maniere que nous voyons ces admirables machines composées d'une infinité de petits ressorts qui en font iouir en mesme temps quantité d'autres beaucoup plus grands, par le moyen de l'air ou des eaux qui se communiquent avec tant d'artifice & de justesse, que non seulement les esprits du vulgaire en demeurent estonnez, mais aussi les plus sages & les plus aduisez en sont surpris, bien que toutes ces merueilles dependent de peu de choses & de moyens tres-foibles.

C'est pourquoy si nous faisons reflexion sur les matieres dont nous sommes faicts, sur la nature du meslange qui les rend propres à nous composer & à nous nourrir, si nous considerons la delicatesse & la subtilité de la pluspart de nos organes, & que nous obseruions l'extreme foiblesse de ces escoulemens merueilleux du sang & des esprits qui donne le mouuement & l'action à tous nos membres, nous connoissons euidemment que tout cet appareil n'est que bassesse & qu'infirmité qui nous doit donner grand subiect de rentrer en nous-mesme, & d'admirer l'intelligence infinie qui forme vn corps si noble & si majestueux de la matiere la plus vile & la plus corruptible de toute la nature & qui le

faict agir par des moyens si foibles.

Nous auons dict que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, sçauoir en son naturel qui est l'estat de parfaite santé, dans la cheute de cet estat naturel qui nous conduit à la maladie, dans la maladie mesme & enfin dans la conualescence qui est le quatriesme estat & le retour à la santé. Et parceque l'estat naturel est la regle & la mesure des trois autres & que la santé parfaite donne euidentement à connoistre toutes les dispositions à la maladie, comme la ligne droite nous faict connoistre les obliques, puisque nous ne sommes malades qu'autant que nous sommes esloignez de cet estat, nous diuiferons nostre ouurage sur ce subiect en deux parties.

Dans la premiere nous traiterons de tous les mouuemens du sang & principalement du mouuement circulaire comme il est en l'estat naturel & de santé parfaite. En la seconde partie nous traiterons de ce mesme mouuement comme il est aux trois autres estats, & nous y ferons voir les principales & les plus vtiles de nos remarques en la doctrine d'Hippocrate sur ce subiect, puisqu'elles seruent à la guerison de toutes les maladies & à la conseruation de la santé. En cette seconde partie nous reprendrons les mesmes raisons que nous auons employées pour l'explication du Liure d'Hippocrate des maladies des Filles & de toutes les autres qui se produisent des defauts du mouuement circulaire, i'y en adiousteray beaucoup d'autres & feray voir que i'ay faict le premier l'application du mouuement circulaire dix ans auparauant ceux qui se la veulent attribuer, & que bien dauantage elle est si parfaite & si vile pour la connoissance & pour la guerison des maladies, qu'il est impossible d'y rien adiouster qui ne se raporte à mes diuisions & qui ne se trouue, expliqué par les maximes que i'en ay aduancées.

Au reste, nous diuiferons la premiere partie de ce traitté en six Sections, & en la premiere nous parlerons de la noblesse des parties, puisque la plus noble est le siege de l'ame, & qu'elle faict toutes les actions par le moyen du sang & des esprits que le mouuement circulaire communique. En la seconde, non seulement nous prouuerons l'existence du mouuement circulaire par le tesmoignage des sens & de la veüe mesme, mais aussi qu'il est impossible que toutes les parties ne le produisent, puisqu'elles font par son moyen toutes les actions de la vie, nous continuerons par ses vtitez qui sont communes à tout le corps, & viendrons en suite à celles qui sont particulieres à chaque lieu.

Cependant il semble que la resolution que ie prens d'escrire sur vn si beau subiect m'oblige à deduire tout au long les sentimens & les opinions differentes des anciens Medecins & de tous les modernes qui en

ont escrit deuant moy, faisant voir les raisons & les motifs differens qui les ont engagé en des sentimens si contraires & monstrer en suite les poincts en quoy ils conuiennent & ceux ou leurs opinions sont differentes. Je pourrois mesme retrancher ce qu'il y a de mauuais, & employer seulement ce qu'il y a de bon & de solide dans leurs sentimens, pour me seruir à l'establissement de ceux que ie pretens mettre au iour, commençant par les choses qui sont hors de doute & qui sont receuës d'un chacun, afin de mieux affermir la doctrine que i'enseigne.

Mais parceque ie pretens d'estre en ce rencontre, comme i'ay toujours esté, vn fidele & perpetuel Interprete des sentimens du grand Hippocrate qui nous a laissé cette doctrine tres-importante diuinement exprimée, & que i'ay cy-deuant commencé d'expliquer par mes Commentaires sur son Liure des maladies qui arriuent aux Filles; & depuis en ceux que i'ay faités sur les Liures du mesme Aucteur touchant les accouchemens à sept & à huit mois, ie suis engagé, ce me semble, de continuer dans le mesme dessein. C'est pourquoy sans m'arrester aux opinions des autres Escrivains, lesquelles se forment comme des phantosmes & qui sont de fort peu de poids, ie ne m'appliqueray qu'aux demonstrations solides du grand Hippocrate sur lequel i'appuiray toutes mes raisons qui preuent euidentement l'existence & la necessité du mouuement circulaire du sang, toutes ses parties, ses suites, & ses circonstances par leurs causes & par leurs effects.

Et neantmoins ie ne dois pas oublier en ce rencontre l'honneur qui est deu aux merites d'Harnay, ce grand homme Anglois, qui le premier de tous les modernes s'est apperceu de la necessité de ce tournoyement du sang & qui nous a fourni beaucoup de bonnes raisons & d'experiences pour l'establir & le remettre en lumiere, apres tant de siecles qui l'auoient enseuely dans l'ignorance, & ie ne me descharge pas tout a fait de la peine d'entreprendre en temps & lieu l'examen entier des opinions des modernes, la petitesse de l'ouurage que ie fais à present ne le permet pas, puisque la diuersité que ie rencontre entre eux requiert mesme vn volume plus grand que celuy-cy. Ioinct que i'ay bien de la repugnance de m'engager à censurer les pensées d'autruy, bien que ie voye beaucoup d'apparence d'y reüssir avec honneur.

Il y a trois façons de combattre les opinions fausses & contraires à la verité; la premiere est celle qui renuerse les fondemens, qu'on appelle les premisses ou les propositions aduancées qui les soustiennent & qui concluent pour leur deffense. La seconde s'adresse directement à la conclusion faisant voir qu'elle est fausse, parceque l'attribut ne conuient pas au subiect, ou qu'il ne luy conuient pas de la façon qu'on le

dict. Et la troisieme enfin & la plus illustre maniere de destruire les opinions fausses est celle qui sans s'arrester à les combatre establit la verité si solidement & la fait voir avec tant d'euidence que l'esclat de sa beauté dissipe aisément les ombres qui s'opposent à ses lumieres. Et c'est de cette derniere façon d'agir contre les opinions fausses que ie pretens me seruir plustost que des deux autres, pour destruire tout ce qui est contraire à la verité des maximes que i'aduance qui ne sont point autres que celles de l'incomparable Hippocrate, comme il paroistra euidemment aux gens d'esprit qui prendront la peine de conferer tous mes escrits avec les Oracles de ce diuin Aucteur.

SECTION PREMIERE.

DE LA NOBLESSE DES PARTIES.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualitez & des effects des parties nobles.

ART. I.
*Qu'il y a des
 parties nobles,
 leur nombre,
 leur nature &
 leur office.*

C'EST vne verité receuë de tous les Sçauans qu'il se rencontre en l'homme des parties principales d'où les autres dependent, elles sont ainsi nommées parcequ'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie, & parcequ'elles fournissent à tout le corps vne vertu pour agir, ou du moins qu'elles communiquent vne matiere commune à tous nos membres. Ces Raisons ont obligé tous les Medecins à reconnoistre & à receuoir trois parties principales qui sont le foye, le cœur & le cerueau, celuy-cy reside au lieu le plus esleué comme le maistre en son throsne, afin de pouruoir à tous les organes des sens, & à toutes les parties du dehors qui seruent aux mouuemens pour mieux regler leurs actions. Le cœur est au milieu comme vn Roy qui fait largesse de ses salutaires influences & de sa chaleur à toutes les parties, & le foye qui est la source des humiditez nourrissantes, fait le sang pour l'entretien de tout le corps & le distribue par les veines qui sont les conduicts par où il communique à toutes les parties cette agreable matiere, ses douces vapeurs & toutes ses qualitez; de mesme que le cœur enuoye toutes les siennes par les arteres & le cerueau par les nerfs, comme par de petits canaux dont les passages sont imperceptibles, à cause de la subtilité des esprits animaux: en sorte qu'il est aisé de conclure delà qu'il y a trois parties principales & qu'il

qu'il n'y en a pas dauantage, puisqu'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie & que toutes les autres dependent de leurs influences, & des matieres qu'elles communiquent.

PResque tous les Sçauans modernes & des derniers siecles, donnent la preeminence entre ces trois parties nobles & le lieu d'honneur au cerueau, puisqu'il est l'origine de toutes les connoissances sensitives & des mouuemens volontaires, il a l'honneur d'estre le throsne & la demeure ordinaire de la sagesse, du iugement & de la memoire, & mesme il est le siege de l'intelligence des premiers principes & des choses tres-releuées; bref le nom des facultez du cerueau l'emporte, elles ont esté nommées par les Sçauans de tous les siecles, les facultez principales, parcequ'elles font des actions illustres & diuines & qu'elles gouuernent toutes les actions des autres facultez.

ART. 2.
Raisons de part
& d'autre &
premierement
pour la preeminence du cerueau.

C'est vne verité tres-assurée qu'il y a vne mutuelle dependance entre toutes les parties du corps humain, en sorte qu'elles sont faictes les vnes pour les autres, & toutes ensemble pour vne principale, puisqu'elles ont esté formées pour la plus excellente action de cette partie qui est le but & la fin de toutes les autres. Or il n'y a point de doute que les fonctions de toutes les parties de l'homme ne se raportent à celles du cerueau, puisque mesme le genie de la nature Aristote, les appelle diuines, tres excellentes & qui doiuent selon l'ordre de nature, auoir la prerogatiue de conduire & de gouuerner, parcequ'elles ont des objets tout diuins & qui donnent des contentemens merueilleux & tres-solides sans aucun meflange d'impureté. Il dict dauantage, que la vie de l'esprit est toute diuine & qu'elle tient beaucoup de l'immortalité, puisqu'elle consiste à viure selon ce qui est de plus considerable en nous, car bien que l'esprit ne paroisse en façon quelconque à nos sens, ses actions neantmoins sont d'autant plus sublimes & plus honorables qu'elles sont imperceptibles & separées de la masse du corps, c'est pour cela mesme qu'il veut que le souuerain bien de l'homme consiste aux fonctions tres-releuées de l'esprit, plustost qu'en celles des vertus qui dependent du corps & de plusieurs circonstances. En vn mot les actions de l'esprit, qui sont celles du cerueau, nous distinguent des bestes & nous aprochent de Dieu.

L. 10. Ethic;
cap. 8.

Dauantage, si nous considerons attentiuement nostre corps nous reconnoissons aisément qu'il est faict pour seruir au cerueau dont l'action principale est la connoissance des choses qu'il ne sçauroit auoir sans le ministere des sens, puisqu'il faut qu'il soit instruiet par le moyen des especes qu'il reçoit de leurs organes, & que pour en faire la recher-

D

che & la descouuerte le mouuement local est necessaire qui se faiet par les nerfs, les muscles & les tendons qui se doiuent attacher sur les os, & sur les cartilages pour rendre les mouuemens fermes & assurez. Toutes ces choses doiuent estre ioinctes ensemble par des liens dont il y en a de particuliers à chaque partie, & d'autres qui sont communs & qui enuironnent tout au dehors comme la peau; les vaisseaux font aussi le deuoir de liens communs au dedans de nous, quoy qu'ils ayent d'autres fonctions bien plus nobles, puisqu'ils portent les influences & le sang du cœur & du foye communicans la nourriture & la vie qui sont absolument necessaires à ce grand assemblage de tant de parties differentes, en sorte qu'elles ne sont faictes & ne subsistent toutes que pour le seruice du cerueau.

Part 2 sect. 1. l. 6.
Epid.

De plus la grandeur, la figure & la taille du corps dépendent absolument du cerueau; puisque la teste n'est faicte que pour le cerueau seul, & qu'Hippocrate enseigne que la grandeur & la taille de tous les os dépendent de ceux de la teste, parcequ'ils retiennent tous vne proportion avec ceux où ils s'articulent & s'attachent; ainsi les os du bras s'attachent à l'espaule, la cuisse s'emboiste dans le trou de la hanche qui s'articule avec les vertebres, afin que toutes ensemble elles seruent à contenir & à donner passage à la moëlle du dos qui est vn alongement du cerueau dont elle tient la grosseur & la figure. Ces raisonnemens sont tres-veritables & se tirent des effects & des consequences; mais prenons les choses en leur origine afin d'en rendre vn iugement plus equitable.

ART. 3.
De la distinction
des facultez &
des parties.

Toutes les choses naturelles se distinguent par leur forme & par le mesme principe qui leur donne le premier establissement. C'est pourquoy l'homme estant establi par vne forme tres-accomplie nous pouuons aussi remarquer vne grande suite de differens effects considerables qui procedent immediatement d'une si noble source. I'entens vn grand nombre de facultez parfaitement distinguées les vnes des autres dont les forces paroissent en tous les membres & ne se trouuent iamais aux autres animaux. Voyons les parties du dehors qui ne sont que des productions de celles qui sont au dedans, afin que de là nous conceuions vne estime suffisante de l'excellence de leur principe; puisque la distinction tres-accomplie qui se trouue en tous ces membres du dehors, est vne marque assuree d'une distinction bien plus grande qui est au dedans, & qui consiste aux qualitez de ses principes. Car la distinction du dehors paroist principalement en la situation de ses parties, qui dépend des qualitez des principes.

Ainsi l'Âme de l'homme dont la naissance est celeste & toute divine dresse son corps & l'esleue tout droit au lieu de son origine, afin que l'homme en la considerant sans cesse en aprenne les merueilles & sçache qu'il est fait pour y retourner. La nature luy fournit vn premier & principal moyen qui est tres-propre & tres-efficace à la seconder en l'establissement de cette demeure qui est la chaleur, puisque s'esleuant naturellement soy-mesme elle le porte aussi droit à la sphere du feu comme à son centre. Car la tres-parfaicte & tres-abondante chaleur de l'homme ne laisse & ne souffre rien du tout d'impur & de terrestre dans le meslange de sa matiere capable de l'abatre, comme les autres animaux.

ART. 4.
Que l'Âme de l'homme l'esleue droit au Ciel.

DE là l'homme reçoit vne distinction tres-parfaicte avec vn arrangement merueilleux de tous ses membres qui gardent vne situation toute conforme à celle de ce grand monde ayant ses parties basses apuyées sur la terre qui en est le centre & le visage esleué droit au ciel qui est la partie la plus haute & la circonference de cet Vniuers; afin que sur ce modèle, dont il est vne copie tres-acheuée, il imite plus auantageusement son aucteur en toutes choses.

ART. 5.
Que la situation des parties de l'homme est conforme à celle des parties de l'uniuers.

Car si l'homme n'estoit naturellement droit, ce qui luy donne la facilité de toute sorte de mouuemens, la main demeureroit aneantie dans la bassesse de l'usage du pied, & d'un apuy tres-mesprisable; La main, dis-je, ce prodigieux instrument des instrumens, ayant seul la vertu de tous les autres, & qui est la marque la plus assuree de la sublimité du genie qui forme & qui gouuerne l'homme, puisqu'elle est tres-commode pour fabriquer les artifices & toutes les machines imaginables qui peuent seruir en paix & en guerre & à toute sorte d'ouirage.

Ainsi la moins considerable des trois dimensions, qui est la longueur, se distingue & produit en l'homme des effets tres-remarquables, par la vigueur de la chaleur naturelle qui le releue & luy donne l'accroissement, puisque l'accroissement commence en la premiere conformation par la teste, qui se voit alors beaucoup plus grosse que tout le reste du corps ensemble, & qu'il continuë par la bouche, qui est partie de ce mesme membre, où est le principe de la longueur & de l'accroissement en toutes les choses viuantes. Car la racine mesme, qui est la bouche des plantes, est aussi la premiere porte de leurs alimens.

ART. 6.
Que la distinction des parties vient de l'abondance de la chaleur.

La vertu de la mesme chaleur naturelle produict des effets de distinction tres-euidente en la diuision des parties droittes & gauches qui font la largeur de nostre corps & sa seconde dimension, puisque nous les voyons toutes en l'homme beaucoup plus separées que dans

les autres animaux. Et mesme en la poictrine, où est le sejour de l'Ame & de la chaleur, nous remarquons vne largeur considerable soustenuë par le sternon & par les costes qui sont courbées en forme de demy cercle, au lieu qu'aux autres animaux elles sont presque toutes droittes, d'où vient qu'ils ont la poictrine en pointe, estroite & serrée.

Ainsi nous voyons tous nos membres sans aucune confusion dans vn arrangement agreable parfaitement separées en leur structure & en leur masse, d'où nous pouuons inferer qu'ils le sont bien dauantage en leurs qualitez, puisqu'elles sont les causes de la distinction des parties, Et en effect les qualitez se trouuent beaucoup plus eminentes, & beaucoup moins confuses par le meslange des contraires, dans les parties principales de l'homme, que dans celles des autres animaux, puisqu'il ne s'en rencontre aucun qui ait le cerueau si froid, si humide & si ample que luy. Il a le cœur plus chaud que tous les autres, puisqu'il iouyt d'vne vie bien plus longue qu'aucun des animaux dont nous ayons la connoissance, & mesme nous n'en descouurons aucun qui produise tant d'humidité nourrissante & de sang que l'homme, ce qui est vne marque euidente de la grande humidité de son foye.

ART. 7.
*Que les quatre
qualitez font
tous les mouue-
mens de la natu-
re & qu'elles
distinguent les
parties nobles.*

IL y a quatre qualitez premieres & principales dont toute la nature dépend, la chaleur & l'humidité sont les plus nobles & tiennent lieu de forme: la froidure & la seicheresse sont en quelque façon des defauts & des priuations de ces deux nobles qualitez & principalement la derniere qui est tres-pernicieuse aux choses viuantes, puisque la seicheresse suppose formellement l'absence de l'humidité radicale (qui est le fondement de la vie) & l'aneantissement de la chaleur qui succombe aussi-tost faute de l'humide qui est son aliment ordinaire. Tous les mouuemens de la nature se font entre ces quatre qualitez, elles sont les veritables sources & les principales causes de tous les changemens qui arriuent en nous, elles composent tous nos membres, & le temperament qui est leur forme & la nature mesme des parties qu'elles separent & qu'elles distinguent, puisqu'elles leur donnent le premier establissement. C'est pourquoy nous voyons qu'en l'homme ces qualitez sont parfaitement distinctes & separées les vnes des autres, en sorte que les parties qui les possèdent en vn degré plus eminent s'appellent principales, ainsi le froid qui domine au cerueau fait qu'Hippocrate appelle la teste la citadelle du froid & des humiditez pituiteuses, de mesme qu'il appelle le foye la source des humiditez nourrissantes, & le cœur le sejour de l'Ame & de la chaleur naturelle.

*Que la chaleur
est la principale
qualité du tem-
perament.*

Ainsi la nature n'a fait que trois parties principales, parcequ'il n'y a que trois qualitez importantes à la vie; la chaleur est la principale & la plus necessaire, soit à l'art qui n'acheue aucun de ses ouvrages sans feu, soit à la nature qui ne fait rien du tout sans chaleur. Il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne face des effects au dedans de nous mesmes, beaucoup plus releuez que ceux qu'elle fait au dehors agissant de sa propre force; bien qu'elle en fait de tres-considerables, puisqu'elle separe toutes les choses differentes, elle les purifie & les met à l'espreuve avec vne grande efficace. Cette qualité merueilleuse ne manque point au dedans de nous mesmes de faire plus aduantageusement tous les mesmes effects & plusieurs autres encore beaucoup plus excellens, puisqu'elle est soustenuë par la plus noble forme de toute la nature, dont elle reçoit les influences qu'elle communique en des lieux tres ajustez & tres-conuenables à faire toute sorte de mouuemens, & qu'elle y rencontre vne matiere tres-exquise & tres-propre à composer tous les ouvrages les plus accomplis qu'on se pourroit imaginer. L'Ame de l'homme est cette forme dont la chaleur est le premier & principal organe, elle travaille sans aucune intermission dans toutes les parties qu'elle establit, qu'elle distingue, & qu'elle separe les vnes des autres estant la qualité maistresse du temperament, qui est la forme & la nature de nos membres & le veritable & seul principe de toutes les actions de la vie. La froidure est son ennemie, puisqu'elle produict tous les effects contraires à cette ouuriere incomparable, & que mesme elle arreste toutes les actions de la vie, elle engourdit les membres & rend tout le corps immobile, bref elle esteint la chaleur & ses agitations perpetuelles, ce qui la rend tres-digne d'estre appellée l'ennemie capitale de la nature humaine. La partie qui sert de demeure à vne qualité si maligne & si contraire à la nature, bien loin de meriter l'honneur & la prerogative au prejudice du cœur qui est le sejour ordinaire de l'Ame & de la chaleur naturelle, dans le sentiment de plusieurs, pourroit deschoir du rang qu'on luy donne entre les autres parties principales.

L'excellence d'une partie ne vient point de la structure, puisqu'elle est entierement oisive, comme nous l'auons monstré cy-deuant, & qu'elle tire toutes ses perfections de la chaleur naturelle. Or la chaleur est d'autant plus foible au cerueau que la froidure y est eminente, & neantmoins parceque les parties tirent leur excellence des facultez qu'elles reçoient, de leurs fins, de leurs objects & de leurs actions ordinaires, toutes ces choses se trouuent si sublimes & si releuées dans le cerueau que s'il en est la seule & principalé cause, il faut sans contre-

dict que les autres parties principales luy cedent absolument le premier lieu. Que si au contraire nous reconnoissons que la chaleur & les esprits enuoyez du cœur en toutes les parties & au cerueau mesme y produisent tous les mouuemens & toutes les fonctions de la vie, nous pourrons dire avec justice que le cœur est la principale partie & que toutes les autres n'operent que par la dependance de ses influences.

CHAPITRE II.

Que le cœur est la principale des parties nobles & la seule cause de toutes les actions.

ART. I.
*Que le cœur est
sans fait le
premier aide à
produire le reste
des parties.*

C'EST vn sentiment veritable & receu de tous les Sçauans, qu'en tous les ourages d'Intelligence ou de nature il se rencontre tousiours vn premier & vn dernier, c'est à dire vn arrangement & vne mutuelle dependance des parties qui le composent, en sorte que toutes les choses bien ordonnées reconnoissent tousiours vn premier principe d'où elles dependent. Or il n'y a pas lieu de douter que l'homme ne soit le chef-d'œuvre de la nature & de la plus sublime intelligence, où nous reconnoissons vn arrangement merueilleux de tous les membres qui le composent avec dependance. C'est pourquoy nous deuous conclure que le cœur est ce premier principe, parceque la nature employe tous ses soins & tout ce qu'elle a de plus excellent pour le produire le premier dans le lieu le plus aduantageux, comme l'apuy de tout son edifice & le souuerain maistre de son économie, afin que ses fauorables influences & ses nobles agitations donnent la naissance & les mouuemens necessaires à toutes les autres parties. Car ce qu'il y a dans la semence de plus exquis, de plus chaud & de plus proche de l'acte, descoulé de cette mesme partie des parens, rentre le premier en nature, puisque aidé par la vertu generatiue de la matiere, il reprend tous les mouuemens & toutes les forces du cœur qui est en quelque façon l'homme tout entier, parcequ'il contient eminemment les facultez de tous ses autres membres. L'entens la vertu formatrice qui est vne production de la faculté vitale de ceux qui engendrent & qui deuient propre au cœur de l'enfant qui se forme. En sorte que le cœur sert de fondement & de principe pour faire renaistre toutes les autres parties que la semence enferme en puissance

du sang & des esprits.

31

plus esloignée dans son merueilleux racourcy. Parce qu'il faut nécessairement que ce qui n'a pas l'estre le reçoive de ce qui le possède, & que ce qui est plus en acte aide la naissance & forme toutes les autres parties qui sont plus froides & plus materielles.

Toutes les parties dépendent du cœur en leur naissance & en leur première conformation, puisqu'elles en dépendent absolument en leur subsistence, en tous leurs mouvemens, & mesme en la guérison des maladies qui leur arriuent; parceque toutes les choses naturelles tirent leurs premiers établissemens des mesmes causes qui les conseruent & qui communiquent les mouvemens salutaires. C'est vne marque infailible qu'une chose donne l'estre lors qu'elle donne les moyens de le conseruer & d'agir.

Rien ne se fait dans la nature qui n'aye à se faire soy-mesme & dont vne partie ne produise les autres, ainsi les plantes iettent leurs racines en terre & poussent vn petit germe en haut qui produit le tronc, & les branches commençant par vn principe tres-efficace & tres-petit qui est au milieu comme le cœur qui forme toutes les parties seruant de fondement & de baze pour prendre leur accroissement en toutes les dimensions.

ART. 2.

Que rien ne se fait qui n'aide à se faire soy-mesme.

Cette verité se descouure à l'œil en toutes les semences & aux œufs, & ie ne sçay pas d'où vient qu'il y a des esprits qui l'osent reuoquer en doute, puisqu'un si grand nombre d'hommes illustres, & mesme Hippocrate & Aristote, en ont fait l'experience qui doit passer pour irreprochable & tres-certaine, car ils assurent vnanimement qu'ayans fait couuer des œufs par des poulles à plusieurs & diuerses fois, ils ont descouuert à l'ouuerture de ces œufs que le troisieme iour on a de coustume de voir vn point qui palpite & tressaille: Ces tefmoins illustres ont reconnu que ce point tressaillant n'est autre chose que le cœur, puisque le iour suiuant qui est le quatrieme on void des filamens rouges dont quelques-vns vont au blanc de l'œuf, & d'autres au moyeu, & que mesme le cinquiesme iour on descouure, proche de ce point qui est vermeil & tousiours palpitant, deux autres points qui sont la teste & le foye qui se distinguent euidemment, le sixiesme & septiesme iours on void la structure de ces parties principales fort auancée, si ce n'est que le foye est encore tout blanc.

Ln'est pas si aisé de voir la mesme chose en l'homme; à cause de la rareté des auortemens & que la pluspart de ceux que nous voyons sont accompagnez de pourriture ou n'arriuent pas au mesme iour pres-

ART. 3.

Que la conformation de l'homme est difficile à descouurer.

cis où l'on peut discerner le commencement de la conformation du cœur tout seul & sans aucune apparence des autres parties; bien que nous en ayons plusieurs histoires tirées des bons Auteurs & d'Hippocrate mesme qui confirment nos propres experiences & nous obligent de croire que la conformation des parties de l'homme commence par le cœur comme celle de tous les autres animaux & de toutes les plantes.

L'ordre que la nature garde en la conformation des autres parties confirme cette verité, puisqu'elle se depesche de perfectionner les premieres celles qui sont plus necessaires, au lieu qu'elle tarde de faire & d'acheuer celles dont l'vtilité n'est pas si pressante, ainsi les dents & la gresse ne s'engendent que long-temps apres la naissance, les parties genitales ne s'acheuent qu'en l'aage de puberté, le mesme arriue aux mammelles & à quelques autres parties qui se fortifient chacune en temps & lieu, ce mesme ordre se garde aussi dans toutes les actions de la vie. Or le cœur euidentement est plus necessaire que tous les autres membres, puisque les plus imperceptibles manquemens de ses salutaires influences sont accompagnez d'un desordre vniuersel en toutes les facultez, & que la priuation de ses fauorables assistances nous fait mourir en peu de temps.

ART. 4.
Le sentiment
d'Hippocrate
touchant la con-
formation.
Statim in initio, de
locis in hom. & l.
de officium natura
f. 61. v. 11
l. 1. de dicta f. 86
v. 24.

Nous deuous nous arrester à ce qu'Hippocrate dit enseignant que la semence contient ensemble toutes les parties, & qu'il n'y a point de premiere entre elles ny de derniere, puisque le corps de l'homme est fait en cercle où toutes les parties sont esgalement premieres & dernieres, le manquement de celle qu'on croiroit la moindre fait l'aneantissement des autres & rompt tout leur commerce; bien que celles qui sont, de leur nature, de plus grande importance & plus considerables paroissent les premieres. Car la conformation de tous les membres ne se fait pas en mesme temps, elle depend de l'efficace de la chaleur & de la matiere qui les compose, en sorte que la conformation se fait plustost où ces deux choses se trouuent plus abondantes. Or le cœur les possede toutes deux en vn point de perfection où pas vne des autres parties n'approche, puisqu'elles tiennent toutes de luy la chaleur, dont il est la source inespuisable, & qu'il possede les fontaines & les fleues qui baignent tous nos corps & qui composent tous nos membres. C'est pourquoy nous deuous conclure, que non seulement le cœur s'establit & se forme le premier, mais bien dauantage qu'il produit toutes les autres parties, puisqu'il possede tres-abondamment la matiere qui les compose & la chaleur qui en est l'ouuiere. C'est vne chose
assurée

asseurée qu'il communique la chaleur qui fait leur premier établissement, puisqu'il donne celle qui fait leur subsistence durant toute la vie. Le cœur donc est le premier qui jouit de la vie, puisqu'il la communique à tous les autres membres & qu'evidemment il est le dernier qui la perd.

Cette verité suffisamment prouée nous fait voir, que le cœur est vn Soleil vivant qui gouverne tout ce petit monde, comme le chef-d'œuvre de ses vertus excellentes, puisqu'il faut necessairement que ce qui donne le premier établissement dans la nature, communique aussi tous les mouvemens qui s'en ensuiuent; car toutes les parties demeureroient tout a fait insensibles & despourueës de mouvemens, si la nature n'auoit formé le cœur au milieu de nous mesmes qui nous releue au dessus de toutes les choses naturelles, par le moyen de sa chaleur, de ses mouvemens & de sa lumiere. Car ses esprits sont plus lumineux & plus esclairans que le Soleil, puisqu'ils descouurent & nous font connoistre tout ce qui peut estre connu, & que mesme l'œil s'esleue au dessus du ciel & voit toute cette grande machine, tous ses mouvemens, & tout ce qui se passe en l'autre extremite de l'Vniuers. Ces mesmes esprits sont si subtils & si prompts qu'ils se portent aux extremitez du corps en vn moment, en sorte que nous n'auons pas plustost formé la volonté de faire vne chose, qu'elle est executée par les esprits, qui se rendent en ces lieux aussi viste que la pensée mesme qui l'ordonne; ils sont tres'efficaces, puisque nous tenons d'eux toutes nos forces. Enfin le cœur possede les mesmes aduantages dans le petit monde que ceux dont le Soleil jouit dans l'Vniuers, par le moyen de sa lumiere, de sa chaleur & de ses mouvemens infatigables.

ART. 5.
Que le cœur est la cause de toutes les actions.

LE Soleil est vn ouvrier vniuersel qui fait par ces moyenstous les effets de la nature, il produit tout dans l'Vniuers & iusques au centre de la terre; Il agite & promene sans cesse la grande masse de la Mer; Il est le maistre de l'Air & de toutes les choses vivantes; Il oste & donne la vie, & tout cela ne se fait que selon les differentes dispositions des subiects qu'il rencontre. Il produit au milieu de l'homme, pour ainsi dire, vn lieutenant qui forme son corps & qui le gouverne à la façon de l'Vniuers; Car le cœur, cet astre vivant, n'employe que la chaleur qui est sa lumiere portée par les esprits en toutes nos parties, pour y faire toutes les actions, dont cette chaleur merueilleuse est la source vnique & tres-seconde. En sorte que la chaleur toute seule, ennoyée du cœur par tout le corps, rend les actions differentes, à cause

ART. 6.
Que le cœur est vn soleil vivant qui produit tous les effets de la nature humaine.

E

de la grande variété qui se trouve en la structure des parties, de même que la chaleur du Soleil toute simple produit tous les effets de la nature qui sont très-différents, à cause des dispositions dissimilaires qu'il rencontre en sa matière.

ART. 7.
Si la chaleur du cœur seule fait toutes les actions, ou si elle concourt seulement avec la chaleur qui est particulière à chaque partie.

Toute la difficulté consiste à sçavoir si la chaleur du cœur toute seule fait toutes les actions ordinaires, ou si elle concourt seulement avec la chaleur qui est particulière à chaque partie & ne les produit que conjointement avec elle. Ce dernier sentiment est bien plausible & semble véritable, parce que toutes les parties en la première conformation se font de la semence qui contient la chaleur & l'humidité radicale, en sorte que ces qualités composent le temperament & leur nature qui ne peut manquer d'être un principe agissant. Car bien que les parties principales se soient appropriées les qualités considérables & qu'elles les possèdent en degré très-éminent, afin d'en être les réservoirs & de les communiquer à celles de leur dépendance, si est-ce qu'il n'y en a pas une qui n'ait part à la chaleur & à l'humidité radicale, puisqu'elles jouissent de la vie, qu'elles font toutes quelque action vitale qui leur est propre ou qui leur est commune avec d'autres.

ART. 8.
Que la chaleur du cœur fait seule toutes les actions.

Mais si nous pénétrons plus avant, nous remarquerons que la chaleur naturelle des parties moins nobles & celle du cerveau, même est véritablement si faible & si languissante, que sans la chaleur émanée du cœur & sans ses favorables influences, elles demeureroient immobiles & nous serions froids comme le marbre, insensibles comme les plantes, & attachés à la terre à la façon des Zoophytes. Car la chaleur naturelle des animaux & des plantes mêmes est beaucoup plus forte & plus efficace que celle du cerveau de l'homme & de toutes les parties moins nobles, si nous la considérons seule & sans le mélange de celle qu'elles reçoivent sans cesse du cœur.

La constitution merveilleuse de la nature humaine se fait avec une distinction très-parfaite, puisque cette nature très-sage sépare les vertus qui composent son temperament en des lieux différens très-propres à le conserver en ses qualités éminentes, & très-ajustez pour faire séparément les fonctions de toutes ses vertus, & de là vient que l'homme jouit de la vie plus long-temps que tous les autres animaux & a des fonctions différentes en grand nombre & très-relevées, en sorte que la chaleur naturelle de l'homme est presque toute dans le cœur & très-foible dans les autres membres & principalement au cerveau, où règne le froid qui est son ennemy.

Au lieu que la chaleur naturelle des plantes & des animaux imparfaits est confuse & respandue presque par tout également, puisqu'elle n'a point de lieu déterminé pour sa propre demeure. C'est pourquoy nous voyons que la chaleur naturelle, & qui est propre à chaque partie du corps humain, demeure entièrement inutile & perit aussitost, si elle n'est soustenuë par la chaleur emanée du cœur & par les influences de cet astre vivant qui la conserue & qui fait conjointement avec elle toutes les actions de la vie.

Or les fonctions doiuent plustost estre attribuées à la chaleur du cœur qu'à celle qui est propre aux parties, puisque tant s'en faut qu'elle soit la maistresse & qu'elle face les actions, qu'elle perit aussitost si elle est vn moment despourueë de ses irradiations; & mesme que si la chaleur & ses esprits ne sont en grande abondance les actions ne se font point du tout. Cette verité paroist au sommeil où toutes les actions animales cessent, parceque les esprits & la chaleur vitale se retirent au dedans, & ne vont iusques au cerueau que tres-foiblement & seulement pour y conseruer la vie; au lieu que dans le resueil, on fait les actions animales toutes ensemble, à cause que les esprits & la chaleur du cœur se respandent en abondance en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires.

LE cœur donc est le principe qui communique & qui conserue la vie qui n'est autre chose que la participation & la iouissance de la chaleur emanée du cœur en toutes les parties, pour y demeurer en l'humidité radicale dans vne agitation continuelle, afin d'y produire toutes les actions dont elles sont capables, car l'alliance du mouuement avec la chaleur est si estroite que de les separer c'est les destruire, puisque la chaleur & la nature sont vne mesme chose & qu'il est impossible que la nature subsiste sans mouuement.

Or le mouuement & l'agitation de la chaleur, en quoy la vie consiste, n'est pas vnique & simple, elle contient toutes les especes de changemens que nous auons cy-deuant raportées jointes ensemble. Car toutes les humiditez qui viennent à s'eschauffer s'enflent notablement & se rarefient, puis apres cette chaleur enfermée se fait vne ouuerture au dehors, par où elle expulse impetueusement la vapeur bruslée qui est son excrement, & respire au mesme temps en attirant l'air à soy par cette mesme ouuerture, pour se raffraichir & se conseruer. En sorte que la chaleur est sans cesse dans l'agitation de ces deux mouuemens alternatifs d'attirer la nourriture & d'expulser le superflu, de s'eschauffer & de se raffraichir. La vie commence de cette maniere en toutes

ART. 9.
Ce que c'est que la vie & de quelle sorte elle commence.

Hippoc. inicio 1.
de natura pueri.

Arist 3 de gener.
anim. cap. 11.

E. ij.

les choses viuantes, la chaleur venant à se renfermer dans vne humidité bien cuite & bien digérée.

Ανεμος
↓ υγρα.
Σωδ.

La connoissance de ces mouuemens continuels & contraires en quoy la vie consiste a donné subiect aux anciens d'imposer à l'Ame le nom qu'elle porte qui signifie en langue Grecque vn souffle & vn vent rafraichissant ; ils ont nommé la vie du mot d'eschauffement & d'ardeur qui luy est plus naturel.

ART. 10.
Qu'il y a cinq de-
grez de vie dif-
ferens & que le
cœur en est la
seule cause.

NOUS auons cette maniere d'agitation continuë de la chaleur commune avec les plantes & avec les animaux les plus imparfaits. Il y a vn degré de vie tres-releuée, mais toute contraire qui consiste au repos & en vn calme tres-agreable, dans la connoissance des choses que l'homme a commune avec Dieu.

Entre ces deux extremitez il y a trois autres degrez de vie qui consistent en des mouuemens bien plus nobles & en des actions bien plus considerables, que celles de la vie qui nous est commune avec les plantes, puisque le premier de ces trois degrez de vie contient les alterations & les mouuemens qui se font en toutes les actions sensitiues, le second & le troisieme qui sont l'appetit & la faculté motiue contiennent tous les mouuemens vehemens des humeurs & de tout le corps.

L'homme a la faculté vitale de la premiere sorte & proprement dite qui regarde la conseruation de la chaleur tres-eminente, à cause que sa chaleur est tres-vnie & qu'elle est allumée dans vne humidité radicale tres-exquise & tres-abondante ; Cette chaleur est aussi logée dans vne partie tres-conuenable pour se communiquer à tout le corps & pour faire les fonctions vitales de toutes les especes que nous auons raportées, puisqu'elles ont le nom de la vie qui consiste en la chaleur qui en est l'ouuriere, & qui ne les fait différentes qu'à cause de la diuersité des lieux où elle est receuë & où elle s'agit. C'est pourquoy nous deuous conclure que toutes les actions doiuent estre attribuées à la chaleur du cœur qui est cette partie merueilleusement bien ordonnée, pour la communiquer & pour rejeter les excremens fuligineux qui l'estouffent.

Et mesme, ce qui semble bien plus difficile, le cœur est propre à iouir en mesme temps & tout ensemble de plusieurs sortes de rafraichissemens capables de maintenir la chaleur naturelle en vn temperament & en vne moderation merueilleuse, car si la nature n'en auoit trouué le secret, l'humidité radicale qui est capable de nous faire subsister vn grand nombre d'années, se dissiperoit en fort peu de temps.

SECTION SECONDE.
DE L'EXISTENCE ET DE LA
nécessité du mouvement circulaire.

CHAPITRE PREMIER.

Première preuve tirée de la nécessité du rafraichissement du sang.

GALIEN à mon aduis n'a pas eu des sentimens proportionnez à l'excellence & à la dignité de l'ouurier, qui a fait le prodigieux chef-d'œuvre de la nature humaine, & qui a construit l'incomparable edifice de l'homme & de ses membres qui sont si bien arrangez & si diuinement alliez ensemble, lorsqu'il a dict simplement que la structure de l'homme est la production d'un ouurier sage & bien aduisé; Car cet ouvrage inconceuable n'est pas vne simple production d'un ouurier tres-sage & tres-aduisé, puisque l'homme seul est le prototype & le modèle tres-accomply de tous les plus admirables artifices, en sorte qu'il est impossible d'imiter ou de pratiquer aucun art, dont la nature humaine n'ait en soy le véritable modèle & le parfait original.

ART. 1.
Que la nature humaine est le parfait original de tous les arts.

Σοφὸν τινὸς ἀναμύγητον ἰχθυίον.

Hippocrate a tres-bien connu cette verité, lors qu'il a dict que les hommes n'apprennent point à descouurir les choses secrètes & diuines par le moyen de celles qui sont euidentes & conuës, puisqu'ils employent des artifices semblables à ceux dont la nature humaine se sert, sans connoistre qu'ils imitent cette prodigieuse ouuriere, parceque Dieu, dit-il, donne aux hommes assez d'esprit pour imiter ses ouvrages, encore qu'ils n'en connoissent pas les merueilles.

l. r. de diæta f. 84.
v. 31.

A Insi considerons l'admirable industrie de cet art que nous appellons Chymie, & nous trouuerons qu'elle imite de bien prez en plusieurs choses la nature de l'homme & principalement en ce qu'elle gouverne le feu, & qu'elle sçait les moyens de dompter cet inuincible seigneur de toute la nature; Car elle peut le conseruer tousiours egal, ou le diminuer, ou l'accroistre selon la quantité de l'air qu'elle luy donne & le pouuoir d'entreprendre sur l'aliment solide qu'elle a dans ses fournaies.

ART. 2.
Que la Chymie imite la nature du cœur.

Cet art imite la nature qui gouerne la chaleur naturelle & qui tempere le feu qui est allumé dans le cœur, car cette prodigieuse nature a formé des passages propres à mesurer ses matieres afin de mesnager l'humidité radicale. Elle ne fournit pas seulement vne eau dans le pericarde qui est, pour ainsi dire, l'estuy du cœur, afin de l'humecter & de le rafraischir, en luy seruant d'vn bain continuel en tous ses mouuemens, elle enduit d'vne greffe tous ses vaisseaux & sa baze où la chaleur est plus vehemente, & bien dauantage elle attire l'air du dehors par des conduicts tres-ajustez à mesure que la chaleur s'augmente, afin d'en domter les excez.

ART. 3.

*Que le cœur est la
fournaisse de la
nature humaine
& que le sang
luy sert de prin-
cipal & consi-
dérable rafraichis-
sement.*

Ces moyens à la verité sont tres-considerables, & neantmoins tous ensemble ils n'ont pas la force de reprimer la violence de la chaleur & de moderer ses mouuemens impetueux, si le sang qui coule insensiblement & par mesure aux cauités du cœur, qui sont ses fournaises, n'auoit des qualitez proportionnées & tres-aduantageuses pour l'adoucir & la temperer, puisqu'il touche immediatement & qu'il baigne au dedans tous les lieux, où la chaleur est allumée.

Car la nature donne vne suffisante ouuerture au sang pour entrer aisément de la veine caue dans le ventricule droit du cœur, lors qu'il vient à se dilater, en sorte neantmoins que son reflux en cette mesme veine est impossible, puisque son ouuerture ferme estroitement du dedans au dehors, avec trois membranes en forme de battans à trois pointes qui se nomment à cause de cela les valvules tricuspides ou triglochines, & donnans l'entree dans le cœur empeschent la sortie. C'est pourquoy le sang en la contraction du cœur est contrainct de passer entierement au poumon par la veine arterieure qui fait vn ample & tres-libre passage du dedans du cœur au dehors, ayant trois membranes en forme de croissant si bien ajustées que jointes ensemble elles ferment exactement le passage du dehors au dedans & empeschent le retour du sang que le ventricule droit du cœur pousse en toutes ses contractions en cette veine arterieure & au poumon, d'où il est attiré sans cesse à trauers sa substance & par les emboucheures & frequentes anastomoses de la veine arterieure & de l'artere veneuse dans le ventricule gauche du cœur.

ART. 4.

*Que le poumon
n'est fait que
pour le rafraichis-
sement du
sang.*

OR le poumon n'est fait que pour le rafraichissement du cœur & de toute la masse du sang qui passe continuellement de l'vn de ses vaisseaux en l'autre, où il prend beaucoup plus de fraicheur qu'en aucune autre partie, puisque l'air qui penetre abondamment & sans cesse, par la bouche & par les narines aux poumons, le touche imme-

diatement & se mesle pour entrer ensemble au ventricule gauche du cœur. Car s'il est vray ce qu'Hippocrate assure que les veines sont les souspiraux de nos corps, à cause que leur delicatesse n'arreste pas les substances chaudes, subtiles & flatueuses, & qu'elles reçoivent aisément l'air qui nous environne & qui s'insinüe par les pores iusques au dedans du corps & des entrailles mesmes pour les rafraichir, il n'y a pas lieu de douter que le cœur & le sang ne reçoivent vn bien plus grand rafraichissement par le moyen du poumon. Car cette partie si rare, si mouuante & si propre à rafraichir, n'est faicte que pour seruir d'esuentail, par maniere de dire, & pour rejeter plus abondamment & comme à plain canal toutes les vapeurs chaudes & bruslantes de la masse du sang & du cœur. Car le poumon faict vne attraction frequente & copieuse de l'air qu'il communique en sorte, que le sang en reçoit vn rafraichissement tres-notable qui le rend propre à temperer la chaleur en son foyer.

l de morbo sacro
f. 114 v. 27. & seq.

Le rafraichissement du cœur ne seroit pas considerable & nous n'en receptions pas grande vtilité, si la masse du sang ne couloit au poumon de l'vn de ses vaisseaux à l'autre & iusques aux extremitez de ses lobes, qui sont les cinq parties où la substance est diuisée, pour entretenir aisément le commerce de l'air qui est si necessaire à la masse du sang.

Cette verité paroist en ce que les bronches du poumon qui sont les rameaux de l'aspre artere qui portent & qui conduisent l'air sont placez iustement au milieu des deux vaisseaux qui contiennent le sang. En sorte que les rameaux de l'artere veneuse se voient tous au dedans du poumon : ceux de la veine arterieuse occupent le derriere, afin que toutes les distributions de l'aspre artere, estans au milieu, elles reçoivent aisément les vapeurs fumeuses & bruslantes des deux vaisseaux du poumon qui prennent leur origine du cœur. Et bien dauantage tous ces rameaux de l'aspre artere, qui sont les bronches du poumon, sont composez de petits cartilages de figures toutes differentes & merueilleusement arrangez depuis la gorge iusques aux extremitez du poumon, & liez ensemble avec vne membrane fort delicate, afin que ces conduits faicts d'vne infinité de pieces solides & toutes differentes ne s'affaissent iamais entierement & qu'elles tiennent les passages, qui se forment dans les interualles de leurs figures differentes, tousiours ouuerts à des matieres dont la communication est si necessaire & si presante.

LE poumon est froid & sec de sa nature, parcequ'il est faict de parties toutes spermatiques & de la portion du sang la plus seiche & la plus escumeuse, qui est l'excrement, & le reste de la conformation

ART. 5.

Que l'air qu'on respire, les bron-

Du Mouuement circulaire

40

Les vages & les humiditez du cerueau rafraichissent le sang dans le poumon.

du cœur, il se refroidit & se desseiche, encor bien dauantage par l'atouchement continuel de l'air que nous attirons sans cesse & qui penetre en toutes ses parties, en forte que le poumon, de grossier, rouge & pesant qu'il est auant la naissance, se blanchit & deuiet si leger qu'il nage dessus l'eau, à cause du meslange de l'air qui le rarefie.

Hipp. 1. de corde f. 33 v. 1. & seq. ad 14. 1. Epid. sect. 3. part. 33.

Ces qualitez le rendent tres-propre à temperer le cœur, puisque les choses seiches & rares attirent l'air & reçoient aisément les humiditez de toutes parts, & de là vient que le poumon s'abreue & s'humecte d'une partie de toutes les liqueurs que nous prenons & sur tout si on les auale insensiblement, comme quand on hume & qu'on tire l'air & la liqueur ensemble, car la nature tient le larynx tousiours ouuert à l'air & à ces humiditez salutaires.

Ex Hipp. purgan. di methodo f. 13. & 24.

Le cerueau mesme, qui est la citadelle & le throsne du froid & des humiditez pituiteuses, est au lieu le plus eminent & le plus aduantageux, pour rafraichir toutes les entrailles & seruir au poumon de perpetuel arrosoir; puisque le phlegme le plus subtil degoute naturellement & sans cesse de la teste dans la gorge & dans le poumon, pour temperer le cœur & la masse du sang. Car le sang de la veine caue qui sert à rafraichir le ventricule droit du cœur, s'y eschauffe en sorte qu'il seroit incapable de seruir au ventricule gauche qui est beaucoup plus chaud que le droit s'il ne se refroidissoit auparauant que d'y entrer. C'est pourquoy la nature a tres-sagement trouué le moyen d'humecter & de rafraichir le sang, dans le circuit qu'elle luy fait faire aux vaisseaux du poumon, d'autant que le ventricule gauche est plus chaud que le ventricule droit du cœur. Et ce mouuement circulaire est tres-vtile au sang pour l'empescher de se corrompre, ou de se brusler excessiuement, & ne l'est pas moins au cœur qui en reçoit vn rafraichissement tres-necessaire.

De là nous voyons que toutes les parties contribuent au rafraichissement du cœur & de la masse du sang, afin que la chaleur naturelle dont le cœur est le foyer s'entretienne des alimens ordinaires, & mesme se rafraichisse des humiditez superfluës; & que l'humidité radicale, qui est le veritable aliment, se conserue & se mesnage iusques à l'extreme vieillesse.

ART. 6.

Que la structure du cœur & de ses vaisseaux achene la conuersion du mouuement circulaire.

LA structure du cœur, celle du poumon & de toutes les parties qui les composent monstre euidentement cette verité, puisque la veine caue se communique par vne grande ouuerture au ventricule droit du cœur qui en reçoit vne grande abondance de sang qu'il enuoye au poumon par la veine arterieuse, qui pour le contenir est presque egale en grosseur à la veine caue & à la grande artere mesme. L'artere
vencuse,

veneuse, qui acheue le tour & qui verse le sang dans le ventricule gauche du cœur, est aussi de pareille grosseur, en sorte que ces quatre vaisseaux sont les plus amples de tout le corps. Et c'est vne chose ridicule de dire que la veine arterieuse & l'artere veneuse ne sont faictes que pour la nourriture & la vie du poumon, puisqu'elles sont presque aussi grosses que la veine caue & que la grande artere qui suffisent à la nourriture & à la vie de tout le corps; car la veine arterieuse & l'artere veneuse ont esté faites de cette grandeur, afin de seruir de passage à toute la masse du sang.

Les valuules tricuspides & les valuules sigmoides, qui empeschent le reflux & qui contraignent le sang de faire le tour, acheuent la preuue & la conuiction entiere & parfaicte du mouuement circulaire en ces parties. Car le reflux du sang en la veine caue estant impossible, il entre en la veine arterieuse, d'où le retour est pareillement impossible, à cause qu'elle est munie de trois valuules faictes en forme de croissant ou de la lettre sigma qui leur donne le nom de sigmoides & permettent l'entrée libre dans la veine arterieuse, & faisant vn cercle complet ioinctes ensemble empeschent le reflux & le retour dans le ventricule droit du cœur.

Le sang passe continuellement de là dans l'artere veneuse que la nature a faite tres-delicat, afin qu'elle recoiue & conduise le sang dans le ventricule gauche du cœur & qu'elle l'attire sans cesse avec l'air. Cette artere a des valuules tricuspides, qui empeschent le retour du sang au poumon, toutes semblables à celles qui empeschent son reflux en la veine caue. Le ventricule gauche du cœur, en ses continuelles contractions, pousse le sang qu'il a receu de l'artere veneuse par la grande artere en toute l'estenduë du corps, comme le ventricule droit l'enuoye par la veine arterieuse au poumon.

Il y a aussi des valuules sigmoides à l'entrée de cette grande artere **ART. 7.** semblables à celles de la veine arterieuse qui sont si estroitement jointes ensemble, qu'il est impossible qu'il retourne vne goutte de sang dans le cœur, & mesme si on en faict l'esprouue, il est impossible d'y faire passer vne goutte d'eau, ou du vent, bien que l'on souffle avec violence en la grande artere ou en quelqu'vn de ses rameaux.

J'ay faict plusieurs fois cette experience, comme Hippocrate l'a descrite à la fin du Liure du cœur, où il confirme cette verité, & rapporte encore vne autre experience qui faict voir que le sang passe de la veine arterieuse & de l'artere veneuse dans le ventricule gauche du cœur, puisqu'en tous les animaux esgorgez ce ventricule se trouue entiere-

F

ment desnué de sang, bien qu'il y en ait dans le ventricule droit & dans la grande artere. Car cela vient de ce que le poumon cesse de se mouuoir & meurt quelque temps auant le cœur qui bat le dernier & nommément son ventricule gauche; c'est pourquoy le ventricule droit demeure plain, ne pouuant communiquer le sang au ventricule gauche qui s'espuise, parcequ'il ne reçoit rien, bien qu'il continuë de pousser le sang & les esprits en la grande artere, iusques au dernier battement. Car si le sang passe du ventricule droit dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne qui les separe, il ne faut point douter que le ventricule gauche ne l'attire du ventricule droit, dans vne necessité si pressante & dans vne extreme inanition, puisque le sang est l'aliment de la chaleur & le soustien de la vie.

De là vient aussi que nous trouuons tousiours fort peu de sang dans les vaisseaux du poumon, parceque le cœur continuë de l'attirer autant qu'il en est capable & iusques à la dissipation de toute la chaleur naturelle, bien que le poumon demeure immobile par le deffaut des nerfs & des muscles qui seruent à la respiration, ou mesme par l'extinction de sa propre chaleur.

Ainsi nous pouuons apprendre de cette experience, qu'il n'y a point de necessité capable d'obliger la nature à faire passer le sang de la cauité droite du cœur en la gauche à trauers la cloison mitoyenne, non seulement à cause de son espaisseur & solidité, mais parceque la nature a diuisé le cœur des plus parfaicts animaux en deux cauités, comme en deux fournaies joinctes ensemble dans vne mesme enceinte, afin que la chaleur fixe allumée dans toutes les parties qui les forment & qui les enuironnent se fortifie de toute part, estant estroitement vnies, & qu'elle puisse aussi se conseruer par les rafraichissemens proportionnez & necessaires, les receuant en deux differens lieux, où elle les partage. Car la chaleur en s'vnissant euite l'extinction qui se fait par la violence des contraires & du froid qui est son ennemy; & se garentit de la dissipation qui arriue par les semblables & par vn subit embrasement de toute l'humidité radicale en diuisant les rafraichissemens en ses deux ventricules. Ainsi l'admirable nature de l'homme entretient sa tres-abondante chaleur estroitement vnies, & partage en plusieurs endroits les rafraichissemens conuenables, qu'elle reçoit par le moyen de deux circuits differens à mesure & proportion de la necessité qu'il y a d'en reprimer la violence & les excez.

CHAPITRE II.

Seconde preuve tirée des qualitez du sang.

LES animaux imparfaits, dont la nature est plus imbecille, ont des rafraichissemens à proportion de la chaleur qui les anime; ainsi la chaleur des Zoophytes & de plusieurs especes d'insectes reçoit assez de rafraichissement du seul attouchement de l'air ou de l'eau qui les nourrit & qui les environne. Il y en a d'autres qui ont vn peu plus de chaleur & vivent dauantage, dont la partie qui faict le milieu de leur corps en deuant qui correspond à la poitrine, faict des plis en se dilatant & en se reserrant sans cesse avec vicissitude & brouillement, comme s'ils respiroient, à mesure que l'air penetre entre les plis & reprime la chaleur; les mouches à miel & plusieurs autres insectes se rafraichissent en cette façon.

Il y a des animaux plus parfaicts que tous ces insectes & qui sont sanguins, comme presque tous les poissons & quelques autres animaux encor dont la chaleur est mediocre & qui, pour ce subject, n'ont qu'une cavitè dans le cœur. Ces animaux attirent au dedans d'eux-mesmes & rejettent par la bouche l'air ou l'eau qui les rafraichissent assez par le seul attouchement des parties voisines du cœur; en sorte neantmoins que cet attouchement est si necessaire que nous les voyons languir & mourir s'ils viennent à manquer du rafraichissement qu'ils en reçoivent. Ainsi tous les poissons perissent hors de l'eau, ou dans l'eau mesme, si on empesche les vicissitudes qu'elle a d'entrer & de sortir de leur bouche: Cette sorte de mort arriue par les semblables, & par l'embrasement ou l'excez de chaleur, aussi-tost qu'elle manque de ses rafraichissemens ordinaires & se nomme estouffement.

Le poumon de tous les oiseaux a peu de sang, il est faict comme vne esponge & se trouue attaché par tout contre les costes, afin de receuoir & de contenir vne quantité d'air capable de les rafraichir par le seul attouchement de cette partie, & de leur donner moyen de faire vn vol vehement & de quelque durée, selon leur nature & differente façon de viure.

Tous les animaux à quatre pieds & qui viuent sur terre ont les poumons sanguins & possèdent bien plus de chaleur que les oiseaux, & neantmoins ils en ont beaucoup moins que l'homme; car la chaleur de l'homme est incomparablement plus pure, plus efficace & plus abon-

ART. 1.

Que tous les animaux se conseruent par le moyen des elemens où ils se produisent.

Arist. 1. de respiration cap. 4. 5. & 6.

ART. 2.

Que la chaleur de l'homme a besoin d'un rafraichissement plus

Du Mouvement circulaire

familier que ce-
luy de l'air.

44

dante que celle de tous les autres animaux. Et cette verité ne paroît pas seulement en l'excellence de tant d'actions différentes qui preuuent la noblesse de son temperament, elle ne se fait pas voir en la seule distinction de ses membres, & en la merueilleuse fabrique & conformation de son corps, elle esclate iusques en ses excremens, où nous voyons les coctions tres-parfaites & la separation des substances qui ne se remarquent jamais en ceux des autres animaux, puisque les excremens des bestes brutes retiennent quasi les qualitez de leurs alimens & qu'ils font en parfaite santé des vrines troubles, confuses, & toutes semblables à celles des hommes qui doiuent perir en peu de temps, par la violence des maladies les plus mortelles.

Ce sont là les raisons pourquoy la chaleur de l'homme ne se rafraichit pas assez par la seule communication des qualitez de l'air qui est toujours trop aigre & trop esloigné de nostre nature, nous auons besoin de rafraichissemens beaucoup plus familiers & plus efficaces, & d'une liqueur abondante & tres-douce comme le sang qui a toutes les qualitez conuenables pour humecter, rafraichir & temperer la chaleur naturelle.

ART. 3.
Que le sang raf-
fraichis la cha-
leur aux deux
cauitez du cœur
par deux circuits
différens.

LA nature donc employe le sang pour le rafraichissement du cœur & pour la nourriture de la chaleur naturelle, puisque le mouvement circulaire qui se fait de la grande artere en la veine caue rafraichit le ventricule droit du cœur, & que le mouvement circulaire qui se fait aux vaisseaux du poumon tempere le ventricule gauche.

Car encore que la chaleur qui est allumée dans la cauité gauche soit bien plus vehemente que celle de la droite, & que le mouvement circulaire qui se fait de l'une des cauités du cœur à l'autre, par les vaisseaux du poumon, soit beaucoup plus court, que celuy qui se fait de la grande artere en la veine caue, qui sont deux vaisseaux qui se distribuent par toute l'estendue du corps, si est-ce pourtant que le rafraichissement de la chaleur se fait aux deux cauités du cœur également & tres à propos, puisque la nature de l'homme se fabrique des conduits tres-ajustez, pour attirer le sang & receuoir les rafraichissemens necessaires à mesure qu'elle en a besoin.

Ioinct que le sang, en fort peu de temps & dans vn petit interualle, se tempere & se rafraichit dauantage aux vaisseaux du poumon, qu'en toute l'estendue du corps & de la veine caue en beaucoup de temps, puisque les vapeurs brulantes s'exhalent du poumon tres-aisément & qu'il se fait en cette partie vn continuel meslange de l'air & du sang avec les humiditez froides & pituiteuses qui tombent sans cesse du cerueau.

Tract. nostro de
Hipp. par. me-
thodo 13. & 14.

du sang & des esprits.

75

L'homme donc a le poumon rempli d'une plus grande quantité de sang & plus espuré qu'aucun des autres animaux, à cause que la chaleur naturelle tres-pure & tres-abondante qui est allumée dans son cœur a besoin d'un plus grand rafraichissement & produit davantage de sang: en sorte que de la connoissance du poumon des animaux nous pouvons iuger des perfections & de la quantité de la chaleur naturelle & de toutes les qualitez de leur nature.

Ainsi l'homme a la figure droite, non pas comme dit Aristote, à cause qu'il a beaucoup de sang au poumon, mais il a beaucoup de sang au poumon, parceque sa chaleur est tres-pure & tres-abondante. Car c'est l'excellence & la pureté de la chaleur de l'homme qui fait qu'il a besoin d'une plus grande quantité de sang pour se rafraichir & qu'il a la teste esleuée droit au Ciel, à cause que sa chaleur tres-pure ne souffre rien de terrestre & de grossier en la masse du sang capable de l'abatre, comme le reste des animaux, de là mesme nous iugeons de la longueur de sa vie & de toutes ses excellentes qualitez.

Concluons donc que le sang ne passe point du ventricule droit du cœur dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne, puisque ce seroit la mesme chose que si le cœur de l'homme n'auoit qu'une seule cavitité, & qu'il y auroit confusion des matieres que les deux cavités contiennent, à cause de la facilité du passage de l'une à l'autre, joint que la cavitité gauche qui est la plus chaude & le séjour de l'ame manqueroit du rafraichissement necessaire.

Car s'il est vray que la nature fait les rafraichissemens en tous les animaux à proportion de l'excez de la chaleur, il n'y a pas lieu de douter que la cavitité gauche du cœur estant beaucoup plus chaude que la droite, cette sage ouriere n'employe des rafraichissemens en plus grand nombre, & bien plus efficaces pour la temperer. Or si le sang passe à trauers la cloison mitoyenne du cœur, tant s'en faut que la cavitité gauche ait des rafraichissemens en plus grand nombre & plus efficaces que la droite, qu'elle se trouueroit despourueüe du plus considerable de tous, puisque la cavitité droite reçoit de la veine caue un sang humide, rafraichissant & bien temperé, au lieu que la cavitité gauche, receuant ce mesme sang à trauers la cloison mitoyenne & venant immediatement de la cavitité droite, le trouueroit eschauffé par excez, tout bilieux & entierement incapable de donner aucun rafraichissement. Donc la nature enuoye le sang de la cavitité droite du cœur aux vaisseaux du poumon, pour le rafraichir & l'humecter d'autant plus en ce mouuement circulaire que la cavitité gauche a besoin d'un plus

ART. 4.
Qu'il est impossible que le sang passe de l'une des cavités du cœur à l'autre à trauers la cloison mitoyenne.

grand rafraichissement, & que sa chaleur est beaucoup plus allumée que celle de la droite.

Parmy ceux qui croyent que le sang passe à trauers la cloison mitoyenne du cœur, il y en a qui disent que dans la respiration violente, le sang retourne de l'artere veneuse en la veine caue, & qu'il refluë par l'anastomose du cœur qui ne se voit qu'aux enfans auant la naissance, & qui est presque entierement bouchée, si quelquesfois elle se trouue en d'autres âges. Ce sentiment est bien ridicule, puisque les choses naturelles se rencontrent en tous les hommes, & que ce mouuement circulaire seroit tout à fait inutile & contraire à celuy qui se fait au fœtus, où le sang passe de la veine caue en l'artere veneuse & de là dans la cavitè gauche du cœur; Car l'entrée de cette cavitè est si large & si ouuerte qu'il est presque impossible que le sang coule en vn autre lieu, si bien que la structure de cette cavitè paroît faite pour attirer le sang & toute propre à le receuoir. Ioinct qu'on peut remarquer aux enfans à l'entrée de l'anastomose veneuse, vne membrane qui empesche le reflux du sang dans la veine caue.

Ces personnes-là parlent du corps de l'homme de mesme que de quelque machine faite à la main, comme s'il n'estoit pas conduit par vne tres-sage nature qui tire les humeurs en vne quantité conuenable, & qui fait chois des bonnes rejetant les mauuaises; en sorte que le cœur n'attire de la veine caue que la quantité de sang qui luy est necessaire, & ne faut point douter que cette excellente partie n'attire le plus pur & ne face chois du plus exquis & du meilleur, puisqu'elle est la plus forte & que mesme elle le purifie pour les autres. Car toutes les productions de chairs, de greffes, de poils & d'autres choses estranges sont tres-rares & n'arriuent iamais dans le cœur, que par des intemperies vehementes & par vne extreme corruption de la masse du sang; joinct qu'elles commencent à se former en la veine caue, ou dans les vaisseaux du poumon & se meslent parmi les pointes des valuules tricuspides auxquelles on les trouue ordinairement attachées. Nous parlerons plus amplement de toutes ces matieres, lors que nous ferons voir que presque toutes les maladies du poumon n'arriuent que par le manquement du mouuement circulaire du sang en cette partie, ce qui est vne verité de si grande importance que nous serons obligez, pour ce subiect, de l'esclaircir en la seconde partie de cet Ouurage.

ART. 5.
Que le sang qui
est l'aliment le

LE cœur done ayant besoin d'vn rafraichissement considerable, à cause de la vehemence de la chaleur qui est allumée dans ses cavitèz, il est absolument necessaire qu'il attire vne grande abondance de

du sang & des esprits.

47

sang, puis que cette liqueur exquise qui est la plus delicieuse nourriture, est seule capable de la temperer. Car toutes les choses viuantes se rafraichissent par le moyen de l'aliment qui les soustient, puis que la chaleur naturelle, en faisant sans cesse toutes les actions de la vie s'agite aussi continuellement, ce qui ne se peut faire sans vn eschauffement considerable, & sans que la chaleur consume quelque chose de l'humidité radicale & de la substance des parties. C'est pourquoy la nature a donné l'aliment qui repare aussi-tost ce qui est dissipé de la substance & qui reprime la chaleur en l'humectant & la rafraichissant, parcequ'il est contraire à la chaleur en ses qualitez, & qu'en la substance il est semblable.

*plus exquis est
 aussi le plus puis-
 sant rafraichis-
 sement & que sa
 masse fait le cir-
 cuit de tout le
 corps plusieurs
 fois en vn iour.
 Hipp. 6. Epid.
 part. penultima
 lect. 5. f. 518 v. 45.
 & Arist. ad calcem
 l. de vita &
 morte.*

Cette mesme nature donne le sang, qui est vn aliment tres-delicat, aux animaux les plus accomplis, afin de les nourrir & de les temperer suffisamment; or tous les alimens du dehors que nous prenons d'ordinaire en produisent bien moins, que ce que la cavitè droite du cœur en attire continuellement de la veine caue, car cette cavitè contient à la fois plus d'une once de sang, sa chaleur l'attire aidée de sa structure aduantageuse & de ses mouuemens continuels, elle le reçoit de la veine caue à pleine ouuerture en ses dilatations qui sont si frequentes qu'elles montent à deux mille & plus en vne heure, comme chacun en peut faire le comte en soy-mesme.

Or il y a bien de l'apparence que le cœur, en vingt-cinq ou trente de ses contractions, expulse au moins autant de sang qu'il en contient en l'une de ses cavitèz à vne fois, puisqu'il en expulse en chaque contraction & qu'il les fait toutes afin de se deffaire de celui qui s'eschauffe & d'en attirer des veines en toutes ses dilatations d'autre plus doux & plus temperé pour s'humecter & se rafraichir. En sorte que tant s'en faut que le sang qui s'engendre des alimens que nous prenons iournellement satisfasse aux attractions continuelles & au rafraichissement du cœur, que tout le sang qui est en nous, conformement à cette supputation, peut passer en quatre ou cinq heures de l'une des cavitèz du cœur à l'autre, & passant par les veines entrer dans les arteres, & faire en vn iour naturel quatre ou cinq fois le circuit de tout le corps. Car le sang passe des veines par le cœur aux arteres & des arteres dans les veines à trauers la substance des parties par le moyen des pores & des embouchures mutuelles, qu'on appelle anastomoses, qui vnissent en grand nombre de lieux les veines & les arteres.

Les playes des arteres nous font assez connoistre combien de sang elles reçoient en tous les battemens du cœur, puisqu'elles le jettent en abondance & le respandent avec esblancement à mesure & de

mesme façon qu'elles le reçoient à chaque battement du cœur, en sorte qu'on s'estonneroit de voir en fort peu de temps vne euacuation desmesurée & tous les vaisseaux entierement espuisez. L'aduoué qu'en ces occasions violentes le sang va bien plus viste qu'en son mouuement naturel, mais aussi ie croy qu'on en peut tirer vne preuue evidente du mouuement circulaire, puisque le cœur enuoye le sang par les arteres en plus grande abondance que nous n'en faisons d'ordinaire des alimens que nous prenons.

 CHAPITRE III.

Autres preuues tirées des facultez & de la structure des parties.

ART. I.
Raison tirée de
la structure du
cœur & de ses
facultez.

LE cœur a deux vaisseaux qui sont la veine caue & l'artere veneuse pour attirer le sang en ses deux cauitez, leurs entrées sont munies de membranes comme de petites ecluses ou de valuules appellées tricuspides qui empeschent le reflux du sang qui se feroit en ces mesmes vaisseaux qui le fournissent. Ces cauitez ont aussi deux autres vaisseaux pour enuoyer le sang, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, dont les entrées sont munies d'une autre sorte de petites ecluses ou de valuules appellées sigmoides qui empeschent le reflux, qui se feroit aux mesmes cauitez & qui rendroit les agitations de ce noble principe entierement inutiles. Dans les dilatations où le cœur attire le sang de la veine caue en sa cauité droite & de l'artere veneuse en sa cauité gauche, les valuules sigmoides se dilatent & ferment estroittement les entrées des deux autres vaisseaux, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, par où le cœur expulse quand il vient à se reserrer. Et dans les contractions du cœur, les valuules tricuspides s'opposent au reflux du sang qui regorgeroit dans les mesmes vaisseaux qui le fournissent, sçauoir en la veine caue de la cauité droite, & de la gauche en l'artere veneuse; & par ce moyen la nature fait continuellement couler le sang de lieu à autre.

Or le sang estant poussé du cœur il est aussi poussé des grosses arteres, il l'est aussi des mediocres & des petites, puisqu'elles ont toutes les mesmes mouuemens & la contraction qui fait couler le sang & qui l'expulse hors de leurs cauitez; en sorte qu'il est impossible qu'il entre ailleurs que dans les veines qui les accompagnent par tout & qui s'unissent avec elles en grand nombre de lieux.

Ainsi la nature employe les valuules du cœur pour la continuation
du

du mouvement circulaire, & les facultez d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu qui sont naturelles à toutes les parties procurent l'utilité publique en mesme temps qu'elles trauaillent pour leur propre avantage.

Les animaux qui n'ont point de poumon n'ont tous qu'une cavité dans le cœur, qui reçoit le sang de la veine caue en se dilatant & qui le renuoye par les arteres en toutes les parties lorsqu'elle se referre. Or le mouvement circulaire, qui consiste au passage du sang de la veine caue par le cœur en la grande artere qui le communique derechef à la mesme veine, paroît euidentement en tous ces animaux si on les ouure tout en vie. Ioinct que la petitesse de leur corps, le peu de sang qui est en eux & la tardiueté du mouvement du cœur qui se voit long-temps auant qu'ils meurent, donne moyen de s'esclaircir de cette mesme verité, car le circuit que le sang faiçt dans le poumon des animaux parfaicts, pour le raffraichissement de la cavité gauche, en obscurcit la connoissance.

LA structure des veines & des arteres ne nous esclaire pas moins du mouvement circulaire du sang, que celle du cœur, puisqu'elles ont aussi de petites ecluses ou des valuules qui le conduisent empeschans le reflux & le retour par le mesme vaisseau. Les arteres en la contraction qu'elles ont, de mesme que le cœur, expriment & poussent le sang iusques aux extremitéz du corps, d'où les petites veines estans espuisées le succent & le raportent dans les grandes qui vont toutes à la veine caue, qui l'attire aussi de toute part, afin de le fournir à la cavité droite du cœur & de satisfaire à ses attractions continuelles, si bien que le sang s'attire sans cesse d'un lieu en un autre, & qu'il est impossible qu'il aille des parties nobles par les veines aux extremitéz. Car encore que les veines & les arteres soient bien differentes, elles ont neantmoins une infinité d'anastomoses ou embouchures mutuelles qui les vnissent ensemble en toutes les parties, afin que le sang estant poussé d'une part, & tiré de l'autre, coule sans cesse, passant des arteres dans les veines, & qu'il retourne à son principe pour se rallier en ses ventricules, s'y recuire & y reprendre toutes ses excellentes qualitez.

La nature donc a formé des valuules en ses vaisseaux qui facilitent le mouvement continuel du sang du dedans au dehors par les arteres, & en a faiçt d'autres qui le ramenant du dehors au dedans par les veines, puisqu'elles luy donnent libre passage en son retour des extremitéz aux entrailles, & qu'elles empeschent le mouvement contraire, car ces valuules sont si ajustées pour s'y opposer, qu'il est impossible de faire couler le sang droit aux extremitéz par les veines.

ART. 2.
Raison tirée de
la structure &
des facultez des
veines & des ar-
teres.

Cette verité ne se voit pas seulement aux corps morts, elle se descouure aussi clairement aux personnes viuantes, dont la maigreur faict paroistre les veines, car au petit interualle qui est depuis le coude iusques au poignet, où les veines sont superficielles, il se faict deux ou trois petites tumeurs aux endroits où les valuelles arrestent le sang, lors qu'on le veut contraindre de couler vers la main, au lieu que nous voyons que le sang coule à l'aïse si on passe la main sur les veines commençant du poignet droit au bras, & que les valuelles permettent le passage sans resistance & sans former aucune tumeur.

ART. 3.
Raison tirée de
la ligature qui se
faict d'ordinaire
à la saignée.

LA ligature qui se faict d'ordinaire en l'operation de la saignée nous faict voir que le sang des veines de la main monte en celles du bras, puisqu'elle remplit & grossit les veines du coude qui sont au dessus de la ligature, & que celles qui sont au bras paroissent toutes vuides. Que si la ligature se faict au poignet, les veines de la main s'enflent & se remplissent aussi tost, & celles du coude & du bras demeurent toutes plates, parceque la ligature serrant les veines qui sont molles & superficielles, arreste le mouuement du sang qui de la main monte au bras, & que les arteres en communiquent sans cesse aux veines de la main & en apportent de nouveau, ne se pouuant comprimer à cause qu'elles sont plus dures & plus profondes que les veines; la mesme experience se peut faire en toutes les parties.

Ainsi la saignée du bras reussit mieux aux personnes maigres lorsque le bandage n'est que mediocrement ferré, parcequ'il empesche le sang de remonter en comprimant la veine & luy permet la descente n'estant pas capable de comprimer l'artere, au lieu que le bandage estroit & ferré bouche & comprime l'artere & la veine tout ensemble, à cause de la rondeur de l'os du bras: C'est ce qui a faict dire au grand Hippocrate que le bandage ordinaire à la saignée faict rejaillir le sang, & que celuy qui est violent l'arreste. Car le bandage violent n'empesche pas seulement le sang de rejaillir, arrestant son mouuement circulaire, mais il arreste aussi le battement de l'artere, il estouffe la chaleur naturelle & produit la gangreine, empeschant la communication de la chaleur & des esprits. La plus euidente demonstration de toutes se tire de l'ouuerture du bas ventre des animaux tout en vie, car si on descouure la veine Iliaque, ou celle de la cuisse & qu'on les lie, on voit que la partie de la veine qui est au dessus de la ligature & du costé du corps se vuide, à cause de l'attraction continuelle du cœur qui l'espuisse, & que la veine qui est au dessous de la ligature & du costé du pied se remplit excessiuement & s'enfle, à cause de l'abondance du sang

3. Epid. sect. 3. f.
316. 7. 6. & 7.

qui remonte au cœur & qui est arresté par la ligature.

DE là nous voyons que les parties qui sont au dessous des bandages qui se font aux dislocations, aux blessures & en toutes les autres maladies des extremitéz s'enflent & s'engourdissent, à cause de l'abondance du sang qui s'arreste. ART. 4.
Autres raisons
tirées de divers
lieux.

Le mesme arriue aux parties qui demeurent bandées trop long-temps avant qu'on ouvre la veine, car elles s'enflent tellement qu'on est contrainct d'oster la ligature, afin que l'escoulement du sang qu'elle arreste les desenfle & que faisant paroistre la veine il donne moyen de faire la saignée. Et pour faire voir la verité de ce que j'advance si l'on desferre trop la ligature, ou qu'on l'oste tout a fait apres que la veine est ouverte, le sang s'arreste, ou il rejaillit bien moins qu'au paravant, à cause qu'il monte tout droit en haut à l'esselle: de mesme si l'on presse la veine, avec le doigt ou avec vne bande au dessous de l'ouverture, le sang s'arreste aussi-tost, parcequ'il n'a pas coustume de descendre par les veines & de couler des parties superieures; que si au contraire on fait la mesme chose au dessus de l'ouverture, on voit que le sang rejaillit & vient en abondance. De mesme on voit aux grands ulceres des bras & des jambes, où les veines sont toutes mangées que l'effusion du sang ne s'y fait que par les bouts des veines qui viennent des extremitéz & que celles qui sont du costé du corps en respandent fort peu.

De là nous voyons que les bandages & les remedes froids & astringens, employez au dessous des playes des veines, profitent davantage que si on les applique au dessus, le contraire arriue en celle des arteres, & mesme dans les amputations des membres les malades meurent en peu de temps de l'excessiue euacuation du sang qui se fait par les arteres, si on ne les lie ou si on ne les brule avec diligence, au lieu que le sang des veines s'arreste de soy-mesme & se retire remontant droit au cœur.

On peut remarquer que le sang qui vient des petites veines est plus beau, plus pur, & plus vermeil que celuy des grandes, à cause qu'il sort presque immediatement des arteres du cœur qui est le lieu où il se fait & où l'on peut dire qu'il s'affine; C'est pourquoy la saignée de ces veines-là fait tomber en foiblesse, plustost que celle des autres, le sang qui en sort faisant vne plus grande dissipation de la chaleur & des esprits.

LA grande artere a beaucoup moins de rameaux que les veines, parce que le sang se porte aux extremitéz par les arteres avec vne ex- ART. 5.
Raison tirée de

la pluralité des
arteres ombilica-
les.

trême vitesse, & coule doucement dans les veines en son retour : de sorte que les arteres en petit nombre suffisent à respandre la mesme quantité de sang par tout le corps, que deux fois autant de veines en reconduisent & en raportent au ventricule droit du cœur.

Il n'y a que le nombril où nous voyons deux arteres & vne seule veine, mais cette structure particuliere au fœtus (qui est l'enfant auant que de naistre) est faicte aussi pour vn subject qui luy est tout particulier & n'est point autre que le rafraichissement du cœur. Car le fœtus estant enfermé tres-estroittement dans la matrice. en son arrierefais & plongé dans ses eaux, reçoit vn aussi grand rafraichissement par le moyen des vaisseaux du nombril, que par la jouissance de l'air qu'il respire & qui l'environne de toutes parts apres qu'il est né, puisque l'obstruction des vaisseaux du nombril le faict mourir aussi subitement que celle des parties qui seruent à la respiration. Cela vient de ce que le nombril rejette les vapeurs qui l'estouffent & communique à la veine caue & au cœur le sang qui a les qualitez d'adoucir & d'humecter beaucoup plus efficaces & plus familiares à nostre nature que l'air, puisqu'il penetre au dedans de toutes les entrailles & qu'il touche immediatement par tout.

Car le sang qui est dans les reuolutions du cordon, qui contient les vaisseaux du nombril, se rafraichit autant que dans le poumon mesme, puisqu'il est entierement plongé dans l'eau qui possede inseparablement les qualitez d'humecter & de rafraichir. Ioinct que les arteres ombilicales estant en plus grand nombre, rejettent aussi plus abondamment les fumées bruslantes & facilitent le rafraichissement de la chaleur & la circulation du sang par leur agitation continuelle.

Les preuues de l'existence du mouuement circulaire, que nous venons de raporter, se tirent de l'experience & de ce qui paroît à nos sens, nous les continuerons par le denombrement de ses vtilitez qui sont communes à tout le corps, d'où nous viendrons en suite à celles qui sont particulieres à chaque lieu, puisque l'vtilité d'vne chose est sa fin & que les plus certaines & les plus euidentes demonstrations de la nature se tirent de la cause finale. Nous l'establirons aussi par ses autres causes par toutes ses diuisions & par sa definition essentielle & nous finirons en dernier lieu par les demonstrations qui preuent que le mouuement circulaire se faict au fœtus, parceque toutes les lumieres se communiquent & se fortifient mutuellement.

Arist. cap. 2. l. 2.
Phys.

SECTION TROISIEME.

DES UTILITES DV MOVVEMENT
circulaire qui sont communes à tout
le corps.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere utilité commune.

NOVS auons dict que le mouuement conserue & perfectionne toutes les choses naturelles, parcequ'il est la premiere & la principale des proprietéz communes qui s'y rencontrent & qui se produisent de leur propre nature, Nous auons aussi fait connoistre que tous les mouuemens en general se reduisent à trois sortes, à raison des trois termes qui sont la quantité, la qualité & le lieu, & qui font aussi trois sortes d'agitations différentes.

Nous disons en suite que le sang est la matiere de nos corps, il compose & fait subsister les parties les plus dures & les plus solides, il contient euidentement toutes les humeurs & les parties molles & bien d'auantage il est la matiere des esprits qui font la liaison de l'ame avec le corps. Car les esprits qui sont tres-subtils & tres-purs retiennent l'ame & luy donnent moyen de faire toutes les actions de la vie, seruans de vehicules pour conduire aux parties les plus esloignées les facultez qui produisent toutes sortes de mouuemens & qui nous font faire tant d'actions si merueilleuses, qu'elles aprochent mesme de celles de la diuinité. C'est pourquoy la nature employe tous ses soins & ses artifices à perfectionner au plus haut point cette matiere, qui est son vray thresor & le soutien de toutes ses forces, puisqu'elle est le subiect des trois diuerses facultez & l'estoffe la plus exquisite qui compose les trois sortes d'esprits qui nous rendent capables de tant de fonctions excellentes.

ART. .1
*Que le sang est
vne matiere pro-
pre à tout.*

OR le mouuement est le moyen le plus aduantageux pour esleuer le sang à de si rares qualitez. Car il s'agit de produire vne matiere qui ait tant de souplesse qu'elle soit propre à tout, qui serue à des agens entierelement contraires, qui entre en des ouurages tout a fait dissimulables & qui s'employe par des voyes toutes différentes. Ensu pour

ART. 2.
*Que le sang veit
toutes ses
qualitez du mou-
uement circulaire.*

faire l'homme qui est ce chef-d'œuvre tres-exquis & tres-delicat il faut vne matiere capable de receuoir & de conseruer toutes sortes de formes & d'impressions estrangeres, & qui n'ayant point du tout de forces particulieres ny de qualitez vehementes en puisse receuoir de grandes & de tres-efficaces.

Le sang est cette estoffe tres-souple & tres-propre à toute chose, parcequ'il est indifferent à receuoir les impressions des trois parties principales qui sont entierement contraires, il compose & nourrit le cœur qui est dur, chaud & sec, aussi bien que le cerueau qui est mol & humide & qui est la source & le sejour du froid, il est la nourriture de trois sortes d'esprits qui sont tres-efficaces & tres-subtils; Il sert de matiere aux parties solides, aux cartilages, aux nerfs & aux os mesmes; bref le sang deuiet tout en toutes les parties.

ART. 3.
Que les trois parties principales perfectionnent le sang.

LA nature employe donc toutes sortes de mouuemens pour produire cette excellente estoffe; les quatre saisons de l'année, qui contiennent les influences & les qualitez de toutes les causes vniuerselles, joignent leurs forces & leurs vertus à celles des parties principales qui agissent au dedans de nous-mesmes. Car le foye façonne le sang des alimens que nous prenons & l'augmente en nos veines, le cerueau l'espoiffit & l'altere en le rafraichissant; le cœur le rarefie, l'eschauffe & le promene sans aucune intermission; en sorte que les trois principes luy communiquent toutes les sortes de mouuemens.

Ces trois parties possèdent en eminent degré les qualitez absolument necessaires à la vie qui sont la chaleur, la froidure & l'humidité, par le moyen desquelles la masse du sang reçoit vne continuelle vicissitude d'alterations toutes contraires. Car ces alterations s'entresuiuent à mesure que le sang agité par le cœur passe aux autres parties principales qui luy donnent leurs qualitez & secondent le coeur en cet ouurage attirant & renuoyant le sang pour le faire couler.

ART. 4.
Que les quatre saisons gouvernent toute la nature, Ex libris de aëre, locis & aquis, de humoribus, & de nat. hum. pene integris.

D'Ailleurs les quatre saisons, qui contiennent les quatre qualitez premieres au plus haut point, emportent & changent toute la nature elementaire & la gouvernent entierement. Elles alterent nos corps, elles changent les temperaments, elles conuertissent les humeurs les vnes aux autres par la force de leurs qualitez, en sorte que les changemens des quatre saisons changent aussi les humeurs à leur tour & suiuent ensemble cette vicissitude, sans aucun relasche avec dependance de la reuolution du Soleil qui les engendre.

Les saisons n'impriment pas seulement les qualitez premieres, elles

du sang & des esprits.

55

s'accompagnent de toutes sortes d'alterations, elles font tous les autres mouuemens, & mesme elles donnent naissance à toutes choses, elles les conseruent & les font perir par les mesmes moyens, & par les mesmes reuolutions qui les produisent.

Nous voyons par experience que l'humeur pituiteuse domine en Hyuer, & qu'elle surmonte en ses qualitez, aussi bien qu'en sa quantité, les trois autres humeurs qui composent ensemble la masse du sang. Car la froidure & l'humidité qui dominant en cette saison, produisent cette humeur semblable qui remplit tout le corps & qui s'esgoute en abondance par la bouche & par les narines, elle engendre des toux & des de fluxions, elle fait la palleur aux visages, elle rend les hommes engourdis, enclins au sommeil, moins prompts & bien plus patiens, en vn mot nous voyons en Hyuer que le phlegme domine aux hommes sains & aux malades.

ART. 5.

*Que les quatre
saisons produi-
sent les quatre
humeurs, qu'elles
les changent à
leur tour les vnes
aux autres.
Ex Hipp. l. de nat.
hum. f. 13, v. 51. &
seq.*

Le Printemps venant à son tour, rencontre les corps pleins de phlegme qui se change insensiblement par le relaschement des froidures qui se moderent & s'adoucissent, les tiedeurs de l'air & des pluyes fondent la plus fluide partie de ce phlegme & le changent en sang qui de lors commence à dominer en nos veines à cause de la chaleur & de l'humidité qui sont les qualitez du Printemps & du sang. Cette humeur paroît au Printemps en toute l'habitude & principalement aux visages qui deuiennent vermeils; le sang produit alors tous les effects de la gayeré, dont il contient les qualitez: en vn mot il nous restablit en ieunesse & ne fait guieres de maladies qui ne soient salutaires & qui ne nous deliurent de plus grands maux.

Eodem l. f. 14, v. 51. & seq.

L'Esté succede au Printemps, lorsque l'humidité se tourne en seicheresse & que l'aprouche du Soleil augmente la chaleur. Or ces qualitez qui dominant en l'air se communiquans à nos corps, le sang se change en bile qui est vne humeur chaude & seiche, le phlegme qui est son ennemy s'affoiblit & se trouue en nos veines en tres-petite quantité. Ainsi nous auons tousiours ces quatre humeurs meslées ensemble, en sorte que les qualitez des saisons qui succedent l'vne à l'autre augmentent aussi l'vne de ces humeurs, la releuent & la fortifient pour dominer & preualoir à son tour & chacune en sa saison.

Eodem f. v. 30 & seq.

Cette vicissitude des qualitez & des humeurs qui surmontent & qui sont surmontées à leur tour conserue la nature, puisqu'elle est vn principe de mouuement & qu'elle ne peut cesser d'agir sans se destruire. Cette mesme vicissitude de vaincre & d'estre vaincu conserue aussi

ART. 6.

*Que les vicissitu-
des des humeurs
& des qualitez
des quatre saiso-*

*sons entretien-
nent la nature.
Hipp. l. de nat.
hum. f. 15. v. 14.
Eodem f. v. 55. &
seq.*

les humeurs, soit que nous les considerions ensemble en la masse de sang, soit que nous les considerions employées en la composition de nos corps dans la constitution de la nature qui dépend du temperamēt.

Comme l'année partitipe à tous les effets du chaud, du froid, du sec & de l'humide, & que toutes les choses du monde subsistent ensemble, en sorte qu'elles se soustiennent toutes par des assistences reciproques & mesme si necessaires, que si l'vne venoit à manquer les autres se dissiperoient en fort peu de temps & s'aneantiroient d'elles-mesmes. Et en effect toutes les pieces de l'Vniuers sont faictes les vnes pour les autres & se raportent toutes de mesme façon que les elemens qui se nourrissent reciproquement les vns des autres & se soustiennent par des qualitez & des vertus toutes contraires. Car l'esloignement du Soleil & ses regards obliques, faisans les rigueurs de l'Hyuer, tout nostre hemisphere n'est que neige & que frimas, en sorte que cette continuation seroit capable de glacer nostre humidité radicale & de destruire la chaleur en toutes choses.

*Hipp. l. de nat.
hum. f. 10. pene in.
tegro.*

De mesme si l'vne des humeurs qui composent l'homme estoit aneantie il periroit incontinent, puisque nous experimentons que l'vne de ces humeurs estant reduite à trop petite quantité nous deuenons aussitost malades de ce manquement & que la maladie se faict d'autant plus grande que cette humeur se diminuë dauantage. Et il est sans doute que nous ne pouuons rien moins attendre qu'vne mort subite apres l'entier aneantissement d'vne des humeurs, puisque le temperament periroit par le deffaut des qualitez de cette humeur qui le composent, & que les qualitez de l'humeur contraire à celle qui seroit destruite s'eleueroient au plus haut point de leurs forces, n'estans point refrenées par leurs contraires, ce qui est ruiner le temperament & la nature de l'homme.

ART. 7.
*Queles vicissitu-
des les plus cour-
tes sont necessai-
res à la nature de
l'homme.*

Les vicissitudes des quatre saisons sont à la verité tres-puissantes & contiennent toutes les autres, mais elles sont de longue estenduë pour beaucoup de choses exquises & delicates, comme sont tous les animaux & le temperament de l'homme qui requiert des changemens tres-frequens.

Il y a d'autres vicissitudes qui sont de moindre durée & qui contiennent aussi toutes les qualitez; la Lune en vn mois faict l'Esté, l'Automne, l'Hyuer & le Printemps par l'accroissement & par la diminution qu'elle reçoit de l'aproche & de l'esloignement du Soleil. Ce grand flambeau de l'Vniuers en son tour journalier les contient toutes en abregé, le matin respond au Printemps, le milieu du iour à l'Esté, le soir represente l'Automne, & enfin les rosées, les pluyes & les freicheurs
de la

de la nuit nous font bien ressentir qu'elle possède en peu de temps toutes les qualitez de l'Hyuer. Et par ce moyen la nature vniuerselle s'accommode aux natures particulieres & fournit à leurs necessitez faisant des vicissitudes tres-puissantes & de longue durée pour faire naistre & pour conseruer les choses grossieres & terrestres, elle en a qui sont de moindre force & de moindre estenduë, selon la portée de ses ouurages les plus delicats.

Ainsi les trois principes, aidez des influences des causes vniuerselles & des qualitez des quatre saisons, changent sans cesse les quatre humeurs & leur impriment sans aucun relasche toutes sortes de mouuemens. Et ces vicissitudes n'arriuent pas seulement à toutes les humeurs jointes ensemble, puisque nous voyons que chaque humeur en particulier s'augmente euidemment & se remuë en la partie de la journée qui luy est plus semblable; toutes les maladies bilieuses ont le soir leurs redoublemens, la nuit augmente celles que la pituite produit, & mesme enfanté, bien que les humeurs soient parfaitement vnies, nous en voyons pourtant les effects tres-sensibles, car on est plus pesant & plus endormi sur la fin de la nuit, le iour nous rend plus prompts & plus intelligens, il en est de mesme de tous les autres effects des humeurs.

CHAPITRE II.

Seconde utilité commune.

LE mouuement perfectionne toutes les choses naturelles, puis-
 que l'excellence de tous les agens de la nature & de l'art mesme, ART. I.
 Que le mouue-
 ment circulaire
 perfectionne le
 sang en toutes
 choses.
 consiste en l'exercice de leurs fonctions ordinaires, & que la plus
 eminente perfection de la matiere dépend de son indifferance & de la
 capacité qu'elle a de receuoir toutes sortes de formes & d'impressions
 estrangeres. La frequence & la varieté de tant de flus & reflux, & de
 differens mouuemens qui se font en nous, sont des preuues assurees
 de l'excellence du temperament des parties de l'homme qui en est l'ou-
 urier, & de la souplesse de la matiere qui les compose & qui les soustient
 toutes.

Les plus grandes & les plus fortes alterations reiterées plusieurs fois
 ne seroient pas capables toutes seules de former les metaux & les cho-
 ses les plus grossieres dans le sein de la terre, si le mouuement local qui
 est absolument necessaire au meslange n'en estoit la principale cause.
 C'est pourquoy le sang, qui est la plus exquise & la plus noble estoffe

H

de toute la nature, merire vn bien plus grand artifice. Il est euident que ce precieux threfor ne reçoit pas si peu de façon comme quelques vns se figurent ; les mouuemens les plus nobles y sont requis & ne perdent rien pour cela de leur dignité, bien qu'ils soient employez tous ensemble, dans vn arrangement merueilleux pour luy donner sa dernière perfection.

ART. 2.
*Que le mouuement
circulaire fait
la coction des hu-
meurs dans les
cauitez du cœur.*

LA nourriture & la matiere des plantes mesmes les plus viles ne se fait pas que toutes les sortes de mouuemens n'y soient employees, le Soleil l'attire & la mesle tres exactement, il l'humecte & la desseiche, il l'eschauffe & la refroidit, il l'espoiffit & la rarefie pour enfin la precipiter sur la terre & paracheuer le meslange en ses entrailles. Car on void que le Soleil attire grande quantité de vapeurs & d'exhalaisons de la terre & des eaux en la moyenne region de l'air par le moyen de sa chaleur, il les promene, il les mesle, il les change les vnes aux autres, auant que de les abandonner en les renuoyant & les respendant sur la terre, pour la rendre feconde & tirer de son sein toutes sortes de plantes & d'animaux.

De mesme le cœur mesle les humeurs qui viennent des lieux les plus estoignez & les plus diffeemblables, puisqu'il les attire du cerueau, du foye, de la ratte, & de toutes les extremitez de nos corps, en ses cauitez où il les agite, il les mesle exactement toutes ensemble & les change tellement les vnes aux autres que de quatre humeurs toutes contraires il n'en fait qu'une.

ART. 3.
*Que le meslange
corrige les mau-
uaises qualitez
des humeurs &
en produit de
bonnes.*

C'Est en ses ventricules où elles se communiquent aisément toutes leurs vertus & où elles se despoüillent de toutes leurs qualitez vehementes & de tout ce qu'elles ont d'indigest, de grossier & d'impur, c'est là où elles reçoient de nouveaux degrez de chaleur & d'une coction plus accomplie, puisque la coction consiste au meslange de plusieurs choses entierement contraires en leurs qualitez lesquelles estans separées viennent à se ioindre ensemble par l'impression d'un agent qui les diuise en parcelles imperceptibles, iusqu'à ce qu'elles s'entre-communiquent leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne composer toutes qu'une seule chose par le moyen d'une alliance tres-estroite. Car les choses contraires estans ainsi confuses ensemble, elles se despoüillent toutes de leurs qualitez particulieres & deviennent entierement semblables & de mesme nature, ce qui fait qu'elles s'unissent parfaitement, & que de plusieurs choses elles n'en composent qu'une seule.

Ainsi les quatre humeurs s'entre-communiquent leurs qualitez les vnes aux autres. Car le phlegme fixe la bile avec sa froideur, son humi-

dité & sa viscosité naturelle, il arreste ses violences & modere si bien ses mouuemens soudains & precipitez, que de pernicieuse elle se rend tres-vtile. La bile au contraire qui a pour ses qualitez ordinaires la chaleur, la seicheresse & la subtilité, digere & cuit le phlegme, elle le rarefie, elle luy donne tous les mouuemens & l'empesche de nous tenir accablez en vn engourdissement perpetuel. L'humeur sanguine considerée sans les autres en sa propre nature, est la plus fauorable de toutes & celle qui nous est plus amie, puisqu'elle a les deux principes de la vie qui sont la chaleur & l'humidité, elle adoucit l'aigreur de la bile noire & brulée, elle delaye sa seicheresse, elle tempere son acrimonie & la rend capable de fournir des esprits en grande abondance. L'humeur melancholique qui est l'ennemie du sang & de la vie mesme, le garentit de la pourriture, elle luy donne la consistance & contribuë beaucoup à la perfection de toutes les actions principales.

Ainsi les quatre humeurs, qui sont ennemies capitales & qui se font les vnes aux autres vne guerre immortelle, perdent dans le meslange toutes les malignes & dangereuses qualitez qu'elles ont estans seules & separées, elles conseruent toutes les bonnes & acquierent en ce meslange de nouvelles facultez, si nobles & si merueilleuses que releuant l'homme infiniment au dessus de tous les autres animaux, elles l'aprobent de Dieu.

LA santé consiste au meslange de ces quatre humeurs, & n'est iamais plus accomplie que lors qu'elles ont vne alliance tres-estroitte, car si l'une des humeurs vient à se détacher des autres, elle reprend aussi-tost les qualitez vehementes qui luy sont naturelles, n'estant point corrigées par le meslange de l'humeur contraire qui seule est capable de les reprimer.

Et bien dauantage cette humeur qui se separe de la masse du sang ne produit pas seulement vn grand mal dans le lieu d'où elle fort, parce qu'elle y cause de l'inanition & de l'interperie, puisque l'humeur avec laquelle elle y estoit meslée a ses qualitez qui deuiennent aussi-tost excessiues n'estant plus temperée par l'humeur contraire qui la laisse, mais cette mesme humeur qui se separe des autres fait encore d'autres maladies où elle va s'arrester, car si elle ne fort par les conduits ordinaires & qu'elle tombe sur quelque membre, sans doute elle offense ses actions, puisqu'elle ne peut manquer d'y faire vne plenitude & de l'interperie.

DE là les animaux qui sont plus proches de leur naissance iouissent d'une santé plus parfaite, puisqu'ils sont moins esloignez de leur

ART. 4.

Que la santé dépend du meslange des humeurs.

Hipp. l. de nat. hum. f. 10. v. 23. & seq.
Eodem f. v. 37. & seq.

ART. 5.

Que l'union des humeurs est vne

H ij

marque de ieunesse ou de santé, & leur desunion de vieillesse ou de maladie.

premier établissement qui retient la perfection du mélange des humeurs qui la produisent, & qui ne sont iamais si bien vnies & si estroitement alliées, que dans la semence & au temps le plus proche de celuy qui nous fait naistre, si bien qu'à mesure que nous aduançons en aage & que nous vieillissons, les humeurs se destachent les vnies des autres, elles prennent des qualitez excessiues & venans à se separer elles nous approchent aussi de la dernière dissolution qui est la mort.

Cette verité paroît à la veüe du sang des jeunes gens & de ceux qui sont en parfaite santé, qui est tout egal & tres-exactement meslé, au lieu qu'en celuy des vieillards on voit les humeurs presque toutes separées, ce qui arrive faute de chaleur naturelle & de coction. De mesme on voit que la bile & le phlegme sont tousiours separez dans toutes leurs euacuations generales & particulieres, & au contraire la chaleur naturelle fait le mélange, l'espoisseur & la coction en toutes les choses où elle a quelque vigueur.

Le mélange & la cuisson ne sont qu'une mesme chose & neantmoins il semble qu'il y a quelque difference considerable entre eux, parceque le nom de mélange exprime dauantage la confusion des choses qui se meslent, & que le nom de cuisson nous donne à connoistre le changement des qualitez qu'elles reçoient reciproquement les vnies des autres & leur alteration mutuelle.

ART. 6.
Que les cauités inegales sont vti- les à faire le mes- linge.

LE mélange ne se fait iamais mietux que dans les parties les plus inegales & où la chaleur est plus vehemente, puisque la chaleur y fait tous les mouuemens necessaires, & que les matieres se diuisent aisément en de tres-petites parties dans les lieux où il y a de plus grandes & de plus frequentes inegalitez, & pour ee subiect la nature en a formé dans toutes les parties où elle est obligée de faire quelque mélange considerable. Or il n'y a point de lieu qui ait tant de chaleur naturelle & qui ait des cauités si raboteuses que le cœur, c'est pourquoy le mélange & la coction des humeurs ne se peuent iamais faire si aduantageusement en aucune autre partie.

De la structure & de l'usage des oreilles du cœur.

Il a deux eminences qu'on appelle les oreilles du cœur, qui sont à la base au dessous des valuelles tricuspides & aux ouuertes de la veine caue & de l'artere veneuse qui sont les deux vaisseaux qui conduisent le sang en ses deux ventricules, elles sont creuses & inegales & ont des agitations continuelles & toutes semblables à celles du cœur, puisqu'elles en sont parties. Car ces deux eminences attirent le sang & se dilatent au mesme temps que le cœur s'ouure & s'allonge, elles renuoyent le sang & se ferment aussi lors que le cœur d'où tous leurs mouuemens

Sect. 4. cap. 3. art. 5. huius operis.

dépendent, le pouffe & se referre. Elles ont eu cette structure & ces mouvemens pour servir au meflange du sang & le pouffer dans les ventricules du cœur entre les pointes des valvules tricuspides, qui forment la plupart de ses inegalitez & ont le mefme vſage, qui est le meflange.

C'Est la premiere & la principale propriété de la chaleur que de ſeparer les choſes différentes, & d'vnir enſemble toutes celles qui ſont ſemblables & de mefme nature, & bien que les quatre humeurs ayent des qualitez toutes contraires elles ſont neantmoins ſemblables en leur ſubſtance, puisqu'elles nourriffent toutes & qu'elles compoſent l'homme.

ART. 7.
Que la chaleur vnit les quatre humeurs & rejette les impuretez, qu'elle ſepare.
Arist. cap. 1. l. 4. Meteor.

Les choſes qui s'vniffent avec vne troiſieme, ayant les meſmes qualitez, ſont auſſi parfaitement ſemblables entre elles & ſont capables de s'vnir. C'eſt pourquoy la chaleur allie les humeurs toutes enſemble & ne les vnit jamais ſi parfaitement que lors qu'elle eſt plus forte & plus abondante. Or le cœur eſt la veritable fournaife de la nature & le foyer de la chaleur, puisqu'elle a plus de vigueur & de force en ce lieu-là qu'en aucun autre. Ainſi nous voyons de nos yeux qu'il allie tres-eſtroitement les quatre humeurs en vne meſme maſſe qui eſt celle du ſang, à cauſe qu'elles ſont ſemblables à noſtre nature, & qu'il ſepare les ſeroſitez, à cauſe qu'elles ſont différentes; & au contraire les ſeroſitez ſe meſlent davantage dans les veines & dans les autres parties où les humeurs ſe voyent bien plus ſeparées les vnes des autres, parcequ'elles n'ont pas aſſez de chaleur pour les entretenir vnies & au meſme eſtat qu'elles les reçoient du cœur & des arteres.

DE là nous connoiſſons que le mouvement circulaire du ſang eſt tres-vtile, & que c'eſt le veritable moyen par lequel cet ouurier tres-efficace acheue de perfectionner l'excellente matiere qui compoſe nos membres, puisqu'il a toutes les qualitez neceſſaires pour repa-
ſe nos membres, puisqu'il a toutes les qualitez neceſſaires pour repa-
les manquemens des humeurs & de la coction, les ralliant enſemble au-
tant de fois qu'elles rentrent en ſes cauitéz & qu'elles paſſent de l'une
à l'autre. Le ventricule droit commence le meſlange de la maſſe du ſang, le gauche acheue & rend l'vnion plus parfaite, car ils font tous deux le meſme ouvrage, puisqu'ils ont tous deux les meſmes qualitez & ne ſont doubles que pour le rendre plus accompli.

ART. 8.
Que le mouvement circulaire acheue la coction des humeurs dans les deux cauitéz du cœur.

LE meſlange eſt vn moyen ſi propre à produire des effets conſiderables, avec des choſes de tres-peu d'importance que la nature l'employe pour l'eſtabliſſement des plus rares & des plus exquis de ſes chefs-d'œuvres.

ART. 9.
Que les arts ſont toutes leurs merveilles par le meſlange.

Les mestiers mesme & tous les Arts les plus admirables, à l'imitation de la nature, s'en seruent à perfectionner les plus nobles & les plus accomplies de leurs productions. Et pour commencer par la plus excellente & la plus releuée de toutes les Sciences qui est la Medecine, elle inuente des compositions toutes nouuelles, messant des simples qui contractent de si heureuses alliances qu'elles conseruent & perfectionnent toutes les bonnes qualitez qu'elles auoient, elles corrigent les mauuaises & produisent des vertus secrettes & propres à la guerison des maladies les plus opiniaftres.

La Politique établit les estats les plus florissans de personnes qui sont de naissance & de condition toute differente, elle procure vne liaifon tres-estroitte entre le Prince & le subject, entre le seigneur & le vassal, entre le pauvre & le riche, si bien que de gens ramassez & de differente profession elle en faiçt des societez tres-excellentes & fondées sur les interests de toutes les parties.

Tous les arts en general ne peuuent rien produire de rare ny d'excellent que de choses les plus contraires & les plus ennemies; on s'en peut esclaircir par le denombrement. Car ceux qui ont pour objectz les alimens ou les breuuages ne font iamais rien d'agreable à la bouche ny d'vtile à la nourriture que par le meslange des choses dont les qualitez sont differentes; ainsi nous voyons que les choses acres, aigres, ou salées releuent la saueur de celles qui sont douces ou huilleuses & mesme qu'elles rendent delicieuses celles qui semblent tout a faiçt insipides. Le meslange des couleurs differentes, l'arrangement qu'on en faiçt les employant ensemble & mesme en les couchant les vnes sur les autres, aporte vne varieté tres-agreable à la veü.

Les ouurages que nous admirons aujourd'huy ce sont la verniffure & les incrustations, qui ne sont, apres tout, que certaines poudres & quelques gommés destrempées & reduites en vne masse flexible, laquelle plus elle est maniée, paistrie & broyée, plus elle est propre à la fabrique de ces pieces de relief & de ses ouurages incrustez, qui egalent en beauté, non seulement l'esclat de l'or & du marbre naturel, mais encore aprochent si fort de leur pesanteur & solidité qu'ils passent, sans contredict, pour des ornemens singuliers & des plus grandes merueilles de nostre temps. Cette verité se descouure encore sensiblement à l'oreille, puisque les agreemens & tous les charmes de la Musique & des concerts ne viennent que de la diuersité des tons qui sont tous dissemblables.

Tout cela se faiçt, parceque les organes des sens sont composez du meslange des quatre humeurs & que leur perfection consiste en la pro-

portion des qualitez contraires ; C'est pourquoy les objets ne peuuent estre agreables, s'ils ne sont composez de choses differentes & qui gardent entre elles vne proportion conuenable & toute conforme à celle des organes des sens.

Les choses les plus contraires & les plus opposées les vnnes aux autres contribuent dauantage aux establissemens les plus accomplis, puisque celles qui sont moins differentes y sont les moins vtiles, car les choses semblables ne s'accomodent en rien du tout, & mesme elles sont incapables d'agreer à la nature, puisqu'elle consiste au mouuement qui n'arriue iamais qu'entre des termes entierement contraires, & que la ressemblance est vn empeschement naturel du mouuement & son ennemie, si bien que les changemens les plus frequents & les plus diuersifiez sont les plus agreables au sens & à la nature. De là nous voyons que les plus exquises & les plus rares productions des arts se font par le meslange à l'imitation de la nature.

Hipp. l. 1. de dia.
l. 55. v. 24. & seq.

CHAPITRE III.

Troisieme utilité commune.

LA pourriture & la vie reçoient egalemēt pour principes la chaleur & l'humidité. La vie consiste en l'agitation perpetuelle de la chaleur naturelle qui se loge dans l'humidité radicale, comme en son propre domaine qu'elle cultiue & qu'elle remue sans aucune intermission. La pourriture se fait & s'augmente par le repos & par vn calme pernicious de cette mesme humidité qui n'estant cultiuee suffoque la chaleur naturelle, sa legitime maistresse, qui luy donne tous les mouuemens salutaires en luy procurant vn commerce continuel & tres fauorable; car la pourriture n'est autre chose qu'une corruption de cette chaleur naturelle resident en l'humidité radicale d'un chacun qui se fait par la chaleur de la chose qui contient & qui touche immediatement ce qui se pourrit.

La naissance & la pourriture commencent par des dispositions de leurs subjects toutes contraires; la naissance rencontre l'humidité tres imparfaicte, sans aucunes bornes & qui manquant des limites qui luy sont vtiles, les reçoit de la chaleur naturelle qui l'accomplit en toute chose, iusqu'à ce que la chaleur estrangere estant deuenue la plus forte elle destruit & dissipe cette chaleur douce & naturelle. Car alors l'humidité radicale demeure en proye, se trouuant abandonnée par la per-

ART. I.
L'alliance de la
pourriture & de
la vie, leurs causes
& leurs qu
liés

te de la chaleur qui la protegeoit, en sorte que la pourriture rencontre l'humidité radicale tres-accomplie & la laisse, pour ainsi dire, toute desolée, puisqu'elle la despoüille de tous ses plus beaux ornemens. La nature en cette façon roule sans cesse dans vne vicissitude immuable de pourriture & de naissance qui consistent en des dispositions toutes contraires de mesmes principes qui sont la chaleur & l'humidité.

ART. 2.
*Des choses qui
sont faciles à se
corrompre & des
moyens de les con-
seruer.*

DE là nous voyons que toutes les choses humides se corrompent facilement, puisque necessairement elles sont subjectes à ces vicissitudes & que de leur nature elles seruent de matiere & dependent de quelque agent qui les termine & qui les employe.

Les humiditez les plus fortes & qui ont des qualitez vehementes resistent dauantage & ne se laissent pas corrompre aisément. Mais celles qui sont toutes indifferentes, & qui sont des pures matieres & despoüillées de toutes sortes de qualitez actiues, comme sont les liqueurs insipides, huileuses & principalement celles qui sont composées de pieces differentes & qui sont les plus douces, entre lesquelles le lait & le sang tiennent le premier lieu, ces liqueurs, dis-je, se corrompent si facilement qu'il y a lieu de s'en estonner. C'est pourquoy le sang ayant toutes les qualitez de la matiere la plus souple & la plus traictable de toutes & se trouuant capable de receuoir tres-facilement toutes les impressions estrangeres, la nature n'a point eu d'expedient plus aduantageux pour le garentir de la pourriture, que la vicissitude de toutes sortes de mouuemens.

ART. 3.
*Que le mouuement
circulaire garen-
tis le sang de
pourriture.*

OR de tous les mouuemens celuy qui se fait de lieu à autre est le plus propre à conseruer le sang en sa pureté, c'est pourquoy la nature s'en sert & l'employe pour luy procurer mesme les autres mouuemens, puisque coulant d'une partie principale à vne autre, il reçoit diuers changemens selon leurs qualitez differentes. Car le sang s'eschauffe & se rarefie notablement dans le cœur, le cerueau l'espoissit & le refroidit, le foye l'humecte & l'augmente par le moyen des alimens, & en vn mot le mouuement local luy procure tous les autres mouuemens ioincts ensemble.

Le plus parfaict mouuement local est de deux sortes celuy qui se fait tout droit & celuy qui se fait en rond; celuy-là se termine bien-tost se faisant en vn subject de mediocre estenduë, mais le mouuement qui se fait en rond dure tousiours & produit tous les autres, il leur sert de borne & de regle, estant seul egal, seul exempt de limites, qui est tousiours en son commencement aussi bien qu'en sa fin & seul capable d'une durée continuelle.

Ce sont

Ce sont les raisons pour lesquelles la nature a choisi ce mouvement illustre, pour faire toutes les merueilles que nous voyons en l'homme qui est le petit monde, puisque ce mesme mouvement produit tous les prodiges de ce grand Vniuers & soustient puissamment l'admirable œconomie de toute la nature dans ses vicissitudes immuables. Voyons les autres vtilitez de cet admirable mouvement, afin que nous passions à ses différentes parties, à ses circonstances & à toutes les rares qualitez, pour enfin venir à ses effects & montrer que les actions les plus considerables & que nous admirons en tous les animaux & en nous mesmes, ne se font que par son entremise.

C'Est vn grand aduantage au sang de se garentir de la pourriture ayant toutes les dispositions imaginables pour se corrompre facilement. On peut dire neantmoins que c'est bien peu de chose à l'egal d'estre doué & reuestu de toutes les qualitez de l'estoffe la plus parfaite qui soit en la nature; Mais que ne peut-on point dire de cette faculté merueilleuse du sang de pouuoir communiquer à toutes les parties tous les mouuemens, tous les sentimens & la vie mesme. C'est cela sans doute qu'on doit appeller vn tres-grand aduantage, puisqu'il surpasse infiniment tous les autres, & les contient eminentment, aussi est-ce la prerogatiue singuliere du mouvement circulaire.

Car, comme il est le plus noble & le plus parfait de tous les mouuemens, il garentit non seulement de pourriture la masse du sang, mais il luy communique de plus tous les autres mouuemens ioincts ensemble, par des vicissitudes si courtes & si reserrées dans l'estendue du temps & du lieu qu'elles s'entresuiuent immediatement; en sorte que la chaleur estrangere ne scauroit surprendre le sang qui coule en sa façon naturelle pour luy faire quelque impression pernicieuse & maligne.

Car lorsque le cœur pousse le sang, sa masse eschauffée se dilate, comme vn feu subtil & s'accroit merueilleusement, elle s'emporte & se guinde en vn moment, comme vn esclair, iusques aux extremittez de nos corps aidée par les esprits dont elle est toute pleine & qui se forment de sa propre substance, elle y combat le froid, elle empesche la pourriture, elle y donne la vie, bref elle y conferue le sentiment, le mouvement, & toutes les fonctions animales.

Les extremittez sont toutes nerueuses & le cerueau mesme dont elles dépendent en est vne, elles sont toutes contraires au cœur en leurs qualitez aussi bien qu'en leur situation. C'est pourquoy le sang y prend aussi-tost des qualitez differentes, car il s'espoissit, il se refroidit & s'ha-

ART. 4.

Que le mouuement circulaire donne au sang des vicissitudes tres-frequentes de tous les autres mouuemens ioincts ensemble.

ART. 5.

Que le mouuement circulaire produit au sang les qualitez des trois principes.

meete aux extremitez, y contractant en peu de tēps toutes les proprietēz du phlegme. Cette verité ne paroît pas si manifeste aux autres extremitez du corps humain, cōme on la decouvre au cerueau qui degoute en la bouche & par les narines des phlegmes que nous trouuons euidentement froids, espois, & humides. Car bien qu'on se pust imaginer que le sang qui coule au dedans des vaisseaux de la teste ne prend pas ces mesmes qualitez, l'on void neantmoins que celuy que l'on tire d'ordinaire à ceux qui ont des rhumatismes prouenans de morfondure de cette partie, se trouue meslé de phlegme espois & blanchastre, à cause que la foiblesse, qui vient de l'interperie, l'arreste trop long-temps au cerueau qui le change en cette humeur crasse & visqueuse qui paroît sur la surface.

En parfaicte santé le sang passe des arteres dans les quatre sinuositēz du cerueau, qui attire par ses petites veines ce qui est propre à la nourriture; le reste coule & descend dans les deux sinuositēz laterales, & de là dans les veines grosses & considerables qui sont en la gorge, pour le porter dans la veine caue & le rendre au cœur qui est le maistre de tous ses mouuemens.

ART. 6.
Que le mouuement circulaire prouduit au sang les qualitez des quatre saisons.

LE sang donc coulant également se refroidit, s'humecte & s'espoist mediocrement au cerueau, si bien qu'il acquiert les qualitez familiēres à la pituite & deuiet tel en cette partie qu'il est en toute la masse en Hyuer; & sans doute le cerueau ne manque pas de luy communiquer ses qualitez, puisqu'il est au corps humain le sejour & la source du froid & des humeurs visqueuses. Le sang reçoit au cœur toutes les qualitez de l'Esté, le foye luy communique celles que nous reconnoissons au Printemps; en sorte que le mouuement circulaire luy donne en vne seule reuolution toutes les vicissitudes & les qualitez de toutes les saisons de l'année en le faisant passer par le milieu des parties principales qui ont toutes les forces & les qualitez de ces quatre saisons.

CHAPITRE IV.

Quatrieme utilité commune.

ART. I.
Que le mouuement circulaire donne au sang son principal rafraichissement.

L'AIR qui nous touche & qui nous environne penetre par les pores & par les narines au dedans du corps & iusques au milieu du cerueau, dont il a les qualitez ordinaires. Or les qualitez du cerueau s'entretiennent par ce continuel attouchement de l'air qui est presque

toujours froid, & qui l'est quelquefois avec tant de vehemence, qu'à peine pouons-nous euter qu'il n'arreste & ne fige le sang dans les parties plus esloignées qui en deuiennent toutes liuides & engourdies. C'est pourquoy nous ne pouons douter que le sang, ayant acquis les qualitez de l'humeur pituiteuse qui domine extremement en la partie de sa masse qui retourne des extremittez & du cerueau mesme, pour se rendre en la veine caue & rentrer dans le cœur, ne luy soit tres-vtile, puisqu'il donne vn rafraichissement tres-necessaire & tres-aduantageux à cette partie qui est le foyer & le centre de toute la chaleur.

Ex l. nostri de Hippocratica purgandi meth. f. 14. integro ac pot. v. 3. & seq. tum v. 11. & seq. tum ex l. de partu f. 42. peine integro. tum l. de Virg. morbis f. 39.

Le feu naturel est allumé si vigoureusement en cette partie, qu'il perit en vn moment s'il est despourueu de quelqu'un de ses rafraichissements ordinaires, la priuation de l'air l'estouffe en vn instant, le deffaut de quelque serosité qui se trouue dans la pericarde le fait languir & l'aneantit, il en est de mesme de plusieurs autres choses qui l'humectent & qui le rafraichissent.

L'air a de tres-notables aduantages, à cause que sa fraicheur se communique facilement par sa grande subtilité qui le fait penetrer par tout, & neantmoins parceque c'est vn corps simple & qui reçoit trop aisément les excez des qualitez qui estouffent ou qui esteignent la chaleur, il ne touche pas le cœur immediatement & nous le rejettons aussitost qu'il a donné ses qualitez au sang & au poumon, en sorte qu'il ne fait qu'entrer & sortir. Mais quant à ce qui regarde le sang, il est si necessaire & de si grande importâce que toutes les autres choses ensemble ne sont point capables d'entrer en comparaison avec luy touchant le rafraichissement de la chaleur naturelle, sans parler de ses autres vsages.

Car le sang dans son indifference incline à la froideur & à l'humidité receuant ces deux qualitez plus facilement que les autres, parceque l'eau predomine notablement en sa composition, comme il paroît euidentement en ce que le sang s'y resoult presque tout, & de ce que nous auons fait voir quelle est la matiere du corps des animaux & de leur semence; Ioinct que les choses indifferentes inclinent plustost d'elles-mesmes au deffaut qu'à ce qui est de plus parfait, or le froid est vn manquement, dont la chaleur est la perfection, c'est pourquoy la chaleur est difficile à conseruer & le sang de soy-mesme retourne incontinent à la froideur.

CHAPITRE V.

Cinquieme utilité commune.

*Que le mouuement
circulaire com-
munique l'ali-
ment, la chaleur
& la vie.*

LA nature tres-adiuisee procure la continuation de cet admirable mouuement d'attirer & d'expulser le sang de lieu en autre & de le promener par tout le corps, parcequ'il est tres-commode pour distribuer la nourriture en toutes les parties, & que non seulement il fournit la matiere qui les compose, mais qu'il communique aussi l'ouurier & la forme qui est la chaleur. Car la chaleur & les esprits, qui portent & qui charrient le sang, s'en seruent comme de leur matiere & de leur subject qu'ils perfectionnent en toutes choses & qu'ils employent à toutes les actions de la vie; puisqu'il est impossible qu'ils demeurent oisifs en aucune partie sans s'agiter & sans l'esmouuoir à produire les fonctions où elle est destinée. Si bien qu'il est euident que les parties reçoient de ce mouuement la nourriture, la chaleur & la vie qui consiste en l'exercice de leurs actions ordinaires.

Les quatre vaisseaux du cœur, qui comprennent toutes les arteres & les veines, sont les agreables ruisseaux & les fleues feconds qui seruent à l'entretien de tout le corps & qui portent la vie, puisqu'ils fournissent les esprits, le sang & la chaleur; en sorte que la vie s'écoule & se perd en mesme temps qu'ils viennent à s'espuiser & à tarir.

Les fontaines & routes les eaux viues rendent les campagnes agreables & fertiles par leur fluidité, puisque le mouuement perfectionne & purifie. Les eaux croupissantes au contraire, & qui meritent le nom de mortes se corrompent facilement & n'engendrent que des animaux venimeux, elles ne donnent que des plantes inutiles & rendent la terre incapable de porter aucun fruit; de mesme si le sang croupissoit en nos veines nous le verrions corrompre en peu de temps & sentirions toutes les facultez languissantes, puisque la plenitude ne produit ces effectes pernicious qu'à cause qu'elle empesche ou qu'elle diminue ce mouuement salutaire.

CHAPITRE VI.

Sixieme utilité commune.

*Que le mouuement
circulaire facilite
l'expulsion des
excrements.*

ET tant s'en faut que la circulation du sang empesche la separation des humeurs vitieuses, en les meslant parmi les bonnes, qu'elle donne à la nature occasion de les separer & de les exclure, puisque la chaleur & le mouuement ont la force de purifier & de separer les choses diffeublables.

Le mouuement circulaire facilite aux parties l'attraction de l'aliment.

qui leur est nécessaire, & ce mouvement même rend plus aisée l'expulsion de ce qu'il y a de mauvais ou de superflu; puisque toutes les choses qui sont en mouvement s'attirent & se rejettent avec moins de peine, & que celles qui demeurent immobiles ne se voyent jamais attirées ny rejetées sans violence.

Le sang qui est la matière la plus indifférente & très-susceptible des perfections les plus relevées, satisfait à tous ses desirs & à son inclination naturelle, qui est le changement de qualité, puisque sans cesse il acquiert de nouvelles formes & qu'aisément il les rejette par le moyen de cet illustre mouvement.

De là nous pouvons inférer que la nature tire de très-grands avantages du mouvement circulaire, puisque la fluidité donne au sang toutes ses perfections éminentes, que le cœur en reçoit la subsistance & les rafraichissemens nécessaires, & qu'il communique à tout le corps la chaleur & les mouvemens. Car le cœur attire le sang notablement empiré de son esloignement & beaucoup refroidi dans toute l'habitude, pour se nourrir & pour temperer l'excez de sa chaleur, puisqu'il en devient plus fort & plus aigre à continuer ses mouvemens salutaires, & le sang se perfectionne par de nouveaux degrez de chaleur & de coction plus accomplie: de sorte que le mouvement circulaire est très-utile au sang, au cœur & à toute l'économie de la nature.

Les utilitez du mouvement circulaire que nous avons rapportées sont communes à tout le corps, il y en a grand nombre d'autres qui sont particulières à chaque partie, dont nous parlerons cy-apres, puisqu'elles subsistent toutes, qu'elles agissent & qu'elles reçoivent toutes leurs commoditez par son moyen.

SECTION QUATRIEME.

DES CAUSES DV MOUVEMENT circulaire, de ses parties & de ses utilités particulieres.

CHAPITRE PREMIER.

Des diuisions du mouvement circulaire.

LES mouvemens de la nature se font tout droit & par deux agens, l'un pousse & renuoye la matière apres l'auoir tenuë suffisamment

ART. I.
Definition du
mouvement cir-
culaire tirée de
sa principale di-
uision.

& s'en estre serui, l'autre l'attire en mesme temps pour en iouir & s'en accommoder à son tour. Ainsi le sang a de coustume de se communiquer aux parties, puisqu'elles l'attirent toutes & retenant ce qui est propre, elles renuoyent le reste aux autres qui l'attirent à leur tour & l'employent l'une apres l'autre. De sorte que les parties font en mesme temps des actions toutes contraires, bien qu'elles n'ayent qu'un mesme but qui est de s'entre-aider, & font ensemble le mesme ouurage qui est la distribution du sang qu'elles s'entre-communiquent toutes.

Hipp l. 1. de dieta
f. 85. v. 13 & seq. &
alibi passim.

Hippocrate les compare aux scieurs de bois, qui s'accordent vnanimement & ont le mesme dessein de fendre le bois en plusieurs pieces & font ensemble cet ouurage avec vne seule & mesme scie, bien qu'ils l'entreprennent & l'executent par des moyens tout differens & par des actions entierement contraires; puisque l'un d'eux pousse la scie & que l'autre la tire en mesme temps. Car ainsi chacun des scieurs pousse & tire à son tour, & celuy qui tire en bas la scie, oblige aussi son compaignon de la pousser tousiours tout droit en mesme temps; que s'ils ne gardent entre eux cette intelligence & qu'ils pensent l'emporter l'un sur l'autre, ils tombent aussi-tost en desordre & n'aduancent rien du tout.

Il en est de mesme des actions de la nature, car le cœur & le reste du corps attirent & repoussent le sang à leur tour, puisque toutes les parties l'attirent & le reçoient en mesme temps que le cœur l'expulse & le renuoye; si bien que sans cesse ils font le mesme ouurage ensemble par des actions toutes contraires & qui neantmoins entretiennent l'admirable œconomie de la nature. Au lieu que si quelqu'une des parties l'emporte sur les autres, attirant ou repoussant plus fort que de coustume, tant s'en faut qu'elle en vienne en meilleur estat, que nous voyons aussi-tost vn estrange desordre aux mouuemens de la nature & toute son œconomie renuersée, puisque le sang s'arreste en vn lieu qu'il accable au mesme temps que le reste du corps en demeure espuisé.

Le cœur donc enuoye les humeurs continuellement par les arteres à tout le corps & les retire à soy par les veines, tout ce qui en dépend fait de mesme à l'imitation du principe; si bien que le mouuement circulaire est vne continuelle action des parties qui tirent toutes l'aliment & qui renuoyent le superflu. Le mouuement circulaire est fait & se compose de ces deux actions differentes & se diuise en l'attraction de l'aliment & en l'expulsion du superflu; le cœur en est le centre & la premiere cause, puisqu'il n'y a que luy qui renuoye le superflu par les arteres à tout le corps & qui tire la nourriture par les veines; le reste des parties fait le contraire, tirant sa nourriture par les arteres de ce noble

principe & renuoye le superflu par les veines.

LE cœur tient le mesme rang & possède les mesmes aduantages dans le petit monde que le Soleil dans l'Vniuers; ils sont tous deux sans cesse en des agitations vehementes pour la naissance & la conseruation de toutes choses, ayans des influences merueilleuses qui nous communiquent les vertus que nous auons. L'esloignement de ces principes ou la moindre priuation de leur assistance, & mesme les plus imperceptibles manquemens de leurs irradiations nous font assez connoistre l'empire qu'ils possèdent sur nous, puisqu'ils nous laissent languissans & nous font mourir en peu de temps; au lieu que leur presence & leurs regards propices nous donnent la chaleur & nous conseruent en la vie. Ils sont placez iustement au milieu du grand & du petit monde, afin de pouruoir plus aduantageusement aux necessitez de toutes les choses qui sont de leur dependance.

Le Ciel se diuise en trois cerceles dont le Soleil occupe le milieu, il communique sa lumiere & ses influences à tous les corps celestes qui sont au dessus aussi bien qu'à toutes les choses qui sont au dessous. Le cœur estant dotié de toutes les qualitez du Soleil est situé de mesme dans le milieu de l'homme, dont le corps se diuise en trois regions differentes qui contiennent trois circuits, où la chaleur de ce Soleil viuant qui nous gouverne est partagée. Le cercle inferieur qui possède toutes les qualitez de la Lune fait son tour dans les cauitéz des entrailles, fournissant les humiditez qui nous baignent au dedans & qui nous soustiennent, puisque cette region contient tous les organes & les moyens d'une cuisine tres-exquise. Le cercle exterior qui contient toute l'habitude, les extremitéz & la teste, possède toutes les qualitez des astres qui font les grandes froidures & les gelées, puisqu'il communique à tout le corps la fraicheur & la fermeté.

ART. 2.
Que le corps humain se diuise en trois cerceles de mesme que le Ciel.

Hipp l. i. de dieta f. 84. v. 16 & 20. & seq.

LE cercle du milieu qui communique également ses influences au cercle du dehors, aussi bien qu'à celuy du dedans, possède vne chaleur tres-puissante & tres-efficace, pour ordonner toute l'œconomie de la nature & soustenir les facultez en leurs fonctions ordinaires. Cette merueilleuse chaleur est imperceptible à nos sens; elle est bien esloignée de se donner à connoistre à l'oreille, puisqu'estant tres-douce elle ne fait aucun bruit ni violence, mesme que l'œil bien que tres-clair-voyant ne la descouure que par la rareté de ses effects, & que l'atouchement, dont elle est l'obiet propre & particulier, n'en reçoit neantmoins aucune impression. Cela vient de ce qu'elle est celeste,

ART. 2.
Que le circuit du milieu gouverne les deux autres par le moyen de la chaleur.
Ex Hipp. l. i. de dieta f. 84. v. 22. & seq.

ou plustost de ce qu'elle est diuine & qu'elle marche sur les vestiges de la diuinité qui ne se donne iamais à connoistre que par ses merueilles & par les productions incomparables de sa toute-puissance.

ART. 4.
Que la chaleur
est le principal
organe de l'ame
& qu'elle est lo-
gée dans le cœur.

L'Agent & son principal organe se trouuent tousiours ensemble ; en sorte que la descouuerte de l'un nous conduit aussi-tost à la connoissance de l'autre, puisque tous les effects de la nature ont des liaisons indissolubles avec les causes principales dont ils dépendent. L'ame de l'homme est la plus excellente & la plus diuine de toutes les formes, elle est la plus adroite & la plus mouuante des choses d'ici bas.

La chaleur est la qualité la plus efficace & la seule cause de tous les mouuemens de la nature, puisque la chaleur & le mouuement se produisent l'un l'autre & s'augmentent reciproquement & que la froidure, ennemie du mouuement & des actions, engourdit toutes choses & les rend immobiles, comme l'immobilité fait la froidure ; en sorte que ces deux choses se produisent l'une l'autre & s'augmentent reciproquement, l'effect augmente la cause & la cause augmente l'effect. C'est pourquoy la nature a donné la chaleur à l'ame pour son premier & principal organe ; puisqu'il est bien raisonnable que l'agent le plus adroit & le plus mouuant soit pourueu d'un premier & principal moyen qui soit tres-efficace & tres-conuenable à produire vne grande variété d'actions tres-releuées.

Mais ce n'est pas encor assez que l'ame de l'homme soit issuë d'une subline origine, qu'elle soit faite pour de grandes choses, qu'elle ait un moyen tres-propre à les effectuer, il falloit qu'elle fust logée dans un domicile sortable à sa grandeur, & que ce premier & principal organe y trouuast tous les aduantages à se perfectionner & à s'accroistre, afin de produire des fruiçts & des effects dignes d'estre attribuez à vne cause si noble & si excellente. Le cœur est cette demeure tres-aduantageuse & tres-propre à se mouuoir sans cesse & à conseruer la chaleur beaucoup de temps & mesme plus d'un siecle & iusques à six vingts ans, qui est le dernier terme de la durée de l'homme.

Ainsi l'ame de l'homme, cette Royne incomparable, toute connoissante & toute diuine, établit sa principale residence en cette partie & se loge dans le ventricule gauche du cœur, où est le plus noble séjour ; C'est là sans doute qu'elle reside, puisque son premier & principal organe s'y rencontre, & qu'il est l'unique foyer de la chaleur. De là l'on doit conclure que le cœur est plus considerable que les autres parties principales, puisqu'il est tres-facile à se mouuoir sans cesse, iouissant d'une forme tres-noble & d'une qualité beaucoup plus efficace que la
froidure

froidure & l'humidité qui sont les qualitez du foye & du cerueau.

L' Ame donc se sert de la chaleur & du mouuement circulaire, non seulement pour la conseruation de la vie qui consiste particulièrement en son agitation perpetuelle & de tous les organes du cercle du milieu qui contient le cœur, les arteres, le diaphragme & le poumon. La chaleur naturelle & le mouuement circulaire sont faicts outre cela pour des subjects bien plus considerables, puisqu'ils donnent toutes les impressions necessaires aux organes des deux autres circuits, pour produire tant de fonctions excellentes. En sorte que la chaleur qui est allumée dans le cœur n'est pas restreinte aux actions de la vie proprement dite qui sont celles des organes du cercle mitoyen où est sa demeure. Cette diuine ouuriere gouverne de là comme de son throsne, elle faict aussi toutes les actions du cercle exterior qui contient les organes des facultez principales, puisqu'elle faict la sagesse, toutes les connoissances des sens, tous les mouuemens volontaires & qu'euidement la veille & le sommeil en dépendent, lors qu'elle se communique à ses organes par l'entremise du mouuement circulaire du sang & des esprits, ou qu'elle s'en retire.

Ce mesme mouuement faict aussi toutes les actions de la cuisine & de la nourriture au cercle inferieur, & mesme il entretient & augmente toutes les parties par la communication du sang qu'il perfectionne au plus haut point par tous les mouuemens ioincts ensemble.

L Es ouvrages les plus rares & les productions les plus excellentes se font toutes par le moyen de deux choses, sçauoir d'une matiere tres-propre, & d'un agent tres-adroit & tres-efficace pour la bien employer, le mouuement circulaire nous communique ces deux choses en un point de perfection si releué que personne n'en peut disconuenir, puisqu'il est euident que ce mouuement tres-accomplí conduit & distribué dans toutes les parties le sang qui est la matiere la plus souple & la plus parfaite, & qu'il communique aussi la chaleur & les esprits qui sont les plus nobles & les plus efficaces de tous les agens.

Cela faict voir aisément que c'est à bon droit que nous attribuons tant d'effets prodigieux au mouuement circulaire de la masse du sang & des esprits, puisque cette merueilleuse chaleur peut faire tout ce qui est capable d'estre faict, n'y ayant rien du tout qui soit au dessus de son pouuoir. D'ailleurs le sang est vn estoffe si souple & si traictable qu'il n'y a point de chef-d'œuvre si rare & si accompli, en la composition duquel il ne puisse entrer, & mesme tout seul & sans addition d'aucune

ART. 5.

Que l'ame produit tous ses effets par le moyen de la chaleur & du mouuement circulaire du sang & des esprits.

ART. 6.

Que le mouuement circulaire communique la matiere & l'ouurier de toutes les actions.

K

autre matiere, il est capable de composer des ouvrages faits de parties toutes contraires & de perfection aussi releuée qu'on se les pourroit figurer.

Ces raisons peuuent aisément conuaincre ceux qui connoissent tant soit peu les forces & la portée de la nature, c'est à dire de la chaleur naturelle, Et pour faire voir encore plus clairement cette verité faisons denombrement de toutes les actions qui se font en nous-mesmes, afin que par ce destail nous fassions plus euidentement paroistre que le mouuement circulaire est de grande importance dans la Medecine & dans la Philosophie naturelle.

Mais auant que d'entrer plus auant en matiere voyons si les influences du cœur & la chaleur qu'il enuoye dans les parties les plus esloignées sont capables d'y faire des actions toutes differentes de celles qu'il produit au milieu de nous-mesmes en son cercle particulier, ou s'il faut les attribuer à certaines vertus & forces particulieres des lieux où elles se font.

CHAPITRE II.

Du premier principe de toutes les actions qui se font en l'homme.

ART. I.
Que la chaleur est incapable de faire toutes les actions sans estre soustenuë d'une cause principale.

Ls'agit en ce lieu de descouvrir la premiere cause & l'origine de toutes les actions qui se font en nous, & de sçauoir si l'ame employe des qualitez qu'on appelle secrettes, à cause qu'elles sont imperceptibles à nos sens, ou si elle n'employe que le temperament & la chaleur des parties; & mesme si la chaleur naturelle estant seule, est capable de faire toutes les actions de la vie sans estre soustenuë d'aucune cause principale. Ce dernier sentiment est impie & directement contraire à la raison, puisque nous auons monstré que les qualitez sont incapables de s'esleuer & de paruenir à la production des substances; or le principe qui est en nous la premiere cause de toutes les actions, c'est celuy-là mesme qui nous produit & qui nous donne l'estre.

La chaleur de la nature particuliere & de sa propre force ne produit que de la chaleur, elle separe les choses dissemblables, parce que l'agitation où elle est sans cesse fait que les choses de semblable nature s'approchent facilement & s'allient d'elles-mesmes. Il est donc impossible que la chaleur seule qui est vne simple qualité, produise & compose

tant de parties si différentes, qu'elle y établisse vn si grand nombre de facultez, qui sont entierement contraires, qu'elle les tienne en leur deuoir & qu'elle les determine à tant d'actions si différentes.

Les productions dissemblables ne peuuent se raporter qu'à la diuersité de la matiere, ou des agens, Or la matiere de nos corps (qui est la semence) est vniforme & semblable en toutes choses, puisque la moindre partie peut faire vn homme, c'est pourquoy nous deuons inferer que la chaleur seule est incapable d'en produire tant de parties si différentes.

Il est impossible que l'admirable structure & l'incomparable arrangement des parties de l'homme, leur mutuelle dependance, & l'ordre qu'elles gardent tousiours inuiolablement entr'elles, se soit establi la premiere fois sans vne intelligence infinie. Et c'est vne chose également impossible que ce mesme ordre s'entretienne, par la suite de tant de generations continuelles, si l'ouurier, dont la main puissante a créé l'homme, ne luy communiquoit au dedans vn principe capable de conseruer ensemble tant de parties toutes contraires, & de les employer à tant d'actions différentes, pour vne mesme fin.

L'Ame est ce principe interieur qui a formé pour son vsage toutes les parties de nos corps, elle est la nature & la forme de cet admirable edifice, puisqu'elle nous faict tout ce que nous sommes & qu'elle nous distingue de tous les autres animaux par le moyen des principales facultez. C'est elle seule qui les releue toutes quand elles sont abatuës & presque entierement aneanties, comme nous les voyons en ceux qui reuiennent des extremes maladies & de l'agonie mesme, où il semble que l'ame est sur les leures & qu'elle n'a plus rien à faire que de sortir en expirant. Car s'il ya quelque reste de l'humidité radicale & que le cœur recoiue quelque rafraichissement fauorable, alors nous voyons que l'ame demeure & rentre insensiblement dans ses droits, elle se deffaict des humeurs qui l'acablent, elle repare ses facultez, & nettoyant tous ses organes elle recommence les actions qui sont conformes à son inclination naturelle.

L'Ame faict par sa vertu tres-efficace de mesme que la forme de l'eau qui repare sa froideur naturelle & chasse la chaleur qui l'a faict bouillir, puisqu'elle restablit vn homme mourant qui est tres-proche de l'estat & des qualitez d'vn cadaure, & tres-esloigné de celles d'vn homme en santé; bien que toutes les choses inclinent dauantage au deffaut qu'à ce qui est de plus parfait, & qu'il n'y a rien de plus defectueux que la mort. Il est aisé de voir que la mort est bien plus qu'vn simple changement de quelque degré de chaleur, & qu'il faut neces-

fairement vne cause principale pour composer l'homme & pour faire en luy tant de merueilles.

L'acte est plus que la puissance, & l'ame fait plus l'homme que le corps, puisqu'il ne se fait & ne s'entretient que par elle, car l'ame fait en nous avec vn mesme degré de chaleur, des parties, des facultez, & des actions entièrement différentes de celles que nous voyons aux autres animaux à qui nous pouuons estre plus semblables en cette qualité qu'aux autres hommes. Vn mesme degré de chaleur produit du bois, des feuilles & des fruiets en quelques plantes, il produit des os, des nerfs & d'autres parties en quelques animaux & en l'homme mesme; Or il est impossible qu'un mesme degré de chaleur produise tant de choses de si différente nature s'il n'estoit conduit par des principes interieurs tres-differens qui le determinent à des productions conformes à leur propre nature.

ART. 2.
Que le tempera-
ment & les qua-
litez secrettes ne
sont point des
causes principa-
les, non plus que
la chaleur.

LE temperament est moins propre que la chaleur seule à seruir de principe interieur en toutes les actions de la vie, puisqu'il n'est qu'un amas de qualitez dont la chaleur est la maistresse & qu'il faut que tout se reduise à l'vnité de principe. Le temperament ne peut pas releuer, ni reprimer les qualitez qui deperissent ou qui s'esleuent trop, la chaleur seule ne peut pas non plus elle mesme se releuer de l'aneantissement ni reprimer les excez, il faut vn principe arresté qui conserue ensemble toutes les qualitez du temperament & la chaleur mesme, comme nous voyons que la forme du poiure & de plusieurs choses semblables empesche que la chaleur excessiue ne les reduise en poudre. Ainsi l'excez de la chaleur n'est point contraire à la matiere, bien qu'il soit contraire à tous les animaux, ce qui fait voir qu'ils ont vn principe au dedans qui est tout autre que la matiere, que le temperament & que la chaleur.

Reste à sçauoir si toutes les facultez de l'ame consistent en la chaleur naturelle, ou en des qualitez imperceptibles à nos sens, qu'on appelle secrettes; & si le sang & les esprits reçoient des impressions qu'on appelle des caracteres de vitalité, d'animalité, & autres de mesme pour deuenir capables de faire toutes les actions de la vie. Pour moy ie ne puis estre de cette opinion, & on me pardonnera si j'appelle ces caracteres des refuges d'ignorance, puisque nous pouuons expliquer tous les effects de la nature par la connoissance de la structure des parties où ils se font & de la chaleur naturelle qui en est l'ouuiere.

ART. 3.
Que la chaleur
est le premier &

ARistote appelle la main l'instrument des instrumens, à cause qu'elle peut seruir & suppleer au deffaut des outils de tous les arts, & que

du sang & des esprits.

77

seule elle fait les actions des plus différentes machines. Je puis dire à plus forte raison que la chaleur est l'instrument des instrumens, puisqu'elle ne sert pas seulement à tous les arts, mais bien davantage qu'elle est l'unique ouuriere de tous les mouuemens de la nature & que seule elle agite tous les organes de nos corps & la main mesme.

le véritable organe de tous les organes de l'ame.

La chaleur donc est le véritable organe de tous les organes de l'ame, puisqu'estant seule & tres-simple elle gouverne tous les autres, elle leur sert de forme, de nature & de principe interieur en tous leurs mouuemens, elle est la cause vniue de tant d'actions différentes, & en un mot elle fait tout en toutes les parties. Et non seulement toutes les actions se font de mesme, mais aussi toutes les maladies & les symptomes qui les suiuent, car toute cette grande diuersité que nous voyons ne vient que de la différente conformation des parties qui seruent de subiect à la chaleur & aux humeurs.

Hipp. I de principiis f. 41 ab initio ad v. 10. & 11.

C'est vne chose si naturelle au feu & à la chaleur que d'agir & de se remuer sans cesse, qu'il n'y a que Dieu seul & ce noble element où l'acte & la puissance est vne mesme chose, faire & pouuoir faire tout, ce sont en eux des qualitez inseparables. C'est pourquoy la faculté vitale & les mouuemens de la vie ne different en rien du tout, l'acte est inseparable de la puissance, puisque la vie consiste en l'agitation perpétuelle de la chaleur influente qui se communique à tout le corps, & de celle qui demeurant fixe & tousiours allumée dans la propre substance du cœur, est sa forme & l'ouuriere de ses mouuemens infatigables. Celle cy n'est autre chose que la faculté vitale mesme, qui produit la chaleur influente & qui la communique à tout le corps par le moyen du mouuement circulaire du sang & des esprits, elle l'enuoye sans cesse par les arteres avec les excremens fumeux qu'elle rejette & le retire par les veines pour luy seruir de nourriture & de raffraichissement.

ART. 4.
Que la faculté vitale gouverne tout le corps & comment.

Les mouuemens qui ont des intermissions & des alterations considerables, dépendent tousiours d'un premier mouuement qui est regulier & perpetuel; Or toutes les actions de la vie ont de grandes intermissions & de notables inegalitez, il n'y a que le mouuement du cœur qui est vniforme & continuel, cet admirable mouuement est tousiours egal & produit indubitablement tous les autres.

Le battement des arteres & la respiration vont aussi tousiours de mesme durant tout le cours de la vie, puisque nous mourons aussi-tost qu'on les empesche, ou que nous deuenons incapables de les faire, à cause de la vicillesse ou de quelque maladie. De sorte qu'il n'y a point de mouuement qui soit plus egal, plus continuel & qui approche dauan-

rage des perfections du mouuement du cœur que le battēment des arteres, puisque c'est par son moyen qu'il gouuerne tout le corps, & qu'il aide à produire le mouuement circulaire, ayant la mesme efficace en l'homme qui est le petit monde que le tour du Soleil en l'Vniuers. Et neantmoins le mouuement des arteres se raporte à celuy du cœur, comme à sa cause principale & duquel il dépend en toutes choses; car il est euident qu'il en tire son origine, puisque si nous coupons vne artere, ou si nous la lions, la partie qui est au deffous de la ligature & qui est separée du cœur, demeure aussi-tost immobile & sans aucune agitation. Joinct que le mouuement des arteres cesse deuant celuy du cœur & à mesure que ce noble principe vient à manquer.

ART. 5.
Que le cœur de-
vient rond, s'ap-
petisse & se ra-
coureit en sa con-
traction.

LE cœur est composé de la mesme façon qu'un muscle tres-fort, dont la contraction se fait en se racourcissant & se retirant en soy-mesme, comme les muscles, ou comme toutes les parties creuses quand elles rejettent ce qu'elles contiennent. Le ventricule, la vessie du fiel, celle de l'vrine & la matrice s'estreignent de mesme & personne n'en doute; car toutes ces parties se referrent & s'estreignent, pour expulser ce qui est en leurs cavitéz, puisque leur fond s'approche de leur orifice qui s'ouure & se dilate au mesme temps qu'elles s'estrecissent.

La figure pyramidale du cœur se change en rondeur, sa base s'eflargit, ses vaisseaux se dilatent, & ses ventricules s'estreignent, afin de rejeter vne partie du sang & des esprits qu'ils contiennent à chaque fois que sa pointe s'approche de sa base & qu'il se referre. Ainsi la faculté vitale fait en mesme temps & d'un mesme mouuement la contraction du cœur & la dilatation de toutes les arteres, à cause de leur differente conformation; car la contraction du cœur se fait en se racourcissant, ce qui ferre le fond de ses ventricules & dilate leur orifice & les vaisseaux qui y sont attachez.

C'est vne chose euidente que les arteres se remplissent & se dilatent lorsque le cœur se referre, puisqu'elles reçoient le sang qu'il rejette de ses ventricules en sa contraction, & que ses vaisseaux se referrent quand il se dilate, puisqu'il attire le sang qui les eslargit.

Toutes les parties creuses se referrent d'un mesme mouuement qu'elles dilatent leur orifice, & personne n'a dict que l'accouchement se fait par deux actions differentes, lorsque le fond de la matrice se referre & s'approche de son orifice qui se dilate en mesme temps qu'elle rejette ce qu'elle enferme, donnant la naissance à l'enfant.

La dilatation sans doute est plus familiere à ces parties que la contraction, puisque c'est par son moyen qu'elles attirent les matieres &

qu'elles en ont la iouissance; & bien que ces mouuements contraires se fassent tous deux par la nature, les parties neantmoins inclinent dauantage à se dilater qu'à s'estreindre, puisque nous les trouuons apres la mort toutes eslargies. Ainsi nous voyons le cœur en sa dilatation qui est en sa figure lōgue & pyramidale, & on peut remarquer qu'il occupe moins de place en sa contraction, parcequ'il s'appetisse en se racourcissant, lorsque ses fibres qui sont les filamens charnus qui le composent se referrent de toute part. L'ebullition nous fait voir clairement en quoy consiste la contraction du cœur, puisqu'elle l'arondit & l'appetisse faisant retirer toutes ses fibres.

Enfin le cœur frappe au costé gauche en mesme temps que l'artere du poignet se dilate; Or il est impossible que ce bättement se fasse que par la dilatation de la grande artere & de l'orifice du ventricule gauche, lors que le cœur se racourcit & se referre, puisqu'il est situé iustement au milieu de la poitrine; & partant les arteres se dilatent lorsque le cœur se referre.

CHAPITRE III.

Que le cœur est la cause de toutes les actions naturelles.

A PRES auoir traité tout au long des vtilitez du mouuement circulaire qui sont communes à tout le corps, nous auons en suite aduancé plusieurs diuisions tirées de son subject & de ses autres causes. Il reste à present que nous venions en particulier à tous les aduantages que chaque partie reçoit de ce mesme mouuement circulaire, & que nous faisons voir que toutes les actions en dépendent. Nous auons commencé par les parties du cercle du milieu dont la preuue est euidente, puisqu'elles en sont les principales causes & le subject immediat, elles seruent toutes au rafraichissement du cœur & au mouuement circulaire.

Continuons maintenant par les parties du cercle inferieur, où la communication de la chaleur & des esprits est tres-necessaire; puisqu'elles nourrissent tout le corps & que la digestion des alimens & toutes les coctions ne se font iamais mieux, qu'ou la chaleur est plus abondante. Car la force de la chaleur vnit ensemble tout ce qui est vtile & semblable à nostre nature pour en faire du sang, & separe en des lieux conuenables ce qui nous est contraire, afin de l'expulser comme excrement.

ART. I.
Que le mouuement circulaire est tres-vtile aux principales fonctions du bas ventre.

nuisible. Le mouuement circulaire est tres-vtile à ces deux choses, parcequ'il communique la chaleur, & que les vtilitez qui sont communes à tout le corps sont beaucoup plus necessaires au bas ventre qu'en aucune autre partie, puisqu'il est tres-subject à la pourriture & que la separation des excremens & la distribution de l'aliment sont de ses principales fonctions. La nature donc a mis plusieurs arteres en toutes les parties du bas ventre, parcequ'elles seruent à la coction des alimens & comme d'une cloaque à tout le corps; elle en a fait vn plus grand nombre où la pourriture est à craindre, à cause des humeurs vitieuses qui s'y amassent, elle est si aduisée qu'elle ne manque iamais de mettre le remede où est le mal.

On dira que le foye n'en reçoit que de tres-petites & qui se perdent en sa partie creuse, mais on doit remarquer que les arteres se communiquent en cette partie, parcequ'elle est plus encline à la pourriture & qu'elle fait la separation des excremens qu'elle rejette.

Ioinct que la nature conserue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conseruent la vie, elle les separe toutes en des lieux differens dont le cœur est le maistre. Le foye est la source de l'humidité gracieuse, il est le reseruoir de cette qualité qu'il possède en eminence & sans aucun meslange de celles du cerueau, les qualitez du cœur mesme n'y sont receuës qu'à cause qu'elles sont absolument necessaires & que sa chaleur est l'ouuriere, ainsi le foye n'a que deux nerfs tres-menus qui se perdent en la membrane qui l'environne & des arteres tres-petites.

ART. 2.
Des qualitez du
cercle inferieur
& des vaisseaux
qui le composent.

L'Artere splenique, la coeliaque & les mesenteriques se communiquent à toutes les parties du bas ventre, qui reçoient aussi les rameaux de la veine porte & composent toutes ensemble le cercle inferieur qui respond à celuy de la Lune en ce grand Vniuers; puisqu'elle engendre & corrompt toutes choses par son extreme humidité, & que le cercle inferieur en fait autant en l'homme qui est le petit monde.

Le bas ventre est vn reseruoir de toutes les humiditez, il les cuit & les reçoit toutes, il a ses flus & ses reflux, puisqu'il enuoye par tout le corps les agreables humiditez & qu'il reçoit aussi de mesme les superfluites des parties, ces flus & reflux s'entresuiuent & se font continuellement l'vn apres l'autre.

Comme le Soleil agite la mer & produit de son sein tous les fleuves, elle les accueille derechef les receuant dans ses abysses, car ils y coulent sans cesse de toutes les parties de la terre de qui la fecondité se conserue, comme la pureté de la mer, puisqu'elle rejette les ordures
par

par l'agitation de ses eaux. De mesme le ventre inferieur, qui est la mer du petit monde, reçoit sans cesse & renuoye les humeurs avec vicissitude, le cœur est le Soleil qui les promene & qui les purifie par le moyen de sa chaleur & du mouvement circulaire, c'est luy qui les nettoye de leurs impuretez & qui separe les superfluitez vicieuses en des lieux differens.

LA rate attire d'une mesme force les humeurs les plus grossieres aussi bien que les plus subtiles, parceque ces deux extremitez sont vicieuses; car en toutes les coctions il y a deux sortes d'excremens tout contraires, puisqu'il y en a toujours vn qui est sec & vn autre qui est humide & aqueux. Le ventricule est le lieu où se fait la digestion qui est la premiere coction qu'on appelle Chylose, il fond & liquefie les alimens les plus solides, il les mesle exactement avec le breuuage & ne fait de tout qu'une liqueur, estant aidé des deux foyers qui l'environnent. Le cœur donne de la chaleur & de considerables arteres à la rate, parcequ'elle est vn des foyers du ventricule & qu'elle embrasse son fond du costé gauche, ayant plusieurs ouvertures evidentes par où elle attire toute l'humidité superflüe, iusqu'à ce que le chyle ait acquis vne mediocre consistence.

Le foye qui touche du costé droit le ventricule est son plus considerable foyer, puisqu'il est composé d'une humeur tres-douce & tres-exquise & que les parties sont plus parfaites qui aprochent davantage des qualitez de sa substance, dont les vertus le rendent capable d'estre la source des humiditez nourrissantes. Le foye n'attire pas les humeurs par sa grande chaleur, ni par sa figure, ni mesme par le seul mouvement de ses arteres, puisqu'elles sont tres-petites, elles sont aidées par la similitude des substances; car ce qui est de plus semblable à sa substance & qu'il attire plus auidement, c'est aussi ce qui est de plus delicat & plus agreable à la bouche, au cœur & à tout le corps.

IL n'y a point de partie qui ait les forces d'attirer & d'expulser si efficaces que le cœur, puisque toute sa structure & la conformation de ses ventricules y est tres-propre, que sa chaleur est tres-abondante & que ses mouvemens sont continuels; en sorte qu'il est tout fait pour attirer les rafraichissemens & pour communiquer à tout le corps les facultez d'attirer & d'expulser, par le moyen de ses arteres. Les parties donc recoiuent les arteres & les influences du cœur selon qu'elles doiuent plus ou moins attirer & renuoyer le superflu; c'est pourquoy le foye n'en a que de tres-petites qu'il reçoit en sa partie creuse, parcequ'elle a plus besoin des facultez d'attirer les alimens & d'expul-

ART. 3.

Que l'attraction des excremens est difficile, & que celle de l'aliment est aisée.

ART. 4.

Que les facultez d'attirer & d'expulser dependent du cœur & de la quantité des arteres.

L

fer le superflu. La rate reçoit aussi les arteres en sa partie creuse, mais à cause que les humeurs qu'elle attire sont contraires & tres-differentes, elle en a d'autant plus grande quantité que le foye en a moins que toutes les autres parties à proportion de sa grandeur.

Les reins qui attirent & separent la mesme humidité que la rate, ont aussi des arteres en la partie creuse à proportion, puisque les emulgentes sont fort grosses & se voyent en quelques subjects iusqu'au nombre de trois en vn mesme rein. La circulation du sang se fait euidemment en cette partie, puisqu'il faut necessairement que la veine emulgente le remporte, apres qu'il est nettoyé de ses serositez qui se coulent à trauers la substance du rein dans le bassin qui se discharge aux vretes, estant impossible qu'il se consume tout à la nourriture d'une si petite partie. Nous voyons en tout le reste du bas ventre vne plus grande quantité d'arteres qu'aux autres lieux, parcequ'elles seruent toutes à tirer les humeurs, à les cuire, à les distribuer, à separer les excremens & à les expulser qui sont des actions dépendantes de la chaleur & des esprits que le mouuement circulaire communique. Ainsi le grand nombre d'arteres que nous voyons au mezentere & aux boyaux empesche la pourriture, digere le chyle & le fait monter à la veine porte & au foye, puisqu'elles donnent le sang & les esprits qui le font couler aisément.

ART. 5.
Que toutes les
actions du bas
ventre dépendent
du cœur.

LE cercle inferieur a deux fonctions principales & qui luy sont particulieres, la premiere est de cuire les humeurs, & la seconde de separer les excremens & de les rejeter; nous auons monstré que le cœur les communique toutes deux par le battement des arteres, qu'il a formé des lieux propres à les recevoir & leur donne les forces d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu. Nous auons dict aussi que les trois circuits se communiquent, & qu'ils dépendent tous de celuy du milieu qui tire sa matiere du cercle inferieur, où toutes les humeurs se font & se corrompent; en sorte que tant s'en faut que les deux autres cercles attirent avec le sang les humeurs vicieuses, que celles qui s'y corrompent se rejettent tousiours au cercle inferieur, puisqu'il a les conduits & les esgouts de tous les excremens.

L'artere splenique, la coeliaque & les mezentériques sont les conduits qui portent les superfluites de tout le corps aux esgouts du bas ventre, où elles font des maux de cœur, des palpitations & d'autres accidens si on ne les rejette; leurs euacuations s'appellent generales, parcequ'elles deschargent tout le corps. Les maladies se forment toutes au cercle inferieur par la corruption des viandes que nous prenons mal à propos, ou par la suppression des excremens, & ne deuiennent iamais

dangereuses qu'après que la force de la nature qui a coustume de rejeter les excréments, estant vaincüe par leurs pernicieuses qualitez, ils s'affermissent ou se transportent aux autres circuits où ils font les desordres que nous en voyons arriuer, puisqu'ils offencent les parties principales.

Ainsi le mouuement circulaire facilite la distribution de l'aliment & la separation des superfluités de tous les circuits, puisque le sang des arteres se deffaiët de ses impuretez aux esgouts du bas ventre, & remporte le chyle en son retour, par les veines mesaraiques & par les autres rameaux de la veine porte iusqu'au foye & à la rate, pour y estre entierement purifié & rendu propre à seruir au cœur & à toute l'oeconomie de la nature. Car le chyle se conuertit en sang & se nettoye de tous ses excréments dans le foye, puisqu'il est la source des agreables humiditez, ne souffrant rien du tout de sec & de terrestre, & que nous voyons au dessous de luy tous leurs esgouts; Ioinët que le cœur n'attire que le plus pur & le plus humide, pour seruir de remede en ses ardeurs extremes; c'est pourquoy ce qui est d'impur & de grossier demeure & s'arreste au bas ventre pour estre rejetté.

Reste à parler de la circulation du sang qui se faiët aux vaisseaux spermatiques, où nous voyons les mutuelles embouchures des veines & des arteres en plus grand nombre & beaucoup plus frequentes qu'en aucun autre lieu, puisqu'ils s'vnissent entierement & que de deux vaisseaux qui preparent il ne s'en faiët qu'un. Il n'y a pas lieu de douter que la circulation ne se face en ces vaisseaux, auparauât qu'ils s'vnissent ayans des embouchures si frequentes, & que l'action veneriene & la semence ne dépendent du cœur; puisque la chaleur & les esprits qu'il enuoye sont les ouriers qui la font & qui luy seruent de forme & de principale matiere, comme nous l'auons faiët voir amplement en nos obseruations Anatomiques.

CHAPITRE IV.

Que le cœur est la cause de toutes les actions animales.

A PRES auoir traité de tous les mouuemens du cercle du milieu & de ceux des parties du cercle inferieur, reste à parler des actions eminentes qui se font en celuy du dehors qui dépend du cerueau, puisqu'il est le principe des mouuemens volontaires, des actions sensitiues & de celles que nous appellons principales. On se peut aisément per-

ART. I.

Raisons de douter si le cœur est la cause des actions du cerueau.

L ij

Arist. 1. 7. phyl.
textu 20 & 1. 1. de
anima textu 48.

suader que le cœur n'est pas la premiere cause des fonctions du cerueau, puisque ces deux parties sont entierement contraires en leurs qualitez, & que le mouuement & l'agitation continuelle qui est ordinaire au cœur est tres-pernicieuse au cerueau; Ioinct que la tranquillité est si necessaire aux actions de la sagesse, que la science mesme prend son nom du repos. Et bien dauantage il semble que ces deux parties sont entierement indépendentes & detachées l'une de l'autre, puisque le cœur ne reçoit point de nerfs & qu'il n'y a point du tout d'arteres en la substance du cerueau.

Et neantmoins si nous penetrons plus auant dans les secrets de la nature sans nous preoccuper de vaines aparences, nous reconnoissons que le cœur est la premiere cause des actions du cerueau, comme de toutes les autres. Et que la nature conserue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conseruent la vie & qu'elle les separe en des lieux differens hors du meslange des qualitez contraires.

ART. 2.
*De la distribu-
tion des arteres
au dedans de la
tête.*

Nous remarquerons aussi que le froid fait sa residence au cerueau, & que l'artere carotide qui se communique à la teste pousse vne de ses branches au dedans du crane pour fournir le sang, la chaleur & les esprits au cerueau: Cette artere se diuise aussi-tost en vne infinité de rameaux qui s'entrelassent & se respendent de tous costez, sans neantmoins qu'il y en ait aucun qui penetre en la substance. Car nous voyons que dans les petites cauités mesmes qui sont en la surface interieure de l'os qui soustient le cerueau de l'homme, les rameaux de l'artere vont obliquement l'un sur l'autre & forment par leur implication mutuelle vn lassis qui merite le nom de merueilleux, puisque la veüe mesme descouure qu'il est fait pour quelque subiect considerable.

L'artere ceruicale qui est fort petite fait vn circuit bien plus grand, puisqu'elle monte par de petits trous qui sont formez dans les eminences des os du col, afin que l'esprit vital s'y tempere & que se communiquant plus obliquement ses mouuemens deuiennent moins impetueux. Cette mesme artere penetre aussi le derriere de la teste & se coule entre l'os & la dure mere, pour se ioindre à vn rameau de la carotide & percer la dure mere ensemble, à la base du cerueau, où elles forment vn second lassis qui se grossit de quelques veines produites de la sinuosité de la dure mere qui est au milieu du cerueau.

Ces deux vaisseaux differens s'unissent par des embouchures mutuelles, en sorte que le sang est enuoyé premierement en cette sinuosité du milieu qui l'attire & qui le communique à celle qui est au dessus

& aux deux laterales, pour se respandre en forme de rosée par de petites veines en toutes les parties de la substance. Ce qu'il y a de superflu se renuoye par les veines iugulaires en la veine caue qui le communique à la cavitè droite du cœur, pour son principal rafraichissement. Ces mesmes vaisseaux s'entrelassent & se meslent encor bien dauantage au dessous du troisieme ventricule où ils montent afin d'y former le lassis appellé choroide qui se diuise en deux parties, pour se distribuer aux deux ventricules qui sont en deuant & au dessus du cerueau.

Hipp. purg. meth.
nostr. f. 14.

LA Nature se sert de cette merueilleuse industrie dans la distribution qu'elle faiçt des arteres en toutes les parties de la teste, parce qu'il est absolument necessaire que le cerueau qui est le lieu du froid & la source des humiditez pituiteuses, reçoie les esprits du cœur en grande abondance, pour se garentir de la pourriture & de la mort, & pour faire tant d'actions excellentes. Mais parceque leurs qualitez sont entierement contraires à celles du cerueau & que l'agitation continuelle est tres-pernicieuse aux actions principales, la mesme nature a faiçt vne infinité de petites arteres qu'elle communique obliquement entre le crane & la dure mere, au lieu de plus grosses en petit nombre, afin que les esprits estans ainsi partagez, ils se puissent plus facilement moderer par l'attouchement des parties de qualitez contraires.

ART. 3.
Quel impetuositè
des esprits se mo-
dere aux ventri-
cules du cerueau.

Et quant aux arteres qui montent iusqu'aux deux ventricules qui sont au dessus du cerueau, elles vont encor beaucoup plus obliquement & s'entrelassent vne infinité de fois, afin d'affoiblir la chaleur & d'arrester l'agitation des esprits qui sont receus en ses ventricules comme en des grottes rafraichissantes où leur impetuositè se modere. Les arteres de ce lassis se rendent beaucoup plus deliées qu'aux autres lieux, afin que les esprits en sortent & se respandent plus aisément dans les ventricules, où ils reçoient toutes les qualitez du cerueau; Ioinçt que le meslange de l'air, que les deux cavitèz qui sont au dessus attirent sans cesse en respirant, aide beaucoup à les temperer.

Ainsi par cet admirable artifice la grande quantité des esprits qui est enuoyée du cœur au cerueau n'y faiçt aucune agitation vehemente & conseruant sa pureté elle y reçoit vne tranquillité si fauorable, qu'elle met l'ame en l'estat de iuger de tous les mouuemens de la nature; car il est impossible qu'elle discerne les impressions estrangeres si elle-mesme en est agitée, puisque ce qui paroît au dedans empesche la communication des especes & le discernement des choses qui sont au dehors.

ART. 4.
Que les mouue-
mens du cerueau
dépendent du
cœur.

Nous auons dict qu'en tous les mouuemens il y en a tousiours vn premier d'où les autres dependent, que le cœur est en nous le premier principe de celuy d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu, & que les parties reçoient les arteres & leurs salutaires influences selon qu'elles doiuent plus ou moins faire ces mouuemens. Or ces deux mouuemens se font au cerueau comme au cœur, lorsqu'il se dilate & qu'il se referre; parcequ'ils ne peuuent attirer vne suffisante quantité de matiere ni communiquer les esprits à tout le corps sans des agitations remarquables. Nous auons dict aussi que le cœur est fait le premier & qu'il aide à produire le reste des parties où il entretient la chaleur en ses agitations continuelles: puisque les parties spiritueuses & subtiles y seruent de forme, de temperament & d'ouurier contenant les vertus de tout le corps, & que la faculté vitale est celle qui les gouuerne routes, comme elle est la cause de leur premier établissement.

C'est la nature de la flamme & de l'esprit vital de se dilater sans cesse & de se referre; c'est pourquoy les esprits enuoyez du cœur estans respandus en grande abondance dans les ventricules du cerueau, qui sont tout ajustez pour se dilater & se referre aisément, il n'y a pas lieu de douter qu'ils n'y produisent la continuelle vicissitude de ces deux mouuemens que nous voyons. Et lorsque le cerueau se dilate le plus subtil des esprits est attiré des arteres du lassis choroide en sa propre substance, pour y faire toutes les actions principales; le reste est enuoyé par les nerfs en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires, lorsqu'il se referre & que ses cauitez s'estrecissent. La grande diuersité de conformation qui se rencontre en ces parties, fait seule toute cette admirable variété de fonctions qui paroît au circuit exterieur; encore que les esprits qui en sont les ouuriers ne different en aucune chose & qu'ils soient tous de semblable nature.

Hipp I de princi-
piss f. 10.

Le cœur donc fait toutes les actions en l'homme par le moyen des esprits qu'il enuoye, de mesme que le Soleil qui est le cœur du monde produit tous les effects de la nature par les rayons de sa lumiere; & bien dauantage le cœur enuoye ses qualitez par des conduits tout euidens en des parties qui ont vne mesme ame & qui tiennent leur premier établissement de ses salutaires influences, au lieu que le Soleil communique les siennes par des moyens imperceptibles, à des choses qui se font & qui se gouuernent par des natures differentes.

ART. 5.
Que le sommeil &
toutes les actions
des sens dépen-

Qvant à ce qui regarde les sens & les mouuemens volontaires il est euident qu'ils dependent du sang & des esprits portez par les arteres, puisque ces actions se font toutes à l'instant qu'ils se communiquent

à leurs organes & qu'elles cessent aussi-tost qu'ils s'en retirent. Car le sommeil n'est autre chose qu'une priuation des sentimens qui vient de ce que la chaleur & les esprits se retirent des organes des sens & du circuit extérieur en celui du milieu, où ils travaillent à la coction des humeurs & à la perfection du mélange. C'est pourquoy les extremités & toutes les parties du dehors sont froides en ceux qui commencent à dormir, & le mouvement circulaire y est si foible que le battement des arteres est presque imperceptible. Et bien dauantage la respiration se fait si grande & si frequente en ceux qui dorment de profond sommeil, que l'air eschauffé qu'ils rejettent par la bouche & par les narines, fait vn bruit considerable, à cause que le sang & les esprits estans ramassez au circuit du milieu qui se fait au poumon, ils ont besoin d'une bien plus grande abondance d'air pour les temperer; & mesme on voit qu'ils l'attirent & qu'ils le rejettent plus souuent & en bien plus grande quantité que ceux qui sont esueillez, où le battement des arteres est vehement, parceque le sang & les esprits estans respandus au circuit extérieur elles rejettent les vapeurs fumeuses en abondance.

Les exercices violens, la cholere & la pluspart des autres mouuemens de l'ame attirent la chaleur aux organes des sens, & font couler le sang & les esprits au cercle du dehors avec tant de vitesse qu'ils entretiennent ceux qui y sont enclins en des veilles continuelles; car il est impossible que le sommeil vienne que la chaleur & les esprits affoiblis ne se retirent, puisque les veilles ne se font iamais que par la presence & l'agitation de la chaleur aux organes des sens. De là vient que toutes les choses qui font dormir arrestent les mouuemens des humeurs, elles adoucissent leurs vehementes qualitez, & les font couler au dedans; ainsi la nourriture endort, parcequ'elle rappelle la chaleur en l'estomach pour faire la digestion, le pauot, le nenuphar & tout ce qui raffraichit fait de mesme, parcequ'il arreste les mouuemens impetueux de la bile & du sang. Tout ce qui dissipe les esprits fait aussi le sommeil, comme l'excez du travail, la saignée, la tristesse & la continuation de veiller; toutes les choses qui destournent les esprits des organes des sens, qui les occupent ou qui bouchent les passages prouoquent le sommeil de la mesme façon.

C'est pourquoy nous deuons conclure que le cœur est la cause de toutes les actions des sens & des mouuemens qui s'en ensuiuent, puisqu'il communique la chaleur & les esprits à leurs organes qui agissent aussi-tost qu'ils les reçoient, & qui demeurent entierement oisifs & inutiles, lorsqu'ils viennent à se retirer aux circuits du dedans.

*dent du mouue-
ment circulaire.
Hipp. l. i. de dia-
ta f. 86. v. r.
l. 6. Epid. sect. 5.
f. 117. v. 29.
Hipp l. 6. Epid. f.
111. v. 30.*

CHAPITRE V.

Que le cœur est la cause de toutes les actions principales.

ART. I.
*Que la sagesse
 consiste en la con-
 stitution natu-
 relle du sang que
 le cœur enuoye,
 & principalemēt
 en la moderation
 du mouuement
 circulaire.
 l. de Ra. i. b. f. 1. 1.
 v. 9 & l. 1. de mor-
 bis f. 39. v. 11. &
 seq.*

Reste à present que nous parlions des actions tres-releuées des principales facultez, lesquelles dépendent toutes des influences du cœur & de la chaleur, puisqu'elle est l'vnique ouuriere de toutes les actions de la nature. Nous dirons donc avec Hippocrate qu'il n'y a rien qui contribuë dauantage à la perfection des actions & à la sagesse mesme, que le sang & les esprits, lorsqu'ils conseruent la constitution naturelle & le temperament qu'ils ont acoustumé de receuoir dans le cœur. Or cette constitution consiste en trois choses, sçauoir aux qualitez du sang, en sa consistence & en ses mouuemens ordinaires; car si le sang vient vne fois à s'alterer en ses premieres qualitez, ou s'il se depraue en celles d'où sa consistence depend, ou bien si le mouuement circulaire dont la masse est sans cesse agitée se change en quelque chose, alors on voit que tout le corps & l'esprit mesme en souffre des changemens estranges.

En sorte que si le mouuement circulaire s'arreste ou se diminuë, comme au sommeil, ou le refroidissement du sang le fait couler bien plus lentement que de coustume, le corps s'apefantit & s'abat, les parties se laissent aller à leur pesanteur naturelle, tous les sentimens se deprauent & les yeux mesme cuisent & s'apetissent à cause de la retraitte de la chaleur & des esprits visuels; & bien dauantage les actions principales se changent entierement, & les songes, qui sont des connoissances estrangeres, en occupent la place. Que si au contraire ce mesme mouuement deuiet plus vitte & plus frequent que d'ordinaire, la sagesse & le veritable discernement des choses se diminuë; ainsi l'on voit que l'yvrongnerie change toutes les fonctions de l'esprit, à cause que le vin produit en peu de temps vne grande abondance de sang qui coule plus impetueusement que de coustume. Car les esprits animaux estans broüillez & confondus par la chaleur & les fumées du vin, les images des objects se troublent aussi de mesme, puisque les esprits les representent à l'ame, & seruent de miroirs pour les faire paroistre; c'est pourquoy ceux qui sont yures esperent de grands biens que les personnes sages n'oseroient se promettre, & ne prennent pas garde aux miseres presentes, dont ils sont accablez.

On peut dire que les ieunes gens ressemblent aucunement à ceux qui
 sont

du sang & des esprits.

89

sont yvres, à cause de l'abondance du sang qui domine en cet âge & qui se porte aisément au circuit extérieur & à la teste, où il fait vn trouble continuel & vne agitation toute semblable à celle qui vient de la chaleur & des fumées du vin. Il en est de mesme de ceux qui habitent aux pais froids, où l'on engendre vne bien plus grande quantité de sang, qu'aux regions chaudes, à cause de l'antiperistase & de la retraction de la chaleur au dedans des entrailles. C'est pourquoy nous voyons que ceux qui sont ieunes sont bien moins aduisez que les vieillards, & que ceux qui demeurent aux regions froides le sont bien moins que ceux qui habitent en celles qui sont chaudes, à cause de la chaleur & des esprits qui s'agitent sans cesse au circuit de la teste & des sens. Et c'est pour cela mesme que les peuples Septentrionaux, ne conceuans pas les perils, sont bien plus temeraires & plus hardis que ceux qui naissent en Affrique ou en Asie & aux autres contrées du midy. Ainsi presque toutes les passions respandent le sang au circuit extérieur, & c'est pour ce subiect qu'elles diminuent le iugement & qu'elles offusquent les veritables lumieres, lorsqu'elles sont vehementes; car quelquefois la colere renuerse la raison de son throsne & nous fait faire des actions de fureur.

L'exercice porte le sang au dehors, & y rend le mouuement circulaire d'autant plus vîte que l'exercice est violent, & pour ce subiect tous les sens sont bien moins assurez en leurs connoissances quand le corps est en action que lorsqu'il est arresté; & mesme pour ce subiect toutes les actions de l'esprit deuiennent plus accomplies par le repos, puisque la science en prend le nom, & que la nuit donne conseil à cause de la tranquillité. De là toutes les affaires d'importance se traittent assis, & de là mesme on dit que toutes les resolutions qui se prennent en courant sont imparfaites, & que les hommes sont bien sages, dont tous les mouuemens sont moderez.

Hippocrate n'a pas eu de moyen plus euident pour expliquer les actions de l'esprit & des sens, que le meslange des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicat & vn mouuement circulaire, tousiours egal & tres-moderé. Or ce meslange consiste principalement en l'union tres-estroitte des deux premieres qualitez, qui sont les moins agissantes & que nous appellons passiués, parce que toutes les connoissances se font en receuant les images & les impressions des objets; c'est pourquoy les homes les plus illustres en sagesse se font & se composent du meslange d'vn feu celeste & si moderé, que sa douceur

Arist sect. de tem.
per. regionum
probl. 8. tum duo-
bus postremis.

Arist. 1. 7. Phys.
textu 20.

ART. 2.

*Du meslange
du temperament
qui fait la per-
fection de la sa-
gesse.*

Et l. 1. de dixta f
88. v. 40. & seq.

M

semble produite de quelque humidité naturelle, qui s'vnit & s'allie tres-estroittement avec vne eau si pure & si bien digerée, qu'elle s'arreste & se determine aussi facilement que si de sa propre nature elle auoit quelque secheresse. Car bien que ces deux elemens se voyent contraires en toutes choses, ils ont pourtant affinité dans ces deux qualitez passiuës, qu'ils se communiquent encore reciproquement, pour atteindre à la plus parfaite vnion, tellement que de cette heureuse alliance se fait vn ouurage excellent, puisque ce feu tres-doux ne dissipe point l'humidité de son eau qui est si bien cuite & si digerée, qu'elle n'a pas besoin d'aucune agitation nouvelle pour deuenir plus accomplie. Ces elemens vnis ensemble ne manquent d'aucune chose estrangere & sont capables de iuger de tout ce qui est au dehors, car estans parfaitement alliez, ils demeurent presque entierement immobiles; au lieu que n'estans que meslez, ils agissent sans cesse & souffrent reciproquement l'un de l'autre. Ainsi la tranquillité de cette eau luy fait receuoir aisément toutes les qualitez estrangeres & les images des objets, qu'elle represente fidellement à l'aide de sa netteté, puisque les choses tres-pures reçoient & representent facilement iusqu'aux moindres impressions.

L'ame donc deuiet clairuoyante employant des esprits tranquilles & arrestez, puisque la vitesse des mouuemens efface & confond les especes. C'est ce qui oblige la nature à faire le cerueau d'un temperament plus froid, & à loger les organes des sens hors du mouuement, puisqu'il faut qu'ils soient en repos pour iuger avec assurance de tous les mouuemens de la nature. Quo si ce temperament, tres-vtile aux actions de la sagesse, s'altere en quelque qualité capable d'affoiblir ou d'accroistre les forces de l'un des deux principes, on voit naistre aussi-tost vn desordre qui produit d'estranges folies; car il est impossible de deschoir de cette perfection tres-eminente sans tomber en vne extreme confusion.

ART. 3.
*Que le meslange
 ou l'eau surmonte
 n'est pas propre
 aux actions de
 la sagesse.*
 Ex l. i. de dixtaf.
 39. pene integro.

ET mesme on voit que si l'eau surmonte vn peu le feu dans le meslange, les hommes en naissent bien moins sages & clairuoyans que les premiers, parceque le feu se ralentissant par la pesanteur de son eau & se portant trop laschement en son mouuement circulaire, il ne va qu'imparfaitement & trop foible au circuit exterior, où sont les organes des sens. Ces hommes-là sont grossiers & s'attachent à ce qu'ils pensent, & neantmoins s'ils gardent vn bon regime ils deuiennent plus prompts & plus aduisez qu'ils ne le sont de leur nature; il faut donc qu'ils se nourrissent d'alimens chauds & secs & qu'ils les prennent en mediocre quantité, crainte de la plenitude;

du sang & des esprits.

91

& mesme ils doiuent se garder de la luite & des frictions, afin que les veines ne se dilatent & ne s'emplissent trop, ce qui retarderoit le tour du sang & des esprits; & au contraire il faut qu'ils facent tout ce qui est capable de rendre ce tournoyement plus prompt, comme la course & tous les exercices; & mesme qu'ils se faent vomir pour mieux vuidier les excremens qui corrompent la nourriture & se coulent dans les veines, où ils empeschent les passages & les promenades du sang.

Que si l'eau surmonte dauantage le feu dans le meslange, le tournoyement du sang en est aussi plus court, puisqu'il ne s'estend pas entierement iusqu'aux sens, à cause de sa tardiueté, car l'ouie & la veuë qui sont des sens subtils se font d'eux-mesmes subitement; Or l'attouchement & le goust sont plus lents, c'est pourquoy ces gens-là ne les ont pas moins bons que les autres personnes, encore qu'ils ayent l'ouie & la veuë bien pires, à cause de la foiblesse du mouuement circulaire. v. 29. & seq.

Que si l'eau surmonte encore le feu de beaucoup plus, on-voit naistre des hommes de ce meslange qui sont naturellement en cette espede de manie qui vient de la tardiueté du mouuement circulaire & de l'engourdissement des esprits, puisqu'ils pleurent continuellement sans subiect, ils s'effrayent de leur ombre & s'affligent de choses qui ne le meritent pas; & au contraire ils prennent plaisir à celles qui sont mauuaises ou ridicules. L'antimoine donc & l'hellebore sont fauorables à ces gens-là, & principalement si on les employe apres les estuues & les parfums; & mesme le tabac en fumée leur est vtile, parcequ'elle entre dans le poumon qu'elle desseiche & subtilise, en sorte que le tournoyement du sang & des esprits s'y faict plus aisément. v. 33. & 34.

LE feu surmonte plus souuant que l'eau dans le meslange qui faict la naissance de l'homme, parceque c'est à cause de l'abondance & de la pureté de la chaleur qu'il est le plus parfait des animaux; & c'est pour cela mesme que ceux qui naissent d'un meslange où le feu predomine ont l'ame clairuoyante & la santé parfaite, puisqu'ils discernent aussi-tost les obieets, & que le mouuement circulaire ne se faict point si vitte qu'ils ne demeurent fermes en leurs pensées, si bien que ces hommes-là sont accomplis, & le peuuent deuenir dauantage en fuyant les excez. ART. 4.
Que le meslange
ou le feu surmonte
est difficile à
conseruer.
Ex l. 1. de dieta
l. 89. & 90.

Que si les qualitez du feu l'emportent de beaucoup au dessus de celles de l'eau, le tournoyement du sang en est plus prompt & les esprits se portent avec plus de vitte aux organes des sens, & toutes les actions sont plus parfaites: Parmi ces natures de feu il y en a qui sont

M ij

aussi chaudes que la nature humaine le permet, ayant les sentimens & les mouuemens des humeurs & des esprits tres-prompts, de sorte mesme qu'ils ne dorment iamais profondement & sans estre inquietez de songes. La nourriture de chair, le vin & tout ce qui eschauffe & l'embonpoint mesme les fait tomber en des extrauagances; à cause de l'excez de la chaleur qui s'attire à la teste, ayant surmonté l'humidité de l'eau qui la retient.

Hipp. eodem l. &
f. 44. & seq.

Ces hommes-là sont bien moins arrestez en leurs desseins & en leurs sentimens que les premiers, car les pensées se forment sur les especes des objects que les esprits fournissent sans cesse de nouveau, puisque les précédentes se retirent aussi-tost avec les esprits qui les emportent au cœur & au poumon. Ces hommes excellens ont besoin d'une grande conduite, car ils sont obligez de rechercher soigneusement tous les moyens de moderer la promptitude du tournoyement du sang & des esprits, & mesme ils ne doiuent iamais trauailler estans à iun, puisque l'impetuosité des esprits se calme & se tempere par la douceur des alimens; & par ce moyen ces personnes qui sont tout de feu se rendent les plus accomplies en sagesse.

Hipp. l. i. de dia: a
f. 90. v. 21. & seq.

Le corps de l'homme, le sang & les humeurs & mesme les esprits qui les agitent se font d'eau & de feu qui agissent tousiours estans contraires en toutes choses, mais toutes les actions & tous les mouuemens de l'ame ne dependent que des conduits & de la conformation des parties où l'ame reside & où le sang & les esprits se promenant sans cesse. Car les actions se font differentes & nous auons diuers sentimens, selon que l'ame est receuë differemment en diuers lieux, selon les images des choses qu'elle y rencontre, & les qualitez differentes du sang & des esprits qui sont les causes immediates de toutes les actions. C'est pourquoy toutes les parties, les humeurs & les esprits changent & peuuent beaucoup amander par le bon regime de viure; car la substance de l'ame qui est immortelle & inuisible est incapable de changer. Les actions se font toutes de mesme que la voix qui depend des conduits de l'air, puisque selon leurs qualitez & les lieux où l'air va frapper la voix change pareillement; c'est pourquoy par le regime on la rend pire, ou meilleure; parcequ'on peut rendre les passages de l'air plus vnis ou plus inegaux ce qui rend la voix plus agreable ou plus rude, car de changer l'air que nous attirons c'est vne chose impossible.

Hipp. eodem l. &
f. v. 24. & 25.
v. 36. & seq.

ART. 5.
Quelques mar-
ques physiognomi-
ques expliquées.

Ceux qui sont petits doiuent auoir l'esprit prompt & subtil, parceque le mouuement circulaire du sang & des esprits, n'occupant qu'un petit interualle, se porte aisément en la partie qui fait les actions

du sang & des esprits.

93

principales; & au contraire ceux qui sont grands doiuent auoir l'esprit pesant & grossier, puisque le sang enuoyé du cœur se respand en vn grand interualle & se communique laschement & en petite quantité au lieu où se font les actions de la sagesse. Ces deux propositions sont probables, mais si avec la taille nous considerons le temperament, nous remarquerons que ceux qui sont petits, secs & maigres, & principalement s'ils sont chauds & bilieux, n'acheuent rien de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement des esprits se faisant promptement, à cause de l'excez de la chaleur & en vn lieu de petite estenduë, ils ne demeurent iamais en leurs desseins, puisque sans cesse ils changent & vont de l'vn à l'autre, auant que d'acheuer ce qu'ils ont commencé. Et au contraire nous voyons que ceux qui sont grands, puissans & pituiteux ne sont point gens de grande intelligence, à cause de la froideur de leur temperament; Car la froideur & la grande distance des parties du corps est cause que la circulation du sang est trop lente & ne se porte qu'imparfaitement au lieu de la sagesse.

*par les qualitez
du mouuement
circulaire.
Ex Arist. l. i. Phy-
sog ad calcem.*

Or pour iuger avec plus de certitude nous deuons ioindre les signes contraires, & dire que ceux qui sont petits, humides & pituiteux de leur temperament sont gens à ne se point deporter de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement circulaire se faisant vitte à cause de la petitesse du lieu, la froideur du temperament le ralentit & donne la proportion pouracheuer tout ce qu'ils se proposent. De mesme ceux qui sont grands, secs & bilieux sont gens resolués & de bon sens en ce qu'ils entreprennent, parceque la chaleur de leur temperament & la promptitude du mouuement se modere par la grandeur du corps, en sorte qu'elle est proportionnée pour leur donner les bonnes qualitez du corps & de l'esprit.

Ceux qui sont bien temperez & de mediocre taille ont le iugement excellent & les resolutions fermes en leurs entreprises, parceque les esprits enuoyez du cœur paruiennent à l'aise & moderement au cerueau, & ne s'emportent point au delà du lieu où se font les actions de la sagesse. Ceux qui sont gros & puissans & principalement s'ils ont le cuir & la chair ferme & dure, sont plus subiects au flux de ventre ou à la folie que les autres, parceque la masse du sang n'ayant pas la transpiration libre en son mouuement circulaire, toute l'imperuosité de la bile se porte à la teste ou au bas ventre. Et c'est la raison mesme pourquoy quelques vns des hydropiques ont de la rougeur au visage.

*Hipp. l. de d'aca-
salubri f. 35.*

*Hipp. l. 2. de mor-
bis f. 257. v. 25. &
26. cum l. de inter-
nis affect. f. 298.
v. 42. & 43. vbi de
leucoplegmati-
cis.*

Ceux qui ont les veines aparentes & grosses ont aussi le tournoyement du sang plus frequent à l'exterieur, c'est pourquoy nous les voyons plus prompts & plus coleres & generalement plus enclins à tous

les mouuemens de l'ame qui portent le sang au dehors, ils sont aussi plus sensibles & plus agissans que les autres, puisque le sang & les esprits se portent à l'aïse aux sentimens qui se logent tous au dehors. Il en est de mesme de toutes les autres qualitez de l'esprit & de toutes les inclinations naturelles, desquelles on peut iuger selon que les dispositions des organes à recevoir les flux & les reflux du sang, paroissent differentes en vn chacun.

De là donc nous voyons clairement que les passions & toutes les connoissances de l'ame changent & se font differemment, selon que la chaleur & les esprits se portent au circuit exterior & à la teste, où se font toutes les actions principales.

SECTION CINQUIEME.

DE L'INEGALITE' DV MOVVEMENT circulaire à raison des choses naturelles & de celles que nous appellons non naturelles.

CHAPITRE PREMIER.

Du mouvement circulaire à raison des choses naturelles.

ART. I.
De l'inegalité du mouvement circulaire selon le changement des âges.

Hipp. sect. 1. l. 6.
spid. part. 10. f.
498. v. 50.

LE mouvement circulaire du sang & des esprits n'est pas toujours egal en toutes ses parties, il s'y rencontre vne grande diuersité, si nous le considerons en general & en tous ses circuits ensemble, ou si nous remarquons la difference qu'ils ont entr'eux en diuers temps, à raison des choses naturelles, de celles qui s'appellent non naturelles & de celles qui sont contre nature. Car on void que le sang se porte quelquefois en plus grande abondance en l'un de ses trois circuits & quelquefois en l'autre; & que les operations sont plus parfaites aux parties où ce mouvement se fait mieux. Ainsi l'exercice nourrit & fortifie les nerfs, les muscles & routes les parties du dehors, y attirant le sang & les esprits; au lieu que le sommeil & le repos qui les retirent au cercle du milieu fortifient les entrailles, les nourrissent & donnent temps à l'ame de pouruoir au dedans & à son œconomie particuliere. De là nous voyons que le mouvement circulaire est inegal, & qu'il

est cause des actions qui se font toutes à proportion qu'il communique plus ou moins le sang & les esprits qui en sont les ouuriers.

Nous auons cy-deuant expliqué plusieurs lieux d'Hippocrate & d'Aristote touchant les changemens du mouuement circulaire, à raison du diuers meslange des elemens & des humeurs, à raison des temperamens & de la structure des parties, il nous suffit d'indiquer la methode d'en dire dauantage. Nous expliquerons à present la diuersité qu'Hippocrate y remarque touchant quelques autres des choses naturelles & premierement touchant les âges, lorsqu'il enseigne que les enfans ont les vaisseaux si petits & si pleins qu'il est impossible que le sang y ait aucune agitation remarquable, n'y ayant pas de place où le mouuement se puisse faire, ce qui est cause aussi que les enfans n'ont point de semence, puisqu'elle ne se fait que par le meslange du sang avec les esprits. C'est pourquoy nous ne voyons iamais que ni les arteres ni le cœur des enfans ayent ces dilatations & ces contractions vehementes que nous voyons aux hommes faités, & qui sont des marques assurees de la promptitude du mouuement circulaire. Ce mesme mouuement se fait plus virte aux ieunes gens, à cause que la chaleur s'augmente & subtilise les esprits qui portent le sang aux extremités & communiquent la nourriture; & au contraire il se fait laschement aux vieillards, à cause de la froideur de leur temperament & de l'imbecillité de la chaleur; car l'air & le sang qui seruent en la iuence au rafraichissement du cœur & à l'augmentation des esprits & de la chaleur naturelle, commencent en la vieillesse à la diminuer & à l'esteindre.

l. de genit. f 36 v. 1 & seq.

Hipp l. i. de dieta f 86 v 14. & seq.

Hippocrate au Liure qu'il a fait de l'air; des eaux & des regions; c'est à dire des trois sortes d'alimens, puisque nous les tirons tous de ces trois sources, enseigne que dans les pais où les saisons ont des changemens considerables, sans ordre & fort soudains, les hommes se voyent aussi tous de façon differente, de visage, de mœurs & d'esprit dissemblable & bien plus raffinez qu'aux autres lieux, parce que les vicissitudes des saisons attirent la chaleur & le sang au dehors, & le repoussent en suite au dedans de nous-mesmes, aussi souuant que les qualitez changent en l'air, c'est pourquoy les esprits se purifient par tous ces changemens & deuiennent plus propres à toutes les actions. Et au contraire nous voyons qu'aux contrées où les saisons sont tousiours de mesme, les hommes y sont aussi presque semblables en toutes choses & qu'ils n'ont pas ces nobles agitations de l'esprit, pour entreprendre hardiment les grandes choses & reüssir en leurs desseins.

ART. 2.
Del inegalité du mouuement circulaire selon le changement des saisons.

Car les changemens considerables & frequens releuent le courage.

resueillent les sens, parcequ'ils portent impetueusement de l'un des circuits en l'autre les humeurs & les esprits qui sont les vrais outils de l'ame & les ouuriers de toutes les actions. Si bien que ces grandes vicissitudes qui arriuent aux saisons en font de semblables en nous-mesmes, par les transports des humeurs & des esprits qu'ils pouffent du dehors au dedans & qu'ils retirent en suite au dehors de la mesme façon que les passions de l'ame auxquelles les grands & soudains changemens de l'air disposent nos esprits, puisqu'ils produisent de semblables effects en nos corps.

Ἡγοροποιεῖται
τοῖς πᾶσι.

Les parties spi-
ritueuses.

Les parties hu-
mides & les soli-
des.

La plus eminente perfection de l'homme consiste aux frequentes & nobles agitations de l'esprit & du corps qui dependent des mouuemens soudains des humeurs, que les grands changemens des saisons pouffent de l'un des circuits à l'autre, & mesme l'air n'a pas seulement cette force nous environnant au dehors, puisqu'il compose ces excellentes parties de nous-mesmes qui nous gouvernent & de qui les deux autres tiennent l'estre & tous les mouuemens. Car les anciens ont honoré du nom de Patrie le lieu de la naissance, parcequ'il communique l'air qui fait en nous ces parties spiritueuses & subtiles où la vie consiste & qui la conserue autant de temps que nous sommes capables de respirer. La continuelle egalité des saisons qui consiste aux qualitez qui regnent de mesme continuellement en l'air, produit tousiours la mesme humeur & des esprits si semblables en nos veines qu'ils ont tousiours les mesmes mouuemens, ne receuans iamais de qualitez differentes & contraires. C'est pourquoy le mouuement circulaire du sang & des esprits est presque tousiours egal en tous ses circuits, puisque l'air ne luy communique iamais aucune qualité extraordinaire capable de produire quelque agitation nouvelle.

CHAPITRE II.

De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des choses non naturelles.

ART. I.
Du nombre &
des qualitez des
choses non natu-
relles.

LES choses que nous appellons non naturelles sont de deux sortes, les vnes sont volontaires & fortuites, les autres sont absolument necessaires & sans lesquelles il est impossible de viure, faisans des impressions considerables en nos corps, puisqu'elles sont capables de les conseruer & de les defendre des iniures qui viennent des causes qui sont au dedans de nous & de celles qui nous environnent & qui nous attaquent

attaquent au dehors. On les appelle non naturelles, parcequ'elles sont indifferentes, elles deuiennent contre nature & sont pernicieuses à ceux qui en abusent & qui s'en seruent mal à propos, elles se rendent fauorables & naturelles à ceux qui les employent en temps & lieu, conseruans la santé parfaite ou mesme en la rendant meilleure, si elle se trouue interrompue.

Ces choses indifferentes & non naturelles sont au nombre de six, sçauoir l'air qui nous enuironne, le boire & le manger, les exercices & le repos; les superfluitez qui s'arrestent en nous ou qui se rejettent; le sommeil & la veille & enfin toutes les affections de nos ames. Toutes ces choses-là, dis-je, aportent vne tres-notable diuersité dans le tournoyement ordinaire que font le sang & les esprits; & pour commencer par les affections de l'ame il ne se rencontre aucune disposition si facheuse qu'elle puisse estre qui l'emporte au dessus de ses mouuemens, puisqu'ils sont d'autant plus puissans que l'ame est plus efficace que le corps qu'elle anime & que l'agent est plus considerable que son subject & que sa matiere; c'est pourquoy sans doute les passions de l'ame changent tres-notablement les humeurs.

OR tous les mouuemens de l'ame se font avec des mouuemens subtils & tres-considerables qui arriuent à la chaleur naturelle & au mouuement circulaire du sang & des esprits qui s'agitent & se portent quelquefois plus impetueusement à la teste & par tout le circuit exterieur, ou qui se retirent au contraire dans l'interieur des entrailles. Il y a d'autres passions de l'ame qui conseruent le tournoyement du sang presque egal en tous ses circuits, sinon qu'elles le rendent vn peu plus frequent qu'à l'ordinaire, la ioye moderee se trouue en ce dernier rang estant tres-vtile à toutes sortes de personnes, parcequ'elle respand par tout egalement le sang & les esprits & principalement au circuit exterieur qui est celuy de la teste & des sens, releuant la vigueur de toutes les facultez; car le cœur mesme s'espand & se dilate dans la iouissance du bien present. La ioye desmesurée tire si puissamment la chaleur naturelle & les esprits hors du cœur & les respand en si grande abondance au circuit exterieur & dans les organes des sens, que la dissipation qu'elle en fait est capable d'aneantir la faculté vitale en son principe & d'esteindre la vie au mesme instant.

ART. 2.

Que les passions de l'ame chagent notablement le mouuement circulaire & comment.

LA tristesse produit des effets directement contraires à la ioye pendant le mouuement circulaire du sang & des esprits beaucoup plus paresseux qu'à l'ordinaire, parcequ'elle reserre le cœur & les arteres

ART. 3.

Que la tristesse produit des effets directement contraires à la ioye.

N.

qui en font les fontaines & qui communiquent la chaleur à toutes les parties; & de là vient que le corps despourueu des fauorables influences de la chaleur & des esprits, qui sont oppressez dans le cœur & dans les arteres, se refroidit notablement & se desseiche en toute l'habitude. Cette pernicieuse passion de l'ame rend le mouuement circulaire tres-lent & presque egal en tous ses circuits, bien qu'elle ramasse & retire dauantage le sang & les esprits en celuy du milieu, en sorte qu'elle augmente beaucoup l'oppression du cœur que l'abondance du sang rencontre desia pressé de cette passion maligne, & empesche la liberté de son mouuement ordinaire.

Il arriue de là que le sang accumulé s'eschauffe de soy-mesme & se pourrit, faute de rafraichissemens & des frequentes vicissitudes de toutes les agitations differentes qui luy sont familiares, ce qui faiçt bien souuant des fieures tres-malignes & qui s'accompaignent de tres-pernicieux symptomes. Ou bien cette diminution des reuolutions du sang & des esprits abat tellement les forces de toute la faculté nutritiue, à cause de l'estouffement de la chaleur, qu'elle en deuiet toute imbecille & n'engendre point de bon sang, ce qui ne manque iamais de produire de tres-mechantes maladies & l'hydropisie mesme. Que si la bonté de la nature & l'artifice de la Medecine destournent ces funestes euenemens, il est neantmoins impossible d'empescher que ceux qui s'abandonnent à la tristesse n'amassent vn sang melancholique & brulé par la chaleur estrangere, puisque la chaleur naturelle s'affoiblit, ne iouissant pas du tournoyement du sang & des esprits à l'ordinaire. Quelquefois ce mesme defaut esteignant la chaleur naturelle produit vn sang froid, terrestre & grossier qui debilite l'estomach, enfle la rate, il donne force raports des vapeurs & des maux de cœur, la difficulté de respirer y suruiet; ce qui faiçt vne si grande bijarrerie d'humeur qu'elle blesse enfin le temperament du cerueau & rend les hommes hypochondriaques.

ART. 4.
 Quela peur tire
 essent à comp la
 chaleur au dedans.

L'Espouuante produit en peu de temps tout ce que la tristesse faiçt petit à petit & à la longue; & bien dauantage elle tire le sang & les esprits au dedans, en sorte que la bile & toutes les superfluitez y allans aussi, leurs esgouts se desbondent par bas & se deschargent plus abondamment que si ces euacuations estoient volontaires. Les muscles qui ferment ces issuës se relaschent par la mesme cause, & parceque la teste & tout le circuit exterieur manque de ce qui est en trop grande abondance au dedans, toutes les facultez animales succombent ensemble estans despourueuës de la chaleur & des esprits necessaires à leurs

actions. De là ces muscles defaillent comme tous les autres, vn tremblement fait aussi-tost tout le corps, on grince les dens & la voix deuiet tremblante, ou bien on la pert tout a fait, & en vn mot la peur trouble tous les sens, elle depraue tous les mouuemens & la raison mesme.

C'est vne chose euidente que la retraction de la chaleur & des esprits produit tous ces effects, puis que le froid & la palleur surprennent incontinent toutes les parties qui sont au dehors, les cheueux se dressent en la teste, le corps deuiet inflexible & froid & les forces manquent tout à coup. Cette passion est si puissante qu'elle fait en vn moment des changemens estranges & remarquables, produisant ou guerissant en vn moment de grandes maladies, puis que souuant elle guerit la sievre quarte & qu'elle donne le mal caduc.

LA colere est vn mouuement de l'ame dont le commencement represente quelques-uns des effects de la peur, par la retraction de la chaleur & des esprits au dedans, puis qu'elle fait la palleur au visage, le tremblement de tout le corps & principalement de la voix, bien qu'elle agisse d'une façon toute contraire. Car le mouuement de la colere commence par l'attraction du sang & des esprits du cercle exterieur en celuy du cœur qui est le principe & le siege de cette passion violente. En sorte que, si nous croyons estre indignement offensez, le resentiment de l'injure que nous receuons nous presse de la repousser en nous vangeant, il excite le cœur qui rappelle toute sa vigueur & ses forces. C'est pourquoy ce noble principe ne manque iamais d'attirer avec violence du circuit inferieur & du foye le sang & grande quantité de bile qu'il fait bouillir en ses vaisseaux, pour les renuoyer en suite au dehors & principalement à la teste, où nous voyons que cette passion vehemente esclate & paroist dauantage, puis qu'elle offusque enfin la raison, bien que cette mesme raison l'estime & conduit ses commencemens.

ART. 5.
Que la colere
attire le sang au
dedans auant
que de le pousser
au dehors.

La colere donc est vn mouuement violent de la puissance irascible de l'ame qui ramasse & fait bouillir le sang & la bile au circuit du milieu & le respand en suite impetueusement aux organes des sens & des mouuemens, afin de repousser le mal & l'injure qu'on a receuë; & de là vient qu'elle met en feu tout le corps, elle eschauffe le sang & les esprits, elle brule la bile, elle enflamme le visage & fait estinceler les yeux; & bien danantage elle emporte les hommes à beaucoup d'actions inconsiderées par le trouble qu'elle cause à tous les sens & à la raison mesme.

Cette passion desreglée tuë tous ceux qui sont pulmoniques par

N. ij

accident ou de leur propre nature, elle offense notablement tous les organes des sens, ceux des mouuemens volontaires & le cerueau mesme qui est leur commun principe & le siege de toutes les principales facultez. Car la colere iette en ces parties tres-nobles & tres-excellentes toutes les humeurs vicieuses & la bile la plus corrompuë, dont l'euacuation naturelle & journaliere se doit faire dans les esgouts des parties basses qui sont en situation toute contraire & directement opposés à la teste.

ART. 6.

De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des excremens qui s'arrestent ou qui se reiettent.

Hipp. l. de hum. f. 116. v. 17. & 18.

sect. 4 de victus rat in mortis acutis f. 115. v. 57. & 58.

LEs excremens qui se retiennent eschauffent le corps & arrestent le mouuement circulaire aux parties où ils croupissent, parcequ'ils corrompent les esprits qui ont acoustumé de promener le sang & remplissent ou pressent les vaisseaux qui le contiennent. Car le bas ventre qui est rempli de nourriture & d'excremens, s'eschauffe de mesme que la terre en l'Hyuer estant couuerte de fumier; & au contraire lorsque le bas ventre est vuide & nettoyé de tous ses excremens, il se raffraichit & reçoit aisément l'air en ses vaisseaux où le sang va plus vitte & se communique librement; Ioinct que les excremens eschauffent, puisqu'ils sont corrompus & contraires à la nature & que leur euacuation la restablit en la perfection de son temperament. Ainsi les superfluites ordinaires oppressent la nature & diminuent le mouuement circulaire aux lieux où elles s'arrestent & l'augmentent aux autres parties, puisqu'elles s'eschauffent & que les esprits se transportent aux autres circuits. Et de là vient que le sang rejaillit micux en la saignée de ceux qui ont le ventre ferme, qu'en celle de ceux qui l'ont trop libre, c'est pourquoy le grand Hippocrate ordonne d'affermir le ventre des malades qui ont des humeurs corrompuës deuant que de les saigner, afin que le mauuais sang sorte, ce qui ne se faiet iamais s'il ne rejaillit en sortant, car les esprits qui sont les premiers organes de l'ame retiennent le meilleur & rejettent impetueusement le mauuais. C'est pourquoy si les euacuations de sang arriuent insensiblement & d'elles-mesmes, le plus pur s'escoule & ce qui est de grossier demeure; au lieu que si elles se font à plain canal & par l'impulsion des esprits, on voit que le sang est mauuais dans les palettes; & mesme i'ay tousiours remarqué que le sang qui decoule insensiblement contre le cuir paroît vermeil dans le plat, & que celuy qui rejaillit de la mesme ouerture, à plain canal, est dissemblable & le plus souuant corrompu.

SECTION SIXIEME & dernière.

DE LA FACVLTE' VITALE ET DV
mouvement circulaire du sang qui se faict
aux enfans auant la naissance.

CHAPITRE PREMIER.

Que le cœur du fœtus a tous ses mouuemens.

LA terre & l'air qui sont entierement contraires en toutes les qualitez de leur nature particuliere, le sont aussi en celles qu'ils reçoivent dans l'ordre de la nature vniuerselle; puisque la terre s'eschauffe en l'Hyuer & qu'elle est froide en l'Esté, lors que l'air est en ses plus vehementes chaleurs. Nous voyons que les plantes subsistent par le moyen de ces deux elemens, puisqu'elles iettent leurs racines en la terre qui leur sert de mere & qu'elles pouffent leur tronc & leurs branches en l'air, car en l'Hyuer elles reçoivent de cet element par le moyen de leurs rameaux le rafraichissement necessaire qu'elles tirent en l'Esté de la terre par le moyen de leurs racines, en sorte qu'il est impossible qu'elles souffrent la chaleur & le froid en mesme temps aux branches & aux racines.

ART. I.
*De la nourriture
des plantes.*

Hippocr. l. de natura pueri f. 36. integro & 37.

Cet ordre establi de la nature faict la santé des plantes & les rend florissantes, puisque la chaleur se conserue & donne accroissement avec vicissitude à toutes leurs parties; car les racines croissent & profitent en l'Hyuer, l'Esté multiplie les rameaux & faict grossir le tronc, au lieu que si le froid ou la chaleur domine au mesme temps en toutes les parties nous les voyons perir. Ainsi les extremes rigueurs de l'Hyuer font mourir toutes les plantes dont le froid penetre les racines, & les chaleurs brulantes de l'Esté seichent celles dont toute l'estenduë reçoit les rayons du Soleil; Le rafraichissement qui vient de la terre & des racines est plus considerable, puisqu'elles communiquent tout ensemble les qualitez & l'aliment.

Les plantes donc reçoivent la subsistence de la terre & nes'en peuvent separer qu'elles ne meurent, & neantmoins on n'a iamais dict *que le fœtus vit.*

ART. 2.

à la façon des
plantes & des
Zoophytes.

qu'elles ont la vie de cet element & qu'elles en tirent la force de produire toutes leurs fonctions, bien qu'il est plus vray-semblable de dire que la terre donne aux plantes la vie que de croire que l'ame de la mere faict les mouuemens dans le corps de l'enfant.

Or l'enfant (que nous appellons le foetus auant la naissance) subsiste & se nourrit de la mesme façon que les plantes, puisqu'il est attaché comme elles en vn lieu qui le perfectionne & luy fournit la nourriture, il attire le sang des entrailles de la mere par le moyen des veines du nombril qui sont ses veritables racines & que c'est de là mesme qu'il reçoit le rafraichissement qui le faict viure & qui conserue sa chaleur. Car le sang le plus pur & le plus exquis sort des vaisseaux de la mere & se respand dans la propre substance de la matrice & en celle du foye uterin, qui est la principale partie de l'arrierefaix contenant tous les rameaux des veines & des arteres ombilicales. Il se conserue & se perfectionne en ces lieux-là comme en ses vaisseaux propres, afin que le foetus l'attire & le succe insensiblement par le moyen des rameaux de la veine ombilicale qui le communique dans le foye à la veine porte & à la veine caue.

Le sang se figeroit, sans doute, en des parties si froides & si esloignées du cœur, à cause de la grande longueur du cordon, si l'extreme humidité du lieu ne l'en empeschoit, jointe au battement des arteres que la nature a faict au nombre de deux pour accompagner inseparablement la veine en tout son progres, afin que leur agitation continuelle face couler le sang, le perfectionne & le garentisse de toutes les impressions malignes, ne luy donnant pas mesme le temps de se corrompre. Ainsi tout l'arrierefaix est disposé de la sorte que nous le voyons & les vaisseaux du nombril sont faicts d'une longueur considerable, & plongez dans l'eau, afin que le sang y reçoive tout le rafraichissement dont il est susceptible, pour le communiquer au foetus & moderer sa chaleur. Car ce n'est pas assez que la substance du sang se communique aux deux cautez du cœur, il faut aussi que le rafraichissement de la chaleur se face egalement en toutes deux, puisque c'est là le premier dessein de la nature & que de là depend la perfection de son œconomie.

ART. 3.
Que le cœur se
forme le premier
& reçoit l'ame
qui l'agite.

Nous auons dict que le cœur se compose de la partie de la semence la plus exquisite & la plus chaude, qu'il est faict le premier de nos membres & qu'il aide les autres à se produire; Il est la source de leur vie & mesme il est l'ouurier de tous les mouuemens qui s'en ensuiuent. Ces choses sont euidentes en la naissance des animaux & de tou-

chose que la naissance ou generation, consistent en la chaleur & en quelque arrangement des organes, elle les trouue tres-imparfaits & tres-confus & la presence les acheue, elle les augmente & les fortifie, elle les distingue, elle les creuse & en vn mot elle les perfectionne en toute chose.

L'ame de l'homme est la plus agissante & la plus adroite de toutes les formes, elle a pour son premier & principal organe la chaleur, parcequ'elle est la qualitez la plus efficace & la seule cause de tous les mouuemens de la nature. L'ame est infuse & cree aux premiers iours & mesme au premier septenaire, où toutes les parties sont encore confuses & tres-imparfaites, elle employe cet organe incomparable à faire sans interruption toutes les actions de la nourriture & de la vie pour acheuer son domicile, puisque nous le voyons accroistre tous les iours & se perfectionner en toute chose.

Tractatu nostro
de tempore infu-
sionis animæ.

ART. 5.

Que l'ame & la
chaleur ne peu-
uent demeurer
oisiues.

L est donc impossible que ces ouuriers tres-efficaces qui dependent essentiellement l'un de l'autre, suspendent leur action & que l'enfant ne viue & ne subsiste que par l'influence de la chaleur & des esprits de la mere, puisque c'est destruire la nature de dire que les choses mesmes les plus imparfaites demeurent entierement oisiues & sans faire les actions conformes à leur inclination naturelle. La communication de la vie & de toutes les actions qui en dependent est vn effect formel & necessaire qui accompagne inseparablement l'ame & qui se trouue en toutes les choses viuantes.

ART. 6.

Que la vie dé-
pend immédia-
tement de l'ame.

Les esprits influens, le sang & la chaleur sont de grande importance, mais ce n'est pas assez, cene sont que des moyens & des estoffes, il faut vn ouurier pour les employer dignement & pour s'en seruir à propos; l'excellence des productions que le sang compose requiert le concours immediat & la presence d'un ouurier tres-adoit & tres-efficace, elle y est absolument necessaire, puisqu'il s'agit de la constitution d'un chef d'œuvre incomparable, & que les choses mesmes les plus viles ne se font point sans le concours immediat des causes qui les produisent.

ART. 7.

Que les qualitez
sont incapables
de former le corps

La substance est de condition si releuée parmi les choses qui possèdent l'estre, qu'elles ne subsistent toutes que par son entremise, les qualitez les plus eminentes sont faictes pour son seruice, n'estant point à soy-mesme, puisque de leur nature elles sont toutes à la substance & qu'elles sont infiniment au dessous d'elle. Or la veritable & naturelle generation ne se faict iamais que par des choses semblables & de mesme

nature,

nature, les plus excellentes qualitez sont trop imbecilles pour paruenir à la production de la substance, elles ne seruent qu'à preparer la matiere, il faut que ce qui engendre touche immediatement ou qu'il communique vne substance efficace qui est l'abbregé de la sienne.

Les animaux & toutes les choses viuantes s'engendrent en cette sorte, puisque la semence est ce merueilleux racourci & que l'ame est infuse aux premiers iours pour supleer aux defauts des qualitez. Car la vertu formatrice seule est incapable de former l'edifice de nos corps sans la presence de l'ame laquelle y est entierement necessaire, elle fait le cœur le premier & l'establit le siege de la faculté vitale qui consiste en l'agitation continuelle de la chaleur, puisqu'il en est la source & le foyer inespuisable.

LA faculté vitale, qui est la chaleur mesme allumée dans le cœur perit par le repos, elle ne se conserue que par le mouuement perpetuel & le rafraichissement qu'elle reçoit de l'expulsion des vapeurs fumeuses & de l'attraction de l'aliment, elle ne conserue tout le corps que par la communication de la chaleur & des esprits, elle commence toutes ces actions dès le moment que l'ame est infuse pour les continuer toute la vie.

ART. 8.

Que la faculté vitale perit par le repos & se conserue en agissant.

La chaleur naturelle est celeste, elle est diuine, & la faculté vitale & ses mouuemens c'est vne mesme chose, l'acte est inseparable de la puissance, & l'arrester c'est la destruire, de dire qu'elle est au fœtus & qu'elle n'agit pas, c'est vne contradiction, & c'est dire qu'elle est & qu'elle n'est pas tout ensemble.

NOUS voyons aux oiseaux la conformation du cœur & son battement auant que le reste du corps se produise & que ses actions sont entierement independentes de la faculté vitale de la mere. On le voit aux bestes brutes, car si on leur coupe le ventre estant pleines à quelque terme que ce soit & que l'on face vne ouuerture suffisante pour toucher la membrane qui enveloppe immediatement le fœtus, on voit que son cœur trefaille & on le sent y apliquant la main, encore qu'il ne respire point & qu'il n'ait aucune communication de l'air; en sorte que le mouuement du cœur ne dépend point du tout de la respiration. Et bien dauantage si l'on serre tres-estroitement le museau du fœtus à trauers ses membranes avec vne bande ou avec la main, pour empescher entierement la communication de l'air qui pourroit entrer par les narines ou par la bouche & qu'on ouure adroitement & diligemment sa poitrine, l'arrierefaix estant encor attaché à la mere, on

ART. 9.

Que le mouuement du cœur de l'enfant est independant de celui de la mere.

O

touche & l'on voit clairement le battement du cœur.

On peut faire la mesme experience aux accouchemens des femmes lorsque l'enfant sort tout seul & que l'arrierefaix demeure adherent en sa place; car si on serre fortement les vaisseaux du nombril, on voit que les arteres battent du costé de l'enfant & qu'elles demeurent immobiles au dessus de la ligature, parceque le battement des arteres vmbilicales vient du cœur de l'enfant. Il arriue quelquefois contre nature que l'arrierefaix sort le premier & que l'enfant s'arreste quelque tēps apres, où l'on voit que le mouuement des mesmes arteres vient du cœur de l'enfant, puisque l'arrierefaix ne touche plus du tout à la mere.

Les poissons nous font bien connoistre que les esprits vitaux se peuvent faire sans le meslange de l'air, & que le mouuement du cœur ne dépend point d'aucune matiere estrangere, puisqu'ils ne recoiuent point d'air & qu'ils iouissent de la vie dans les abysses d'eau les plus profondes.

ART. 10.
*Que les arteres
vmbilicales
n'attirent iamais le sang.*

CEux qui soustiennent que le cœur dū fœtus demeure immobile & qu'il ne fait aucun battement que par le moyen de l'air qu'il attire apres la naissance, pour seruir de matiere aux esprits, font de mesme que ceux qui croient qu'il n'y a point de changement dans la nature, y estans induits par des raisons imaginaires au preiudice de l'euidence des sens & des raisons solides. Et ceux qui croient que le cœur du fœtus fait toutes ses fonctions & le mouuement circulaire mesme dans les vaisseaux du nombril, & qui neantmoins aduancent sans aucune raison qu'il demeure immobile aux premiers mois & que les arteres vmbilicales conduisent le sang arteriel, pour composer le cœur & le poumon de l'enfant, se destruisent d'eux-mesmes & se combattent par les mesmes raisons que nous auons aportées.

Il n'est pas vray-semblable que les arteres vmbilicales attirent le sang arteriel de l'arrierefaix, pour le conduire au cœur & qu'elles changent subitement d'office, estans formées pour faire vn mouuement contraire; la nature les auroit fait doubles en vain pour former deux parties de mediocre grandeur, puisqu'une veine seule suffit à tout le reste du corps. Ioinct qu'il est impossible que le sang entre au cœur allant par les arteres, puisque le ventricule gauche est fermé tres-estroitement & que le droit l'est aussi passant par l'anastomose arterielle dans la veine arterieuse. D'ailleurs les arteres vmbilicales ne portent point de sang, ni pour la nourriture ni pour la conformation du poumon, puisque Gallen dit fort bien qu'il se fait & se nourrit du sang venal & que pour ce subiect il est rouge, immobile & pesant au fœtus.

Que si estans conuaincus par les sens & par la raison, nous aduouons que le cœur de l'enfant fait toutes les fonctions de la faculté vitale, & mesme que le mouuement circulaire se fait aux vaisseaux du nombril autant qu'ils en sont capables dès le iour que l'ame est infuse, nous expliquerons aisément toutes les difficultez & respondrons avec aduantage à toutes les objections qui se font au contraire.

Nous auons dict que l'expulsion des vapeurs brulantes qui se fait par le battement des arteres vmbilicales, precede l'attraction de l'aliment qui se fait par la veine vmbilicale qu'elles accompagnent, & que ces mouuemens se suiuent de si prez qu'ils sont inseparables. La vie consiste en la vicissitude de ces deux mouuemens, puisque de là dépend la conseruation de la chaleur, elle est si foible aux premiers iours qu'elle ne traueille qu'à ses premiers alignemens, en suite elle entreprend le reste de la conformation des parties, puisque les cauitez du cœur mesme ne s'acheuent & ne s'amplifient qu'à la fin de la premiere quarentaine de iours. Car la chaleur s'augmentant alors elle a besoin d'un plus grand rafraichissement, elle attire, elle expulse le sang en plus grande abondance.

ART. II.
Que la faculté vitale se fortifie dans les quarente premiere iours.

Ainsi le mouuement circulaire devient plus frequent & plus vitte à mesure que la chaleur s'augmente, il s'estent à la teste & aux organes des sens, où la communication de la chaleur & des esprits emanez du cœur donne au fœtus le sentiment des choses qui l'environnent, puisque necessairement elles luy aportent du plaisir ou de la douleur; car la mollesse & la douceur des obiects luy est agreable, & la dureté, l'empressement & la chaleur le blessent & l'obligent à s'esmouuoir & à changer de situation. Or le mouuement de l'enfant ne se peut faire que les actions de la faculté vitale ne precedent, puisqu'elle communique au cerueau la matiere des esprits animaux qui font les mouuemens & toutes les actions sensitiues.

CHAPITRE II.

Du rafraichissement de la chaleur du fœtus.

Nous auons dict que la circulation du sang qui se fait des rameaux de la grande artere en ceux de la veine caue rafraichit le ventricule droit du cœur, & que la circulation qui se fait au poumon passant de la veine arterieuse en l'artere veneuse rafraichit le

ART. I.
Que le mouuement circulaire ne se fait point au fœtus par les lieux ordinaires.

ventricule gauche. Or la circulation du sang ne se fait point au poumon du fœtus, à cause que n'ayant point l'usage de la respiration son poumon demeure immobile & grossier, en sorte que le rafraichissement & la circulation du sang ne s'y peuvent faire; c'est pourquoy la nature est contrainte de former d'autres passages, & de trouver d'autres moyens de rafraichir le sang & de l'entretenir en ses mouuemens ordinaires.

ART. 2.

Des vertitez de l'eau qui est en l'arrierefaix.

LA froideur & l'humidité sont deux qualitez naturelles en l'eau qui les possede en emirance & de qui toutes choses les tiennent, elles en sont inseparables, puisque l'eau reprend tousiours sa froideur qui se repare d'elle-mesme, & qu'on la destruiroit plustost que de la despoüiller de son extreme humidité.

L'eau qui est en l'arrierefaix n'a rien de contraire au fœtus, elle luy est tres-familier & tres-favorable, puisqu'elle est la principale matiere du sang le plus pur & de la semence qui le composent & qu'elle se separe en la coagulation de ses membres & en sa nourriture par de grandes sueurs qui durent tout du long de la grossesse, puisqu'alors il est incapable d'vriner faute de force, & de l'esprainte qui se doit faire en respirant pour expulser par le moyen du diaphragme & des autres muscles.

Cette eau salutaire soustient mollement le fœtus avec vne extreme souplesse, elle l'empesche de blesser la mere & d'estre blessé, elle le garde d'estouffer, puisqu'elle luy fait place & cede en tous ses mouuemens, elle le rend leger à la mere & aux vaisseaux qui l'y attachent les tenans tousiours libres & flottans pour la conseruation du commerce & du mouuement circulaire.

L'enfant est en cette eau comme en son centre, il y prend naissance comme en son propre lieu, il y est comme vn poisson dans la riuiere, il y demeure florissant comme le cœur en l'eau du pericarde, il la garentit de pourriture par ses mouuemens & par sa chaleur; en sorte que ces eaux salutaires & l'enfant se conseruent reciproquement & s'entrecommuniquent leurs qualitez.

ART. 3.

Que l'eau qui est en l'arrierefaix rafraichit le fœtus.

CEs aduantages, bien que grands, sont neantmoins beaucoup moindres que l'vtilité qu'il reçoit du rafraichissement de cette eau qui le touche & le baigne de toute part, puisque mesme les vaisseaux du nombril & tous les rameaux qu'ils produisent ont esté situez à dessein de receuoir autant de rafraichissement que le sang en est susceptible. Car non seulement ils sont faitz d'une longueur considerable & plongez en cette eau qui est le veritable remede contre l'estouffement & l'excez de la chaleur, mais aussi tous les rameaux qu'ils produisent se

voient aduancez au dedans entre les membranes de l'arrierefaix, afin de receuoir & de communiquer à l'enfant le rafraichissement necessaire.

Ainsi les arteres vmbilicales reiettent plus facilement les fumées & deschargent vne partie du sang du fœtus, & le meslent avec celui qui vient de la mere dans le foye vterin pour le temperer, & tous les rameaux de la veine vmbilicale le succent & l'attirent pour le rafraichissement du cœur.

LE rafraichissement se fait en toutes les choses viuantes à proportion de la chaleur; or elle est tres-imbecille au fœtus iusques à quarante iours, c'est pourquoy les cauités du cœur sont alors tres-estroites & particulièrement celle du costé droit, parcequ'elle est la moins chaude & qu'elle attire moins de rafraichissement & de sang.

Alors on commence à voir les anastomoses du cœur & les conduits par où la veine caue rafraichit ses deux ventricules; l'anastomose qui communique le sang à l'artere veneuse & au ventricule gauche est la plus remarquable & se fait la premiere, puisque ce noble ventricule est le siege de l'ame & le foyer de la chaleur. Cette anastomose est vne production de la veine caue qui est au dessous de son ouuerture & des valuules tricuspides, elle penetre en l'artere veneuse au dessus de semblables valuules par où la cauité gauche se rafraichit & reçoit le sang pour le communiquer à tout le corps, & pour les mesmes viages qu'elle les reçoit de la cauité droite après la naissance à trauers la substance du poumon.

L'ouuerture de la veine caue est si petite, en ce temps-là, qu'elle est presque imperceptible, à cause de la foiblesse de la chaleur de la cauité droite qui a besoin de tres-peu de rafraichissement & de sang; & neantmoins, à cause qu'elle en attire dauantage qu'il n'en faut pour sa nourriture & pour celle du poumon, la nature a formé l'anastomose arterielle qui est au dessus du cœur vnissant la veine arterieuse à la grande artere, afin que le reste du sang s'escoule passant de la veine arterieuse en la grande artere.

Si le sang bien raffiaichi n'estoit le moyen le plus commode pour dompter l'excez de la chaleur qui est allumée dans la cauité gauche; la nature n'auroit qu'à le couler tout eschauffé qu'il est de la cauité droite à trauers la cloison mitoyenne qui est le chemin le plus court, & se deliurer par ce moyen de la necessité de produire les deux anastomoses. Car de dire que les anastomoses sont faites pour former le cœur & le poumon, pour les nourrir & pour leur donner la vie ce sont des imaginations ridicules, puisqu'il n'est pas vray-semblable que l'outil produise:

ART. 4.
Des anastomoses
du cœur & de
leur usage.

l'ouurier, que la cause dépende de son effect, & qu'une partie principale se face par le moyen de ses organes.

ART. 5.
Que les rafraichissemens s'augmentent au fœtus à proportion de sa chaleur.

Ainsi les ventricules du cœur se forment & se perfectionnent de temps en temps à mesure que la chaleur s'augmente, & le sang bien rafraichi les tempere & reprime l'excez de la chaleur à mesure & à proportion qu'elles en reçoivent plus ou moins. Car les rafraichissemens n'y sont iamais receus les plus forts & en quantité capable d'esteindre & de surmonter la chaleur, & ne manquent iamais d'estre attirez & introduits en quantité suffisante de reprimer l'excez qui embraseroit & consumeroit en peu de temps toute l'humidité radicale.

La chaleur naturelle s'augmente & se fortifie notablement au septieme mois, puisque l'enfant est parfait alors & capable de viure, il s'agit impetueusement, il se renuerse & presente la teste au passage pour se mettre en liberté, & mesme il naist quelquefois heureusement à ce terme.

ART. 6.
Que le fœtus attire l'air à sept mois.

Nous sommes faitz de trois substances qui sont également nécessaires, elles deperissent sans cesse par l'action de la chaleur, & la réparation de celle qui est aërienne & subtile presse dauantage que le reestablishement des substances humides & solides, puisque les esprits gouvernent toute l'œconomie de la nature. Il ne faut pas douter que le desir de les reparer & de iouir librement de l'air ne face remuer l'enfant, & que ce ne soit le deffaut du rafraichissement qu'il retire de cet aliment subtil & aërien qui le fait sortir des cachots où il est enfermé, plustost que le manquement de l'aliment solide & de l'humide que nous voyons tousiours de reste en abondance.

Le fœtus se loge au lieu le plus frais du bas ventre & le plus esloigné de la chaleur des entrailles, pour euitier l'estouffement; l'arrierefaix qui est son logement se dilate au septieme mois & l'orifice de la matrice s'entr'ouure & se tourne tout droit, l'enfant y presente la teste, afin de respirer plus aisément, de recevoir le rafraichissement de l'air & de naistre en temps & lieu selon ses forces. Ainsi les animaux qui produisent leurs semblables tout viuans, apres auoir engendré des œufs en eux-mesmes & proche de leurs entrailles, descendent à mesure qu'ils se forment afin de respirer estans en l'hypogastre, qui est le dessous du bas ventre, car la nature qui peut rejeter le subtil attirant le grossier, peut bien plus aisément attirer l'air subtil qui luy est propre & le separer de l'eau grossiere & nuisible qui l'enuironne.

Les plongeurs reprennent plus aisément haleine au fond des eaux de la mer, qu'aux autres, à cause qu'estans plus grossieres elles penetrent

Ariff cap. 10. l. 6. de hist.

Tract. nostro de functionibus fœtus in utero.

du sang & des esprits.

III

moins & qu'elles contiennent dauantage d'air, car la raison nous fait connoistre que l'air qui est imperceptible à nos yeux se glisse neantmoins par tout & se rencontre en toute chose. L'enfant qui a la bouche & les narines ouuertes peut bien attirer l'air subtil en le succant en l'eau, puisque les cigales attirent vne rosée grossiere qui est leur nourriture ordinaire, n'ayans ni bouche ni aucune ouuerture euidente: nous voyons le mouuement de ses levres en succant l'air à l'instant qu'il est né tout de mesme qu'auparauant la naissance.

Hipp. I. de Haibus.

ART. 7.

CE petit rafraichissement suffit pour vn temps & iusqu'à ce que la chaleur, les forces & le corps de l'enfant s'augmentant tous les iours, il est prest d'estouffer; car alors il devient insupportable à la mere, c'est pourquoy d'vn commun accord & pour leur vtilité reciproque, ils se separent, puisque l'enfant rompt ses liens & fuit son ancienne maison comme vn cachot mortel & que la mere le met dehors comme vn seditieux. Ainsi le sang bien rafraichi, l'atouchement de l'eau & les vapeurs aériennes qui se coulent par tout, temperent iuffisamment la chaleur de l'enfant iusques à la naissance, où la necessité d'vn air plus pur, plus frais & plus copieux le contrainct de se mettre en pleine liberté, puisque la chaleur deuiet beaucoup plus grande & qu'il a besoin de rafraichissemens bien plus forts.

Que la necessité de iouir d'vn air libre fait naistre le fœtus.

AV reste, la teste du fœtus est d'vne si prodigieuse grosseur, & particulièrement aux premiers mois, qu'elle contient presque autant de masse en sa rondeur que tout le reste du corps en son estenduë. Sa froideur naturelle est d'autant plus grande, que la chaleur du cœur & des autres entrailles est encore tres-foible, à cause de l'excessiue humidité qui predomine, de là les mouuemens du fœtus sont tres-rars, puisqu'il est tousiours abatu dans vn profond sommeil qui vient de la froideur & de l'humidité demesurée du cerueau. Le phlegme decoule de la teste à proportion de sa grandeur & rafraichit la chaleur des entrailles, qui par ce moyen n'ont pas besoin de la fraicheur de l'air iusqu'au septieme mois, en ayans assez de celle qui est au dedans. De là nous voyons que les narines qui sont les passages de l'air, sont tousiours tres-estroittes aux enfans nouueaux nez, & que tous ils paroissent camus, à cause qu'ils n'attirent gueres d'air iusqu'à ce que l'accroissement de la chaleur les oblige d'en tirer dauantage, de sorte que la grandeur de la respiration dilate les narines & leur forme le nez.

ART. 8.

Que l'excessiue grosseur de la teste rafraichit le fœtus.

ART. 9.
Que les anastomoses du cœur rafraichissent le fœtus.

Il y a des animaux qu'on appelle amphibies & propres à viure en deux elemens, parcequ'ils viuent dans l'air & qu'ils respirent ayans des poumons, ils tiennent aussi de la nature des poissons, puisqu'ils passent vne partie du temps dans l'eau. Ces animaux ont la conformation du cœur toute leur vie semblable à celle de l'homme auant sa naissance, car ils ont tousiours ses anastomoses, afin qu'estans priuez du commerce de l'air, ils se rafraichissent par l'attouchement de l'eau qui les enuironne, & qu'ils facent des esprits de la partie du sang la plus subtile & des vapeurs qui se communiquent aisément de toute part; car les anastomoses n'empeschent pas les autres rafraichissemens elles en communiquent de surcroist.

Nous voyons donc que les anastomoses seruent à l'enfant au lieu de la respiration & qu'elles attirent les vapeurs douces de tous costez pour la fabrique des esprits & pour le rafraichissement du cœur. Car si les anastomoses qui sont respanduës par tout le corps font la transpiration pour le rafraichissement de sa chaleur, celles du cœur en font de mesme & seruent au defaut de la respiration. Cette verité se connoit aisément si on souffle en la veine vmbilicale, car on voit que les deux ventricules du cœur, les poumons & toutes les entrailles s'enflent & se remuent par la communication de la vapeur, ce qui se faiët bien d'auantage le fœtus estant en vie, puisque la chaleur & les esprits dilatent les passages.

CHAPITRE III.

Que la vie du fœtus est differente de celle de la mere.

ART. I.
Que la faculté vitale du fœtus gouverne toutes les autres.

NOUS sommes composez de trois sortes de parties differentes, sçauoir de celles qui sont solides & qui donnent la fermeté de celles qui sont humides & qui nourrissent la chaleur, & en troisieme lieu de celles qui sont chaudes, spiritueuses & subtiles; ces dernieres sont les plus excellentes, puisqu'elles seruent de forme, de temperament & d'ouurier en tous nos membres contenans les vertus de tout le corps. La faculté vitale est la maistresse qui les gouverne toutes, elle repare & nourrit les parties solides, elle perfectionne & conserue les humiditez les plus exquisës, elle faiët tous les mouuemens, & ses salutaires influences entretiennent toutes les parties spiritueuses & subtiles, puisqu'elle est la source inespuisable & le foyer de la chaleur.

On ne sçauroit nier que le fœtus n'ait ces trois sortes de parties, il n'est

du sang & des esprits.

113

n'est pas defnué de celles qui font spiritueuses & subtiles, puisqu'elles seruent de forme, de temperament & d'ouurier. Or elles deperissent d'autant plus aisément, qu'elles sont plus subtiles, elles changent sans cesse estans en agitation continuelle, & mesmes toutes les autres parties n'ont point de mouuement qui ne vienne d'elles, c'est pourquoy la nature n'a point despourueu le fœtus de la source inespuisable qui les repare, ny du mouuement du cœur qui distribuë ses influences.

Le cœur a les parties chaudes & spiritueuses où la faculté vitale consiste si eminentes & si efficaces, qu'il est impossible qu'elles ne s'agitent & qu'elles ne se communiquent à la chaleur & aux esprits qui sont aux autres lieux; Car entre les choses de mesme nature il y en a toujours vne qui est la premiere d'où les autres dependent, or cette agitation n'est autre chose que l'action vitale & la communication de la vie, puisque la chaleur & les esprits emanent du cœur sont la veritable nourriture & le soubstien des facultez.

LA flamme est vne fumée qui s'embrase par l'excez de la chaleur, elle se renouuelle sans cesse & va plus vitte qu'un torrent, comme elle est plus subtile; si on allume du feu, ou vne chandelle en vn lieu bien estroit & à couuert des vents, on voit que sa nature est de se dilater & de se referrer sans cesse & que son mouuement est continuel.

ART. 2.
Que le mouuement
de l'esprit vital
est perpetuel.

L'esprit vital est de mesme, car ce n'est autre chose que la vapeur du sang qui s'enflamme & qui contracte vne chaleur si efficace qu'elle peut beaucoup aider la faculté vitale à produire les mouuemens du cœur & des arteres, elle se dilate en s'eschauffant & le rafraichissement la referre; Ioinct que si la force & l'abondance des esprits fait vne dilatation vehemente il faut necessairement que la contraction s'en ensuiue, ou que le mouuement cesse entierement, ce qui est impossible. C'est pourquoy la vicissitude de ces deux mouuemens, où la vie consiste, continuë tant que le rafraichissement se peut faire & qu'il ya de l'humidité radicale & du sang qui nourrit les parties solides & celles qui sont humides & mesme se conuertit en vapeurs subtiles, pour l'entretien de la chaleur & des esprits.

LA matrice est le lieu propre & seul destiné de la nature à la semence & au fœtus qui en est formé, elle est faite pour ce subject, l'enfant seul remplit vtilement son vuide & la perfectionne en toute chose, puisqu'elle est sa derniere fin. L'enfant qui s'engendre releue merueilleusement sa vigueur & ses forces, il renouuelle la chaleur, où consiste la perfection de la santé de la matrice & de tout le corps. Car si la

ART. 3:
Que la mere &
l'enfant se ren-
dent reciproque-
ment de bons of-
fices.
Comment. nostris
in lib. Hipp. de

P

Du Mouuement circulaire

Virg. morbis f. 30.
pene integro &
f. 34. & 35.

Mais bien que l'aprouche & l'attouchement d'un enfant bien constitué recrée le corps languissant d'un vieillard, à plus forte raison la tres-abondante chaleur d'un enfant qui se forme au dedans est capable de reparer & d'accroistre celle de la mere quelque abatuë qu'elle puisse estre. Cette excellente partie n'est pas ingrate du bien qu'elle reçoit, elle conserue l'enfant & l'envelope de routes parts luy fournissant la nouuriture & un fauorable sejour.

ART. 4.
Que les vaisseaux, le sang & les esprits de l'enfant & ceux de la mere sont differens.

Mais bien que la mere & l'enfant se rendent reciproquement de si bons offices, ils ne iouissent pas neantmoins d'une mesme vie, puisque leurs ames sont differentes, & qu'il est impossible que leurs facultez se communiquent & qu'elles passent de l'un à l'autre estans des qualitez inseparables de leur subiect. La mere ne fournit rien que l'estoffe & le lieu, car la matrice contient comme vne esponge le sang qu'eile reçoit des arteres qui le respandent en sa substance pour le communiquer au fœtus. Le foye vterin reçoit aussi le sang de la mesme façon n'ayant aucune veine en toute sa surface qui touche la matrice; en sorte que ces deux parties s'espoississans tous les iours par l'amas des humeurs, on peut remarquer à la fin de la grossesse qu'il s'en fait plus de quatre doigts que les vaisseaux vmbilicaux & ceux de la matrice ne se touchent.

Tractatu nostro
de functionibus
fœtus in vtero.

Ainsi tant s'en fait que les vaisseaux de la mere & ceux du fœtus soient continus, que les esprits de la mere s'esteignent & se dissipent entierement, auant que de penetrer au corps du fœtus, bien loin d'auoir la force de luy communiquer la vie & de donner les mouuemens à toutes ses arteres. Car encores que les matieres qui viennent de la mere reçoient quelquesfois & retiennent des impressions violentes & contre nature qu'elles communiquent au fœtus, c'est mal raisonner de conclure que les facultez de la mere qui les font s'y transportent avec elles, puisque les qualitez se produisent par propagation & que la presence de l'agent n'est pas tousiours necessaire pour la conseruation de son effect, ioinct qu'il ne faut pas conclure de l'ordre des choses naturelles par quelque euenement contre nature.

ART. 5.
Que les facultez du fœtus sont differentes de celles de la mere.

Plusieurs greffes differentes antées sur un tronc de diuerse nature s'unissent estroitement & deuiennent parties d'un mesme arbre qu'elles composent toutes ensemble, elles tirent la seve & la nouuriture du mesme tronc & de mesmes racines, & neantmoins elles se gouuernent par les diuerfes facultez qu'elles retiennent de leur propre nature, elles ont toutes des productions differentes; Car les rameaux qui vien-

ment de greffes différentes jettent des fleurs, des feuilles & des fruits semblables à ceux d'où elles sont tirées, parcequ'elles ont leur nature particuliere & leurs qualitez qu'elles conseruent; & parcequ'il est impossible que les facultez du tronc agissent hors de leur subiect & au delà de leurs limites. Le fœtus est de mesme, puisqu'il a sa nature, ses facultez & toutes les actions de la vie entierement différentes de celles de la mere; Car on voit mesme quelquefois que l'enfant demeure vn iour entier viuant au ventre de sa mere apres qu'elle est decedée.

C'Est ce qui a de tout temps donné subiect aux Medecins, qui sont les protecteurs & les vrais depositaires de la vie de leurs concitoyens, de faire ouuerture du ventre & de la matrice des femmes grosses enuiron les neuf mois, si elles viennent à mourir de maladies violentes & subites, ou dans les conuulsions qui accompagnent quelquefois les douleurs de l'accouchement, iugeans fort bien que la vie de l'enfant ne depend point de celle de la mere & qu'elle est entierement differente. On sçait que plusieurs hommes illustres comme Gorgias Epirote, Scipion, Manlius & mesme Æsculape predecesseur du grand Hippocrate ont veu le iour & ont esté conseruez par cette industrieuse incision qui est vne operation chirurgique appellée Cæsarienne. Les Cæsars mesmes & l'Empire Romain doiuent leur establissement, leur naissance & l'illustre nom de Cæsar à cette operation salutaire, puisque Iule Cæsar premier Empereur des Romains receut la naissance & le nom de l'operation Cæsarienne.

Les Iurifconsultes bien aduisez tiennent pour vn crime capital & digne de mort d'enseuelir & d'inhumer vne femme morte en grosse, auant que de s'estre esclairci de la mort ou de la vie de son fruit, estans bien informez que l'enfant ne vit point de la vie de sa mere & qu'il peut subsister apres sa mort, & bien dauantage, ils ont iugé raisonnable que le pere heritast d'vn enfant qui vient viuant apres la mort de sa mere. La plupart mesme des Theologiens approuue l'ondoyement d'vn fœtus à tout terme, apres la mort d'vne femme grosse, pourueu que l'extremité du doigt le touche, sçachans bien qu'il peut subsister en vie quelque temps apres elle.

ART. 6.

Que le fœtus peut
suruiure à sa mere.

CHAPITRE IV.

De la premiere conformation des parties qui seruent au
mouuement circulaire. Ex l. 1. de diatraf. 84. v. 1. & seq.

P. II.

ART. 1.
*Que la vie com-
 mence par l'u-
 nion des mem-
 branes du fœtus
 avec la matrice.
 Officiniola ex-
 cussoria generis
 humani.*

LORS que la semence féconde est receuë dans le lieu conuenable à ses qualitez, elle s'eschauffe & s'agite aussi-tost par le moyen des esprits dont elle abonde & qui font sa principale partie, puisqu'ils la meslent, ils l'espoiffissent & forment vne membrane qui l'environne en desseichant son circuit. La matrice qui est ce lieu destiné par la nature accueille avec ioye la semence, elle la retient & l'enferme & mesme elle excite & releue ses facultez, contractant avec elle vne alliance si fidelle qu'elles traueillent ensemble à produire vn chef-d'œuvre entiere-ment semblable à la chose dont la semence n'est que le superflu.

*Hipp 1. r. de diæta
 § 4. v. 1. & seq.*

La matrice donc embrasse tres-estroittement la semence qui s'attache de tous costez à ses parois, en sorte qu'elles s'vnissent & deuiennent vne mesme chose, c'est au premier moment de cette vnion tres-parfaite que l'ame s'infuse & que la vie commence, puisque l'enfant qui se forme en fait les actions tirant pour se nourrir les vapeurs douces & les humiditez de la mere, à trauers la membrane qui l'environne. Au commencement cette membrane est fort delicate & poreuse; elle donne issue par tout egale-ment aux vapeurs chaudes, & permet l'entrée des humiditez nourrissantes; mais apres qu'elle est endurcie venant à se seicher par la chaleur qu'elle enferme au dedans & par celle de la matrice qui l'environne, elle s'espoiffit à vn point qu'elle bouche entierement les passages à toutes les vapeurs brulantes & aux humiditez qu'elle attireroit. C'est pourquoy la chaleur & les esprits de la semence, estans estroittement renfermez, sont contraints d'agir sur l'humidite qui est au dedans & de la consumer.

ART. 2.
*De l'ordre de la
 conformation des
 parties.
 Hipp. eodem l. &
 §. v. 8. & seq.*

LA partie de la semence la plus solide & la plus seiche ne peut pas se destruire & s'aneantir par la chaleur, elle s'espoiffit & se fortifie par la consommation de l'humidite superfluë, elle se conuertit en nerfs, en os & en cartilages: Ainsi la chaleur naturelle de la semence agitant son humidite, elle separe toutes les parties qui sont differentes, & au contraire elle vnit ensemble toutes celles qui sont semblables, pour en former les parties que nous appellons similaires. Or il est impossible que la chaleur subsiste dans les parties solides & seiches manquant de nourriture, elle s'entretient plus long-temps en celles qui sont humides & molles, puisqu'elles sont propres à seruir d'aliment & qu'elles ont aussi toutes quelque consistence qui resiste à la chaleur.

ART. 3.
*De la conforma-
 tiõ des vaisseaux
 du nombril.*

LE ventre est vne partie chaude qui contient beaucoup de sang & d'humidite radicale, c'est pourquoy dans le temps de la premiere conformation la chaleur & les esprits s'y eschauffent puissamment &

sur tout lors que les vapeurs brulantes, n'ayans point de sortie, se ren- Hipp. 1. laudato & ferment plus estroitement au dedans par l'espoisseur de la membrane: fol. v. 12 & seq.
Car alors la chaleur & les esprits s'augmentent & se fortifient tellement qu'ils surmontent tous les empeschemens qui s'opposent à leur violence, ils poussent impetueusement au dehors les fumées qui les estouffent & se forment en mesme temps des conduits propres à servir de fouspiraux & à tirer la nourriture.

L'expulsion des vapeurs brulantes precede l'attraction de l'aliment, puis que la nature pourroit tousiours à ce qui la presse dauantage, comme à chasser ce qui l'offense & qui la destruit, plustost qu'à tirer ce qui luy est utile & agreable: Elle forme premierement la cavitè gauche du cœur & delà les arteres pour expulser les fumées qui l'estouffent plustost que les veines qui conduisent le raffraichissement & la nourriture, elle a faict deux arteres vmbilicales & vne seule veine pour le mesme subiect.

LA vie consiste au mouuement de la chaleur & l'agitation la plus noble faict la vie la plus parfaicte, or le plus accompli de tous les mouuemens c'est celuy qui se faict en cercle & avec retour, puisqu'il est seul egal, perpetuel & qu'il emporte tous les autres. L'excellence de l'homme depend de ce mouuement circulaire, puisqu'il est le plus propre à faire en eminente perfection toutes les actions de la vie, il se faict en deux sortes de vaisseaux differens qui acheuent le tour & composent le cercle, les arteres rejettent les fumées qui brulent les entrailles & portent en mesme temps au dehors les esprits & le sang, les veines le rapportent au dedans aux mesmes lieux & communiquent le raffraichissement aux entrailles.

ART. 4.

Que la vie consiste au mouuement circulaire.

La conseruation de la vie depend de ces deux mouuemens alternatifs & contraires dont le premier & le plus pressant rejette la fumée qui est l'excrement vaporeux qui estouffe la chaleur, le second attire l'aliment & luy donne le raffraichissement necessaire.

LA nature agit & se sert en princesse, elle employe ses organes à vn petit nombre d'vsages dependens les vns des autres ou qui ne s'impliquent point; les arteres en se dilatant reçoient du cœur le sang & les esprits qu'elles portent aux extremitèz du corps en se reserrant & rejettent en mesme temps les excremens fumeux qui estouffent la chaleur.

ART. 5.

Que les veines & les arteres jointes ensemble font la transpiration.

Les offices sont partagez, car il est impossible que l'air penetre iusques au milieu du corps s'insinuant par les mesmes arteres; elles sont trop longues, trop estroites, trop profondes & trop dures pour servir

en mesme temps à deux mouuemens tout contraires, elles ne peuuent attirer l'air en mesme temps qu'elles rejettent les fumées. L'air s'insinuë bien plus aisément dans les veines, puisqu'elles sont plus proches estans en la surface & en plus grande quantité, elles sont bien plus ouuertes & plus deliées, elles raportent le sang & le rafraichissement du dehors au dedans des entrailles.

Les arteres & les veines ioignans leurs fonctions ensemble, rendent le mesme office à tout le corps que les narines & l'aspre artere font au cœur; car les conduits de la respiration estans larges & bien ouuerts, ils attirent l'air & rejettent les fumées brulantes en deux temps differens, qui sont de bien plus longue estenduë que celuy du battement des arteres. Il n'y a donc que les veines qui attirent l'air; car si les arteres qui portent le sang & les esprits aux extremités en se dilatant attiroient l'air au mesme temps, il y auroit ensemble deux substances, deux alterations differentes & deux mouuemens contraires aux deux bouts de l'artere, puisque le sang enuoyé du cœur s'opposeroit au mouuement de l'air qui vient du dehors, & seroit empesché de communiquer le rafraichissement au dedans.

Je finis ici la premiere Partie de ce traité, où i'ometts plusieurs choses considerables, afin d'estre plus court & de n'estre pas contrainct de les redire en la seconde, où i'apliqueray tout ce que i'ay dict à la conseruation de la santé & à la guerison des maladies; car en la seconde Partie ie suppleeray à quelque chose de ce qu'on pourroit desirer pour l'accomplissement de celle-cy.

Æ 39 v. 46. & 47. l.
de principiis.

ON peut dire que l'incomparable Hippocrate a creu que Dieu, qui est seul infini & la premiere intelligence de qui toutes les autres tiennent ce qu'elles scauent, se forme en l'Vniuers vn corps de l'element du feu, puisqu'il enseigne que ce premier principe de la chaleur est immortel & qu'il iouit de cette excellente prerogatiue de tout connoistre, de voir, d'entendre & de conceuoir toute chose, penetrant iusqu'à l'aduenir, dont il descouure les secrets.

Encore qu'on peut se persuader aisément que le feu connoit tout, puisque la chaleur est l'ouuriere de toutes les actions de la nature & que la connoissance est sa fonction principale; joint qu'il est euident que la vie commence lors qu'une estincelle destachée de ce noble element vient à s'engager en nos corps, & que la mesme vie cesse aussi-tost qu'elle s'eschappe, nous laissant immobiles. C'est luy seul qui reçoit les especes, qui les conserue & qui les fait paroistre en les communiquant à l'intel-

du sang & des esprits.

119

lect, car si le froid surmonte en la coction des humeurs le sang & les esprits se corrompent & demeurent incapables de luy représenter les obiects.

C'est vne chose si naturelle au feu que d'agir & de se remuer sans cesse, qu'il n'y a que Dieu seul & l'element du feu où l'acte & la puissance est vne mesme chose, faire & pouuoir faire tout, connoistre tout & pouuoir connoistre ce sont en eux des qualitez inseparables.

Il semble que cet agent tres-efficace est immortel, parcequ'il est incorruptible & qu'il est au dessus de tous ses ennemis qui sont les autres elemens, il les contient & les enferme tous en la vaste estenduë de son enceinte; & ce qui est plus manifeste il n'y a point de chaleur capable de surmonter la sienne & de la dissiper, puiqu'elle est la maistresse, & la plus forte.

Ce discours se peut mettre entre les articles 3. & 4. du second Chapitre de la quatrieme Section.

F I N.

de l'art de la médecine

119

Le sang est composé de plusieurs parties, dont la plus essentielle est le sérum, qui est une liqueur claire & visqueuse, qui sert à nourrir & entretenir la vie des parties solides du corps. Le sérum est formé par la séparation des parties solides du sang, qui se fait dans les vaisseaux capillaires, par le moyen de la force attractive du cœur.

Le sérum est composé de plusieurs parties, dont la plus essentielle est le sérum, qui est une liqueur claire & visqueuse, qui sert à nourrir & entretenir la vie des parties solides du corps. Le sérum est formé par la séparation des parties solides du sang, qui se fait dans les vaisseaux capillaires, par le moyen de la force attractive du cœur.

Le sérum est composé de plusieurs parties, dont la plus essentielle est le sérum, qui est une liqueur claire & visqueuse, qui sert à nourrir & entretenir la vie des parties solides du corps. Le sérum est formé par la séparation des parties solides du sang, qui se fait dans les vaisseaux capillaires, par le moyen de la force attractive du cœur.

Le sérum est composé de plusieurs parties, dont la plus essentielle est le sérum, qui est une liqueur claire & visqueuse, qui sert à nourrir & entretenir la vie des parties solides du corps. Le sérum est formé par la séparation des parties solides du sang, qui se fait dans les vaisseaux capillaires, par le moyen de la force attractive du cœur.

1644 202



SECONDE PARTIE DV TRAITTE
 DV
 MOVVEMENT CIRCULAIRE
 DV SANG ET DES ESPRITS.
 DES TROIS ESTATS VICIEUX
où l'on peut considerer l'homme.
 DV PREMIER ESTAT VICIEUX,
 qui est l'estat de la disposition à la maladie, ou
 DES MOYENS DE PREVOIR
 ET DE PREVENIR LES MALADIES.



Nous auons dit que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, & que le premier est celuy de la santé parfaite; Le second est celuy de la disposition à la maladie, Le troisiéme est l'estat de la maladie mesme; Et enfin le quatriéme & le dernier estat, c'est celuy de la conualescence. Nous auons dit aussi que le mouuement circulaire est tres-considerable en toutes ces dispositions differentes, & nous auons amplement discouru de toutes les eminentes qualitez qu'il communique à l'homme dès la premiere constitution de sa nature, ayant fait voir que les excellentes fonctions auxquelles consiste la perfection de la santé, dépendent de cét écoulement merueilleux du sang & des esprits; l'ordre veut à present que nous traittions de ce mesme mouuement circulaire, comme il est aux trois autres estats.

ART. I.
 Des mala-
 dies qui
 viennent
 des def-
 faults du
 mouuemēt
 circulaire.

Et parce qu'il n'y a point de perfection dans la nature qui ne soit combatuë par vne infinité de defauts tout contraires, & que les choses mesmes les plus excellentes sont sujettes à des manquemens qui

A

Du Mouuement circulaire

font pires, & en plus grand nombre que ceux des mediocres, il s'enfuit que le mouuement circulaire recoit vne infinité d'alterations differentes, qui sont autant de maladies qui nous accablent. Toute cette grande quantité de defauts qui corrompent la constitution naturelle du sang & de son mouuement circulaire se reduit à quatre genres principaux; car il s'arreste quelquefois en vne veine ou en plusieurs, quelquefois il est trop lent & paresseux, quelquefois il se dépraue & se fait inegalement, & enfin quelquefois il se fait precipitamment & trop viste.

Les maladies qui se produisent des manquemens du mouuement circulaire ne se font pas subitement, elles s'amassent petit à petit & à la longue, encore que bien souuent elles paroissent tout à coup, & qu'elles éclatent en peu de temps. Leurs commencemens sont presque imperceptibles, & ne se decouurent qu'à grand peine, & neantmoins il est tres-important de les bien reconnoistre, puis que ce sont les premieres démarchés qui nous esloignant de la santé nous conduisent insensiblement aux maladies, & nous iettent enfin dans les perils extrêmes, ou nous precipitent à la mort. Elles se forment du mauuais vsage de toutes les choses que nous appellons non naturelles, & sur tout des alimens & du travail qui contribuent dauantage que les autres à la perfection du mouuement circulaire, & à la conseruation de la santé.

ART. 2. Le corps de l'homme est le modelle de ce tonneau des Danaïdes qui veut sans cesse se vuidier, & se remplir aussi sans cesse, puis que les alimens & les exercices font cette vicissitude continuelle, & que de là dépend la santé.

*Que la
santé dé-
pend de la
vicissitu-
de de se
remplire
& de se
vuidier.*

L'homme a besoin de nourriture pour l'entretien de sa chaleur, l'exercice ne luy est pas moins necessaire, puis qu'il conserue aussi la chaleur, & que mesme il augmente notablement les agitations continuelles de cette ouuriere infatigable qui ne perit iamais plutôt que lors qu'elle demeure immobile. Neantmoins les alimens & les exercices ont des vertus toutes contraires, c'est ce qui les rend tres-vtiles estans employez à leur tour, car le travail épuise & dissipe toutes les humeurs; les alimens & les breuuages les reparent, & remplissent tout ce que le travail éuacüe. Ainsi la santé dépend de la continuelle vicissitude de se vuidier & de se remplir, de manger & de travailler; & toute la difficulté consiste à connoistre parfaitement nostre nature & les viandes, à prescrire leur quantité, l'ordre & le temps de s'en seruir, & à les proportionner au travail.

On en donne beaucoup de belles & de tres-confiderables maxi-

du sang & des esprits.

3

més, mais il est impossible d'en faire qui soient précises & assurées, à cause de l'infinie diuersité des temperamens & de la grande variété des qualitez des viandes. C'est pourquoy nous sommes contraincts de rechercher vne autre voye, qui est celle qui nous apprend ce qui domine dans nos corps, à cause des excez que nous faisons des aliments ou du travail, & qui découure à point nommé la proportion de ces deux choses, puis que toutes les maladies viennent de ce que l'une ou l'autre est plus forte, & que la perfection de la santé consiste en leur égalité continuelle.

Si donc nous pouuions trouuer iustement la mesure précise & la proportion du travail à l'égard de chaque espee de temperament, & qu'il ne s'y rencontraist point de plus & de moins, nous trouuerions aussi le moyen de viure en vne santé continuelle, & qui ne seroit interrompue d'aucune sorte de maladie. Mais cette découuerte est impossible à cause de la grande quantité des choses qui y contribuent, & dont les combinaisons sont presque infinies; c'est pourquoy nous sommes obligez de restreindre cette science, & de la reduire à des maximes particulieres, & qui ne peuuent estre vtils qu'aux personnes qui sont assez heureuses que d'auoir des Medecins intelligens, & qui veillent sans cesse à la conseruation de leur santé. Car ils sont veus en tous les temps, & lors qu'ils commencent leurs exercices, & lors qu'ils les quittent, aussi bien que dans les repas; toutes leurs actions s'obseruent attentiuement, ils sont considerez à toute heure & dans le sommeil mesme; tellement qu'on peut les conseruer aisément en santé, réglant tousiours la nourriture à proportion du travail, qui se diminue si on manque de nourriture, ou qui s'augmente si elle est copieuse.

ART. 3.
*Des moyens
de prevoir
& de pre-
uenir les
maladies.*

Et au contraire, il est impossible de donner la mesure précise du travail & des alimens à ceux qu'on ne voit pas fort souuent; c'est pourquoy l'une de ces deux choses surmonte facilement en l'œconomie de leur corps; & bien que la faute qui se fait en vn iour soit imperceptible, & qu'elle ne semble pas considerable, neantmoins la continuation l'emporte à la longue, & fait vn excez capable de produire vne maladie tres-dangereuse. Car ainsi les qualitez pernicieuses se fortifient de iour en iour; & les humeurs s'amassent en si grande abondance, qu'elles peuuent surmonter la nature, & vaincre enfin toutes les forces qui nous entretiennent en santé. Il faut donc en cette occasion perilleuse penetrer au temps à venir, en preuoyant les maladies par l'estat present de nos corps, & par vne exacte connoissance de tout ce qui se passe en nous-mesmes.

A ij

Du Mouuement circulaire

4

Or les commencemens les plus imperceptibles, & les premiers faux pas de ces funestes cheutes ne se connoissent que par les clairvoyans, & se découurent par deux diuers moyens à raison des deux temps, où la vie se partage. Les songes qui se forment en dormant & paroissent au sommeil, découurent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux moindres defauts; & quant aux legers accidens que nous souffrons estans éueillez, & qui sont les veritables auancoueurs des maladies, ils nous les montrent bien plus certainement, & donnent bien souuent fort peu de temps pour y remedier. Ainsi les songes qui paroissent au sommeil, & les legeres incommoditez que nous souffrons estant éueillez, ce sont les deux moyens d'où nous tirons la connoissance des maux qui nous attaquent à l'impourueu, & lors que nous croyons estre en santé. Le mouuement circulaire les fait connoistre éuidemment, c'est pourquoy ie suis obligé de traiter des songes & de ces legeres incommoditez; & de parler aussi de la saignée, parce que le sang est la matiere du mouuement circulaire, & que ses constitutions differentes sont les seules causes des quatre differens estats, où l'on peut considerer l'homme; joint que la saignée est le plus asséuré remede pour restablir le sang en sa constitution naturelle.

Hipp. pur-
gandi me-
th. f. 6.

Au reste, faisant profession de suiure en toute chose l'incomparable Hippocrate, ie dois traiter en premier lieu des legers accidens qui precedent les maladies, & les diuiser à l'imitation de ce grand Maistre en ceux qui viennent de l'excez de la nourriture ou de repletion, & en ceux qui viennent d'inanition ou de l'excez du travail; parce que ce sont les marques les plus certaines de tout ce qui se passe en nous-mesmes, & les plus asséurez auancoueurs de ce qui en doit arriuer. Cependant nous remarquerons qu'Hippocrate se sert en diuers lieux de la saignée & de la purgation pour preuenir les maladies, parce que ces deux grands remedes qui sont tres-efficaces pour les guerir, le sont bien dauantage pour les empescher de se former; & que neantmoins dans les trois liures de la diette & en celuy des songes, il n'ordonne quasi que les alimens & l'exercice avec le vomissement, à cause qu'il s'agit en ces lieux là de conseruer la santé par le moyen de ces deux choses, & que le vomissement est tres-ytile, ne rejettant que le superflu de la nourriture.

SECTION PREMIERE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE
du troisiéme Liure de la diette du grand
Hippocrate.

*DES SIGNES DE MALADIE QUI
se tirent des vices de la nourriture.*

CHAPITRE PREMIER.

*Des signes des maladies qui viennent de l'excez de
la nourriture.*

Toutes les choses naturelles donnent des marques tres-affeurées de ce qui leur doit arriuer, & de toutes leurs qualitez à venir long temps auant qu'elles se produisent, & tous les Arts scauent connoistre les perfections, & les manquemens de leurs objects, & tout ce qui est à venir touchant les choses dont ils se meslent. Ainsi la Medecine juge de l'homme en sa naissance, elle y decouure euidentement l'espee de la mort & son heure, elle y connoit les qualitez, & tout le cours de la vie, elle y apprend la taille & la beauté, la force & les defautes, & toutes les maladies; elle y voit les inclinations de l'esprit; & tous les mouuemens de nos ames; elle scait les coups de la fortune, & leurs succz, puis qu'elle comprend la destinée.

La Medecine est si clair-voyance, que non seulement elle preuoit la mort ou la santé dès le commencement des maladies; mais elle les voit venir long temps auant qu'elles paroissent; elle scait tres-certainement qu'elles arriueront par la connoissance qu'elle a des causes vniuerselles & des changemens des saisons; elle scait le moment, & le lieu où les humeurs qui nous composent s'alterent & se destachent de la masse du sang, & qu'elles se séparent pour ne se rejoindre iamais, & pour faire cette derniere & totale dissolution qui est la mort. La Medecine connoit tous les mouuemens des humeurs, elle decouure par les songes iusqu'aux moindres

A iij

Du Mouvement circulaire

alterations qui viennent des causes immediates, elle sçait très-certainement tous les manquemens de la nourriture par les legeres incommoditez que nous souffrons estans en santé, elle donne toutes les marques des maladies qui nous arriuent quand on a trop pris d'aliment.

ART. 1. Ainsi la Medecine obserue que la repletion produit de differentes marques des maladies qui nous menassent selon le temperament & la complexion des personnes. Car il y en a qu'on estime en parfaite santé, parce qu'ils font à l'aise & parfaitement toutes les actions de la vie, ils euacuent les excremens à l'ordinaire, & toute l'habitude du corps demeure en sa façon naturelle; & neantmoins ils trouvent que sans aucune cause apparente leurs narines s'emplissent apres souppé, & qu'alors ils ne peuuent moucher, bien qu'ils ayent les conduits entierement pleins de morve. Les mesmes personnes venans à se coucher là dessus, & à dormir, ne manquent point le lendemain matin de cracher & de moucher à leur aise, aussi-tost qu'ils commencent à se promener, ou à faire leur ouurage; mais ils sentent qu'à la longue leurs paupieres s'appesantissent, le front leur demange, ils se dégoustent petit à petit, & ils perdent tout à fait la couleur. Ainsi les humeurs qui se transportent continuellemēt à la teste se repandent en suite en diuers endroits, & font des fièvres accompagnées de frissons & d'autres accidens conformes aux qualitez qui dominant en l'air, & à cette abondance d'humeurs. Ces gens là prennent tout ce qui leur arriue alors pour la cause de leur maladie, encore que la plenitude qui s'accroit à la longue soit la seule cause qui les y precipite. Il n'est pas à propos d'attendre que ces fascheux symptomes suruiennent les vns aux autres; il faut s'opposer aux premiers & simples auancoueurs, & reconnoistre que la nourriture est trop copieuse à proportion du trauail, & que les humeurs qu'elle amasse ont fait vne repletion dont la nature veut se deffaire, la rejettant par la morve, & par les crachats qui luy seruent de crise. Mais parce que la chaleur & le mouuement circulaire du sang & des esprits sont plus foibles, lors que le corps est en repos, la quantité des humeurs visqueuses bouche facilement les conduits de l'air, & ces mesmes humeurs se subtilisent & se destachent aussi-tost qu'on fait exercice.

ART. 2. Il se rencontre des hommes en qui l'excez de la nourriture a des effets tout differens: car la superfluité des humeurs ne se jette pas hors des veines pour se respandre en diuers lieux, & produire vn rhumatisme, puis qu'elle demeure en ses vaisseaux, où elle s'aug-

du sang & des esprits.

7

mente à mesure qu'ils continuent dans le repos, & à prendre trop d'aliment. Le mouvement circulaire se fait en eux tres-foiblement, & la chaleur & les esprits ne s'estendent pas à l'ordinaire en tous les organes des sens, ils dorment presque continuellement, & le sommeil leur est tres-agreable, ils ne se contentent pas de la nuit, puis qu'ils dorment à toute heure si on ne les éveille. Ces personnes-là dorment quasi sans cesse, à cause que la paresse & la nourriture excessiue humecte tout leur corps, le sang occupe également les trois cercles, & remplit entierement ses vaisseaux; les esprits n'ont pas le mouvement libre à cause que le sang occupe tous les lieux où le mouvement se doit faire; le sang & les humeurs deuiennent presque immobiles; de mesme que la liqueur dont vne bouteille est toute pleine, est incapable de s'é-mouuoir, encore qu'on l'agite.

Modern E.
v. 31. 2.
scq.

Lors que tous les vaisseaux sont remplis, & qu'ils ne peuvent plus recevoir les humeurs qui s'engendrent journellement, il faut necessairement qu'ils se dégorgent, puis qu'il est impossible que la nature demeure en mesme estat; le cœur & les arteres par le moyen du mouvement circulaire rejettent les humeurs qui sont plus inutiles, & les deschargent aux égousts du bas ventre, & dans le ventricule qui est le reservoir de toutes les humeurs, puis qu'il les fournit toutes, & qu'il les reçoit de toutes les parties quand elles les renuoyent. C'est ce reflux de superfluitez qui commence à troubler l'œconomie de la nature, empeschant la distribution des alimens & leur digestion; c'est alors qu'on ne dort plus agreablement & à l'aise, & que l'ame & les esprits entrent en confusion, puis qu'on ne songe plus que de querelles & de combats: Le corps & l'ame ont vne si estroite alliance, qu'ils s'entrecommuniquent tout ce qui leur arriue, bien ou mal; c'est pourquoy si le corps endure quelque incommodité, bien que legere, l'ame la voit & la discerne en songe, lors qu'elle se retire des organes des sens.

L'homme donc qui vient à ce poinct se voit au bord du precipice, & se trouue tout prest de tomber en vne maladie tres-funeeste, qui ne peut estre autre sans doute qu'une Apoplexie violente, puis que toutes les maladies dépendent de l'abondance & des qualitez des humeurs, & de la structure des parties, où le mouvement circulaire les descharge: Or il est aisé de juger qu'une humeur qui fait dormir contre nature, continuant de se répandre dans toutes les parties du Cerueau y produira l'Apoplexie. Mais

Du Mouuement circulaire

il ne faut pas estre si fol que d'attendre vn si grand malheur; car aussi-tost qu'on s'apperçoit de ses moindres & premieres marques, il faut augmenter le trauail, & continuer long-temps l'abstinence.

ART. 3. Il y a des personnes qui resistent vne douleur par tout le *Troisième* corps, ou en quelqu'vne des parties qui se rencontre la plus foible *de qua-* de sa nature, ou par accident: & cette douleur est semblable à *trième si-* vne grande lassitude, en sorte qu'ils ressemblent à ceux qui sont *gnés de* extrêmement fatiguez: cela fait que s'imaginant que le repos & *l'excez de* la nourriture les doiuent reestablr en santé, ils se seruent de ce *la nourri-* regime qui augmente en eux la bile, & l'échauffe, qui a ce que *ture.* la fièvre les prend. Alors à peine reconnoissent-ils leur faute; car *Eodem f. v.* il y en a qui se baignent & qui continuent de trop manger, c'est *42. & seq.* pourquoy les mauuaises humeurs estant émeuës par tout le corps, elles se déchargent sur le poumon, qui est la partie la plus susceptible, parce qu'elle est la plus rare, la plus chaude, & la plus mouuante de toutes, & y produisent vne inflammation qui est vne tres-grande maladie, & qui les mene à l'extremité.

z. 1. de dia. Il y en a d'autres en qui la plenitude se transporte toute à la *ta f. 103. v.* teste & aux organes des sens, car ils l'ont douloureuse & pesante, *3. & seq.* ils sont abbatus de sommeil apres les repas, en sorte qu'ils ferment les yeux & leurs paupieres tombent, ils tressaillent en songeant, & ressentent vne chaleur qui vient de la bile qui s'esleue continuellement à la teste, au lieu de se porter au bas ventre, où est son égoust naturel, y seruant de clysteré. Ainsi la teste attire à soy sans aucun relasche toutes les humeurs & la bile, dont elle se remplit, & durcit le ventre qui en deuiet paresseux, parce qu'il est depourueu de son éguillon naturel. Ils s'imaginent que leur teste s'allege par l'action venérienne, & neantmoins elle s'appesantit plus que deuant, à cause que sa chaleur s'augmente & tire dauantage. Ces personnes là se voyent en danger que leur teste s'estant remplie d'vne grande abondance d'humeur, ne se discharge sur quelque partie où elle seroit pernicieuse.

ART. 4. Il se rencontre des personnes de fort bon temperament, & *Cinquième* mesme en qui l'estomach fait bien la digestion, & on voit qu'ils *me signe* ne font point la distribution de l'aliment, & que le chyle bien digeré *de l'excez* n'entre pas dans les veines pour se communiquer aux entailles & aux autres parties, parce qu'elles sont toutes pleines, *de la nour-* & que le cœur a plus besoin de se defaire des humeurs superflues *riture.* *Eodem l. &* par le moyen du mouuement circulaire, que d'en attirer de nou- *f. v. 26. &* uelles; *seq.*

uelles: C'est ce qui fait que la nourriture demeure croupissante en l'estomach, & se conuertit en vapeurs, d'où se produisent vne infinité de symptomes. Au commencement ces vapeurs se dissipent à l'instant qu'ils viennent à manger, parce que la nourriture est plus forte, & se trouuans bien soulagez, ils s'imaginent qu'ils sont guéris, encore que veritablement ils empirent, car la nourriture s'augmentant de iour en iour, ils se voyent aussi déchoir sans cesse dans cette frequente vicissitude de soulagement & de recheute.

Or la corruption deuiet enfin si forte & si grande en l'estomach, qu'elle l'emporte facilement au dessus des alimens qu'ils prennent, en sorte qu'ils ne sont pas plustost aualez qu'ils se corrompent. Toute cette corruption venant à s'échauffer & à s'émuouoir, elle trouble tout le corps, & fait vne diarrhœe qui est vn déuoyement par bas de toutes les humeurs vicieuses & superfluës. Cette grande éuacuation qui vient de la corruption des viandes s'appelle diarrhœe, iusqu'à ce que tout le corps en estant en chaleur & en fièvre, l'humeur se rend si acre & si piquante, qu'elle emporte la piece, vlcérant les boyaux, qui en iettent le sang tout clair, & cette douloureuse éuacuation s'appelle dysenterie, qui est vne maladie dangereuse & fort difficile à guerir.

On voit des personnes qui rejettent le matin par la bouche de petits morceaux des viandes qu'ils ont mangé le iour precedant sans auoir aucun rapport aigre, & qui rendent les grossiers excrements du bas ventre en vne quantité presque pareille à celle des aliments qu'ils ont pris sans en resentir de douleur. Ce sont des marques indubitables qu'ils ont l'estomach sec & froid, puis qu'ils rendent la nourriture toute entiere apres le sommeil d'vne nuit, & que venant à s'émuouoir ils la rejettent, mesme sans en auoir de l'aigreur à la bouche; c'est à dire sans que la digestion se commence.

ART. 5.
Sixième
& septième
signes
de l'exces
de la nour
riture.
Eodem f.
v. 8. &
seq.

Il s'en trouue d'autres qui perdent entierement la couleur, & qui ont des rapports aigres si fascheux apres le repas, qu'ils montent iusqu'à leurs narines; Ces personnes-là ont toute l'habitude infectée de mauuaises humeurs, car l'exercice qu'ils font, estans trop pleins, produit en eux vne fonte & colliquation des humeurs & des parties molles beaucoup plus grande que la quantité des excrements que le mouuement circulaire a de coutume de rejeter dans les égouts: C'est pourquoy ce qui en demeure infecte la nourriture au bas ventre, & l'aigrit en fort peu de temps. Ainsi ce pernicieux leuain corrompt les viandes, & les ai-

f. 204 v.
4. & f. 9.

B

Du Mouuement circulaire

griffant en l'estomach, il en fait des rapports à la bouche, & quant aux excrements que le mouuement circulaire pousse au dehors pour les euacuer par les pores, ils s'arrestent entre cuir & chair, & ostent la couleur à l'homme par la corruption du bon sang, & par la dissipation des esprits, & mesme ils forment enfin la bouffis- seure & l'hydropisie.

ART. 6. Il y en a d'autres encore qui ont des rapports aigres à leur réueil, parce que les humeurs vicieuses dont tous leurs vaisseaux sont rem- plis, se dégorgeant en dormant au bas ventre par le mouuement circulaire, à cause qu'il y est bien plus fort & plus frequent qu'aux autres temps par la retraite des esprits. C'est pourquoy la nourri- ture s'y corrompt & s'aigrit, & reuiet à la bouche aussi tost que le réueil apporte ce notable changement à tout le corps, par lequel le sang & les esprits se répandent au circuit exterior, & en tous les organes des sens. Car alors l'air & les vapeurs fumeuses sortent plus impetueusement qu'à l'ordinaire par la bouche & par les nari- nes, & y donnent des marques assurees de la corruption des via- des. Ainsi tous ceux qui sont plethoriques ne doiuent iamais s'en- dormir qu'ils n'ayent fait la digestion, puis que les humeurs su- perfluës l'empeschent & corrompent la nourriture, faisans reflux en l'estomach; joint que ces mesmes humeurs vicieuses ne man- quent iamais à troubler le repos des plethoriques, & à les réveiller en sursaut par de fascheux symptomes.

Ces accidens sont beaucoup plus insupportables en ceux qui ont le cuir & la chair dure, car ils ont les veines plus petites que les autres, & incapables de s'estendre, à cause que la fermeté de la chair les en empesche. C'est pourquoy les alimens qui sont en l'estomach venans à s'échauffer & à se fondre, & le sang qui est dans les veines s'échauffant aussi par le premier sommeil & par la nourriture qui est en l'estomach, toute l'habitude du corps ne manque point de rejeter au bas ventre en dormant les super- fluitez qui regorgent, puis que toutes les humeurs échauffées bouil- lent & tiennent plus de place. Ainsi la distribution du chyle ne se peut faire dans les veines qui sont trop estroites, à cause que la chair estant échauffée, les serre encore plus que de coustume; & l'abondance des humeurs qui se dégorge de toute l'habitude s'opposant à la distribution de l'aliment, elles se font violence l'vne à l'autre, & se portent en vn lieu mitoyen qui est la gorge. Car la personne se sent estouffer, & s'échauffe par le renuersement de l'estomach qui presse le diaphragme, & qui rejette en vomissant

ces superfluités qui troublent tout le corps; & alors ils se trouvent allégez, & n'ont plus aucune apparence ny aucun reste de douleur, si ce n'est que la dissipation des esprits les rend passés, & que continuans le mauuais regime ils tombent dans les maladies dangereuses.

Ceux qui ont conlume de viure à l'ombre, & dans la grande oisiveté, souffrent aussi ces mesmes symptomes s'ils changent soudainement de vie, estans contraints de traualier, car la gresse & la chair molle dont ils sont faits viennent à se fondre, & seruent de matiere à vne fluxion d'autant plus perilleuse que la corruption d'vne chose tres-noble est plus maligne.

CHAPITRE SECOND.

Des signes des maladies qui viennent des defauts de la nourriture.

Les maladies qui viennent de ce qu'on ne prend pas assez de nourriture à proportion du traual sont tres-rares, si ce n'est que nous mettrions en ce rang celles qui viennent faute de la distribution du chyle & de la digestion des viandes; car la diuersité des mets & leur delicatesse n'excite que trop nostre appetit qui se porte desia de soy-mesme aux exeez; & ce qui est plus estonnant, c'est que ceux qui ont l'estomach incapable de digerer la nourriture, ont plus d'appetit que les autres. Or cet appetit déreglé vient de l'interperie froide & des cruditez qui s'amassent au ventricule, car elles picquent & restreignent l'orifice superieur de la mesme façon quel'épuisement de tout le corps, lors que toutes les parties succent les vnes des autres consecutiuellement les humeurs, iusqu'à ce que l'attraction penetre à l'estomach, qui est le reseruoir de toutes les humiditez. Car l'actiõ de la chaleur consomme continuellement quelque chose de la propre substance, & la nature la repare par le moyen de l'aliment, c'est pourquoy toutes les parties desirent & succent ce qui leur est vtile & semblable. Elles n'ont pas toutes le sentiment de ce debris & dissipation de substance, dont la reparation est si necessaire; il n'y a que le ventricule de qui toutes les autres tirent, car il est le but & la fin de leur attraction violente, elles le persecutent toutes, elles le pressent de fournir, ce qui sert

ART. I.
Premier
signe du
defaut de
la nourri-
ture.

L 3. de dia-
taf. 104.
v. 40. &
seq.

B ij

à leur subsistence, puis qu'il est fait pour ce sujet, & qu'il n'a que ce seul office.

Nous peririons en peu de temps si nous n'avions la connoissance de ce funeste embrasement & de ce debris de nous memes. Les nerfs qui viennent immediatement du cerueau sont plus sensibles que les autres, & l'estomach en recoit deux considerables, ils sont en lieu de discerner les suc differends qui nous manquent, & qui sont propres à reparer tant de parties si dissemblables; car ils sont au milieu du corps où toutes les veines finissent, & d'où elles ont assez de suc pour en fournir le petit monde, puis qu'elles y seruent de racines, & que le ventre en est la terre, l'homme ayant au dedans de soy ce que les plantes ont au dehors. Ainsi l'estomach est pourueu d'un sentiment tres-delicat, afin de nous donner auides de ce qui manque à tout le corps, & de le fournir promptement pour en appaiser la douleur.

Or le desir de reparer la substance qui s'épuise continuellement par la chaleur s'appelle vulgairement appetit, & se remarque de deux sortes en deux differends lieux; l'un est naturel, & se trouue en toutes les parties, l'autre est animal, & se fait avec connoissance, & n'est qu'à l'estomach, où va finir l'attraction des parties, quand elles sont épuisées, pour entirer la nourriture, & faire connoistre la necessité qu'elles en ont. Car la faim n'est autre chose que cette defaillance importune, où ce pressant mal de cœur qui vient de l'épuisement des parties qui tirent toutes l'aliment de l'une à l'autre, & vont finir à l'estomach, où il excite vne douleur semblable à celle d'une piquure, ou de quelque déchirement.

L'appetit naturel, ou la faim qui consiste en l'épuisement des parties se voit quelquefois seule, & sans celle que nous appellons animale, puis qu'on n'a point enuie de manger, & qu'on rebute les viandes; en sorte que l'appetit naturel est extrême en tout le corps au mesme temps que l'appetit animal, qui est le sentiment de la faim, manque en l'estomach. Et au contraire, on voit qu'encore que nous manquions d'appetit ou de faim naturelle, puis que les parties regorgent presque tousiours, & qu'elles n'ont que trop de nourriture, nous trouuons neantmoins les viandes bonnes, & mesme quelquefois l'appetit animal, qui est le sentiment de la faim, nous presse extremement de manger, à cause des humeurs vicieuses qui piquent & qui restreignent l'estomach.

Ces mesmes humeurs continuent quelquefois à croupir si longtemps au ventricule, qu'elles l'humectent & le refroidissent s'atta-

chans à ses membranes & à son orifice inferieur ; tellement qu'il deuient incapable de retenir la nourriture, c'est pourquoy nous voyons qu'elle coule continuellement, & qu'elle passe toute sans s'arrester, & cependant elle ne donne aucune tranchée, à cause qu'elle demeure cruë par le defect de la chaleur. Ainsi le froid empesche la digestion des viandes au ventricule, d'où l'extreme humidité les fait couler soudainement, comme aux lienteries; ce flux continuel affoiblit tout le corps, & l'extenuë notablement, en le frustrant des nourritures qui luy sont absolument necessaires, & ce qui est encore pis, l'estomach mesme, d'où nostre subsistence dépend, se corrompt en peu de temps, si on n'y pouruoye de bonne heure.

Il y en a d'autres qui ne reçoient aucune vtilité des alimens qu'ils prennent, & qui ne font point du tout la digestion, puis qu'ils les rendent sans puanteur ny changement, & delà vient qu'ils flai-
trissent & s'abbattent, & qu'ils tombent enfin dans le peril, où la froideur & la seicheresse de leur estomach les conduit à la longue, s'ils ne se seruent de viandes propres & du traual à proportion.

ART. 2.
Second & troisieme signe du defect de la nourriture.

L. 3. de diet. ta f. 105. v. 6. & seq. Eodem l. & f. v. 20. & seq.

Il s'en voit d'autres encore qui ne retirent aucun fruit des meilleurs alimens, parce qu'ils ont le ventricule si chaud qu'il retient la nourriture & la corrompt, & mesme la chaleur s'augmentant de temps en temps, il attire de tout le corps les humiditez nourrissantes par les mesmes conduits qui les fournissent; car toutes les parties creuses qui ont des orifices longs & estroits venans à s'échauffer, elles attirent plus puissamment que de coutume. C'est alors que l'estomach s'humecte excessiuement & s'échauffe encore plus qu'auparauant; il commence à faire mal, puis que l'acrimonie des humeurs le pique & y fait de petits vlcères qui le rendent incapable de retenir la nourriture & d'en souffrir l'attouchement. L'intemperie chaude & humide produit tous ces symptomes au ventricule, & vient le plus souuent de l'excez du traual: C'est pourquoy nous deuons diminuer les exercices & les aliments ordinaires, soignans par tout moyen à rafraichir & à seicher.

Il y a des personnes qui font des excrements tout bruslez & arides, ils ont la bouche tousiours si chaude & seiche qu'elle en deuient amaire à la langue, leur ventre s'endurcit de plus en plus, & l'vrine s'arreste. Or tous ces accidents arriuent à ceux qui ont le corps & les entrailles excessiuement chaudes & seiches, car elles succent pelle mesle & tirent toutes les humiditez du bas ventre; c'est

ART. 3.
Quatrieme signe.

Ex l. 3. de diet. ta f. 105 v. 40. & seq.

Du Mouuement circulaire

pourquoy les boyaux manquans de bile & d'humidité superflue qui sert de clystere & fait couler les excrements, ils s'enflent & se bouffissent tellement de toutes ces matieres recuites les vnes sur les autres, qu'elles bouchent entierement les passages, & mesme elles pressent les vtereres qui portent l'vrine en la vessie.

C'est alors qu'ils sentent de grands maux, car la fièvre les prend & ils vomissent tout ce qu'ils boient & mangent; ils sont hors d'esperance quand ils en viennent là, puis qu'ils rejettent tout & iusqu'aux excrements; car en suite ils vomissent l'ame. Il faut donc preuenir ces malheurs, & que ces hommes la mangent plus que de coustume, & qu'ils ne prennent que des viandes extremement rafraichissantes, humides & d'eterfines; il faut aussi qu'ils se reposent, qu'ils se tiennent debout, & qu'ils trauaillent peu, puis que l'oisiuereté rafraichit le bas ventre, y retenant toutes les humeurs, & y faisant le mouuement circulaire plus frequent & plus prompt à rejeter les excrements.

ART. 4.

Autres signes du défaut de la nourriture.

L. 2 de diata f. 98. v. 2. & seq.

La promenade du matin purifie tout le corps, parce qu'elle excite la chaleur qui fortifie les membres, elle subtilise les humeurs & chasse les superfluitez par les pores; elle ouure aussi le ventre à cause qu'elle chauffe & qu'elle émeut la bile, car la fraicheur de l'air qu'on respire au matin rafraichissant la teste, & iusqu'à l'estomach, la bile se repousse aux égoufts du bas ventre où elle se décharge. Ainsi la teste & tous les organes des sens se purgent & se nettoient, car le ventre estant vuide & en chaleur il attire toutes les humeurs de la circonference du corps, & nous rend plus alaires.

Ad calcem L. 3 de diata f. 106. 11. & seq.

La promenade du matin se trouue tres-vtile à ceux qui sont pleins, mais elle est tres-mauuaise quand les veines sont vuides, & qu'on trauaille trop, puis qu'elle émeut la bile, elle l'augmente & produit des frissons & des fièvres; elle charge & remplit extremement le cerueau, car cette humeur subtile s'y transporte aisément, quand elle abonde & qu'elle se sépare de la masse du sang. Il y en a qui frissonnent en quittant l'exercice, & il y en a d'autres qui sont tout tremblottans, quand ils se deshabillent pour en venir aux mains, & ces mesmes personnes frissonnent encore plus en sortant du combat, quand ils se refroidissent, car ils tremblent si fort qu'ils en grincent les dents; les vapeurs & la bile occupans le cerueau, ils s'endorment, & ils ne se réueillent qu'en baillans plusieurs fois; à l'issuë du repas ils sont tout abbatus, & leurs paupieres tombent.

Ce sont les marques de fièvres tres-malignes, puis que les grands

remedes y sont pernicieux; car la saignée retranche l'aliment, dont ils manquent desia, & la purgation augmente la chaleur & redouble la fièvre. Ceux donc qui sont malades de trop de travail & faute de nourriture sont en plus grand hazard que ceux qui sont trop pleins, puis qu'il est plus aisé de retrancher & d'oster du sang, que d'en produire dans les veines; c'est pourquoy nous devons manger d'ordinaire plus que moins, & prendre garde que les signes se meslent selon les différentes natures, & ne se trouuent pas tous ensemble.

SECTION SECONDE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE
du Liure des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QVI
se tirent des songes.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature des songes, de leurs causes & de leurs qualitez.

LEs signes dont nous auons parlé sont de grande importance, & montrent éuidemment les fautes que nous commettons au regime; mais les songes qui se forment en dormant, & paroissent au sommeil, découurent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux moindres defauts; parce que l'ame est alors éueillée & toute clairuoyante. L'ame de l'homme se trouue assujettie aux loix du corps quand il est éueillé, elle y est attachée comme vn forsat à la cadeine; elle y est démembrée pour estre en tous les membres, car elle s'affoiblit, se partageant en tous les lieux où elle se separe, & en se diuisant en autant de parties que son corps a d'organes.

ART. I.
Que l'ame est libre dans le sommeil, & qu'en veillant elle est sujette aux loix du corps.

L'ame n'est pas suffisamment occupée selon les forces, encore qu'elle travaille continuellement au dedans à l'entretien de tout le corps & à la conseruation de la vie: elle se cōmunique au dehors, elle y fait tous les mouuemens, elle découure tout ce qui se passe

en ce grand Vniuers, elle y voit toute chose, elle entend, elle flaire, & en vn mot elle conçoit & elle juge de tout ce qui tombe sous les sens qui sont ses espions. Ainsi l'ame n'est pas à soy quand nous veillons: mais aussi tost que nous dormons & que le corps perd connoissance, c'est alors que l'ame s'éueille & se retire des organes; c'est en ce temps que l'ame ordonne l'oconomie de tous nos membres, elle repare les debris qui se produisent des defaute de tant de mouuemens volontaires & des appetis dereglez, elle perfectionne les humeurs, elle separe les excremens, & elle amasse des esprits en abondance.

L'ame n'est iamais inutile, elle n'est iamais endormie, si le corps s'abbat & s'endort, elle en deuiet plus éueillée, elle s'employe plus que deuant, car estant seule & en retraite elle fait toutes les actions, puis que le corps venant à dormir, & perdant toute connoissance, l'ame comprend & connoit tout, elle voit, elle entend, elle touche, elle flaire, elle s'éjouit & s'attriste, elle souhaite sans cesse & s'occupe; & en vn mot l'ame fait seule toutes les actions qui luy sont propres, & celles qui sont particulieres à chaque partie de nos corps.

ART. 2. Nous auons dit avec Hippocrate que la perfection de la sagesse & de toutes les connoissances dépend des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicat, & vn mouuement circulaire toujours égal & tres-moderé: Or le mouuement circulaire est toujours de mesme & tres-moderé dans le sommeil, puis qu'on ne s'endort iamais que ce mouuement ne se calme, diminuant de sa vitesse; il s'y ralentit de beaucoup, & se fait tres-doucement aux trois cercles, & principalement au cerueau. Le mesme mouuement circulaire se fait également au sommeil, parce que les appetits dereglez & les mouuemens volontaires n'y font aucune violence; l'ame n'est point interrompuë, elle n'y est iamais distraite par la varieté des objets, elle est en pleine liberté, & toutes choses sont semblables, demeurant en vn mesme estat. Le sang acquiert dans le sommeil vne consistence delicat, puis que l'ame y traueille sans cesse à la costion des humeurs & à la perfection du meslange; il y deuiet beaucoup meilleur à cause que la masse se purge & se nettoye de tous les excremens qui se separent, & se rejettent aux égousts du bas ventre; & enfin on ne dort iamais que le sang ne se refroidisse & ne se tempere notablement en ses premieres qualitez. Ainsi l'ame est en estat dans le sommeil de bien juger de toutes choses. Les

Que l'ame
reçoit au
sommeil
toutes les
qualitez
propres à
la sagesse.
Chap. 5. art.
1. de la 4.
Section du
traicté du
mouuemēt
circulaire.

du sang & des esprits.

Les sens extérieurs sont frappez à toute heure par vne infinité d'objectz qui ne font neantmoins aucune impression remarquable, ils n'ont iamais de suite que le sens commun ne les discerne, & que l'esprit ne s'y occupe; or il ne s'attache qu'à ceux qui luy sont d'importance & qui le touchent de plus pres, car tout le reste se neglige & toutes leurs especes s'écoulent, & se dissipent tout de mesme qu'une foible lumiere s'esteint auprès d'une plus grande, ou comme vn petit mal est insensible quand on endure vne extreme douleur. Mais lors qu'on est en repos & que ces grandes agitations cessent, les choses mediocres & mesme les plus petites se remarquent & font impression. Les objectz donc produisent leurs especes aux organes des sens où elles se propagent, & bien souvent le mouvement circulaire les emporte au dedans sans estre reconuës: Les songes se font sur ces mesmes especes qui se presentent à l'ame & paroissent en dormant, lors qu'elle est calme & libre, car il n'y a que les seules actions de l'ame estant en sa retraite & s'occupant à l'entour des images qu'elle a reçu des sens qui doiuent porter le nom de songe, elles luy sont particulieres. Le mesme tour du sang & des esprits, estant inégal & trop prompt, altere les especes, puis qu'elles y sont comme en leur sujet propre, & qu'ils recoiuent les mesmes changemens que les tourbillons d'eau qui se pouffent l'un l'autre & se meslent sans esse, car ils changent de forme à tout moment & reuiennent tousiours en leur premier estat. L'impetuosité du sang, son excessive humidité & le meslange des fumées font que les songes ne se forment iamais aux enfans ny apres le repas, car alors les especes se broüillent & l'ame demeure dénuée de toute connoissance.

ART. 3.
De la nature des songes & comment ils se font.

Or comme l'eau fortement agitée en deuiet incapable de représenter les objets, ou les dépraue & les fait paroistre tout autres qu'ils ne sont: & qu'au contraire elle sert de miroir, & les représente nettement & au vray, quand elle est reposée: ainsi les especes & les impressions qui sont venuës des sens s'effacent toutes au sommeil, ou paroissent confuses & monstrueuses, quand l'agitation des humeurs est vehemente. Mais aussi-tost que le mouvement circulaire se fait égal, & que les fumées qui troublent les humeurs se dissipent, le sang & les esprits se purifient, & toutes leurs imputetez se rejettent; & c'est alors que les especes qui se cōseruent apres ces agitations se renouellent & representent fidellement les objets de chaque sens; le sang & les esprits commencent à se respandre, & se communiquent aux organes des sens intérieurs, la

C

phantaisie trauaille, & l'ame s'occupe aux objets qui sont en ses thresors, & qu'elle a de reserue.

ART. 4. Ainsi les songes font connoistre les meurs, le temperament & la complexion des personnes, & bien plus, ils decouurent les maladies qui sont auenir, car ceux qui mangent trop, & les yurons, & ceux qui ont la teste, ou tout le corps excessiuement humide ne font iamais de songe, ou ils ne les distinguent que tres-confusement, à cause que les esprits se confondent & s'écoulent, & ne retiennent aucune impression des objets, le trouble & l'agitation continuelle fait de mesme en ceux qui sont d'humeur melancholique & flatueuse. Les bilieux & les melancholiques adustes sont tous sujets aux songes, & mesme il s'en rencontre qui les ont si frequens & si manifestes qu'ils en font extremement importanez, & c'est vne marque assuree de la chaleur & de la seicheresse des humeurs, & de la substance du cerueau qui leur donne sujet de craindre le delire & la phrenesie mesme.

On estime les choses selon que l'ame est affectee, on s'y porte, & on s'y trompe facilement, car les plus foibles ressemblances excitent & réueillent les passions; en sorte que le peureux s'effraye de la moindre apparence de l'ennemy & du simple soubçon de son approche, vn amoureux se figure aussi-tost sa maistresse qu'il apperçoit vne personne de sa taille, ou qui luy ressemble en quelque chose, & plus on est passionné les plus legeres ressemblances réueillent la memoire, & font de grandes impressions. Les passions font que les febricitans prennent quelquefois pour des animaux des lignes ou quelques fentes qui paroissent en vn mur, & si le mouuement de l'ame est violent, ils s'en émeuent tout de mesme que s'ils estoient effectifs & en vie. Ainsi les sens abusez par les passions nous tromperoiert sans cesse, & les appetits dereglez nous emporteroient en beaucoup d'actions vicieuses, si les facultez principales n'en corrigeroient les manquemens, de les connoistre & de les moderer, c'est le haut point de la sagesse. L'ame donc s'attache aux choses où elle se voit interessée, elle ne s'applique qu'à celles qui luy sont agreables ou necessaires, elle forme les songes sur de tres-foibles ressemblances qui paroissent en dormant, & passent pour l'objet mesme qu'elle affecte le plus, elle n'agit alors que comme par instinct & en qualite de nature.

ART. 5. L'ame est la nature & la forme de toutes les choses viuantes, elle fait cet Office en l'homme, car il y en a qui vont & viennent, & qui trauaillent tout endormis, & ils font toutes choses bien plus par

Que l'ame agit en songe en

faitement que quand ils veillent & qu'ils employent leur industrie particuliere; ils reüssissent aisement en ce qu'ils entreprennent, à cause que l'ame agit alors sans artifice & sans aucun raisonnement, faisant fonction de nature, dont les productions sont infailibles & tres accomplies; Les actions qu'elle fait seule & qui luy sont particulieres deuiennent aussi plus releuées, pour le mesme sujet, & parce qu'elle n'est point distraitte par la varieté des objets. Ceux de la lie du peuple & les plus ignorans, dont l'esprit est tout vuid & dénué de connoissance, preuoyent en songe plus certainement l'auenir, à cause que leur ame se porte facilement de soy-mesme iusqu'à la fin des mouuemens, & se laisse aller par instinct à l'impression des objets; au lieu que les sçauans & ceux qui sont éclairez d'une infinité de lumieres en sont interrompus, & tellement préoccupez qu'ils ne voyent iamais rien que confusement & selon leurs maximes particulieres.

L'ame dans le sommeil fait presque tout de mesme que deuant la naissance, car alors le fœtus viuant en Zoophyte, éuite tous les maux dont il est menacé, il est si bien conduit par vn sentiment simple, & comme par instinct, que toute la sagesse & tous les artifices dont les hommes s'auisent ne paruiennent iamais à la perfection de son gouuernement, puis qu'on fait tant de fautes que bien souuent ils meurent aussi tost qu'ils sont nez.

CHAPITRE SECOND.

Des differences de songe, & des fondemens de leur interpretation.

IL y à des songes qui viennent de la part de Dieu, pour seruir d'ad-
 uertissement à des Royaumes entiers, à des villes, ou à quelques
 familles de leur bonne fortune ou des malheurs qui leurs doiuent
 arriuer, sans qu'on puisse connoistre s'ils le meritent ou non; &
 il y à des hommes qui se ventent d'auoir acquis cette admirable
 industrie de les interpreter avec certitude. Il y à d'autres songes
 que nous appellons naturels & qui donnent à connoistre les excez
 & les manquemens des humeurs & toutes les qualitez, ou elles
 nous inclinent; puis que les bilieux ne se figurent que des combats
 & des embrasemens, les melancholiques ne songent que miseres &

ART. I.
 des especes
 de songe,
 & com-
 ment ils
 décou-
 vrent les
 maladies
 futures.

qu'angoiffes, les phlegmatiques s'imaginēt toujours qu'ils voyent des riuieres ou des pluyes, & enfin les sanguins ne songent qu'à faire bonne chere & à se réjouir.

Et en dernier & troisieme lieu, il y a des songes qu'on appelle animaux, à cause qu'ils viennent en suite des actions & des pensées qui les ont precedé, parce que l'ame s'applique aisement quand on dort, aux mesmes choses où elle s'occupe quand on est éveillé. Quand donc l'ame s'adonne en songe à ses employs de la journée, & qu'elle represente à propos ce qu'on a fait ou resolu sur quelque proposition raisonnable, c'est fort bon signe, & qui nous éclaircit que la personne est en santé; puis que l'ame demeure en mesme estat, n'estant chargée d'aucune plenitude, n'y épuisée par l'inanition, qui sont des causes internes, c'est aussi vne marque qu'elle n'est point troublée par celles du dehors. Que si les songes vont à rebour des actions precedentes & qu'il paroisse en eux quelque combat, on doit estre assure qu'il y a du trouble aux humeurs & du desordre au mouuement circulaire à proportion de la violence ou de la foiblesse qui paroît en ce combat, & qu'il arriue au mesme lieu où le songe le represente.

On se figure en songe des combats, lors qu'une humeur excède les trois autres & qu'elle se separe de la masse du sang; car cette humeur fait à l'instant impression sur les esprits qui troublent en suite le mouuement circulaire, puis qu'ils en sont les principaux ouuiers; or ces impressions bien que legeres se manifestent tres-aisément en songe. Car le sommeil & les songes releuent, & pour ainsi dire, enluminent les especes, & ne grossissent pas moins les objects que les Lunettes à longue veuë; vn petit bruit paroît vn grand tonnerre, vne goutte de phlegme fait les douceurs du miel, & vne simple vapeur proche du diaphragme semble vn braffier ardent. Ainsi les songes decouurent les defauts les plus imperceptibles & les moindres commencemens des maladies longtemps auant qu'elles nous attaquent.

ART. 2. On s'applique facilement à ce qui touche de plus près, & principalement au sommeil, où les petites choses paroissent grandes, & où l'ame n'est point distraite; car alors les objects veritables & tout ce qui leur ressemble, passent pour vne mesme chose, ils l'a retiennent & l'attachent. C'est pourquoy ceux qui peuuent discerner les moindres ressemblances & remarquer la déprauation des especes, qui se changent facilement par le mouuement circulaire du sang & des esprits qui les emportent, ce sont aussi les plus clair-voyans & les plus propres à juger des songes.

Des dispositions pour l'interpretation des songes.

Tout ce qui paroît en dormant se trouue en nous ou dans l'Vniuers, d'où toutes choses dépendent, elles y ont toutes du rapport; la ressemblance n'est pas vaine, elle est de leur propre nature, car le Ciel & les autres causes impriment continuellement leurs qualitez à tout ce qui s'engendre icy bas, toutes les choses élémentaires tirent de là leur subsistence.

Arist. ad calcem libelli de diuinat. ex inſomnijs.

Les productions de la sagesse qui sont comprises en la nature, se diuisent en trois diuers mondes; le monde celeste est le premier & contient en son sein les deux autres, estant l'ouurier vniuersel de toutes les choses qui y sont. Les Cieux se partagent de mesme en trois differends circuits, & ont des qualitez toutes contraires; le plus grand & qui contient tout, c'est celuy des Estoilles fixes. le second en suite & le moyen, c'est le circuit du Soleil, & enfin la Lune fait le troisieme & le plus bas des circuits, il enferme immediatement en son creux tout ce qui se corrompt & s'engendre.

ART. 3.
Que les trois mondes des sensib. se ressemblent en toutes leurs parties.

Comment. nostris in l. de sept. & oct. partu. f. 43. & 44.

Le second monde est élémentaire & comprend toutes les choses corruptibles, il se diuise aussi comme le ciel en trois differends circuits qui seruent naturellement de matiere; le premier & le plus puissant, est vne substance tres subtile, tres chaude & tres leger qui s'esleue facilement au dessus en la plus éminente place. Le second & le moyen des circuits élémentaires est humide, tres-souple & tres-delicat, il s'esleue & s'abbaisse indifferemmēt, il se refroidit & s'échauffe, s'accommodant tres-aisement à toutes les impressions estrangeres; & en fin le troisieme & dernier circuit, où nous sommes, se fait de deux éléments joints ensemble qui sont pesans & tres-grossiers, puis qu'ils seruent de principale matiere & de continuelle demeure à toutes les choses d'icy bas.

L'homme, ce rare & tres-delicat ourrage de la main de Dieu, c'est le troisieme & le dernier monde & le plus accompli de tous, puis qu'il est l'abbregé des autres, il enferme toutes leurs merueilles, & bien plus, il s'esleue iusqu'à Dieu, dont il est vne expresse image. L'ame de l'homme possede en soy toutes les qualitez des esprits; & quant au corps, il est construit à la façon de l'Vniuers, & se diuise tout de mesme que les éléments & les cieux en trois circuits differens; car l'alentour du corps humain qui contient toute l'habitude, les extremités & la teste, possede toutes les qualitez des Astres: Le cœur est vn Soleil au petit monde, le foye represente la Lune; & le bas ventre respond à la mer, puis qu'il enuoye par tout le corps ses agreables humiditez & qu'il recoit aussi,

ART. 4.
Que l'homme possede toutes les perfections de l'Vniuers.

de mesme les superfluités des parties. Ainsi l'homme reçoit & possède toutes les perfections de l'univers.

CHAPITRE III.

Des songes qui découvrent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde celeste.

ART. I. *Que la ressemblance sert de fondement à plusieurs songes & à leur interpretation.* CETTE secrette ressemblance est vtile & tres-efficace, elle fait que les songes representent facilement à l'ame l'une pour l'autre de ces choses. C'est pourquoy si nous voyons en songe que le Soleil, la Lune & tous les Astres sont clairs & nets, & qu'un chacun paroît en sa place & en sa façon naturelle, c'est fort bon signe, & qui nous fait connoître que nous sommes en santé, puis que toutes les parties sont en fort bon estat, & se representent en cette sorte à l'ame par la bonne disposition de toutes les causes qui les conseruent, & qui les ont produites; il faut se maintenir en cette disposition salutaire par le mesme regime, sans aucun changement.

Que si le songe represente quelque chose de contraire à la constitution naturelle de quelqu'une des parties du Ciel, ce defaut nous indique vne maladie qui est grande ou petite, selon que le manquement est de peu d'importance; ou qu'il est remarquable; & cette maladie se fait au lieu qui dépend de la partie des Cieux, où l'alteration paroît en songe.

ART. 2. *Que l'alteration qui paroît aux cercles du Ciel répond à celle des circuits du corps humain.* Si donc le changement paroît aux astres, le mal est au circuit exterior & au dehors, si le manquement est au Soleil, c'est le circuit du cœur & du milieu qui souffre; & enfin si le defaut est en la Lune, le mal attaque le bas ventre & le creux des entrailles. Car si quelqu'un de ces agens tres-efficaces vient à s'esteindre, à s'éclipser, ou à s'éloigner de son cours ordinaire & à recevoir quelque alteration considerable, on doit juger que la maladie se forme au circuit du corps humain qui répond à celuy du Ciel où le vice paroît en songe.

Que si quelqu'un des astres souffre par les qualitez de l'air ou de quelque nuage le mal est mediocre, & on doit croire que le mal est plus grand, si on songe que l'astre est attaqué de gresse ou de

quelque violente pluye. Car cela signifie qu'une humeur froide & pituiteuse se separe de la masse du sang & se respand au circuit exterieur du corps humain qui respond a celuy des astres. Ces personnes la doiuent retrancher le tier de leur nourriture & se seruir d'alimens secs & de haut goust, pour cuire & consommer le phlegme qui domine; les promenades & les autres exercices y sont tres-propres & lesestues seiches, par ce qu'elles digerent le phlegme & le vuident par les sueurs qui sont tres-necessaires, puis que toutes les euacuations se doiuent faire par l'égouff le plus proche & que le mal estant au cercle exterieur le cuir est la plus proche issuë. Que si au contraire la Lune souffre de ces mesmes causes, il faut tirer au dedans l'humeur pituiteuse; or il est à propos de tirer cette humeur au dedans parce que le mal est aux cautez des entrailles, le songe paroissant au circuit de la Lune.

Que si enfin nous voyons en songe que le Soleil endure quelque iniure d'une cause froide, le mal sans doute est beaucoup plus à craindre, puis qu'il occupe le circuit du cœur, & que cette espece de mal est contraire à la nature de cette excellente partie. Car le cœur est le foyer de la chaleur & le plus fort de tous les membres, & ne se laisse iamais vaincre que par les plus puissantes causes, le cœur est la ressource de la vie, puisque mesme il guerit les autres parties par ses salutaires influences. D'ailleurs la cause qui fait le mal est tres-difficile à tirer du circuit du milieu, parce qu'elle occupe le centre & le cœur qui se descharge aussi difficilement au dehors qu'au dedans, c'est pourquoy nous sommes obligez pour soulager cette partie de faire des euacuations toutes contraires au mesme temps, car il faut respandre le plus subtil de cette pernicieuse humeur au dehors par les violens exercices, & tirer le plus grossier au dedans & au ventricule afin de le vuidier en vomissant.

Que si le songe nous represente vn temps clair & serain, & que neantmoins les corps celestes se voyent contraincts en quelque chose & qu'ils paroissent foibles & plus petits que de coustume, c'est vne marque infailible que les circuits des humeurs deuiennēt à sec & se tarissent. La seicheresse & l'extreme aridité de l'air affoiblit & appetisse les grands flambeaux de l'vniuers & au contraire l'humidité les fait paroistre beaucoup plus grands & lumineux, comme si elle estoit leur nourriture. Cette vision decouure la naissance d'une maladie perilleuse & qui commence par l'espuiement des humeurs des circuits ou elle se remarque & mesme de humidité radicale.

ART. 3.
Que l'alteration qui paroît au Soleil est la pire de toutes.

C'est pourquoy on doit y pouruoir diminuant les exercices, & s'humectant en toute chose, car les breuuages & les aliens legers & humides y sont tres-vriles avec les bains naturels & le repos & principalement le sommeil.

Si on voit que les corps celestes sont troublez ou assaillis par quelque substance chaude ou ayant apparence de feu, ce songe signifie que la bile surmonte le phlegme & quelle se separe de la masse du sang; que si ces corps celestes viennent à se laisser vaincre ou disparoissent entierement, les parties nobles qui en dependent sont menacées par vne cause maligne & capable de produire vne maladie mortelle, & s'ils viennent à changer subitement leur cours, c'est vne marque assuree que la santé de l'homme se change aussi de mesme.

ART. 4. *Que la de-
prauation
du cours
des estoil-
les signifie
que le
mouuemēt
circulaire
se depraue.* Que si on voit en songe que quelques-vnes des estoilles s'enfuyent hastiuement & que les autres les poursuiuent, c'est que le mouuement circulaire se depraue & que la bile surmonte l'humeur pituiteuse, & que bien plus elle est preste à se transporter au cerueau, ou elle fait la folie, si on n'y met remede. L'ellebore & l'antimoine sont propres à ces personnes-là pour se purger abondamment & se guerir en peu de temps, s'ils ne preferent à ces remedes violens la guerison qui se fait à la longue par le regime, en s'humectant & se raffraichissant par toutes sortes de moyens, & en s'abstenant de toutes les choses qui eschauffent & desseichent: ils doiuent s'exercer souuent & à leur aise, & ne iamais rien faire de violent, car le repos & le sommeil y sont tres-salutaires, & si la santé ne se repare facilement, les estuues & le vomissement en suite acheuent de la produire; mais on doit s'entretenir au moins trente iours en maigreur, auant que de s'emplire: puis se trouuant assez replet & fort, vomir deux fois le mois, apres auoir mangé force aliens humides & legers affin de s'humecter.

Que si ces nobles corps s'esgarent de leur course, & se voyent uagabons, sans y estre contraints, c'est que l'ame est troublee par quelque inquietude & que le mouuement circulaire se depraue. Le grand repos & les diuertiffemens de l'esprit y sont tres-necessaires, car si toutes les recreations qu'on employe ne font cesser en peu de temps ces songes pernicioeux, on est en grand danger de tomber en vne maladie mortelle.

ART. 5. *De la res-
semblance* Si nous voyons en songe que les Astres descendent & se laissent tomber de leur place ordinaire, ce n'est pas mauuais signe, puis qu'au contraire il est fort bon, pourueu qu'ils nous paroissent clairs

clairs & luisans, pourfuiquans leur carriere & s'auançans toujours en leur agitation circulaire.

Tous les mouuemens du grand monde viennent du leuât du Soleil & ils finissent à son couché; le cœur est le Soleil & le leuant du petit monde, il communique tous les mouuemens aux parties, il les fait naistre & les produit toutes, il les fournit de nourriture, il donne l'accroissement & la force & en vn mot il est l'origine de toutes les bonnes qualitez & de toutes les actions de la vie. Les extremittez & la teste & toutes les parties du dehors cest le couchant du petit monde, les forces du cœur y vont finir; le sang que le cœur pousse par les arteres en ces lieux la s'y raffroidit notablement, il s'y ralentit en ses mouuemens & s'époissit en sa consistance; il à besoin de se recuire & de r'entrer en ses fournaïses qui sont les cauitez du cœur, il y retourne par les veines, & il y donne vn rafraichissement tres-necessaire.

Ainsi le sang qui se reiette de l'Occident du petit monde en son leuant & qui retourne des extremittez dans le cœur, ou est le circuit du milieu, fait vn mouuement naturel & tres-utile; car comme les humeurs qui se produisent & se purgent dans le bas ventre se portent aux autres circuits, celles que toute l'habitude renuoye, par vn mouuement tout contraire, s'attirent aussi naturellement aux autres cercles & au cœur mesme, pourueu qu'elles soient bonnes.

Si les estoilles paroissent troubles, obscures & noires & qu'elles se precipitent au couchant, ou qu'elles tombent dans la mer, ou sur la terre, ou quelles s'éleuent plus haut que de coustume, c'est signe de maladie: car vne estoille qui s'éleue au dessus de son cercle fait voir qu'vne humeur vicieuse se transporte à la teste & qu'elle y produira vn rhumatisme. Les estoilles qui se precipitent en la mer signifient que l'humeur se descharge au circuit du bas ventre & qu'vne maladie va s'y former, celles qui tombent sur la terre descouurent qu'vne humeur superfluë se respand par toute l'habitude, & qu'elle y produira des tumeurs qui se font ordinairement dans la chair; l'abstinence & le vomissement sont capables de seruir de remedes à toutes ces dispositions differentes, puisque les impuretez des trois cercles se desgorgent au ventricule.

Si vn songe nous fait paroistre en l'air & au dessous du Ciel vne estoille, ou quelque impression claire, humide & delieate, c'est signe de santé, parce que l'air contribuë dauantage à la santé de l'homme que les autres alimens, comme il est plus subtil, & l'ame en songe se descouure tout tel qu'il est de sa nature, puis qu'il est tres-effi-

*des estoil-
les & des
humeurs
qui passent
d'vn cir-
cuit en vn
autre.*

ART. 6.
Des im-
pressions
qui paroiss-
sēt au Ciel
ou au des-
sus de
l'air.

D

cace & qu'il entre sans cesse iusqu'au milieu de nous, mais si l'impression paroît grossiere, obscure & noire, elle denote vne maladie qui viendra de sès malignes qualitez qui penetrent à l'intérieur, sans aucun défaut du regime, c'est pourquoy sans toucher au corps il faut purifier les esprits par les exercices appropriez, & se seruir d'alimens humides.

Si Dieu nous donne en songe quelque chose bonne & bien nette, c'est signe de santé & que les viandes nous profitent, puis qu'elles sont belles & bonnes & qu'elles viennent d'une si liberale main; celles au contraire qui semblent vicieuses & de mauuaise grace sont aussi de mauuais augure & font voir que les alimens se corrompent. Si nous voyons dans vn beau temps qu'une pluye douce nous arrose sans en estre beaucoup incommodé ny mouillé, c'est bon signe, & que la vapeur de l'air que nous attirons sans cesse au dedans est nette & conuenable à la nature. Que si au contraire nous nous figurons en songe que nous sommes grandement mouillé d'une pluye sale & qui tombe impetueusement & avec vn grand vent, c'est signe d'une maladie qui se fera de l'infection d'un air estranger, & a laquelle il faut pourvoir par les mesmes moyens que nous venons de dire.

Ce sont la les marques des maladies qui sont auenir & que nous preuoyons par les songes qui decouurent les mouuemens & les diuerses qualitez des trois circuits des humeurs, par les differentes dispositions qui peroissent en dormant aux trois cercles celestes, afin qu'on euite ces maladies se seruant du regime, & qu'on prie Dieu de les destourner, ou qu'on le remercie si la santé est bonne. Il s'ensuit à present que nous parlions des songes qui decouurent les qualitez de ces trois mesmes circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

CHAPITRE IV.

Des songes qui decouurent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

ART. I.
Que les

Les songes qui nous font entendre distinctement & qui representent toutes les choses qui se voyent ordinairement sur la terre,

ce sont des marques de parfaite santé. S'imaginer en songe qu'on marche assurément & qu'on agit librement & sans crainte, qu'on se promène en de belles campagnes & qu'on les trouve également cultivées. Voir d'un costé des arbres verdoyans, couverts de fleurs ou chargez de beaux fruits, & en un autre que les rivières coulent & quelles se remplissent d'eau nette à l'ordinaire, en sorte qu'il n'y en a ni plus ni moins que de raison. Si on découvre quelque belle fontaine ou quelque puits bien clair & agreable, toutes ces choses & les autres semblables donnent à connoître qu'un homme est en santé, & que toutes les allées & les venues des humeurs & leurs alterations reciproques se font bien à propos en leurs trois circuits, les alimens se distribuent convenablement aux parties, & tous les excremens se rejettent aux esgouts.

Songes qui representent les elements en leur estat ordinaire sont de bon augure.

Si nous voyons au monde inferieur quelque chose contraire à cette disposition naturelle & à l'ordre des elements, c'est signe de confusion qui arrive aux lieux du petit monde qui ont similitude & qui dependent de ces memes elements. Si donc on voit la terre en songe rude, inégale & sans culture, c'est signe que les parties charnuës qui comprennent toute l'habitude, sont infectées d'humours vicieuses qui veulent se rejeter par le cuir à force d'exercice & du grand travail.

Les arbres qui paroissent entierement desnuez de fruits ne denotent autre chose que la corruption de la semence & l'aneantissement de la vertu generative qui se fait par la froideur & la superfluité des humeurs, ou par l'excez de la secheresse & de la chaleur. Ces causes se distinguent en ce que si les feuilles tombent toutes des arbres & qu'ils paroissent nuds, comme en l'hyuer, c'est signe que la semence se destruit par les choses visqueuses, humides & froides; & au contraire si les arbres se voyent chargez de feuilles & verdoyans, & que neantmoins ils ne rapportent point de fruit, c'est vne marque assurée que la chaleur excessiue & l'aridité dissipent la matiere du fruit & de la semence. Ceux donc qui sont menassez de sterilité par l'abondance des humeurs froides & visqueuses, s'en doiuent guarentir par les choses capables de les cuire & de les dissiper, comme sont toutes celles qui eschauffent, qui desseichent & qui subtilisent; & ceux qui en sont menassez par l'excez de la secheresse & de la chaleur doiuent employer tous les moyens de se raffraichir & de s'humecter.

ART. 2.
Que les arbres desnuez de fruit signifient la sterilité.

Les arteres & les veines sont les fleuves feconds qui distribuent le sang à toutes les parties, elles sont les organes du mouvement

ART. 3.
Que les

*derregle-
ment des
riuieres si-
gnifie que
le mouue-
ment cir-
culaire se
depraué.*

circulaire, c'est pourquoy si on voit en songe que les riuieres vont autrement que de coustume & quelles se respendent au trauers des campagnes, ou qu'elles se tarissent, c'est signe que le mouuement circulaire se derregle, puisque l'excessiue quantité du sang l'arreste & le défaut le rend trop prompt; ces deux vices du mouuement circulaire se corrigent par le regime augmentant la nourriture, s'il n'y a pas assez de sang, & la diminuant si le sang surabonde.

Si l'eau des fleues paroît trouble & bouëuse les excrements se portent avec le sang en son mouuement circulaire; ils se reiertent de tous les circuits faisant grand exercice & respirant avec vehemence. De mesme les fontaines & les puis qui s'esmeuent & se troublent ne signifient que des ordures & des ventositez qui se coulent aux conduits de l'vrine & en la vessie & se doiuent purger par les diuretiques. Les tempestes & les agitations de la mer donnent à connoistre les maladies qui se forment au bas ventre; & se preuiennent par les remedes doux qui purgent par les selles.

*ART. 4.
Que le
tremble-
ment de
terre signi-
fie le chā-
gement de
l'estat ou
on est.*

Les parties contenant qu'on appelle charnuës contiennent les esprits & toutes les humeurs, elles seruent de seul & de veritable sujet au temperament, à la santé & à la vie. Ces parties representent la terre au petit monde, c'est pourquoy si la terre ou la maison se voyent trembler & s'esmouoir, c'est signe que le temperament & la santé se changent & que si on est sain on va tomber malade, & si on est malade on reuiet en santé, puisque la nature change, ce qui est impossible qu'on ne passe de l'un de ces estats en l'autre. Ceux donc qui setrouuent en santé doiuent s'y conseruer en changeant de regime pour eüiter le mal dont ils sont menassez: Et le vomissement y est tres-propre, puis qu'il euacüe tout le corps, & qu'il renouelle les humeurs qui changent le temperament & font la maladie. Et au contraire c'est vne chose tres-vtile à ceux qui sont malades de continuer le mesme regime, puis qu'ils voyent que la nature change & qu'elle passe en vn estat contraire à celuy où elle est, car ils sortent d'une maladie & reuiennent en santé. De voit en songe que la mer ou vne riuere se desborde & inonde la terre, c'est signe que l'abondance des humeurs fait vne maladie, se respendant par tout le corps, mais il y faut remedier en vomissant & mangeant peu, faisant grand exercice & en prenant des nourritures qui desseichent.

*ART. 5.
Que c'est
vn mau-*

C'est vne chose tres-mauuaise si la terre paroît noire & toute brulée, puisque cela signifie qu'on va tomber en vne maladie violente & mortelle par vn espanchement d'humeur melancholique

& par vne extrême aridité de tout le corps. On peut se garantir de ce mauuais presage retranchant l'exercice, & tous les alimens chauds, acres & diuretiques, & se seruir d'orge mondé bien cuit & de viandes humectantes & legeres; les vins blancs delicats & qui ont la consistence d'eau y sont tres-bons, & le bain tiede, parce qu'il resout & addoucit l'humeur atrabilaire, & principalement si on y entre apres auoir mangé, si on se couche mollement & qu'on se repose éuitant le froid & le Soleil. Se figurer en songe qu'on est dans vn marais, qu'on nage dans la mer ou en quelque riuere, c'est mauuais signe puisque cela fait voir vne excessiue humidité, qui se doit dissiper par les grands exercices & le peu d'aliment; Ce mesme songe est fauorable à ceux qui ont la fièvre, car ils doiuent esperer que cette grande humidité moderera la chaleur. Reste à parler des songes qui descouurent les qualitez des trois circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent au petit monde. cest adire en nous mesmes.

*uais signe
si la terre
paroit
en son-
ge noire
& brulée*

CHAPITRE V.

Des songes qui descouurent les dispositions des trois circuits des humeurs par ce qui paroît en nous mesmes.

LES choses donc que nous voyons en songe arriuer en nous mesmes, & se faire à propos sans excez ni defaut conformement à nostre naturel, sont des marques assurees d'une santé parfaite; cest aussi fort bon signe de se voir bien couuert, bien chauffé, bien coiffé, & sur tout si l'habit paroît net ou tout blanc. Que si au contraire on s' imagine qu'on à quelque partie du corps plus grande où plus petite qu'elle n'est de soy mesme, cest mauuais signe & on doit l'augmenter ou diminuer par l'aliment & par le bon regime. Les choses qui paroissent noires, comme les habits, les parties du corps & autres semblables sont de mauuais augure & dangereuses, & monstrent que nous auons besoin de rafraichir & d'humecter. Tout ce qui paroît neuf monstre du changement qui est vtile en maladie & preudiciable en santé, puis que ces deux dispositions sont contraires & qu'on passe necessairement de l'vne à l'autre.

*ART. I.
Que ce
qui arriue
d'extraor-
dinaire au
sommeil
en nous
mesmes est
de mau-
uais au-
gure.*

Du Mouuement circulaire

ART. 2.
Que la
venè des
morts qui
donnent
quelque
bonne
chose est
vn bon si-
gne.

Voir des morts bien propres & couuerts de blanc; cest bon signe & encore meilleur s'ils donnent quelque chose agreable & bien nette, car cela signifie que nous sommes en santé, & que les alimens profitent; la nourriture & l'accroissement ne se tirent que des choses qui ont perdula vie, & les semences mesmes d'où nous prenons naissance ne viennent que de la, & la plus certaine marque de santé, n'est d'estre fait de bons principes & de voir entrer dans nos veines du sang & des humeurs de bonne qualité. Que si au contraire les morts paroissent nuds, ou habillez de noir, ou sales & vilains, & principalement s'ils prennent quelque chose & qu'ils l'emportent du logis, c'est mauuais signe & que les alimens vont nous faire malades; mais il faut preuenir le mal en vomissant & dissiper le reste par les grands exercices & prendre en suite des viandes de bon suc, humides & legeres. Les Phantosmes d'éstrange figure qui se forment en dormant & donnent l'espouuante signifient qu'un humeur vicieuse surcharge la nature & qu'elle se separe de la masse du sang, regorgeant au bas ventre; elle fait de grandes maladies se portant haut & bas, mais il faut la vuidier par le vomissement, puis qu'elle se porte à l'estomach; & se remettre en suite insensiblement par le regime, en s'abstenant de toutes les choses chaudes & seiches, de sel, de poiure & autres épicerries & se seruant du bain tiede & du repos, se garder du grand froid & du Soleil.

ART. 3.
Que le
mangè des
viandes
extraor-
dinares
signifie
l'excez de
nourritu-
re.

Si nous nous figurons en songe que nous prenons des nourritures à l'ordinaire & que nous beuons & mangeons les mesmes choses que de coustume, c'est signe que la nature à besoin d'aliment & que le cœur luy manque; que si on mange d'autres choses & que ce soit des viandes grossieres & qui fournissent beaucoup d'humeur, comme la chair de Bœuf, ce songe signifie qu'on prend trop d'aliment; les viandes plus delicates, & qui neantmoins sont extraordinaires, monstrent que l'excez en est moindre. Les pains & les gâteaux qui se font de fromage & de miel, ou de choses semblables estans mangés en songe signifient, tout de mesme, l'excez de nourriture, & se corrige en faisant abstinence; les choses qui sont veritablement plus vtiles & plus ordinaires à manger, sont aussi de meilleur augure si on les mange en songe.

ART. 4.
Que la
boisson
d'eau sen-

De toutes les boissons il n'y à que leau simple qui est de bon augure si on en boit en songe; car leau seule est le veritable breuage & qui est propre à tous les animaux, estant la plus capable de toutes les liqueurs de rafraichir & d'humecter; elle est plus

du sang & des esprits.

3^r le en songe
est un bon
signe.

nécessaire à l'homme qu'aux autres animaux, puis qu'il est le plus chaud & que de sa nature le feu domine en son mélange. Tous les autres breuvages apportent prejudice s'ils ne sont employez avec retenue, par ce qu'ils ont tous de vehementes qualitez, & sont plus propres à servir d'aliment que de conuenable boisson.

L'accoustumance est vne autre nature, car l'une & l'autre agissent tousiours de meisme, parfaitement & sans peine, elles se portent facilement a leurs objets, nous y sommes nourris & nous y subsistons avec complaisance, c'est pourquoy quand on s'imagine voir, entendre ou faire en dormant quelque chose de celles qui nous sont ordinaires & de coustume, c'est signe que l'ame les desire & qu'elle les recherche, parce qu'elle en a besoin pour faire & conseruer son mouuement circulaire & toutes les actions qui en dependent. Et au contraire si on s'enfuit & qu'on rebute quelque chose, en ayant peur, c'est signe que la circulation du sang s'arreste, à cause de son extreme aridité, & que les esprits qui portent les especes se repoussent en arriere. On doit en cette occasion se rafraichir le sang & boire à force affin de l'humecter & d'introduire des serositez dans les veines, pour le faire couler.

Les combats, les piqueures & les liens qu'on se figure en songe, comme s'ils se faisoient par quelques ennemis, ne se font neantmoins que par des causes internes: car si la bile vient à se separer de la masse du sang, elle s'emporte au circuit du dehors, elle monte à la teste par les mesmes vaisseaux qui rapportent le sang pour humecter le cœur, elle s'oppose à son retour & à son mouuement circulaire; & ce combat fait les maux au dedans que nous nous figurons au dehors; ils sont legers & le songe les fait paroistre insupportables. L'objet qui touche immediatement est beaucoup plus sensible que si les simples especes ne penetrent au dedans qu'à trauers les organes, & ne vont iusqu'à l'ame qu'apres auoir passé plusieurs corps intermedes qui les affoiblissent notablement, le sentiment est beaucoup plus exquis, & on est plus sensible au plaisir & à la douleur ou il y en a moins qui se trouuent entredeux, comme aux lieux ou la cuticule est subtile, & encore bien plus où il ny en a point.

ART. 3.
Que les
douleurs
interieures
& petites
paroisissent
grandes en
songe &
comme ve-
nans du
de hors.

Or en dormant l'ame reçoit immediatement les impressions des objets elle n'a point affaire des organes des sens, elle en a les especes empreintes en sa substance, au sang & aux esprits, qui sont ses outils propres & plus immediats; elle les purifie par le mouuement circulaire qui les represente naïuement quand il est bien réglé, car quand il se déprave & qu'une des humeurs s'oppose au mouuement

des autres, nous sentons des douleurs à proportion du desordre qui se rencontre entr'elles. Ces douleurs nous menassent de conuulsions & d'apoplexie, puisque la bile dissipe les esprits, elle arreste le sang aux veines de la gorge l'empeschant de descendre; nous pouuons preuenir ces funestes symptomes par le vomissement, afin de reietter les humeurs superfluës qui bouchent les passages; nous deuons manger peu & beaucoup traualier, car les humeurs coulent mieux dans les veines estant en moindre quantité.

Les esgaremens, les allées & les venuës frequentes que nous faisons en songe, ne viennent point d'ailleurs que des dereglemens du mouuement circulaire qui se depraue, en sorte que nous attribuons à nos propres personnes tous les mouuemens dereglez qui arriuent aux esprits. Les trajets des riuieres, les gensd'armes & les guerres & les monstres effroyables ne nous paroissent en songe qu'à cause de l'eschauffement des esprits & de leur mouuement deregle, ces visions estranges precedent d'ordinaire les maladies d'esprit & mesme la folie. C'est pourquoy ceux qui en sont menassez doiuent les preuenir en reiettant la bile & les humeurs vicieuses par le vomissement; le bain leur est vtile; le repos, l'abstinence, les alimens legers & ceux qui raffraichissent & qui humectent; ils doiuent aussi fuir le froid & le Soleil. Ce sont la les moyens de viure en parfaite santé puis qu'ils seruent à preuoir & mesme à preuenir toutes les maladies.

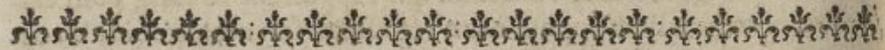


TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES,
& des Articles de la seconde Partie du Traitté du mou-
uement circulaire du sang & des esprits, ou
Des moyens de preuoir & de preuenir les maladies.

Art. 1. *Des maladies qui viennent des defauts du mouuement circulaire.* fol. 1.

Art. 2. *Que la santé depend de la vicissitude de se remplir & de s'encuer.* f. 2.

Art. 3. *Des moyens de preuoir & de preuenir les maladies.* f. 3.

SECTION I. Commentaire avec Paraphrase du troisieme liure de la diette du grand Hippocrate.

Des

DES SIGNES DE MALADIE QUI SE TIRENT

des vices de la nourriture.

CHAPITRE I. Des signes des maladies qui viennent
de l'excez de la nourriture.

Art. 1. <i>Premier signe de l'excez de la nourriture.</i>	6
Art. 2. <i>Second signe.</i>	6
Art. 3. <i>Troisiesme & quatriesme signe.</i>	8
Art. 4. <i>Cinquiesme signe.</i>	8
Art. 5. <i>Sixiesme & septiesme signe.</i>	9
Art. 6. <i>Huictiesme signe.</i>	10

CHAP. II. Des signes des maladies qui viennent du
defaut de la nourriture.

Art. 1. <i>Premier signe du defaut de la nourriture.</i>	11
Art. 2. <i>Second & troisiesme signe.</i>	13
Art. 3. <i>Quatriesme signe.</i>	13
Art. 4. <i>Autres signes du defaut de la nourriture.</i>	14

SECTION II. Commentaire avec Paraphrase du Liure
des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QUI SE TIRENT
des songes.

CHAP. I. De la nature des songes, de leurs causes,
& de leurs qualitez.

Art. 1. <i>Que l'ame est libre dans le sommeil, & qu'en veillant elle est suiette aux loix du corps.</i>	15
Art. 2. <i>Que l'ame reçoit au sommeil toutes les qualitez propres à la jagesse.</i>	16
Art. 3. <i>De la nature des songes & comment ils se font.</i>	17
Art. 4. <i>Que les songes font cognoistre le temperament & les maladies futures.</i>	18
Art. 5. <i>Que l'ame agit en songe en qualité de nature.</i>	19

CHAP. II. Des differences de songe; & des fondemens
de leur interpretation.

Art. 1. <i>Des especes de songe & comment ils descourent les maladies futures.</i>	19
Art. 2. <i>Des dispositions pour l'interpretation des songes.</i>	20
Art. 3. <i>Que les trois mondes sensibles se ressemblent en toutes leurs par- ties.</i>	21
Art. 4. <i>Que l'homme possede toutes les perfections de l'univers.</i>	21

E

CHAP. III. DES SONGES QUI DECOUVRENT

les dispositions des trois circuits des humeurs par
celles qui paroissent aux trois cercles
du monde celeste.

- Art. 1. *Que la ressemblance sert de fondement à plusieurs songes & à leur interpretation.* 22
- Art. 2. *Que l'alteration qui paroît aux cercles du Ciel respond à celle des circuits du corps humain.* 22
- Art. 3. *Que l'alteration qui paroît au Soleil est la pire de toutes.* 23
- Art. 4. *Que la depravation du cours des estoilles signifie que le mouvement circulaire se deprave.* 24
- Art. 5. *De la ressemblance des estoilles & des humeurs qui passent d'un circuit en un autre.* 24
- Art. 6. *Des impressions qui paroissent au Ciel, ou au dessus de l'air.* 25

CHAP. IV. Des songes qui descourent les dispositions des trois circuits des humeurs par celles qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

- Art. 1. *Que les songes qui representent les elemens en leur estat ordinaire sont de bon augure.* 26
- Art. 2. *Que les arbres desnez de fruit signifient la sterilité.* 27
- Art. 3. *Que le dereglement des rivieres signifie que le mouvement circulaire se deprave.* 27
- Art. 4. *Que le tremblement de terre signifie le changement de l'estat où l'on est.* 28
- Art. 5. *Que c'est un mauvais signe si la terre paroît en songe noire & brulée.* 29

CHAP. IV. Des songes qui descourent les dispositions des trois circuits des humeurs par ce qui paroît en nous mesmes.

- Art. 1. *Que ce qui arrive d'extraordinaire au sommeil en nous mesmes est de mauvais augure.* 29
- Art. 2. *Que la veüe des morts qui donnent quelque bonne chose est un bon signe.* 30
- Art. 3. *Que le mangé des viandes extraordinaires signifie l'excez de nourriture.* 30
- Art. 4. *Que la boisson d'eau seule en songe est un bon signe.* 30
- Art. 5. *Que les douleurs internes & petites paroissent grandes en songe & comme venant du dehors.* 32

1504/14
03



DU SECOND ESTAT VICIEUX
 où l'on peut considerer l'homme,
 QUI EST L'ESTAT DE LA MALADIE
 mesme, ou
 DES MOYENS DE CONNOITRE
 ET DE GVERIR LES MALADIES.



HOMME se peut considerer en trois estats vicieux ; le premier c'est celuy de la disposition à la maladie, dont j'ay parlé cy-dessus ; le second estat vicieux est celuy de la maladie mesme duquel ie dois traiter à present : ie suppose donc ce que j'ay cy-deuant monstré.

ART. I.
 Des causes de
 maladies

La structure des parties ne consiste qu'en de simples manieres de subsister, qui n'ont point du tout d'actiõ ; la diuersité de ces manieres est la seule cause & l'vnique source de l'agreable varieté qui se rencontre aux actions de la vie, la chaleur en est la seule ouurriere, encore qu'elle est vne & mesme en toutes les parties. Le sang est l'aliment & le sujet de la chaleur, les esprits en sont la substance, le cœur les communique à tout le corps par le mouuement circulaire qui les porte par les arteres aux extremittez, d'où ils retournent par les veines ; car les veines reçoient le sang & les esprits par de mutuelles emboucheures qui les vnissent avec les arteres, ou de la chair mesme au trauers des porosites, puis qu'il ya fort peu d'anastomoses.

Lors que le sang & les esprits coulent insensiblement & à la maniere ordinaire dans les veines & dans les arteres, & qu'ils se communiquent aux parties qui se rencontrent pareillement bien constituées, toutes les fonctions de la vie se font parfaitement & sans peine. Que si au contraire le mouuement circulaire du sang & des esprits se fait mal & tout à rebours de l'ordinaire, toutes les actions de la vie s'alterent & se corrompent de la mesme façon & aux lieux mesmes où le mouuement se fait mal, puis qu'il faut necessairement que les causes qui sont contraires entr'elles, pro-

A

Du Mouuement circulaire

duisent aussi des effets tout contraires.

Le mouuement circulaire du sang & des esprits contient trois choses differentes, sçauoir le sang, les esprits & la nature du mouuement : chacune de ces trois choses en particulier venant à se corrompre, est capable de faire toutes les maladies. Les esprits produisent immediatement toutes les actions de la nature, tout le monde l'auouë ; c'est pourquoy leur corruption produit aussi necessairement toutes les maladies. Le sang est le sujet du mouuement circulaire, il contient les quatre differentes humeurs avec leurs serositez, qui peuuent separement apporter le mesme effet pernicieux.

Le grand Hippocrate enseigne que toutes les maladies viennent de la bile & de la pituite, parce qu'elles ont les 4. qualitez premieres qui font les maladies du temperament qu'on nomme intemperies, & que ces humeurs fournissent la matiere à toutes les maladies difficiles. L'aduançe à plus forte raison que le tour du sang & des esprits produit toutes les maladies, puis qu'il contient ces deux mesmes humeurs avec les serositez, le sang & les esprits.

ART. 2.
De la delicat-
tesse du Mou-
uement circu-
laire.

LE mouuement des humeurs a ses loix, il se reflechit & retourne, & neantmoins il se fait en droite ligne, puis qu'elle est la plus courte & la plus agreable à la nature. Le sang coule si iustement, qu'il suit precisement les filaments des veines & des arteres où il est contenu sans se confondre. Les veines du costé gauche de la teste se portent au foye : les crises se font de mesme, le sang s'eleue à la narine droite dans les hæmorrhagies qui guerissent le foye, la ratte se guerit par la narine gauche ; c'est mauuais signe que de voir le contraire. Les esprits font la iustesse de l'escoulement des humeurs, leur impulsion doit estre vniforme, & on voit tous les iours que ses vices corrompent toutes les actions.

Le vulgaire ignorant s' imagine que toutes les maladies viennent des changements qui se font aux qualitez & en la quantité des humeurs, comme si leur mouuement local estoit inutile. Et cependant on voit que le mouuement local est le plus parfait, il produit les deux autres dans l'homme & dans l'Vniuers, il contient en soy tous les changemens des humeurs, & partant il est le seul ouurier de toutes les maladies. Je ne m'estonne pas s'il se rencontre des hommes qui rejettent le tour du sang & des esprits qui se fait dans nos veines, qui sont couuertes & cachées sous la chair, puis qu'il y en a eu de si déraisonnables que de vouloir nier celuy

du monde & du Soleil, & mesme de soustenir que nous sommes immobiles ; on les a conuaincu par les sens & par la raison.

On admire que l'Vniuers subsiste par de certaines modes ou moyés si foibles, qu'on doute s'ils sont en nature, tant ils sont près du near, côme l'impenetrabilité, la situation, le mouuement & autres, encore que les mouuements du grand monde se font par de puissans ressorts en des corps tres-solides & d'infinie grandeur. L'écoulement merueilleux où consiste la vie est bien plus admirable, il est incomparablement plus delicat, puis qu'il se fait par vne foible ouuriere en vn sujet tres-facile à corrompre & à se dissiper, par des conduits si deliés, que c'est vne sagesse infinie qui nous fait subsister.

De penser qu'on dépend d'vn filet tres-subtil, c'est vne chose effroyable, mais c'est bien pis de conceuoir que nous sommes sans cesse dans les perils extremes par la delicatesse de tout ce qui est en nous, puis que nous sommes faits d'vne infinité d'organes si delicats & si subtilement entrelassez, qu'il n'y a que la veuë qui le fait croire.

SECTION VNIQVE.

DES CHOSES QUI DESTRVISENT
l'Homme, & qui sont contre sa nature.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes externes de maladie.

ON remarque trois choses qui détruisent l'homme & qui sont contre sa nature ; ce sont les causes de maladie, les maladies mesmes, & en troisiésme lieu les accidents qui les accompagnent ; on les nomme symptomes. On commence tousiours par les causes & par l'origine des choses qu'on veut connoistre parfaitement, & principalement dans la Medecine, puis qu'il est impossible d'entreprendre à propos la guerison d'vne maladie, si on ne s'est acquis la connoissance de toutes ses causes, tant generales qu'ART. I.
Du nombre des causes de maladie.

Du Mouuement circulaire

4
ticulieres, afin de les oster, ou de les affoiblir, auant que de venir à la maladie mesme.

Il y a quatre sortes de causes; sçauoir, la cause efficiente, la matiere, la forme & la fin: La cause finale est tousiours vn bien ou vne perfection pour l'acquisition de laquelle on trauaille. Les maladies ne seruent iamais de fin que pour estre éuitées, & la Medecine ne les considere que pour les combattre, puis qu'elles destruisent la santé, qui est son bien & sa fin veritable.

La forme des maladies, c'est leur propre nature & leur espeece qui se rapporte aux qualitez; car les maladies ne se composent point de parties ni de matiere, ce sont des qualitez ou mauuaises dispositions qui se font aux parties viuantes du corps humain, où elles offensent immediatement les actions par leur malignité: Les humeurs vicieuses en sont bien souuent les ouurieres, & se rapportent au rang des causes efficientes.

ART. 2.
Des causes efficientes de maladie.

LES maladies ont de deux sortes de causes efficientes; il y en a qui viennent des deffauts des principes de la generation, & réueillent en nous-mesmes les maladies de nos predecesseurs: Il y en a d'autres qui estant au dehors, en produisent d'interieures. Ainsi les causes efficientes de maladie se partagent en celles qui sont au dehors, & en celles qui sont au dedans de nous-mesmes; celles-cy se diuisent encore en celles qu'on nomme antecedentes, & en celles qu'on appelle conjointes & contenantes, parce qu'elles contiennent & produisent immediatement les maladies. Ces causes ne se retrouuent pastousiours toutes en chaque maladie; il n'y en a quelquesfois que deux, ou qu'une seule, comme aux playes.

Hippocrate diuise ses liures de pratique à raison de trois causes efficientes externes auxquelles il rapporte toutes les maladies. La premiere est celle que Galien qualifie du nom de cause fortuite qu'on ne peut éuiter par la science de la Medecine; Hippocrate l'appelle effort violent; il y rapporte les maladies qu'il nomme generalement *τρώματα* dans ses Traitez des fractures, des playes de la teste, des jointures & autres semblables. Dans ses Liures des affections & des maladies qui se forment au dedans, il parle des maladies qui viennent des deffauts du regime de viure, qui est la seconde de ces trois causes externes, & contient toutes celles que Galien nomme causes externes non naturelles, & qui sont absolument necessaires, au mesme sens qu'Hippocrate, lequel neant-

moins n'y comprend point la constitution de l'air qu'il reconnoit pour la troisieme & plus importante cause externe de maladie ; il la nomme nature commune , Diuinité & vertu celeste.

Le concours du Ciel semble secret , on l'attribue immediatement à la Diuinité , dont le Soleil est comme vn Lieutenant general , ou comme vn fils émancipé ; il est l'ouurier de toutes choses , & ses vicissitudes emportent toutes les autres , les natures particulieres en dependent toutes , estant ses ouurages. C'est pourquoy le concours des causes vniuerselles qui penetre au dedans de nous-mesmes avec l'air qui nous environne , se doit nommer la nature commune , puis qu'elle est la seule ouuriere de toutes les natures particulieres & de toutes leurs actions. Si donc la constitution de l'air qui est la nature commune , s'esloigne notablement , & long-temps de ses loix ordinaires ; il faut necessairement que les natures particulieres se corrompent de mesme , & qu'il en vienne des maladies difficiles & bizarres.

LE mouuement circulaire est la premiere & la principale de toutes les causes interieures des maladies , puis qu'il contient toutes les humeurs , les serofitez & les esprits : les causes externes les changent manifestement à toute heure , elles poussent le sang & les esprits d'un circuit en vn autre , au mesme temps elles luy donnent de nouvelles qualitez , elles l'espoississent & le subtilisent , & en vn mot les causes externes changent le sang à tout moment en toutes les manieres.

ART. 3.
*Que les causes
externes produisent les causes
internes.*

Cette verité se peut voir par le dénombrement des causes externes , l'air de l'esté par sa chaleur tire le sang & les esprits à l'exterieur , il le subtilise & le rarefie au mesme temps ; il le deseiche & l'eschauffe , puis qu'il le change en bile , qui est l'humeur la plus subtile & la plus chaude. L'Hyuer fait le contraire de l'Esté par sa froideur , il change le sang en phlegme luy communicant ses qualitez. La retention des excrements eschauffe le corps & arreste le mouuement circulaire aux parties où ils croupissent , puis qu'ils corrompent les esprits qui promonent le sang & pressent les vaisseaux qui le contiennent.

Les mouuements de l'ame l'emportent sur les autres causes externes , ils sont d'autant plus forts que l'ame est plus efficace que le corps qu'elle anime , que l'agent est plus considerable que son sujet & que sa matiere ; c'est pourquoy les passions de l'ame changent notablement les humeurs. Le mouuement de la colere com-

mence par l'attraction du sang & des esprits du cerole extérieur en celuy du cœur, où est son siege, le ressentiment de l'iniure nous presse de la repousser en nous vangeant, il excite le cœur qui rappelle ses forces, & ne mâque iamais d'attirer du foie le sang & la bile pour le s renvoyer au dehors & à la teste, où nous voyons que cette passion violente éclatte, puis qu'elle offusque enfin la raison, elle met en feu tout le corps, elle allume le sang & les esprits, & fait bruler la bile.

L'espouuante fait le contraire, puis qu'elle retient au dedans le sang & les esprits qu'elle y attire avec violence, elle esteint la chaleur & fait d'estranges changements. Ainsi les causes externes changent le sang & les esprits, & produisent toutes les causes antecedentes. Le sang donc qui s'éloigne beaucoup de sa constitution naturelle, se corrompt, il ne va que selon les impressions & les qualitez qu'il a receutés, son mouvement circulaire demeure vicié, & il communique ses deffauts à toutes les parties où il se fait mal, blessant leurs actions; la bile precipite son cours, le phlegme le retarde.

ART. 4.
Qu'il n'ya que
la violence
qui pooduit
immédiatē-
ment les ma-
ladies.

IL n'ya que la cause externe, à laquelle Hippocrate reduit les maladies qu'on appelle *πρόμαλτα*, qui offense immédiatement les actions. Mais il est impossible qu'ils ayent quelque durée, ou qu'ils ostent la vie sans offenser le mouvement circulaire, c'est en luy seul que consiste la vie, puis qu'il fait seul toutes les actions. Il n'ya que la rupture de l'alliance des parties & de la communication qui est entr'elles, qui fait que l'ame desempare, le cours du sang & des esprits est la fin de l'vniion des parties & le seul moyen suffisant qui retient l'ame. Les causes externes ne font iamais mourir que par l'effusion du sang & des esprits, ou par l'entremise des causes internes qui l'empeschent en ses mouuements & violentent l'ame en son lieu propre.

On voit donc clairement que les vices du mouuement circulaire ne viennent pas moins des causes antecedentes que de celles qui sont au dehors; ils viennent aussi des causes conjointes & des maladies mesmes, ils se produisent de tous les symptomes, ils sont symptomes eux-mêmes, en sorte que tout ce qui se fait en nous bien ou mal vient du mouuement circulaire du sang & des esprits, qui l'ignore, ignore la nature & toute la Medecine.

ART. 5.
Distinon des
maladies tirée
de leurs trois

LES principales diuisions de maladie se tirent de leurs causes; il y en a qui viennent des causes externes, comme de la violence

qui est la premiere de trois , où elles se reduisent ; elle produit im-^{causes exte-}mediatement les playes , les fractures & les luxations : Les mala-^{nes.}dies qui s'en ensuiuent sont les tumeurs, les vlceres , les fluxions & les intemperies. A la seconde cause externe se rapportent toutes les fautes qu'on fait d'ordinaire au regime de viure , & les maladies qui en viennent sont de diuerfes especes, à cause qu'elles arriuent de differents excez , en des personnes de differente humeur ; & on en voit que la bile seule produit , le phlegme en fait d'autres , & il en est de mesme de toutes les humeurs , elles se meslent quelquefois & font des maladies meslées qu'on appelle bastardes, du nom de l'humeur qui predomine.

L'air est la plus efficace & la plus inéuitable des trois causes externes , il entre iusqu'au cœur par la bouche & par les narines en respirant , il entre par les pores qui sont les souspiraux de la chaleur ; & en troisieme lieu , il enuironne tout le corps qu'il offense par la force de ses qualitez. L'air produit en chaque saison des maladies communes qui sont simples & à sa mode , comme le rhume en l'Hyuer , le mal de gorge & la pleuresie ; il fait les fievres tierces intermittentes , & celles qui sont continuës dans l'Esté , & la fievre quarte en l'Automne. L'air est aussi la cause des maladies contagieuses tant extraordinaires & dangereuses, comme la peste, que de celles qu'on voit de coustume , & qui sont moins à craindre, comme la rougeole & la verole aux enfans.

CHAPITRE II.

Des causes internes de maladie.

LES choses qui sont contraires entr'elles , ont neantmoins toujours vne mesme matiere, elles combattent pour vn même sujet, elles s'en chassent tour à tour n'y pouuant estre ensemble, la presence de l'une fait l'absence de l'autre , puis qu'un contraire exclud son ennemy. La santé & la maladie sont de cette nature , elles ont mesme matiere ; car les parties du corps sont leur propre sujet, leur constitution naturelle & tres-accomplie se nomme la santé , puis qu'elle est la seule ouuriere de la perfection des actions , la deprauation de ces mesmes actions vient de la maladie

ART. I.
*Division des
maladies tirée
de leurs trois
causes exte-
rnes.*

& de la constitution vicieuse de ces mesmes parties.

Vne seule diuision suffit à ces trois choses, car les parties sont organiques ou similaires, la santé de celles-cy consiste au temperament des qualitez conformes à leur nature, la santé de celles-là dépend de la structure conuenable, & en troisieme lieu l'accomplissement de la santé, qui fait la beauté mesme, consiste en l'union tres-étroite & en l'ajustement de ces deux sortes de parties.

On remarque en general de trois sortes de vices ou maladies, qui corrompent ces trois perfections ou sortes de santé; la premiere est l'intemperie qui s'appelle maladie similaire, à cause qu'elle altere le temperament des parties en vne ou en plusieurs de ses qualitez. La seconde sorte de maladie, c'est la conformation vicieuse qui destruit la proportion des organes, on la nomme organique; & enfin la troisieme sorte de maladie s'appelle commune, puis qu'elle offense tout ensemble les parties similaires & celles qui sont organiques, rompant leur alliance mutuelle.

Ces trois sortes de dispositions sont les vraies causes efficientes des actions, elles sont aussi causes des deffauts du cours du sang quand elles sont vicieuses, vne infinité de symptomes s'en ensuiuent. Car il est impossible que des parties qui sont malades puissent à propos le sang & les esprits, & qu'elles les promouent avec la moderation necessaire.

ART. 2.
Que les vices du tour du sang se produisent de toute sorte de symptomes.

LES parties font le mouuement circulaire par leurs facultez d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu; c'est pourquoy si les qualitez & les dispositions où ces deux facultez consistent, se changent en quelque chose, l'attraction de l'aliment & l'expulsion du superflu, qui ne sont autre chose que le mouuement circulaire, se changent aussi de mesme. J'ay cy-deuant monstré que les causes externes produisent toutes les maladies par la corruption du mouuement circulaire, j'ay fait voir aussi que les vices du cours du sang sont quelquesfois des symptomes des causes internes de maladies; ils sont aussi des symptomes & malignes productions des maladies mesmes, reste à present de faire voir que ces mesmes deffauts se produisent de toute sorte de symptomes, & que la dépendence & propagation de diuers symptomes qu'on remarque dans les maladies les plus composées, vient des vices du mouuement circulaire.

Les symptomes ne sont autre chose que les fascheux accidents qui accompagnent les maladies, de mesme que l'ont e est à la
suite

fuite du corps. Les vices du mouvement circulaire se produisent de tous les symptomes, ils sont symptomes eux-mêmes, puis que la plus considerable sorte de symptome consiste au mouvement vicieux du sang & des esprits que les parties malades entreprennent pour exercer leurs actions; ce mouvement ne peut estre autre que symptomatique & deffectueux venant d'un principe malade.

Les symptomes des excrements retenus ou rejettez contre nature, alterent aussi le cours du sang, & partant les deffauts du mouvement circulaire se produisent de toute sorte de symptomes.

LES mouvements vicieux du sang & des esprits sont les ouvriers de toutes les maladies, ils en sont les vraies causes antecedentes, & se reduisent au nombre de quatre en general, d'où dependent quatre sortes de maladies. Car le mouvement circulaire s'arreste quelquefois en vne veine ou en plusieurs, quelquefois il se depraue & se fait inégalement, & enfin quelquefois il se fait precipitemment & trop viste. Cette diuision des maladies qui se fait en quatre genres est parfaite, puis qu'elle les contient toutes & qu'elle est prise de leur cause prochaine; il s'enfuit à present de chercher les causes de chaque genre de maladies.

ART. 3.
Des causes qui diminuent ou qui arrestent le cours du sang.

L'entier empeschement du mouvement circulaire qui arriue en vne veine ou en plusieurs, & sa lenteur ou diminution se font par de mesmes causes, selon qu'elles sont fortes ou foibles, elles sont en nombre de cinq. La premiere est la plenitude des humeurs & l'abondance du sang qui remplit ses vaisseaux, en sorte qu'il ne peut s'écouler faute de place où le mouvement se doit faire, de mesme que la liqueur ne flotte point dans vne bouteille qui est pleine.

La plenitude n'est pas tousiours vniuerselle, elle arriue quelquefois aux vaisseaux d'une partie, au mesme temps que les vaisseaux d'un autre lieu sont espuisez. La viscosité des humeurs est la seconde cause qui arreste le sang & bouche ses conduits, car les humeurs gluantes s'attachent dauantage plus elles sont poussées par l'impetuosité des esprits.

Le cœur enuoye le sang par les arteres à tout le corps, & le retire à soy par les veines; toutes les parties fôt de mesme à l'imitation du principe, si bien que le mouvement circulaire est vne continuelle action des parties qui tirent toutes l'aliment, & qui renuoyent le superflu.

B

Du Mouuement circulaire

La chaleur naturelle est le premier organe de tous les mouuemens, ils ne se font iamais qu'à proportion qu'elle abonde, que si la chaleur manque, tous les mouuemens s'aneantissent. Ainsi la troisieme cause qui est le manquement de la chaleur des entrailles & de tout le corps, est la plus capable d'arrester ou d'affoiblir le mouuement circulaire.

La quatriesme & la cinquiesme causes consistent aux dispositions des conduits où le sang se remue; car si les veines s'affoiblissent par quelque intemperie, si elles sont trop estroites, si elles deuiennent variceuses & qu'elles se dilatent contre leur nature, elles se bouchent aisement d'elles-mesmes, elles n'attirent plus le sang, il croupit & il cesse de s'escouler à l'ordinaire.

ART. 4.

Des causes qui precipitent le cours du sang.

LA disette de sang rend son tour trop subit, puis qu'il faut necessairement que le cœur en recoiue quelque goutte à chaque dilatation, sa masse estant petite, elle s'épuise en peu de temps, & se répand par les arteres en tout le corps, d'où elle retourne hastiement par les veines pour satisfaire au rafraichissement du cœur. Plus le sang s'eschauffe & se subtilise par son agitation violente, plus il s'emporte, moins il est propre à rafraichir le cœur & à nourrir. Toutes les causes de la precipitation du mouuement circulaire s'augmentent par la chaleur, & se fortifient reciproquement.

La chaleur & les mouuemens de la vie, c'est vne mesme chose, ils sont impetueux par l'abondance des esprits qui s'agitent sans cesse dans les entrailles & par tout le corps, le tour du sang & toutes les actions s'en ensuiuent, elles se font impetueuses & soudaines par la vehemence de la chaleur à proportion qu'elle augmente. La dilatation des vaisseaux que la mesme chaleur produit en les eslargissant outre mesure, rend le cours du sang trop subit, & ses passages estant trop ouuerts, son escoulement se precipite.

La promptitude est tousiours accompagnée de la deprauation, elle n'est iamais bien réglée; le tour du sang se rend trop subit & se depraue au mesme temps par l'excez de sa chaleur & de la subtilité des esprits. La nature fait toute chose posement & sur tout les fonctions animales, d'où elle rejette la chaleur.

ART. 5.

Des causes qui deprauent le cours du sang.

LA deprauation fait le quatriesme & le dernier vice du mouuement circulaire, c'est le plus grand de ses deffauts, il rend la vie plus mal-heureuse par la longueur & par la malignité des maladies.

du sang & des esprits.

Nosre premier establissement vient du meslange des humeurs, elles ne s'allient jamais mieux que dans la semence & dans les enfans qui s'en produisent, puis qu'à mesure que nous vieillissons, elles se detachent, elles prennent de vehementes qualitez, & venant à se separer de plus en plus, elles apportent enfin cette derniere & totale dissolution qui est la mort. Ainsi la separation est le plus grand vice des humeurs, car chacune se meut à sa mode, la bile s'emporte impetueusement aux extremittez & à la teste, le phlegme va lentement & croupit au bas ventre, il en est de mesme des autres humeurs; en sorte qu'elles ont quelquesfois au mesme temps des mouuements tout contraires dans vne mesme partie.

Les humeurs vicieuses changent, elles se purgent & s'escoulent, mais les intemperies des entrailles qui sont contraires entr'elles, ç'en sont de viues sources qui ne s'épuisent point, elles produisent à tout moment des humeurs differentes conformes à leurs intemperies, ces humeurs en recoiuent des impressions inégales, & se remuent d'elles-mesmes inégalement. Ce sont-là les principales causes internes des vices du mouuement circulaire, il s'ensuit à present de voir de quelle sorte toutes les maladies s'en produisent par le dénombrement de celles qui se font de chacun de ces quatre deffauts.

LES vices du mouuement circulaire se reduisent à deux principaux, puis que les deux premiers ne sont differentes que du plus & du moins, & que la soudainereté n'est iamais sans quelque deprauation. Le bouchement des conduits interieurs larges ou estroits s'appelle obstruction, & constipation s'il arriue en dehors aux ouuertes évidentes, ou en celles qui sont insensibles.

ART. 6.
Que les vices du cours du sang sont sources les maladies.

Ce vice est le plus commun, & produit vn bien plus grand nombre de maladies que la deprauation. Les fievres essentielles tant intermittentes que continuës en viennent quasi routes, comme ie le feray voir cy-apres; Les fievres qu'on appelle symptomatiques à cause qu'elles se produisent des tumeurs & des inflammations dont elles sont symptomes, en viennent toutes sans aucune exception.

Les tumeurs se forment toutes, à cause que les passages des humeurs se bouchent ou se constipent, elles se font en deux manieres, la premiere est la congestion lors que les arteres portent le sang & les humeurs en trop grande abondance aux parties, elles se répandent indifferemment dans tous les lieux qui se rencontrent vuides, elles y arrestent & ne retournent pas, comme elles ont de coutume. Les veines ne les retirent pas au dedans, ou à cause de

Bij

leur propre vice, ou à cause du vice des humeurs qui s'arrestent par la seule abondance, ou par leur mauuaise qualité, car si elles sont pituiteuses, ou melancholiques & espoiffes, elles ne peuuent entrer ni couler dans les veines, que si ces humeurs sont ameres & bilieuses, elles sont reiettées comme excrement nuisible: & quant à l'abondance du sang, les veines qui sont trop pleines n'en peuuent plus recevoir.

Les veines par leur propre vice ne rapportent pas au dedans le sang & les humeurs, que les arteres pouillent au dehors quand elles sont affoiblies par quelque intemperie, ou par quelque deffaut de conformation, comme sont les varices; elles s'affoiblissent d'elles-mesmes, ou par l'intemperie des lieux où elles sont, qui n'ont pas la vigueur de cuire les humeurs.

La seconde maniere qui produit les tumeurs, c'est la fluxion; les parties qui sont delicates, sensibles & poreuses ayant force vaisseaux y sont sujettes, leurs vaisseaux se remplissent & les humeurs croupissent, manquant d'auoir leur cours, à cause de la plenitude; & à la premiere occasion qui les eschauffe, elles se respendent à trauers les parties. Les ferositez s'écoulent les premieres estant les plus subtiles, elles se portent selon leurs qualitez aux lieux bas, foibles & poreux, où il y a de la chaleur, de la douleur & du mouuement. Les humeurs s'y amassent, s'époiffissent & s'échauffent, elles ne r'entrent point dans les veines, ayant perdu les qualitez qui les rendent propres à nourrir.

Ainsi toutes les tumeurs se font des humeurs qui vont par les arteres aux parties, où elles s'arrestent & s'amassent, ne retournant point par les veines, ce qu'on appelle congeftion; ou fluxion lorsque les humeurs qui se respendent hors des veines au trauers des parties, s'amassent & s'époiffissent ensemble en vn lieu, où elles arrestent le tour du sang & des esprits en pressant les vaisseaux.

CHAPITRE III.

De la plenitude & de l'impureté des humeurs.

ART. II.

Que la plenitude & l'impureté n'offen-

I'Ay cy-deuant monstré que toutes les maladies qui viennent de violence ne font iamais mourir que par les vices du mouuement

circulaire, encore que quand elles sont excessives, & qu'on meurt à l'instant ou en fort peu de temps, on meurt toujours sans aucune tumeur; mais on ne guerit jamais de blessure sans inflammation. Reste à present de faire voir que les maladies de la teste & de toutes les autres parties viennent de ces deffauts, & principalement du premier qui est l'empeschement du mouuement circulaire.

sent la nature que par les vices du tour du sang.

Les causes de maladies qui sont antecedentes se reduisent à deux en general, la plenitude & l'impureté des humeurs; cette derniere cause est perniciose, mais la premiere en est l'origine, puis qu'elle y degenerate toujours, & qu'il est impossible que l'impureté ne se glisse où il y a plenitude, les humeurs qui croupissent ne manquent iamais à se corrompre. Ainsi la plenitude est funeste par le repos & l'impureté par le mouuement.

L'impureté produit tous les symptomes estant esmeuë: toutes les maladies violentes viennent des mouuemens de la bile, & le secret pour les guerir, c'est de l'époissir & de l'arrester, car en fuitte elle se digere & se rejette en ses esgoufts. Il en est de mesme du phlegme, puis qu'il se cuit & se mesle estant retenu dans les entrailles & que son épanchement fait les maladies longues & difficiles.

Il y a de deux sortes de plenitude, celle qui est vniuerselle remplit également tous les vaisseaux, l'engourdissement est son premier symptome, parce qu'elle comprime les parties nerveuses & qu'elle empesche la communication des esprits, joint que la plenitude esteint les esprits par le calme perniciose qu'elle produit.

ART. 2.
De la plenitude vniuerselle & de ses symptomes.

Les choses qui compriment au dehors produisent l'engourdissement, la plenitude qui se coule au dedans comprime bien dauantage, puis qu'elle touche immediatement & qu'elle occupe tous les pores & les passages des esprits qui font le sentiment. Les ventositez font de mesme que la plenitude quand elles se coulent dans les chairs & qu'elles pressent les parties sensibles; elles engourdissent l'esprit en comprimant le diaphragme; elles font l'apoplexie mesme si elles se glissent en abondance dans les sinuositez du cerueau.

La pierre qui est dans le rein presse les muscles de la cuisse & les engourdit. Le second symptome de la plenitude vniuerselle c'est l'affoiblissement des actions, elle les fait routes languereuses.

La seconde sorte de plenitude est particuliere ne se voyant qu'en vn lieu seul & quelquefois au mesme temps que tout le reste du corps est espuisé. Hippocrate remarque ses symptomes aux parties qui

ART. 3.
De la plenitude particuliere.

liere.

qui sont au dehors pour nous conduire à la connoissance des plus dangereuses maladies qui se font au dedans, il se sert en cette sorte de l'analogisme ou proportion.

L de Virg.
morb.

Les jambes & les cuisses de ceux qui demeurent assis trop longtemps s'engourdissent, parce que le sang qui a coustume de remonter droit au cœur par les veines s'y arreste, à cause qu'elles se compriment quasi de mesme que si on les lioit, & cependant les arteres ne laissent pas d'en porter impetueusement de nouveau, puis qu'estant dures & profondes elles demeurent libres & ne se compriment pas comme les veines qui sont superficielles & delicates. C'est pourquoy le sang qui s'y amasse & y fait plenitude produit aux cuisses & aux jambes l'engourdissement avec de la rougeur & bouffissure.

Cette plenitude particuliere qui vient de l'empeschement du cours du sang & des esprits, ne produit pas seulement ces trois symptomes qui sont communs à toutes les parties; il offense aussi l'action de marcher qui est propre au pied & à la jambe. La mesme plenitude particuliere & les mesmes symptomes arriuent à toutes les extremittez quand on les lie en quelque maniere que ce soit.

Les entrailles & toutes les parties qui sont au dedans, sont sujettes à cette plenitude & à tous ses symptomes quand elles recoiuent trop de sang par leur foiblesse, ou qu'elles attirent plus que les autres. Le poumon est de cette nature, puis que son mouuement est continuel, sa substance est comme vne esponge, & que sa chaleur est vehemente; la ratte & les mammelles sont quasi de mesme. La vessie du fiel, la matrice & la teste se remplissent facilement par la chaleur contre nature qu'elles contractent & par leur figure, elles sont propres à tirer les humeurs comme des ventouses, estant creuses & larges avec des emboucheures estroites & longues.

ART. 4.
De la plenitude du cerueau.

IL n'y a point de partie si sujette à se remplir excessiuement que le cerueau, puis qu'il est instement au dessus des entrailles, il s'abreue des humeurs qu'elles poussent continuellement à la teste, & sa substance est delicate & glanduleuse, elle est pourueüe de quatre grandes sinuositez qui tirent le sang en abondance, & les arteres sont les emboucheures tres-estroites qui le font tirer puissamment.

Il n'y a que ces sinuositez seules en tout le corps d'où le sang se distribue par les veines, il en sort vn grand nombre de veines qui portent le sang à toutes les parties du cerueau. C'est pourquoy s'il arriue que les arteres poussent vne grande quantité de sang dans ces canitez & dans les veines qui en viennent, & qu'il n'ayt point son re-

tour libre par les veines de la gorge qui le reçoivent audeffous des deux sinuositez laterales, cette plenitude ne manque point de produire aussi-tost vn engourdissement par tout le corps & d'affoiblir les actions du cerueau, qui sont les connoissances & les mouuemens volontaires.

Et en effet selon les qualitez differentes & la quantité du sang qui se coule dans ses quatre sinuositez & dans les veines qui s'en produisent en diuerses parties du cerueau, on remarque qu'elle offense vne ou plusieurs des actions qui se font en diuers lieux de sa substance. Il ne se rencontre quasi point de maladie du cerueau qui ne s'accompagne de quelque engourdissement prouenant de la plenitude de ces quatre sinuositez & des veines qui s'en produisent. Cette verité se decouure à l'ouuerture de la teste de ceux qui meurent des maladies où il y a de l'assoupissement ou du delire en quelque maniere que ce soit, car les veines qui sont sur les replis du cerueau s'y voyent liuides & bouffies comme si elles estoient variceuses. On ne peut dire que ces symptomes se font par les humeurs qui s'amassent dans les ventricules du cerueau, puis qu'il est impossible qu'elles y arrestent ayant de larges conduits au dessous, où elles s'écoulent d'elles-mesmes.

Il est vray qu'il s'y rencontre quelquefois vn peu d'eau claire qui degoutte des veines du cerueau plustost apres la mort que deuant, à cause que le sang se refout en eau & que les conduits se reserrent. Cette experience nous monstre euidemment que toutes ces maladies ne se font que par la plenitude du cerueau qui l'enfle & l'appesantit, puis que toutes les veines qui sont en sa surface se voyent bouffies de sorte qu'elles le pressent & l'empeschent de se dilater.

La place du cerueau est si iuste que sa masse ne seroit si peu croistre que son mouuement ne s'abolisse ou ne diminue, faute de lieu necessaire à se remuer. Le sang & les esprits n'ont pas leur cours, ils s'arrestent ou se communiquent foiblement & les fonctions animales dont ils sont les ouuriers s'affoiblissent ou s'abolissent tout de mesme.

LE sang ne se porte pas tousiours également en toutes les parties, il va quelquefois plus abondamment en vn lieu & quelquefois en vn autre, & de là vient que ceux qui sont sujets à vne des maladies du cerueau deuiennent aussi sujets aux autres, le tour du sang venant à se changer en quelque chose. Ceux qui sont melancholiques deuiennent souuent epileptiques, & ceux qui sont epileptiques par vn

ART. 5.

Quelles maladies du cerueau se changent l'une en l'autre.

L. 6. Epid. Sect. 8. f. 351. v. 16

B iij

changement reciproque deuiennent craintifs & melancholiques, & le changement qui se fait de l'une de ces deux maladies en l'autre n'arrive qu'à cause que la bile noire & brulée qui les produit se coule quelquefois en l'une des parties du cerueau & quelquefois en l'autre estant proches & voisines.

Si cette humeur maligne se coule trop librement dans la sinuosité du milieu, que Galien nomme la grande veine du cerueau, & dans les deux sinuositez laterales qui le separent & que le sang se distribue, comme c'est l'ordinaire, par toutes les veines de ces trois sinuositez à cette partie basse du cerueau qui est l'origine des nerfs, il ne manque point d'y produire les mouuemens conuulsifs du mal caduc, par son acrimonie & par la plenitude qui fait retirer tous les nerfs, & ces symptomes regardent le corps & la structure.

Que si l'humeur est plus subtile & qu'elle s'esleue dans cette grande sinuosité qui se nomme pressoir, à cause de l'abondance du sang qu'elle distribue, & qui diuise en deux le cerueau, commençant depuis le derriere de la teste iusqu'à la racine du né: l'humeur se coule dans toutes les veines qui en sortent & qui arrosent cette plus éminente & tres-delicate partie du cerueau, où resident toutes les facultez principales. Les fonctions tres-releuées se depraient au mesme temps que le temperament de cette excellente partie se corrompt & on deuiet melancholique: L'ame souffre & la raison s'altere, selon le changement des qualitez qui dominant au cerueau.

Le sang est l'aliment immediat, il compose toutes les parties, il n'a qu'à s'époissir pour se changer en leur substance; c'est pourquoy les parties contractent en peu de temps ses qualitez & les deffauts de sa substance, & on voit que si le sang coule en trop grande abondance en vn lieu, ou que ses qualitez soient vicieuses il ne manque point d'y produire vne maladie.

CHAPITRE IV.

Conference des vices du mouuement circulaire.

ART I.
Que l'obstruction produit tous les vices du sang.

TOUTES les choses se rapportent à l'vnité, les vices du mouuement circulaire se reduisent tous à l'obstruction, comme l'impureté des humeurs se reduit à la plenitude. L'abondance de sang retenu se corrompt, elle degene en impureté & faisant des obstructions,

obstructions, elle produit les autres vices du mouvement circulaire. Le flux de sang réglé qui s'arreste aux femmes contre leur nature regorge dans les entrailles, il s'y eschauffe & s'y fermente & se distribuant aux parties il y offense les actions selon ses qualitez & la quantité qui s'y porte, il y fait d'estranges rauages.

On voit mesme que l'obstruction d'une simple veine est suivie non-seulement de tous les vices du mouvement circulaire, mais aussi d'une infinité d'horribles symptomes. Car si le corps de la matrice s'abbaisse & se tourne sur l'un des costez, il presse quelquefois la veine qui est au dessus de la cuisse, on la nomme iliaque, il y arreste le tour du sang & des esprits, les extremittez du corps s'engourdissent, le froid les surprend & il s'engendre en ces femmes-là des vapeurs qui leurs ostent la voix & qui font des palpitations dangereuses. Les vapeurs tres-malignes font encore bien pis, puis qu'elles s'esleuent au cerueau, ou elles excitent des contorsions de membres qu'on peut nommer epileptiques, & bien souuent elles produisent des extrauagances incroyables.

L. 2. de mor²
mul. f. 278. y³
27. & seq.

Il n'y a qu'une seule voye pour les guerir, c'est de donner passage au sang qui s'arreste aux veines de la cuisse, puis que l'engourdissement & les autres symptomes viennent de l'obstruction des veines iliaques. La cause est simple, le remede est de mesme, on n'a qu'à reestabli la matrice en sa place & estuer le dedans de la cuisse avec de l'eau froide, car aussi-tost le sang s'escoule à l'ordinaire, tous les symptomes cessent & la santé reuiet en sa perfection.

Les obstructions se forment tousiours aux petites veines, les grandes en sont exemptes, à cause de leur largeur & de la vehemence de l'attraction du cœur qui les épuiſe, si elles souffrent quelque obstruction, c'est peu de temps auant la mort, car on n'en guerit point.

LE cœur & les entrailles sont les vrayes sources de la vie, les veines & les arteres la distribuent par tout le corps, elles en sont les ruisseaux; puis qu'elles sortent de leur propre substance, leurs qualitez en viennent aussi. Les veines & l'habitude du corps recoiuent les impuretez & les intemperies qui se produisent des entrailles, elles en contractent les maladies. Les entrailles façonnent le sang, si elles y manquent le sang deuiet vicieux en sa consistence, en ses qualitez, ou au meslange des humeurs qui le composent.

ART. 2.
Que les entrailles sont les sources des vices du tour du sang.

Les reins ont des vaisscaux beaucoup plus gros que les autres visceres à proportion de leur grandeur, parce qu'ils sont destinez à separer du sang les serositez & la bile subtile & à les escouler par les vri-

C

nes, ils renuoyent le sang nettoyé de ses impuretez à la veine caue. Si les reins manquent à cét office ou qu'ils soyent attaquez de quelque grande maladie, comme d'inflammation, ou de colique nephretique tous les vaisseaux en souffrent par l'augmentation des impuretez & de l'intemperie, puis que les reins répandent les humeurs vicieuses dans les grandes veines qui sont pleines de sang : les autres parties nobles en font de mesme.

Les humeurs vicieuses qui sont contraires en toute chose ont les mesmes effets, elles produisent les mesmes maladies & les mesmes symptomes. La bile qui est entierement contraire au phlegme dissipe la vigueur des veines, de mesme que le phlegme, elle fait des frissons, elle esteint les esprits, elle fige le sang & le caille dans ses propres vaisseaux. Les grumeaux de sang qui se forment par le meflange des impuretez, vaguent quelquefois dans les veines, ils ont des mouuemens incertains qui troublent son cours ordinaire, ils excitent de vehementes douleurs aux lieux où ils se portent, ils font la sciatiq ue, la sievre qu'Hippocrate appelle typhus & plusieurs autres maladies.

ART. 3.

Que les vices
du tour du sang
se guerissent
l'un l'autre.

LES vices qu'on remarque dans les mœurs ne sont pas seulement contraires à la vertu à laquelle ils sont opposez, ils sont aussi contraires entr'eux, & mesme on voit que la prodigalité combat bien plus avec l'auarice qu'avec la liberalité, qui est la vertu contraire à ces deux vices extremes, puis qu'elle est au milieu s'opposant à tous deux par l'employ moderé des biens de la fortune.

Les causes de maladies ne sont pas si contraires à la santé qu'elles le sont entr'elles, on les employe les vnes contre les autres pour reuenir des extremitez vicieuses à la santé qui consiste en leur meflange. Le phlegme & les cruditez lient la bile & l'adoucissent, la bile eschauffe & subtilise le phlegme, & la colere guerit la lethargie. Ainsi les vices du mouuement circulaire se combattent & se guerissent reciproquement, leurs causes estant contraires.

L'habile Medecin ne conferue pas seulement la liberté du tour du sang en dilatant les destroits des veines & les tenant tousiours ouuertes, il est aussi contraint de les restreindre quelquesfois & de les referrer pour arrester la rapidité de son cours, & guerir plusieurs maladies qu'elle produit.

Ainsi la violence du flux de sang vterin s'arreste par la compression moderée des veines qui se fait avec des liens qu'on applique aux deux cuisses, vn peu au dessus du genou, & aux deux bras vn peu au dessus des deux coudes, où les os estant ronds, simples & moins couuers

de chair on presse les veines à discretion. Ces liens doivent estre gros & de l'aine grasse & mollette, ils ne sont destinez qu'à restreindre les veines & à reprimer l'impetuosité du tour du sang, car les liens qu'on employe pour exciter de la chaleur & de la douleur aux extremitez, & faire reuulsion des humeurs, doivent estre durs & minces, & s'appliquer sur les jointures mesmes pour estre plus sensibles.

On est donc contraint quelquefois d'élargir les vaisseaux pour ayder l'écoulement du sang, & quelquefois on est aussi contraint de les estreindre pour arrester son cours, puis que sa precipitation n'est pas moins vicieuse que son empeschement.

CHAPITRE V.

Les signes des vices du tour du sang.

LES vices du mouuement circulaire sont évidents, ils se donnent à connoistre par des marques sensibles, on les peut voir en toutes les actions, en l'habitude du corps & mesme aux excremens.

ART. I.
Les signes qui
suivent les vices
du tour du
sang.

L'entier empeschement du mouuement circulaire & sa diminution se connoissent par de mesmes signes, ayant les mesmes causes, & ne different que du plus & du moins, ce sont la pesanteur, l'engourdissement, l'offense de l'action de la partie ou le cours du sang s'arreste ou se diminue, sa bouffissure & sa rougeur ou liuidité.

L'excessiue generation de chair & de graisse est vn signe certain de la diminution du tour du sang, car la foiblesse du mouuement le raffroidit & l'espoissit, le plus grossier s'attache aux parties où il coule & le deffaut de la chaleur le cōuertit en graisse & en chair molle. La petiteffe des veines le fait voir, car elles s'etrecissent d'elles-mesmes & par la quantité de chair qui les comprime; cette mesme petiteffe arreste aussi le cours du sang, puis que les causes naturelles & leurs effets s'augmentent & se fortifient reciproquement.

La foiblesse du poux & de la respiration, leur petiteffe & leur rareté sont aussi des marques assurees de la diminution de ce tour; & leur frequence, force & grandeur sont des signes de sa promptitude & deprauation.

La grosseur des veines est vne preuue assuree de la chaleur & de la bile qui domine, le sang coule plus librement & va plus viste quand

Les vaisseaux font larges & bien ouuerts, son tour se précipite & mesme il se depraue. La bile est ennemie du repos qui est absolument necessaire à toutes les coctions, & le changement de sang en chair ne se fait iamais que par espoississement ou coction, c'est pourquoy la maigreur est vne marque infailible de la soudaineté du cours du sang & mesme quelquefois de sa deprauation.

La quantité de poil est vn signe de la chaleur qui pousse les excrements fuligineux & dilate les pores, elle dilate aussi les veines & fait couler le sang, & les hommes qui ont plus de chaleur ont plus de poil.

ART. 2.

Les signes tirés des causes des vices du sang.

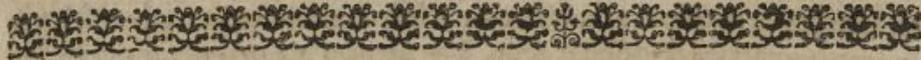
Les humeurs qui dominant sont les marques assurees des vices du cours du sang, puis qu'elles en sont les causes: la pituite l'arreste ou l'affoiblit, la bile le precipite & le depraue; elle est le feu du petit monde, elle paroît iaune ou passe au visage & par tout le corps, on la connoit à l'amertume de la bouche & à l'acrimonie. On la remarque en tous les excrements, car la bile iaune, verte ou grise se vuide en vomissant ou par les selles; l'urine est acre, iaune ou rouge, on voit la bile au crachat, on sent des piquotemens par tout le corps & mesme quelquefois en suant; & enfin on connoit que le corps en est plain, lors que la bile qui auoit coustume de s'escouler par quelque esgout s'arreste.

Les actions montrent certainement que la bile domine, elles sont toutes promptes, puis que l'humeur est chaude & subtile, ses mouuemens sont soudains, on est colere: l'esprit est aussi de mesme, l'intelligence est subite. La bile a des symptomes qui la suiuent ordinairement, c'est l'alteration, le degoust & le mal de cœur, lors qu'elle regorge en l'estomach manquant à s'euacuer par les selles: le ieune l'échauffe & la fait bouillir. La bile rend le corps & l'esprit inquiete & on change sans cesse, le sommeil est court & leger interrompu de songes, on n'y voit que du feu, des querelles & des batteries.

Les maladies font connoître que la bile domine en vn corps & que le tour du sang est subit. Les fieures chaudes & les frenesies viennent de bile, de mesme que les fieures tierces intermittentes ou continuës, les cresypeles & les pustules bilieuses qui se répandent par tout le corps, ou en certains lieux. Et enfin on decouure que la bile regne & que le tour du sang est subit, si les choses chaudes incommodent & les rafraichissements soulagent.

Les signes que la pituite domine, sont contraires à ceux de la bile, on la remarque tout de mesme aux actions, aux excrements vniuer-

fels & particuliers & en l'habitude du corps. Les perfections indiquent les deffauts, les vtilitez du mouuement circulaire font connoistre ses vices, ils sont contraires entr'eux & se destruisent reciproquement; c'est pourquoy si on recherche exactement chacun de ses vsages, comme i'ay fait cy-deuant, & qu'on les examine attentiuement, on decouurira tous ses vices par des signes assurez.



DES MALADIES DV CIRCVIT exterieur du corps de l'Homme.



ES parties sont en quelque sorte de la nature des maladies qui sont leurs accidents, elles s'y forment toutes puis qu'elles offensent les actions, c'est pourquoy la principale diuision des maladies se tire de la diuision des parties.

ART. I.
Que la principale diuision des maladies se tire de la diuision des parties.

Le corps de l'homme est fait en cercle, il est construit à l'imitation de l'Vniuers, il se diuise en trois circuits differents qu'on peut appeller regions. Les maladies se diuisent de mesme, elles resident necessairement en l'un de ces trois circuits, car la fièvre qu'Hippocrate appelle vne maladie tres-commune, à cause qu'elle est la plus frequente & qu'elle se communique à tout le corps, se doit rapporter au cœur, elle s'y forme & ce n'est que par sympathie que tout le corps en est offensé.

Le circuit exterior est beaucoup plus grand que les deux autres ensemble, il comprend les extremitez & la teste, toutes les parties contenant propres & communes s'y rapportent, j'y rapporte aussi celles qui sont contenuës dans la duplicature du peritoine, ce sont les reins & la vessie avec les parties genitales de l'un & de l'autre sexe.

Je suis donc obligé de faire plusieurs Sections des maladies qui se forment en ce circuit, puis qu'il est de si grande estendue, encore que ie me restrains à celles qui se produisent par les causes internes que le mouuement circulaire comprend toutes; car i'obmets celles qui s'y font par la violence, puis que c'est vne cause externe qui les produit immediatement, ces maladies sont proprement Chirurgiques. I'obmets aussi le détail des tumeurs pui sont contre nature, elles requierent vn traité particulier.

ART. 21
Que le circuit
exterieur n'est
iamais sans
maladies.

LE circuit extérieur est le plus foible, puis qu'il est froid de la nature de toutes les choses froides l'offensent, elles y produisent vne infinité de maladies qui luy sont propres, on les nomme idiopathiques. Il a beaucoup d'autres maladies qui sont estrangeres & contraires à son temperament, elles viennent de la plenitude & de l'impureté des entrailles qui sont chaudes & brulantes; il n'en est iamais exempt, car si le reste du circuit exterieur n'a quelque maladie considerable, on en remarque tousiours dans le cuir, c'est l'emunctoire vniuersel, où toutes les parties se déchargent. Les arteres y portent sans cesse les humeurs, il y en a de vicieuses que les veines ne retirent pas au dedans, elles n'en ont pas tousiours la force & les parties ne les desirent point, au contraire estant desagreceables elles se rejettent au dehors.

L'air qui nous enuironne augmente la froideur des parties contonantes, il estremit les veines qui d'elles-mesmes sont desia trop estroites, il affoiblit la chaleur naturelle. Ainsi toutes les humeurs s'arrestent & s'époiffissent entre cuir & chair, elles s'amassent & produisent de toute sorte de tumeurs

L'humeur sanguine retourne par les veines au dedans des entrailles plus facilement que les autres, toutes les parties la desirent estant tres-agreable, il n'y a que la plenitude des grandes veines qui l'en empesche. Les grandes fluxions, les contusions & les blessures font effusion de sang & des autres humeurs au dedans des parties, elles y arrestent le mouuement circulaire par l'amas qu'elles en font.

SECTION PREMIERE.

Des maladies de la teste.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies des membranes & des cauités du cerueau.

ART. 1.
De la nature
de la douleur.

LE commence par le circuit exterieur parce qu'il est le plus grand & le plus sensible en toute chose, ses maladies nous conduisent à la connoissance des autres qui sont plus difficiles. La teste est le modelle de la personne entiere, elle est la cause de la taille, puis que tous les os en dependent.

Le cerueau se diuise en sa partie superieure qui est le lieu des principales facultez, en sa base qui est l'origine des nerfs & des mouuemens volontaires & enfin en ses membranes où ses cauitez se rapportent, puis qu'elles y sont formées; les maladies se diuisent de mesme.

La constitution naturelle des membranes & des cauitez du cerueau fait les sentimens à l'ordinaire: l'engourdissement & la paralysie les abolissent ou les diminuent, la douleur les depraue. Il commence par la douleur parce qu'elle est le plus frequent symptome & qui accompagne & precede quasi toutes les grandes maladies.

La douleur donc est vn sentiment fascheux qui ne se fait iamais que par vn changement subit & violent qui arriue aux parties sensibles, la douleur dure autant que la violence de ce changement contrenature, & c'est vne marque infaillible de la mort & corruption d'vne partie que d'estre sans douleur lors que les causes y sont presentes.

ART. 2.
Des causes
immediates de
la douleur.

La douleur vient tousiours de quelque grande intemperie, ou de la solution de continuité & desunion des parties; celle-cy est la plus violente parce qu'elle est plus soudaine, elle est suiuiue de tous les vices du tour du sang & des esprits.

La solution de continuité se produit par le mouuement local qui est la cause de tous les autres mouuemens & de toutes les intéperies, elle répand du sang, elle fait vne inflammation qui est lente ou soudaine selon la nature du lieu & la quantité de l'humeur; car l'effusion du sang hors de ses vaisseaux & l'interruption de son cours est necessairement suiuiue d'inflammation qui vient de la corruption de sa substance. Cette inflammation se resout quelquefois, bien souuent elle se change en bouë & mesme quelquefois en gangrene.

Ainsi la solution de continuité fait des intemperies qui entretiennent la douleur qu'elle produit, puis qu'elle répand les humeurs dans les interstices des parties sensibles dont elle fait diuulsion. Les causes internes ne desunissent pas moins les parties & ne font pas moins des inflammations que les causes externes.

Les grandes intemperies ne font iamais de violentes douleurs que par la solution de continuité, car encore qu'elles alterent la chaleur naturelle la douleur qu'elles font n'est que mediocre si elles ne sont accompagnées de matiere qui remplit & fait diuulsion des parties. L'extreme rigueur de l'hyuer arreste le cours du sang aux extremittez qui en deuiennent liuides & bouffies & mesme la douleur est

plus grande si les humeurs sont vicieuses à cause qu'elles piquent comme des éguilles interieures les parties sensibles que le froid comprime au dehors, & de là vient que les enfans dont les humeurs sont bonnes & loüables en ressentent moins de douleur.

ART. 2.

*Des causes im-
mediates de la
douleur.*

La douleur se diuise comme les parties, elle affige les parties de la teste qui sont au dedans, ou celles qui sont au dehors, elle est au deuant ou au derriere, elle est au costé droit, ou au costé gauche, elle est par toute la teste ou en la moitié & s'appelle migraine. Toutes ces differentes douleurs de teste viennent de ses propres maladies, ou par sympathie & communication de celles qui sont aux entrailles. Les douleurs sympathiques se guerissent avec les maladies qui les produisent n'estant que des symptomes.

Les causes externes de la douleur de teste c'est tout ce qui la blesse, les qualitez vehementes qui dominant en l'air la produisent, le grand feu, le soleil, l'yurongnerie, l'excez du traual & des veilles, les aliments chauds & vaporeux, l'estude, les parfums & certaines odeurs, l'inquietude & le chagrin.

La plenitude & l'impureté sont les deux causes internes de toutes les maladies; les intemperies des entrailles y contribuent, la chaleur éleue impetueusement les humeurs & la bile, elles s'attirent & se retiennent par la chaleur & la foiblesse du cerueau, leur tour s'arreste & les arteres s'en grossissent & se dilatent avec violence, leur battement fait diuulsion des parties sensibles & des membranes qui les enveloppent,

La dure mere s'attache estroitement au dedans du crane où la place des rameaux de l'artere carotide se voit grauée, ils n'ont du lieu que pour leur battement ordinaire. Ces arteres se remplissent où se dilatent plus que de coustume, elles portent entre la dure mere & le crane quelque humeur acre & chaude, ou froide & visqueuse, il se fait comme vn deschirement & separation de la dure mere d'avec les os du crane & vne extreme douleur qui se redouble autant de fois que l'artere a de battement.

Si l'humeur ne se porte qu'à l'oreille la douleur s'y fait pareillement extreme à cause qu'elle est tres-sensible, & que les passages des arteres y sont tres-estroits. Les douleurs des jeux qui viennent avec élanement se font de mesme. Les douleurs externes se produisent aussi par des vapeurs & par des humeurs acres & brulantes que les arteres portent impetueusement au dehors de la teste & on en voit souuent qui affligent furieusement à l'entour de l'oreille & la

moitié

moitié de la teste & du visage, elle commence bien souuent par la douleur des dens.

L'intemperie froide de la teste fait beaucoup d'excrements, l'époisseur du crane & sa dureté les retiennent, le deffaut des sutures en empesche la dissipation, ils y croupissent & font de la douleur par tout ou seulement en vn lieu, il s'y engendre des tumeurs, des corps estranges & des vers mesmes, ce sont les causes des douleurs qu'on nomme idiopathiques immédiatement & protopathiques propres à la teste. Les douleurs & les maladies sympathiques de la teste dont on neglige la guérison par la durée du temps deuiennent idiopathiques, d'euteropathiques.

LA plénitude fait des douleurs pesantes qui se deuisent tout de mesme que celles qui viennent de la bile. Les vieilles douleurs de teste se font ordinairement d'humeur froide qui s'attache ou s'engendre entre ses membranes, encore que par sa corruption elle donne quelquefois la fièvre. Les vapeurs grossieres & froides qui s'éleuent des parties basses entretiennent & renouellent aussi ces douleurs, elles se distinguēt de celles qui viennent de la chaleur par la bouffissure & passeur du visage, par l'engourdissement des sens, des mouuemens volontaires & mesme de l'esprit.

Ainsi la douleur de teste se distingue par ses differentes qualitez, par les causes efficientes & selon les lieux où elle est, celle qui est externe s'aigrit toujours quand on y touche, celle qui est au dedans du crane se soulage par la compression des bandeaux ou de la main, & celle qui est aux nerfs se communique aux parties où ils se distribuent, celle du cerueau semble pesante.

Et enfin la douleur se distingue par ses causes efficientes, car celle qui vient de l'abondance du sang tient d'ordinaire au front, la bile afflige la teste du costé droit, l'humeur noire s'esleue au costé gauche & la pituite attaque le derriere. Vne vapeur qui monte de la matrice & des entrailles, ou des extremitez, ou bien d'une playe venimeuse fermée trop tost se distingue aisement.

LA douleur est suiuite de veilles continuelles, puis qu'elle les produit elle porte le sang & les esprits au circuit extérieur où sont les sens, leur tour s'y fait si viste qu'il est impossible de dormir. La veille consiste en l'agitation de la chaleur dans ces organes & le sommeil au mouuement tout contraire, car si la chaleur s'en retire retournant au dedans & que le sang se calme les sens demeurent endormis.

Ainsi la douleur est la principale cause des veilles continuelles, la

ART. 4.

Les signes des
differentes
douleurs de
teste.

ART. 5.

Des veilles
continuelles.

chaleur fiévreuse qui se porte au dehors agite les esprits, la disette du sang fait son escoulement trop soudain & enfin les vapeurs acres qui picquent les membranes, les nerfs & le cerueau mesme ce sont les causes internes qui nous empeschent de dormir; elles se produisent des causes externes, car le jeûne & le flux de ventre excessif espuisent & tariissent les veines, les aliments chauds & fumés irritent les sens & le cerueau. La chaleur de l'air, la lumiere, le mouuement & la colere, l'estude & le chagrin attirent la chaleur & le sang au dehors où sont les organes des sens & font veiller.

Le sommeil est en suite des veilles, les esprits estant espuisez, car le sommeil naturel n'est qu'une priuation, puis qu'il consiste en l'absence de la chaleur & des esprits, lors qu'ils se calment & ne s'estendent point aux organes des sens.

Le sommeil contre nature n'est pas de mesme il a ses causes effectives, il se produit tousiours de la cessation du mouuement du cerueau, laquelle arriue par la dissipation de sa force, par la compression de ses membranes, ou par la plenitude de ses vaisseaux, ou mesme de sa propre substance.

ART. 6.

De la lethargie.

Le sommeil contre nature se nomme en general disposition cataphorique, il se voit quelquefois sans fièvre & se nomme caros ou catoché, il vient bien souuent avec les fievres continuës dont il est vn symptome & se nomme coma, ou lethargie. La lethargie tire son nom de deux principaux symptomes, sçauoir l'oubly & la paresse qui l'accompagnent tousiours, car c'est vne fièvre continuë avec vn profond sommeil, delire, oubliance & paresse.

La lethargie n'a qu'une cause immediate, c'est l'intemperie froide & humide du cerueau que la pituite produit se coulant dans tous ses vaisseaux & baignant iusqu'à sa substance; cette pituite y croupit, elle ralentit le tour du sang & toutes les actions, elle bouffit toutes les parties de la teste & le cerueau mesme & s'y pourrissant elle engendre vne fièvre lente avec tous les symptomes lethargiques. Cette maladie succede quelquefois aux autres fievres continuës & à la phrenesie quand on saigne trop & qu'on raffroidit tout à coup excessiuelement le cerueau.

L'excez du sommeil engourdit tous les sens & les mouuemens des lethargiques, ils respondent à peine estant interrogez, ils disent des sottises, toutes les fonctions principales se deprauent & sur tout la memoire, ils oublient ce qu'ils viennent de dire & de faire, & mesme ils ont de longs interualles sans respirer, oublians vne fonction si

nécessaire, ils font leurs excremens sans y penser, leur vrine est troublee, ils sont toujours humides, ils sont bouffis, les mains leur tremblent & ils baillent sans cesse, ils sont toujours à la renuerse ayant les yeux fermez.

Le poux des lethargiques est lent, mol & languide & mesme intermettent à cause de l'oppression & de la mollesse de l'artere.

LE sommeil contre nature qu'on appelle coma est vne enuie de dormir qui survient aux sievres continuës. Cette inclination pour dormir est de trois sortes, la premiere est suiuite d'un profond sommeil qui ressemble au caros, en la seconde vn malade se met en estat de dormir & pense pouuoir reposer, mais à l'instant il se réveille entrefaillant, il ne scauroit dormir ni faire les fonctions ordinaires.

Enfin la troisieme sorte de sommeil comateux s'observe en ceux où les sens & les mouuemens estant aneantis & la chaleur du cerueau presque esteinte, ils ne peuvent esleuer les paupieres, ils sont tout abbatus & moribonds ne pouuant dormir ni veiller. Cét engourdissement succede à l'intemperie chaude & aux veilles excessiues, ainsi les phrenetiques deuiennent comateux, quand ils approchent de la mort, ayant vne petite sueur à la teste.

Les deux autres especes de sommeil comateux se font dans les redoublemens des sievres où le sang se fermente & bout dans les entrailles, il se porte à la teste, toutes les cauitez se remplissent & la substance du cerueau s'en abbreue, la chaleur l'y retient & arreste son cours.

La seconde sorte de coma s'appelle vigilant, il se fait du meslange de deux humeurs contraires dont les vicissitudes & les combats tourmentent les malades; le phlegme engourdit tous les sens & les mouuemens volontaires, la bile fait les tressaillemens & reueille, elle irrite sans cesse le cerueau dont elle depraue les actions.

Et de là vient qu'on voit des phrenetiques qui sont comateux au commencement, iusqu'à ce que la bile ait surmonté le phlegme qui abonde naturellement au cerueau, car alors ils sont quelque temps furieux & en suite ils deuiennent comateux de la troisieme sorte qui se fait par l'extinction de la faculté animale quand ils doiuent mourir.

L'engourdissement comateux de la premiere sorte vient des vapeurs grossieres & de la pituite qui se repandant par toutes les parties du cerueau l'oppressent & l'empeschent en ses actions, car le froid & l'excessiue humidité les affoiblissent toutes.

Cataleptis ou catoché est vn sommeil contre nature qui arreste les

ART. 7.
Du sommeil
comateux.

ART. 8.
Du sommeil
cataleptique.

D ij

malades en la mesme posture où ils se trouuent quand ils en font surpris, comme par l'inspection de la fabuleuse teste de Meduse. Et cet effet la crainte qui fige les humeurs & dresse les cheueux à la teste, y contribue; puis que l'humeur melancholique, froide & seiche en est la seule cause, lors qu'elle se coule à l'entour de la partie postérieure du cerueau où est l'origine des nerfs.

Cette humeur fait vne tension de tout le corps laquelle ressemble en quelque chose à l'espece de conuulsion qu'on nomme tetanus; car l'origine des nerfs estant occupée par vne humeur qui la tient ferme & sans mouuement, toutes les parties qui en dependent demeurent aussi de mesme; & les yeux qui sont fermez aux autres especes de sommeil contre nature, se tiennent ouuerts aux cataleptiques.

ART. 9.
Du sommeil
carotique.

LES vicissitudes continuelles de se dilater & de se resserrer se corrompent au cerueau par plusieurs causes: les sommeils lethargiques, comateux & cataleptiques ne se font que d'humeurs qui empeschent ces mouuemens, mais le sommeil contre nature nommé caros se produit de toutes les choses qui les alterent, il est le plus pernicious.

Vne humeur froide & humide qui abbreuue le deuant du cerueau & qui arreste son mouuement, fait vn sommeil bien plus profond que le lethargique ou le comateux, où il y a tousiours de la fièvre & de la chaleur.

La pituite qui s'engendre ordinairement au cerueau, ou celle qui se porte des parties basses dans ses vaisseaux antérieurs, l'oppressent & arrestent son mouuement. Le mesme symptome arriue aux enfoncures du crane & dans l'application du trepan, lors que le Chirurgien mal habile presse la dure mere & le cerueau par sa mauuaise operatió.

Caros arriue aussi dans les blessures des muscles de la temple & dans les distensions violentes qui se font aux dislocations de la mâchoire inferieure, à cause de la douleur & des vaisseaux considerables qui se compriment & arrestent le tour du sang & des esprits.

Les vapeurs de la mere & de la ratte sont aussi quelquefois capables de produire le sommeil carotique par leur malignité, puis qu'elles dissipent les mouuemens du cerueau. L'estomach, les poumons, le mesentere & les intestins enuoyent de mesme des fumées grossieres au cerueau qui l'oppressent & principalement si elles viennent de matiere vernimeuse. Le grand froid, l'excessiue humidité, l'yrongnerie, les aliments froids & tous les venins narcotiques ce sont les causes externes qui font le sommeil nommé caros.

CHAPITRE II.

Des maladies de la base du cerueau.

L'Engourdissement & la paralysie se peuuent mettre entre les symptomes du sentiment, mais il est plus à propos de les rapporter à ceux du mouuement volontaire qui est plus noble. La conuulsion depraue les mouuemens volontaires, la paralysie les abolit & l'engourdissement les diminue.

ART. 1.
De l'engourdissement & de la paralysie.

L'engourdissement est vne diminution des sens & des mouuemens volontaires; on le remarque en tout le corps, ou en vne seule partie, elle vient de l'affoiblissement du tour du sang & des esprits & de la compression des vaisseaux, car si les veines se compriment on sent tousiours l'engourdissement aux parties d'où elles viennent, la compression des arteres engourdit les lieux où elles vont; & quant aux nefs estant pressez ils engourdisent aussi les lieux où ils se portent.

Ainsi la compression de la moëlle de l'espine arriuant dans le col elle fait vn engourdissement vniuersel, sa compression dans les lombes engourdit les parties qui sont au dessous, & la compression du nerf qui passe au dehors du coude engourdit la moitié de la main où il se distribue. La compression violente fait la paralysie, parce qu'elle oste entierement la communication des esprits.

L'engourdissement vient des vices du cours du sang: lors qu'il excède ou manque & que les facultez sont incapables de le pousser à l'ordinaire. Les causes externes de l'engourdissement ce sont les liens, les playes, le froid, vne éuacuation retenuë, la paresse, l'excez du sommeil & les aliments visqueux ou succulens qui remplissent les veines, car ils font des tumeurs qui pressent les vaisseaux.

ART. 2.
De la paralysie.

L'engourdissement, la paralysie & l'apoplexie ne different que du plus & du moins, car l'apoplexie est vne paralysie de tout le corps & du cerueau mesme, qui est tousiours libre en la paralysie proprement dite. L'engourdissement vient de l'affoiblissement du tour du sang & des esprits & de l'imparfaite compression des trois sortes de vaisseaux qui sont les nerfs, les veines & les arteres; & la paralysie ne se fait iamais que de l'entiere compression des nerfs, de leur obstruction, ou en troisieme lieu de leur incision.

D iij

Car si les simples qualitez qui dominant en l'air n'empeschent pas le Soleil de communiquer sa lumiere, elles sont de meisme incapables d'arrester dans les nerfs la vitesse & la subtilité des esprits ; & il est impossible que les intemperies froides & humides jointes ensemble ou separées ostent entierement aux parties les sentimens & les mouuemens volontaires, sans y produire des humeurs qui bouchent les passages aux esprits animaux qui en sont les ouuriers.

La paralysie est vne priuation de l'atouchement & du mouuement volontaire ; on l'appelle imparfaite si elle n'offense que l'une ou l'autre de ces fonctions, mais elle est bien plus imparfaite & merite moins le nom de paralysie, si le mouuement se conferue & que l'atouchement perisse, car le mouuement est la fonction plus importante.

La paralysie qui offense l'origine des nerfs & qui oste le sentiment & le mouuement à toutes les parties, qui sont au dessous de la teste, s'appelle vniuerselle. On appelle hemiplegie celle qui n'offense que la moitié de la moëlle du col & n'afflige que la moitié du corps qui consiste en toutes les parties de l'un des costez. La paralysie particuliere a diuers noms selon la noblesse des parties qu'elle afflige, comme aux organes de la respiration & de la voix ; car aux autres lieux elle n'a que son nom general.

Il faut sçauoir exactement l'origine & la distribution particuliere de tous les nerfs pour bien guerir cette maladie, car la paralysie de l'œil vient de la seconde paire des nerfs du cerueau, celle des paupieres dépend de la troisieme & la paralysie de la langue de la septiesme paire de nerfs, celle de la main vient du col & la paralysie des jambes se produit des nerfs des lombes.

ART. 3.
De la conuul-
sion.

LA conuulsion est le plus horrible symptome de la faculté motiue, car c'est vn retirement des muscles vers leur principe si fort & si violent que les nerfs sont en danger de rompre. La cause de la conuulsion n'est bien souuent que dans le nerf, encore que le mal occupe tout le muscle, puis qu'il est le propre organe des mouuemens volontaires.

On voit des conuulsions de tout le corps & d'autres qui sont particulieres ne blessant qu'une partie comme vn bras, vn pied ou vne main, lors que le mal n'est que dans vn seul muscle, ou dans vn nerf qui remue la partie. La conuulsion de tout le corps afflige aussi quelquefois tous les organes des sens & l'esprit meisme, elle offense le

cerneau & se nomme epilepsie. Si la teste en est exempte & qu'elle ne bleffe que le commencement des nerfs de l'espine, elle tourmente tout le corps en trois manieres; car elle le flechit quelquefois violemment en deuant & par reprise, quelquefois elle le renuerse en derriere, & en troisieme lieu la conuulsion roidit également tout le corps ne l'inclinant en deuant ni en derriere.

Le remarque vne quatriesme espece de conuulsion, qui tourmente les deux costés du corps tour à tour, en sorte qu'il y en a tousiours vn qui estant exempt de conuulsion demeure comme paralytique à son tour.

Les mesmes causes font les conuulsions dans nos corps & rompent les cordes des luths, ce sont la grande seicheresse & l'excessive humidité: les humeurs qui remplissent les nerfs les grossissent à la verité, mais ils en deuiennent plus courts & tirent les parties où ils s'attachent. Les excessiues éuacuations ne les racourcissent pas moins puis que la seicheresse retire aussi les nerfs, ainsi la plenitude & l'ina-nition sont les deux principales causes des conuulsions.

Il y a vne troisieme cause de conuulsion qui comprend tout ce qui picque & irrite les nerfs, car ils se retirent & se roidissent pour s'en deffendre; cette conuulsion se fait par sympathie, puis qu'elle est vniuerselle, encore que la cause n'est qu'en vn seul endroit. Les humeurs vicieuses, les ferremens & les vapeurs malignes qui piquent l'estomach, la matrice, ou quelque autre partie nerueuse & delicate font roidir tout le corps & ostent la raison.

On distingue par de propres marques les causes & les parties d'où ces conuulsions se produisent. Les conuulsions qui sont idiopathiques & propres aux parties malades ont aussi leurs marques, car celles qui prennent subitement en santé à des gens oisifs ou desbauchez, ou au commencement de quelque maladie venant d'inflammation ou d'éuacuation retenuë contre l'ordinaire, se font de plenitude. Et au contraire on sçait que les conuulsions viennent de seicheresse quand elles prennent apres de grandes éuacuations, des veilles, des inquietudes & du travail, ou à la fin de grandes maladies ou elles augmentent peu à peu.

La paralytie & la conuulsion viennent bien souuent de mesme cause qui est l'obstruction, encore que la conuulsion se fait tousiours avec roidissement & la paralytie ne se fait jamais qu'avec relaschement & mollesse, parce que l'humeur qui l'a fait bouche seulement le passage aux esprits, n'ayant aucune acrimonie & celle qui fait la conuul-

ART. 4.
Du tremble-
ment.

tion vient le plus souuent de bile & la paralysie vient de phlegme.
Le tremblement est vne imbecillité ou vne deprauation du mouue-
ment de parties qui s'agitent sans cesse tres-soudainement, par des
mouuemens contraires entrecoupez & tres-petits, les poses en sont
imperceptibles & les parties reçoient au mesme temps plusieurs im-
pressions differentes.

La cause du tremblement se remarque en la partie, en sa faculté
motiue, ou en tous deux ensemble: la faculté s'affoiblit lors que les
humeurs la chargent au dedans, comme vn fardeau pese au dehors,
elle se dissipe par les intemperies des nerfs & par la disette des es-
prits. Les maladies, la vieillesse, la faim, les veilles & le trauail, ou
les euacuations excessiues dissipent les esprits, la peur les retire au-
dedans, & ils se portent inégalement dans la colere & dans la ioye.

Les intemperies froides & humides des nerfs font trembler & af-
foiblissent le mouuement: les obstructions diminuent la communica-
tion des esprits. L'extreme rigueur de l'hyuer, la boisson d'eau froi-
de à contre-temps, le bain, l'yurongnerie, les aliments froids, l'ex-
cez de l'action venerienne & certains venins, comme l'argent vif af-
foiblissent les nerfs & font trembler.

ART. 5.
De l'epilepsie
ou mal caduc.

L'epilepsie est vne conuulsion de tout le corps blessant les sens &
& la raison, elle a ses tours & ses retours en certains temps & quel-
quefois ses symptomes prennent & quittent de mesme sorte; on la
nomme ordinairement le mal-de-saint, comme si sa guerison deuoit
s'attribuer à Dieu plustost que celle des autres maladies.

Les ventricules du cerueau se reserrent d'eux-mesmes pour expul-
ser les excrements, les ventricules anterieurs en sont ordinairement
attaquez, l'effort qu'ils font pour se deliurer des superfluitez qui les
offusquent s'appelle esternument, c'est vne petite epilepsie puis
qu'elle est facile & courte, ils se deliurent ayant grand nombre de
passages tres-ouuerts, où ils ont de coustume de rejeter les excre-
ments. Les ventricules posterieurs ne reçoient pas les superfluitez,
ils n'ont point d'émonctoire, ils ne sont destinez qu'à contenir & à
distribuer les esprits, si quelquefois les excrements s'y coulent ils
font de grandes maladies & d'horribles symptomes.

L'epilepsie ne se fait point de plenitude ni d'épuisement, elle se fait
par l'irritation d'une humeur acre & subtile, ou d'une vapeur enueni-
mée qui se coule dans ces plus nobles cauitez qui sont au derriere du
cerueau; elles n'en peuuent estre expulsées que par de violents efforts
& contractions de tout le corps, puis que tous les nerfs en dépendent.

dent. L'imbecillité du cerueau & la petitesse de ces cauitez, venuë de nature ou par maladie, ayde à la generation de ce mal : vne tumeur dans la gorge y contribuë aussi, de mesme que l'estrecissement des conduits de l'air & des excremens du cerueau.

Il y a de trois sortes d'épilepsie. La premiere & proprement ditte retire & roidit impetueusement tout le corps, encore que quelquefois la cause n'est pas dans le cerueau : La seconde & plus foible retient plus des symptomes du vertige que de la conuulsion : La troisieme est la plus dangereuse & ressemble à l'apoplexie : Elles offensent toutes le cerueau, puisque leurs causes y montent des parties basses, ou qu'elles s'y engendrent.

L'Epilepsie dont les causes se font au cerueau s'appelle idiopathique & propre ; & celle qui vient des parties basses se nomme sympathique : l'estomach est la plus frequente source de celle-cy, puisqu'il enuoye des humeurs vicieuses & des vapeurs malignes au cerueau, & mesme quelquefois il excite le mal caduc, à cause de son nerf, par vne simple communication de ses symptomes.

L'Epilepsie fait tomber soudainement les malades, à cause qu'elle offense toutes les fonctions animales ; elle fait d'étranges contorsions l'origine des nerfs estant blessée, les yeux roulent dans la teste, ils grincent les dents, & bien souuent ils se mordent la langue, ils rendent les excremens contre leur gré, la bouche écume, à cause que l'air s'y agit avec vn peu d'humeur par les conuulsions du larynx & de la gorge : l'écume en deuiet plus subtile si elles sont plus fortes : ils rendent quelque voix confuse, la respiration s'entrecoupe & manque à quelques vns : les veines s'enflent à cause de la grande agitation du sang & de la deprauation de son cours. C'est la malignité de l'humeur, non pas la quantité qui produit tant de mal puisqu'elle se dissipe & qu'il n'en reste rien, on voit seulement les malades étonnez & tristes, ils n'ont pas mesme la memoire de ce qu'ils viennent de souffrir, ils sont pesans & engourdis, & quelques-vns paroissent alienez.

L'Epilepsie qui est propre au cerueau, surprend à l'impourueu : elle est precedée de pesanteur de teste, de douleur ou de vertige, de tintement d'oreille, d'éblouissement ou de vision de choses rouges, & de frequens eternuëmens, toutes ces marques paroissent à la teste & aux fonction animales. L'humeur qui est la cause du mal se voit à la couleur du visage, on en juge par l'âge du malade, par sa façon de viure au temps present & du passe, par l'observation de tous les excremens, & de ses actions, & genieralement de tous les symptomes

E

qui se remarquét en luy. L'épilepsie qui vient du mal de l'estomach se connoit en ce que la faim la produit, les foibleffes & les souleuemens de cœur la precedent, & le vomissement la guerit : celle qui vient des autres lieux & des extremitez est precedée du sentiment de la vapeur qui monte tout droit au cerueau.

ART. 6. La maladie qu'on nomme incube approche du mal caduc, elle *De l'Incube.* y degene si on n'y met remede, & mesme c'est vne epilepsie nocturne, puis qu'elle apporte les mesmes accidens endormant que le mal caduc fait à ceux qui sont éveillez. Cette maladie s'appelle ephialte, parce que ceux qui en sont atteints deuiennent immobiles & se sentent oppressez comme si on sautoit sur eux, ils sentent l'accroissement d'un fardeau qui les menasse d'étouffer, empeschant l'haleine & la voix, l'oppression paroît dans le poux.

L'incube donc offense toutes les fonctions animales, puisqu'il empesche le mouvement, il engourdit les sens, & il déprave l'imagination. Tous ces symptomes se produisent de vapeurs froides & grossieres, qui pressent le diaphragme & la poitrine, elles deprauent le mouvement circulaire & se portant jusqu'au cerueau, elles s'emparent de tous les sens & de l'origine des nerfs. Ces vapeurs affoiblissent en sorte les esprits, qu'ils deuiennent incapables de produire aucun mouvement, & representant diuers objets l'imagination se déprave, elles font de grandes frayeurs.

Les humeurs froides & les cruditez qui arrestent & deprauent le mouvement circulaire, ou celles qui croupissent hors des vaisseaux & s'attachent aux parois de l'estomach, produisent ces vapeurs malignes, & ne viennent que d'yrongnerie, de trop manger, de mauvais alimens, d'inquietude & de manquement d'exercice.

ART 7. Le vertige approche aussi du mal caduc, puisqu'il déprave la *Du Vertige.* fantasia & les mouuemens volontaires; on croit que toutes les choses tournent, & on tombe s'y on ne s'appuye promptement. Le vertige vient immediatement de deux causes : scauoir de plenitude & de vapeur grossiere & turbulente qui deprave le mouvement des esprits. Cette vapeur s'engendre en la teste, ou elle s'eleue de quelque vne des parties qui sont au dessous; celle-cy fait le vertige qu'on nomme sympathique, & la vapeur qui s'engendre en la teste mesme fait le vertige qu'on appelle propre.

L'intemperie des humeurs ou de la teste est l'une des causes efficientes, puisqu'elle agit les esprits & qu'elle attire les vapeurs: L'intemperie froide produit les vapeurs & les cruditez qui en sont la matiere. La seconde cause des vertiges c'est vn comancement de

plenitude des sinuositez du cerueau, qui ne luy oste pas entierement la liberté de se dilater: mais qui la diminuë seulement, & principalement lors que les humeurs y mōtent plus que de coustume; car on voit que les fonctions en sont interrompuës, à cause que les esprits ne s'y produisent pas à l'ordinaire. On juge de la nature de l'humeur qui fait la plenitude par ses marques qui se tirent de trois sources, sçauoir de toute l'habitude du corps, des fonctions, & en troisiéme lieu des excremens vniuersels & particuliers.

Les causes externes du vertige c'est tout ce qui apporte des changemens soudains & violens au tour du sang & des esprits qui font les fonctions animales, comme les fortes passions, l'excez du travail, du boire & du manger, le vin & les alimens vaporeux, l'inspection des eaux rapides & des lieux profonds, ou des choses tres-éleuées; La veuë des rouës qui vont impetueusement, & toutes les autres choses semblables.

De quelque cause que le vertige vienne, il a trois signes essentiels car l'agitation des esprits represente les choses comme si elles tournoient toutes, la veuë s'obscurcit, & on est prest de choir si on ne s'appuye promptement, à cause que les esprits qui font les actions animales manquent en leur quantité, de mesme qu'en leur mouvement. Le vertige qui est propre à la teste se reconnoit en ce qu'il est continuel, il prend indifferemment à jeun & après le repas, il est toujours accompagné de douleur de teste, ou de pesanteur, de tintement d'oreille, ou de quelque symptome des autres sens. le vertige qui vient de l'estomach fait des souleuemés de cœur & des remors, on a de l'amertume & du degoust, ou des cruditez & des aigreurs, le jeusne & l'eschauffement le renouellent. Les autres parties d'où le vertige se produit quelquefois, ont leurs signes qui les distinguent.

CHAP. III.

Des maladies de la partie superieure du cerueau.

LES fonctions principales se depraient souuent, elles s'affoiblissent & quelquefois elles s'abolissent; tous ces symptomes de l'esprit viennent de la bile jaune dans les fieures intermittentes ou continuës; ils se font aussi sans aucune fieure, & la bile noire les produit par ses diuerses qualitez, & par l'inegalité de ses mouuemens. L'humeur melancholique est naturellement froide & seiche,

Art. 1.
De la melancholie qui est propre au cerueau.

c'est le limon des autres humeurs, elle fait le delire qu'on appelle manie ou fureur venant à s'échauffer, sinon elle fait le delire qui a son mesme nom, c'est la melancholie.

Cette humeur se répand quelquefois par tout le corps, quelquefois elle s'amasse au foye & à la ratte, & enfin quelquefois elle se porte plus abondamment à la teste, elle y fait plénitude: De là on tire trois principales especes de delire melancholique.

La premiere est propre au cerueau lors que l'humeur melancholique s'y transporte, elle arrose toutes ses parties, & elle change son temperament qui est la cause de toutes les fonctions animales, il deuiet froid & sec: Les esprits & les parties contractent les qualitez de leur matiere & des humeurs qui les composent.

Ces miserables melancholiques ont toujours peur, ils craignent tout, leur ombre les effraye, le jour mesme leur nuit, la tristesse ne les quitte point, ils soupirent souuent, ils se deffient de tous, & la solitude leur plaist, leur esprit est toujours en inquietude & ne peuvent dormir, ils ont d'horribles songes.

ART. 2.
De la melancholie qu'on nomme vniuerselle.

LA seconde espece de melancholie s'appelle vniuerselle, à cause que la bile noire occupe toutes les parties, elle se repand également dans les veines, & le cerueau mesme prend part à cette misere si commune.

L'intemperie froide & seiche de tout le corps & principalement des entrailles fait le sang épais & melancholique: l'intemperie chaude produit aussi le mesme effect, elle brûle en sorte le sang qu'en consumant son humidité elle en dissipe la chaleur, comme la fièvre rend les humeurs melancholiques lors qu'elle en oste ce qu'il y a de plus subtil. La foiblesse de la ratte & les obstructions multiplient l'humeur melancholique, à cause qu'elle ne la digere pas comme elle a de coutume. Ainsi les humeurs vicieuses qui se retiennent contre l'ordinaire, comme aux femmes, dissipent les esprits & corrompent la masse du sang la rendant trop grossiere.

Les causes externes ce sont les alimens chauds, salez & épicez, le vin noir & grossier, le trauail excessif, les veilles, les tristesses & les inquietudes, qui desseichent le sang & l'époississent.

Le delire melancholique qui vient de cette humeur également répandue par tout le corps se connoit par les causes qui l'ont precedé & par la disposition de tout le corps qui s'en est ensuiuie. Car on voit les melancholiques s'amaigrir de jour en jour, ils deuiennent noirs & velus, les veines s'emplissent de vents, elles en paroissent enflées, leur poux est dur, frequent & petit, le ventre se durcit,

il se rend paresseux, & toutes les fonctions s'affoiblissent ou se dépravent, il n'y a que l'enuie de manger qui s'augmente.

IL y a vne troisiéme espece de melancholie qu'on nomme hypochondriaque ou venteuse, elle offense les parties qui seruent à la nourriture, elle vient indifferemment d'intemperie chaude ou froide, & toujours de seicheresse & d'aridité, il se fait force obstructions au pancréas, au mesentere, au foye & à la ratte, tous leurs vaisseaux estans petits & situés obliquement, les humeurs s'y arrestent & se répandent dans leur propre substance, qui s'ensse & s'endurcit.

ART. 3.
De la melancholie venteuse ou hypochondriaque.

Ainsi le pancréas, qui est vne chair glanduleuse propre à s'abreuer d'humour superfluë & qui enuolope l'orifice inferieur du ventricule par où le chyle descend dans les boyaux, se bouffit quelquefois tellement qu'il étrecit toutes les veines dont il est l'emunctoire, il presse l'orifice inferieur du ventricule, en sorte qu'il empesche l'écoulement du chyle, & il enuoye des rapports à la bouche & des vapeurs continuelles à la teste.

Le foye, la ratte & le mesentere sont trois autres foyers considerables, d'où les vapeurs s'éleuent au cerueau; la matrice est le cinquiéme, le plus delicat & le plus efficace de tous, elle sympathise avec tout le corps, & ses vapeurs sont tres-subtiles. Ces vapeurs viennent quelquefois d'humours naturelles & qui n'ont rien de vicieux que le deffaut d'écoulement, elles se font aussi d'humours brûlées ou de pituite corrompüe, elles produisent des symptomes forts ou foibles selon le degré de leur malice.

La crainte & la tristesse sont deux signes communs à toutes les especes de melancholie, celle qu'on nomme vaporeuse en à grand nombre de particuliers, elle fait de l'ardeur aux deux flancs, des bruits & comme des tonneres dans le ventre, elle répand par tout ses vapeurs, elle empesche la respiration ou elle la fait reprendre à deux fois, elle fait des rougeurs au visage, comme vne flamme passagere, le cœur & la ratte palpitent, les défailances & les changemens de poux sont ordinaires, les malades amaigrissent à veüe d'œil, ils n'ont jamais le ventre libre, & de là vient qu'ils ont toujours des lassitudes & des crachemens continuels.

CHAP. IV.

Des causes del' Apoplexie, de ses especes & de leur guerison.

ART. 1. *Des différentes causes de l'Apoplexie.* **I**E fais vn chapitre particulier de l'apoplexie, parce qu'elle afflige ensemble toutes les parties du cerueau, j'y adjouste la guérison, parce qu'elle est contenuë dans les mesmes lieux d'Hippocrate que j'explique.

Je dis donc que cete soudaine priuation de mouuement & de sentimēt qui vient de ce que les esprits animaux ne se cōmunicent pas à tout le corps se nomme Apoplexie, du mot de frapement & de coup, parce qu'elle abbat de mesme que si on estoit frappé du ciel, ou de quelque arme à feu.

Trois choses peuuent empescher cette communication des esprits : La premiere est l'oppression du cerueau & de ces ventricules ; la seconde c'est l'obstruction de ces mesmes ventricules ; & enfin la troisiēme c'est l'obstruction des arteres qui portent l'esprit vital aux ventricules du cerueau.

Il y a deux arteres qu'on nomme ceruicales, & deux rameaux de celle qu'on nomme carotide, qui portent sans cesse aux ventricules du cerueau & au lacis qu'on nomme choroïde, la matiere de l'esprit animal : l'obstruction de l'vn de ces vaisseaux n'est pas capable d'empescher la generation ; deux ou trois peuuent suffire pour vn temps, car au moins l'apoplexie ne seroit pas soudaine.

L'obstruction se forme difficilement dans les arteres, l'esprit vital en est le remede, puisqu'il est impetueux, & on ne voit jamais que ces mouuemens s'arrestent aux extremittez que par l'extinction de la chaleur en son principe, ou par vne extreme oppression. Si l'obstruction se pouuoit former dans les arteres, elle arriueroit souuent aux jambes, ou les arteres sont tres-petites & tres-éloignées de la chaleur.

Plusieurs des Medecins croient que l'obstruction des ventricules du cerueau cause l'apoplexie, mais on voit le contraire : car il n'y a point de lieu d'où les humeurs puissent s'y descharger en suffisante quantité pour les remplir tout à coup : Que si quelque excrement distille en ces ventricules, ils ont plusieurs égouts au dessous d'eux qui le vident aussi-tost par la bouche & par les narines, rien n'y peut arrester.

ART. 2. *De la vraye cause de l'Apoplexie.* **L**A vraye cause de l'Apoplexie, c'est l'oppression des ventricules du cerueau, d'où les esprits animaux ont coûtume de se communiquer par les nerfs à toutes les parties. Cette oppression vient de deux causes, l'obstruction des veines de la gorge par où le sang retourne des sinuosittez du cerueau dans le cœur eit la premiere & la principale.

La seconde cause est double & se diuise en celle qui se forme au dedans du cerueau mesme, & en celle qui est au dehors; celle-cy est encore double, la premiere oppresse immediatement le cerueau. Ainsi le Chirurgien mal à droit dans l'operation du trepan presse la dure mere & l'enfonce en sorte que le malade demeure sans connoissance & sans mouuement, à cause que son cerueau ne peut plus se releuer & se dilater pour communiquer les esprits, jusqu'à ce qu'on retire le fer qui pressant le cerueau produit cette apoplexie qui est vn veritable caros.

Le cerueau se dilate & se referre continuellement avec vicissitude, sa substance est molle & tresdelicate, & en sa base elle a quatre cauitez qu'on nomme ventricules: Que si la teste qui est son estuy vient à estre frappée violemment, elle s'affaiffe & ses cauitez s'estre-cissent ou se bouchent, en sorte qu'il a bien de la peine à s'en releuer & à reuenir en nature, & mesme quelquefois on en meurt. Hippocrate appelle concussion cette maniere d'apoplexie que la violence produit immediatement.

La seconde cause externe, & qui n'est pas immediate, c'est l'enfoncement des os de la teste, qui oppresse le cerueau tout de mesme que le fer du trepan, cette apoplexie ou caros ne se guerit qu'en releuant les os en leur place.

L'apoplexie dont les causes se treuuent dans le cerueau mesme à quatre especes; l'extreme rigueur de l'hyuer en produit vne puifqu'elle oppresse le cerueau par sa violence, elle y enferme les excemens & le sang mesme, y arrestant son mouuement circulaire. La contention d'esprit, le Soleil & la colere produisent quelquefois vne si grande chaleur au cerueau qu'elle attire toutes les humeurs; elle les retient dans ses sinuosittez & dans ses veines, elle y produit quelque maniere d'ardeur ou inflammation qui l'opresse & fait la seconde façon d'apoplexie.

Ces mesmes causes font quelquefois l'apoplexie que le vulgaire nomme vn coup de sang, car les veines qui sont au dessus du cerueau s'emplissent tellement qu'elles se rompent, le sang qui s'y repand oppresse le cerueau, il empesche tous les mouuemens & la generation des esprits.

Les ventosittez qui se portent en grande abondance dans les sinuosittez du cerueau font la quatrième espece d'apoplexie qui vient immediatement de cause interne oppressant le cerueau, sans y comprendre les trois principales especes qui se produisent de l'obstruction des veines de la gorge, toutes ces especes d'apoplexie se diui-

sent chacune en particulier en celle qui est foible & en celle qui est forte, à cause que les symptomes en sont continuels & violens.

ART. 3. LE sang & les humeurs montent continuellement au cerueau par les arteres, & ils retournent au cœur par les veines qui les rapportent d'ordinaire; l'obstruction des veines de la gorge les arreste, elle les amasse dans les sinuositez du cerueau, d'où se produisent vne infinité de petites veines qui les reçoient tout de mesme. Toutes ces veines qui sont au dessus du cerueau se grossissent de l'abondance du sang retenu, elle pese & presse ses ventricules, elle les empesche de se dilater à l'ordinaire & de communiquer les esprits qui sont les seuls ouuriers du sentiment & du mouuement, aussitost on chancelle & on tombe d'apoplexie.

Les veines de la gorge se bouchent plus facilement que les autres à cause qu'elles sont tres-petites en comparaison des sinuositez du cerueau qu'elles déchargent d'une grande quantité de sang. Ce sang est propre à former des obstructions, puisqu'il deuiet froid & visqueux par l'attouchement du cerueau.

L'obstruction des veines jugulaires & de celles qui en dépendent enfle la gorge, elle étrecit son passage, & elle empesche la respiration qui se fait avec peine & ronflement; la différence & la difficulté qu'on y remarque fait connoistre la force ou la foiblesse de l'Apoplexie, & qu'elle vient de l'obstruction des veines jugulaires, puisqu'elle offence la respiration.

L'obstruction des veines de la gorge fait trois différentes especes d'apoplexie à raison de trois diuerses humeurs qui les bouchent & qui arrestent le cours du sang dans les veines & sinuositez du cerueau où il s'amasse.

ART. 4. LA premiere espece d'apoplexie se fait de la seule abondance du sang qui bouchant les veines de la gorge s'arreste dans les sinuositez du cerueau, il accable ses ventricules qui ne pouuant s'élargir & se restreindre à l'ordinaire, manquent à faire les esprits animaux & à les distribuer par les nerfs à tout le corps. Le cerueau demeure immobile, & il y est contraint par cette abondance de sang qui l'opresse & cause l'apoplexie qu'on appelle sanguine du nom de l'humeur qui l'a fait.

Cette sorte d'apoplexie surprend les hommes & n'est précédée d'aucun mal, ny d'aucune autre chose qu'on puisse remarquer, si ce n'est de quelque pesanteur de teste & de l'inclination qu'on a pour dormir, à cause de la grande douceur & bonté de l'humeur qui la fait.

L'apoplexie sanguine est la plus facile à guerir, elle se passe en fort peu

peu

peu de temps, pourveu qu'on saigne à l'instant, & qu'on réitere plusieurs fois la saignée à proportion des forces du malade & de la grandeur de la maladie. Car la saignée deliure aussi-tost le cerueau d'oppression par l'éuacuation du sang qui croupit dans ses sinuosités & dans ses veines, le sang coule & va librement dans ses vaisseaux, le cerueau se dilate & se reserre comme de coûtume, & toute la faculté animale se rétablit en vn moment.

LA seconde espece d'apoplexie se fait d'humeur atrabilaire, elle est épouuanteable, car on voit vn malade dont le visage est rouge & plus enflammé que de coûtume; il semble que sa veüe soit arrestée, & neantmoins il est tout engourdi & sans aucune connoissance, ses mains s'étendent & se reserrent subitement avec violence, il grince les dents, & en suite on les voit étroitement serrées, il demeure immobile & tout roide, & peu de temps après les contorsions recommencent,

Art. 5.

De l'apoplexie
melancholique
& de ses
signes.

Ces horribles symptomes viennent d'humeur noire & brulée qui s'arreste dans les sinuosités du cerueau, ou qui se répand sur les parties qui en dépendent. Cette humeur corrompt les esprits qui sont humides & aeriens épuisant leur humidité, son acrimonie pique sans cesse les parties qui sont au dedans & particulièrement les veines ou elle est contenuë, elle les déseiche & les échauffe à vn point, qu'elles en deuiennent dures & étroites. Ainsi toutes les humeurs s'alterent & se corrompent, & les esprits qui ont coûtume de les faire couler, se changent aussi de mesme, leur impulsion se déprauue par ces malignes qualitez, & enfin le mouuement circulaire s'arreste en quelques lieux & se déprauue aux autres.

La gorge est le premier lieu où le sang s'arreste & se fige, il s'amasse dans les sinuosités du cerueau & dans les veines qui s'en produisent, il oppresse les ventricules par sa pesanteur, il élance & pique l'origine des nerfs par son acrimonie qui fait d'horribles contorsions; elles prennent à droite & à gauche avec vicissitude, ou elles tourmentent également tout le corps, & quelquefois quasi continuellement jusqu'à la mort.

L'épilepsie qui vient de bile noire a les mesmes symptomes que cette espece d'apoplexie, ils ne sont differens qu'en violence, car l'épilepsie qui vient de bile noire estant negligée ne manque point de s'y changer; & mesme les epileptiques atrabilaires meurent enfin quasi tous de cette sorte d'apoplexie, puisque la

F

bile noire & brulée s'augmente & s'époiffit par le fucez du temps.

ART. 6.
De la saignée
dans l'apoplexie
melancholique.

LA plenitude vniuerselle est tres-rare dans les personnes melancholiques, & celle qui est particuliere s'y voit toujours. La bile noire esteint les esprits, elle arreste le mouuement circulaire, elle amasse & fige le sang, elle fait plenitude aux parties ou elle va, elle y fait d'étranges symptomes & l'apoplexie mesme.

La guerison de cette apoplexie commence par l'éuacuation de la plenitude de la teste, laquelle se décharge par de vehementes & douloureuses frictions des extremitez; les veines estant echauffées se dilatent & font réuulsion du sang qu'elles attirent; vn lauement éuacuë la bile du bas ventre & décharge aussi le cerueau.

Cependant il faut tenir le malade à son seant, & ne point toucher à sa teste que pour estuuer les deux costés de la gorge jusqu'aux oreilles, avec de l'eau & du vin tiede, qui est tres-propre à dissoudre & à faire couler le sang, qui s'y arreste.

Ainsi la saignée des veines cephaliques qui viennent des jugulaires est tres-vtile: on peut ouurit les veines jugulaires mesmes qui font vne deriuation tres-puiffante, puisqu'elles déchargent immédiatement le cerueau. L'aloës, la myrrhe & le poil de lièvre meslés ensemble avec le blanc d'œuf en guerissent la playe, sans aucun bandage, car la compression de la gorge retient le sang & détruit l'vtilité de la saignée. Elle se doit faire au mesme temps que les étuues, auant que le sang se reprenne par le mélange des malignes vapeurs & de la bile noire qui distille du cerueau, car encor que le sang coule facilement sans les étuues, il vaudroit bien mieux quelquefois qu'il s'arrestast entierement, puisque le mauuais demeure à la teste & que le bon s'écoule.

La saignée des veines de la langue ne se peut faire que dans les intermissions ou le malade reuiet à foy, & n'est pas plus vtile que la saignée des veines du né qui se peut faire en tout temps. Et quant à la saignée du pied dans l'eau tiede avec les frictions des deux jambes, elle fait vne reuulsion tres-efficace; car l'humeur melancholique qui est vaporeuse & chaude, s'attire par l'inanition; par la chaleur & par les frictions. Les ventouses avec de profondes scarifications sont tres-vtiles & font diuersion.

ART 7.
De la saignée

APRES auoir saigné deux ou trois fois selon les forces du

du sang & des esprits.

43

malade, on doit purger au mesme jour où au second & presser les remedes selon que le malade est pressé. Il ne faut jamais interrompre les mouuemens de la nature, il faut les suiure & la secourir dans les évacuations qu'elle entreprend, si elle n'en fait point & que le malade se trouue mieux, pouuant aualer quelque chose, on luy donne de la nourriture pour restablir les forces qui s'abbatent, par vn si grand mal & par les remedes. Il ne faut rien esperer d'vn malade incapable d'aualler, puisque les purgatifs & les alimens l'étouffent estant donnez par force. On prend donc cette occasion de donner à l'instant vne infusion d'antimoine, de casse & de fené qui purge par haut & par bas.

*de purger les
apoplectiques
melancholi-
ques.*

Les humeurs vicieuses qui se voient répanduës par toutes les parties ne se purgent jamais par leurs propres conduits, elles doiuent estre évacuées par vn lieu tout contraire & tres-éloigné de leur source, car en suite on purge le reste par leurs propres égouts. L'humeur melancholique & bilieuse se purge naturellement par les selles, c'est son écoulement ordinaire, elle domine aux apoplectiques bilieux, elle y occupe toute l'habitude & la teste.

Le vomissement reüssit mieux aux bilieux & melancholiques par le mélange de l'aliment, c'est pourquoy on doit commencer à purger ces apoplectiques par les remedes vomitifs meslez avec la nourriture. Et cependant si le sang s'échauffe il faut reuenir à la saignée, & continuer par les purgatifs qui vident la bile par bas & qui raffraichissent les entrailles, comme la casse & le lait d'anesse qui se prend en grande quantité, puisque la source de la bile est au dessous du diaphragme & qu'elle s'éuacüe par les selles. Il faut purger souuent avec violence, les lauemens doiuent estre forts & frequens, m'éllant la coloquinthe & l'infusion d'antimoine.

LES intestins sont engourdis & leur mouuement depraué se porte souuent en haut & presse les entrailles, il vient de l'acrimonie des humeurs & des vents, il contraint quelquefois à l'application des ventouses au perinée ou au fondement mesme. On fait des epithemes de la decoction d'anis, de cumin, d'absinthe, & de fenouil, pour dissiper les vents. Le parfumes choses odoriferentes & subriles recreé les esprits & dissout le sang, il prepare le corps aux étuues. On rase la teste & on l'étuue avec des liqueurs de médiocre chaleur, on la frotte avec des huiles agreables, on y mesle l'esprit de fleurs d'orange & de jasmin.

ART. 8:
*Des remedes
topiques de
l'apoplexie
melancholique*

F ij

L'esprit de vin est le plus fort de tous les dissolvans qui nous sont familiers, on s'en sert en cette extreme maladie ou le sang se fige dans les veines de toute l'habitude & de la teste, on le mesle avec des huiles appropriées, & on en frotte tout le corps, on en mouille des linges qu'on applique, on en distille dans les oreilles & dans le né. On fait des distillations d'iris, de fental, de canelle, de violes & de roses avec l'esprit de vin, on en met dans la bouche, & on en boit, car elles fondent le sang qui s'arreste aux veines de la gorge; on y mesle de la ruë & du castoreum qui sont tres-efficaces.

L'apoplexie melancholique laisse toujours quelque mauuais reste à ceux qui sont assez heureux pour en guerir, elle altere l'esprit ou le corps, elle fait des paralyties, elle est si sujette à reuenir qu'on croit quelquefois en estre guerri, qu'elle retourne & tuë le malade.

ART. 9.

De l'apoplexie pituiteuse & de sa guerison.

LE phlegme domine en l'hyuer, en la vieillesse & aux phlegmatiques, il excède dans le mélange des humeurs, il ralentit leur tour & particulièrement à la teste où est sa source; le sang s'arreste en sa descente, il s'amasse dans la gorge & dans les sinuositez du cerueau qu'il oppresse & il y fait l'apoplexie. La froideur du phlegme esteint les esprits, elle fige le sang de toutes les veines de la gorge & de la teste, elle va bien-tost jusqu'au cœur, si on n'y met remede.

Le poux des apoplectiques est fort & plain, parce que les arteres demeurent plaines & ne peuuent se descharger dans les veines où le sang s'arreste & se fige. La concretion commence dans les petites veines, d'où elle gagne enfin les grandes & se communique aux arteres mesmes, puisque l'extreme plenitude y empesche l'agitation des esprits. Le cœur tire sans cesse de la veine caue vne grande abondance de sang qu'il renuoye dans les arteres, d'où il ne peut s'écouler à l'ordinaire & retourner, puisque les petites veines l'empeschent estant bouchées. L'apoplexie pituiteuse ne se fait point sans plenitude, c'est pourquoy la saignée avec les estuues de la gorge y est necessaire, comme aux autres, pourueu qu'elle ne soit pas si copieuse.

La saignée ne seroit pas le plus prompt & le plus assure remede de toutes les especes d'apoplexie, si le sang qui est contenu dans les veines & dans les sinuositez du cerueau, n'en estoit la veritable cause. Les veines & les sinuositez du cerueau se vident à l'instant par la saignée, qui n'éuacüe pas les ventricules, puisque le sang n'en vient point.

Ce n'est quasi qu'en l'apoplexie pituiteuse, ou il y a quelque hu-

du sang & des esprits.

45

midité dans les ventricules du cerueau : le tabac, l'élleboro blanc, la marjolaine, & la betoine en poudre ou en substance retenuë dans la bouche, ou soufflée dans le né sont propres à l'éuacuër.

L'esprit de vin est tres-vtil à l'apoplexie pituiteuse, on doit en faire injection dans les veines cephaliques ou jugulaires, si le sang ne fort à souhait, car il se porte au coeur & à la gorge, & il dissout puissamment le sang figé dans les vaisseaux.

SECTION SECONDE.

DES MALADIES DES REINS
& de la vessie.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies qui sont communes aux reins & à la vessie.

LA ferofité qui se separe de la masse du sang dans la palette est nourrissante, puisqu'elle s'époiffit à la chaleur & qu'elle acquiert, l'odeur, la couleur & la consistance du blanc d'œuf. La ferofité qui coule par les reins n'est pas de mesme, c'est vn pur excrement, elle emporte la bile plus subtile; son odeur en deuient puante. La bile se sale en se brulant & ceux qui sont plus bilieux ont aussi les vrines plus puantes & plus salées.

ART. I
Quelle sel forme les pierres.

Le sel est le principe de toutes les concretions, les pierres & les métaux ne se durcissent que par son mélange avec vne humidité bien preparée qui s'arreste en vn lieu. Le sel à sa concretion particuliere; car il demeure toujours friable & sans aucune dureté, s'il ne s'allie d'vne humidité bien recuite, il ne rend les choses dures & solides qu'en se mélangant insensiblement par l'action de la chaleur, car il se produit & s'augmente par la communication suffisante des parties seiches & subtiles.

Le sel est aussi l'origine des faueurs, & rien n'est capable de s'époiffir en chair & de nourrir, s'il n'est aussi tres-doux & tres-fauoureux. Le tour du sang & des esprits augmente l'agreable faueur des ali-

mens en les coulant fans cesse au trauers des parties de qualité contraire, rien n'est si doux que le sang pur & qui s'agite de son mouuement ordinaire.

Le sang s'époissit & se fige aussi tost qu'il s'arreste & la partie plus grasse, plus sauoureuse & plus salée cōpose & nourrit les parties solides & les os mesmes, on le voit en ce qu'elles ont plus de sel que les autres. Les legumes s'amollissent mieux en l'eau douce; ils ne cuisent pas en l'eau salée. Le sang ne s'arreste jamais en aucun lieu qu'il ne contracte vne chaleur étrangere, il se sale & il s'époissit en callus, il se durcit en pierre, on le voit en tous les détroits des veines ou les obstructions sont frequentes & particulièrement où la bile & la chaleur excède: le foye, les reins & les poumons en font si ordinairement affligez qu'un grand nombre d'animaux en meurent.

ART. 2. *De la pierre des reins & de la vessie.* LA serosité superflue s'écoule par les reins, sa fluidité ne manque point d'y porter de toutes sortes d'excremens; ses passages sont larges & ouuerts, & neantmoins ils se bouchent quelquefois dans leur détroit par les humeurs visqueuses, par le sable, & par le grauiet qui peuuent y tomber des entrailles, ou s'époissir dans le rein mesme. Car le sable, le grauiet & la pierre ont deux principales causes, leur matiere est vne humeur recuite & brulée, leur cause efficiente c'est la chaleur qui l'époissit soudainement.

La chaleur mediocre produit aussi la pierre à la longue, car si les humeurs croupissent en vn lieu, la continuation de la chaleur ne manque point de dissiper le plus subtil & de durcir le reste, le sable & le grauiet faute de liaison s'écoulent bien souuēt: mais si le phlegme sale s'y mesle, il sert de matiere à vne concretion plus grande, il se forme vne pierre. La dureté des reins, la petitesse des conduits & la foiblesse à expulser retiennent la matiere de la pierre & donnent tēps à l'endurcissement.

Les causes externes font des obstructions & produisent la matiere de la pierre, ce sont la bile & les cruditez; l'oisiveté la retient, les aliments & les breuages chauds, les debauches, le sommeil sur le dos, la fièvre & l'excez du trauail l'époississent & la brûlent. La pierre se fait quelquefois comme vn callus dans la substance du rein mesme, ou dans ses cauitéz, elle se grossit de nouvelle matiere qui s'y attache tous les jours; elle se fait bien souuēt dans la vessie de matiere tartareuse & de grauiet qui tombe des reins, elle y grossit lors que le sediment de l'vrine, estant tartareux, croupit, s'attache & se durcit à cause de la fraicheur de la partie.

La pierre des reins se fait connoistre par vne douleur pesante & dif-

ficulté de se fléchir, elle s'augmente apres le repas & le ventre estant refermé, la mesme douleur se diminuë par l'éuacuation du bas ventre & de l'estomach en vomissant.

Si la pierre tombe dans l'vretere elle y fait vne extreme douleur à cause de sa delicatesse & sensibilité, elle émeut les humeurs & le vomissement par lequel on rejette de la pituite, de la bile & des humeurs noires. La cuisse du mesme costé s'engourdit, à cause que la pierre presse les nerfs qui la meuuent & prennent leur origine des lombes; on jette du sable jaune qui s'arreste quelquefois de mesme que l'vrine, si ce n'est que la pierre remonte, ou qu'elle tombe entierement dans la vessie, car alors l'vrine deuient époisse & trouble qui estoit claire & cruë par l'obstruction de l'vretere. L'exercice fait pisser du sang, parce que la rudesse de la pierre froisse la chair du rein.

La pierre de la vessie à ses marques, l'vrine est visqueuse & blanche, on a souuent enuie de pisser & d'aller à la selle tout ensemble & on ne fait quasi rien encore qu'on a de grandes épreintes, on sent vne douleur piquante au bout de la verge, & d'ordinaire vne pesanteur à sa racine. Si la pierre entre dans l'vretere l'vrine s'arreste tout à fait, ou elle fort goutte à goutte.

Il n'y a qu'un signe assure, c'est de toucher la pierre en fondant les personnes d'âge & mettant le doigt dans le fondement des enfans. Le sel nitre qui est dans l'vrine ne se fige jamais, mais le sel de tartre s'y durcit en forme de grauiet ou de sable, quand elle est froide: on les distingue en ce que le tartre se fond en l'eau bouillante & il se reducit à l'eau froide.

L'Inflâmentation du rein se nomme nephritis, elle vient souuent de la pierre qui le froisse & l'offense, elle vient aussi d'autre cause comme de l'abondance du sang, d'un coup, d'une cheute, d'un faut, de douleur & de pressement. Le coït, le trop grand exercice & les remedes acres, comme les cantharides portent le sang aux reins avec les humeurs, il se repand dans leur substance, il bouche les vaisseaux, le mouvement circulaire s'arreste, il enflâme les reins.

L'inflâmentation de la vessie qui vient quasi de mesme cause produit de mesmes symptomes, ce sont la fièvre continuë, des maux de cœur, la difficulté d'vrine ou sa suppression, la duresté du ventre, la soif, le degoust & le vomissement de bile, le froid des extremittez, l'inquietude & le delire. L'inflâmentation du rein se distingue de celle de la vessie, par la situation de la douleur qui est extreme à l'hypogastre & au perinee, celle du rein se sent pesante avec élancement, chaleur & battement, à cause que l'artere s'enflâme avec la partie.

ART. 3.
Del' inflâmentation des reins
& de la vessie.

Les vlcères suiuent l'inflâtion, ils se font aussi d'autre cause tant interne qu'externe, comme d'alimens chauds ou de venins & de remedes corrosifs. Ils se fôt aussi de cause interne, car la pierre blesse les reins & la vessie, vne veine se rompt & laisse vn vlcere, les humeurs acrés & la bouë qui s'écoule d'vn absçés dâs le rein, en fait de mesme.

On juge de l'vlcere du rein par la douleur qu'on sent aux lombes, on vrine du sang avec de la bouë, & on voit quelquefois dans l'vrine de petites parcelles de chair fort vermeille qui sont de la substance du rein. L'vlcere de la vessie se connoit à la situation de la douleur, on a grand peine à piffer vne goutte, & en suite on voit vn peu de bouë, ou quelque pellicule corrompue.

ART. 4.
du pissement
de sang.

ON vrine du sang en plusieurs manieres, il n'en sort quasi point des vretères, on n'en rend gueres plus de la vessie, l'vretre qui est son col en rend vn peu dauantage, mais quelquefois il en sort des reins vne grande quantité. Les vaisseaux éjaculans & les vesicules feminaires se relachent quelquefois excessiuement par la debauche & font vne insensible profusion de sang, celuy qui vient des reins se mesle exactemét avec l'urine & paroît du sang clair: Le sang qui vient du col de la vessie sort tout pur, ou en caillots & avec douleur.

Le pissement de sang qui vient des reins a trois causes, la premiere est la dilatation de l'orifice des arteres qui repandent le sang, à cause de leur force expulsive, ou à cause de son abondance, ou de sa chaleur & de la prôptitude de son tour qui dilate les orifices. La seconde cause est la diuision des vaisseaux qui vient de playe, de rupture, d'effort, de cheute, ou de coup. L'érosion de la pierre, la plénitude, l'érosion des venins ou des humeurs acrés entame aussi les vaisseaux. La troisiéme cause de l'vrine sanglante c'est le suintement qui vient de foiblesse & de froideur des reins, de relachement & d'humidité des vaisseaux, & enfin de la fluidité du sang qui est fereux comme aux hydropiques.

Ces trois causes se distinguent, car si le sang se coule par suintemét il sort insensiblement, sa couleur est mauuaise & semblable à de l'eau. La diuision des vaisseaux repand beaucoup de sang époïs & tout à coup, il vient apres quelque violence, ou apres la douleur du mouvement de la pierre. L'érosion repand peu de sang subtil & avec douleur, & enfin les vlcères se distinguent par la douleur & par la sanie qui sort avec de la bouë. Le sang qui sort des corps plethoriques & au printemps avec pesanteur des reins, en façon de crise & sans douleur vient de la dilatation de l'orifice des arteres.

CHAP

CHAPITRE SECOND.

Des maladies qui sont propres aux reins.

Les reins purgent le sang de ses humiditez superflues, quelquefois ils y manquent & quelquefois ils les attirent trop, ils rendent le sang sec & dépourueu de l'humidité necessaire à se distribuer : on nomme cette maladie diabete, parce que l'urine passe impetueusement par les reins, on rend aussi tost ce qu'on a beu.

Art. 1.
Du diabete.

Trois choses font la precipitation de l'urine dans les reins, sçavoir leur intemperie chaude & seiche qui se contracte par le frequent usage des alimens chauds & des épicerics, la seconde est vne humeur chaude, acre ou salée qui altere le rein se repandant dans sa substance : & la troisième cause c'est vne chose estrangere, comme vn ver, vne poudre ou vn venin qui produit vne soif violente par l'épuisement de sa substance humide.

Le diabete rend l'urine aqueuse & cruë, on pisse plus qu'on ne boit, à cause que les parties se fondent, & les reins epuisent toute l'humidité naturelle. C'est pourquoy les entrailles brulent n'estant point raffraichies, le corps deuient aride & se seiche.

CHAPITRE TROISIEME.

Des maladies qui sont propres à la vessie.

L'Action d'uriner est de soy naturelle, & quant au temps elle est arbitraire, elle se depraue, elle s'atfoiblit ou elle se detruit entièrement & l'urine s'arreste. Ce symptome s'appelle suppression d'urine, elle arriue quelquefois encore que la vessie soit pleine, & quelquefois elle arriue parce que l'urine n'y descend point, & cela vient à cause d'une extreme douleur, à cause de l'obstruction des reins & des vreteres, ou à cause qu'ils se raffroidissent & retiennent l'urine, qui produit l'hydropisie.

Art. 1.
Des vices de l'action d'uriner.

Dans les fièvres continuës l'urine s'arreste aussi quelquefois, sans qu'il y ait aucun mal aux reins, aux vreteres, ny à la vessie & il s'enfuit vn grand frisson, s'est signe d'une crise qui se va faire par sueur ou par diarrhoee, si ce n'est que les forces manquent, car c'est signe que la mort est proche.

G

La plénitude de la vessie se connoit en touchant l'hypogastre, l'urine s'y arreste quand son col est bouché par quelque corps estrange, comme par vne pierre, par vn phlegme, par vn caillot de sang, ou par vne carnosité ; le froid, la foiblesse & l'engourdissement de la vessie retiennent l'urine tout de mesme. L'action d'uriner s'affoiblit & se diminue par les mesmes causes estant plus foibles, elle se depraue ne s'écoulant que goutte à goutte & avec douleur. La cause de ce symptome est dans l'urine ou dans la vessie mesme, comme vn vlcere, vne pierre, vne inflammation. On voit aussi quelquefois que l'urine va goutte à goutte à cause de la foiblesse de la vessie qui ne la retient pas : & cette cause se distingue des autres parce qu'elle est sans douleur.

SECTION TROISIEME.

DES MALADIES DES PARTIES
genitales,

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies des parties genitales qui sont communes aux deux sexes.

ART. I.
Du tour du sang & des esprits qui se fait aux vaisseaux spermaticques.

Les parties genitales ont des maladies qui sont venimeuses & d'autres qui sont simples & ordinaires, celles cy se remarquent seulement en l'homme ou en la femme, ou elles sont communes aux deux sexes : les maladies qui sont communes aux deux sexes ce sont l'impuissance, les pollutions continuelles & la gonorrhœe.

Le tour du sang se fait euidentement en toutes les parties, il est plus lent aux parties froides & ou ses vaisseaux sont estroits, il est plus prompt ou ils sont larges & sur tout ou la chaleur abonde. Les parties genitales sont froides de leur nature ; & les vaisseaux spermaticques des enfans sont tres étroits, c'est pourquoy les enfans ne font point de semence. La chaleur s'augmente & se répand par tout dans la jeunesse, elle dilate les vaisseaux, elle reflue de tout le corps, reuenant dans le cœur ou est la source.

Il n'y a que les parties genitales ou le reflux n'est pas de mesme,

car les vaisseaux spermatiques s'entrecommuniquent par vne infinité d'anastomoses jusqu'à ce qu'insensiblement ils s'vnissent. On voit que le sang s'y porte par l'artere & il retourne par la veine jusqu'au lieu ou ils sont confus, c'est à l'epidydyme & au dessus du testicule, où de deux vaisseaux il ne s'en fait qu'un qui est beaucoup plus épais qu'une artere.

C'est vne conformation particuliere qui engage le plus subtil du sang & des esprits hors de leur cours. Ce vaisseau se nomme éjaculant, le sang & les esprits n'en retournent jamais, ils s'y échauffent & se meslant ensemble par la vertu des testicules & de l'action venerienne, ils s'époiffissent & font vne escume qu'on appelle semence.

Le sang atrabilaire contracte quelquefois tant d'acrimonie qu'il offense les lieux ou il se porte, il est tres-dangereux & les parties l'expulsent tour à tour, il est chassé par tout comme vn venin pernicieux, & sa vapeur subtile fait de soudains élancemens, elle est coureuse & vague. Lors que l'humeur atrabilaire rencontre vne partie foible de sa nature ou par accident, elle en altere les actions & s'y amassant, elle détruit son temperament & sa structure. Les humeurs veroliques se communiquent & se multiplient soudainement, elles ont la mesme suite de symptomes pernicieux qu'une fluxion de bile noire.

Les organes se perfectionnent & se fortifient par l'exercice moderé des fonctions, l'excez & l'oisiueté les affoiblissent. La continence parfaite ou l'oisiueté debilité moins les parties genitales que les autres, parce que leur principale fonction consiste au mélange du sang & des esprits & en l'expulsion de la semence qui ne doit pas estre si frequente, elle se fait suffisamment en songe & mesme quelquefois dans le profond sommeil, à cause que la chaleur se retire au dedans & s'augmente au milieu, où la semence se fait & s'écoule d'elle mesme.

Et neantmoins la continence entiere quasi de mesme que l'excez du coit debilité quelquefois notablement les parties selon la diversité des temperamens & des humeurs, elle fait l'impuissance de la seconde espece, les pollutions involontaires & la gonorrhoe. Le continuel exercice du cheual debilité aussi les parties genitales, parce qu'il froisse les prostates glanduleuses & les vesicules feminaires par vne maniere de frappement continuel. Les vices de la structure interne ne détruisent pas moins la virilité que ceux de la structure externe des parties genitales, je l'ay fait voir dans l'explication de l'aphorisme 63. de la 5. section.

Du mouvement circulaire

On nomme froids & maleficiés ceux ou les humeurs froides dominant, le tour du sang & des esprits est foible, il ne passe point les detours & replis des vaisseaux spermatiques, car les testicules & les vaisseaux ejaculans n'en ont jamais vne communication suffisante; ils n'ont point de semence valide, la matiere y manquant comme aux enfans & aux vieillards, & l'esprit qui en est l'ouurier, la matiere & la forme ne pouuant penetrer tant de détroits.

L'excessiue euacuation de sang & particulièrement celle qui se fait des veines ou des arteres de la teste, multiplie les humeurs froides, elle affoiblit le tour du sang & détruit la virilité. La grande plénitude fait quasi de mesme, puisqu'elle diminue le tour du sang & qu'elle arreste les esprits. Tout ce qui raffroidit excessiuement les parties genitales ou le cerueau rend aussi les hommes impuissans, les vices des autres parties nobles y contribuent.

ART. 3.
De la gonorrhoe, de la seconde espece d'impuissances & des pollutions inuolontaires.

La chaleur naturelle s'augmente extremement à dix-sept ans, elle se porte impetueusement aux parties qui trauaillent, elle les grossit à cause qu'elle dilate les vaisseaux. Les parties genitales se grossissent subitement & se dilatent beaucoup plus que les autres, à cause de leur conformation particuliere. C'est pourquoy si les jeunes gens s'adonnent excessiuement à l'amour, ils y deuiennent tres-enclins, à cause que le cours du sang s'y porte de soy-mesme & s'y attire, encore qu'ils en ont moins de plaisir, puisque la semence s'ecoule insensiblement sans estre retenüe ni cuitte.

Si vne fluxion de bile noire se coule dans les arteres spermatiques & dans les vaisseaux ejaculans, elle les debilitte & les enflamme, elle les élargit excessiuement, elle continuë d'y tomber & d'y estre receuë. Les vaisseaux seminaires estans debilittez contractent l'habitude de receuoir les superfluitez des entrailles, & les entrailles de les y enuoyer: l'impuissance, les pollutions inuolontaires & la gonorrhoe se font de cette sorte. La semence infectée de bile jaune, arugineuse ou noire coule sans cesse en si grande abondance qu'on en est étonné; les humeurs qui se doiuent écouler par les selles & par les vrines se portant par des lieux tres-nobles, toutes les fonctions s'en offensent, tout le corps s'amaigrit.

Les pollutions tres-frequentes viennent de ce que les humeurs qui composent la semence sont tres-acres, & que la vertu retentricie des vaisseaux seminaires n'est pas entierement détruite, car la moindre augmentation de chaleur & de mouuement qui arriue au sommeil & dans les agitations du corps ou de l'esprit fait couler les humeurs qui s'arrestent en ces vaisseaux auant que la semence soit cuitte. L'impuis-

l'ance ou l'infecundité de la seconde espece est vn symptome de la gonorrhoe, elle vient de ce que la semence est vicieuse & sans aucune coction.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies des parties genitales qui sont propres à l'homme.

Les maladies des parties genitales qui sont propres à l'homme sont en grand nombre, je ne parleray presentement que du *satyri-
asme*. La gonorrhoe, les pollutions continuelles & le *satyri-
asme* viennent de causes contraires à celles de l'impuissance proprement dite; car le *satyri-
asme* est vne continuelle & douloureuse érection avec enflure de la verge, à cause de l'extreme dilatation de ses vaisseaux; la douleur eteint l'amour, elle s'augmente si la palpitation des arteres y suruient.

Art. i.
Du *satyri-
asme*.

Les parties genitales recoiuent fluxion de toute sorte d'humeur dans les corps plethoriques. Les vents qui se produisent des humeurs chaudes & visqueuses se coulent dans les arteres & dans les nerfs spongieux qui composent la verge, ils l'enflent & la durcissent. La principale cause du *satyri-
asme* c'est la bile noire, car elle est flatueuse, acre & brulante, elle dilate les arteres, elle fait des palpitations, elle enflamme les prostates glanduleuses, elle pique, elle brule; la douleur qu'elle fait attire le cours du sang & des esprits, ils bouffissent les parties genitales où ils se portent, la douleur & le roidissement s'y augmente.

DES MALADIES DV CIRCVIT du milieu du corps de l'homme.

Le circuit du milieu est de tres-petite estenduë, & neantmoins il est tres-important & le plus fort de tous, il gouerne les autres & il en est le centre, il est le siege de l'ame & de la chaleur, il est la source des esprits. Ce circuit contient le cœur & le poumon, & sa force est si grande que

toutes les autres parties ne jouissent de la santé & ne se releuent de maladie que par ses salutaires influences.

Cette perfection suréminente n'est accompagnée que d'un deffaut qui luy est propre & naturel, c'est l'excez de la chaleur & l'embrasement de l'humidité radicale, encore que ses maladies se font plustost par sympathie & par le deffaut de rafraichissement que par son propre vice. Les choses qui détruisent le temperament du cœur & qui embrasent sa chaleur sont de deux sortes, sçavoir celles qui empeschent son rafraichissement & celles qui l'échauffent d'elles mesmes, car le cœur n'a besoin que de choses rafraichissantes. Il à des maladies qui luy sont propres, il en à d'autres qui sont communes a toutes les parties de la poitrine, & enfin le cœur à des maladies qui sont communes à tout le corps; ce sont les fievres.

SECTION UNIQUE.

DES MALADIES DV COEVR.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies qui sont communes au cœur & à tous le corps.

ART. I.
De la nature de la fieure.

ON appelle la fieure vne maladie tres-commune, à cause qu'elle se communique à tout le corps, elle offense toutes les actions, elle attaque toute sorte d'âge & de temperament & en tout temps. La fieure n'est autre chose que la chaleur du cœur deuenüe violente & repandüe par tout le corps; toutes les actions se font mal, puisque la chaleur mesme qui est l'ouuriere vniuerselle s'altere dans sa source.

Toutes les fieures se produisent, lors que les choses ou consiste nostre façon de viure qui doiuent rafraichir le cœur ou dissiper les excremens, sont de la bile qui met le feu par tout le corps; car en suite de ce pernicious mélange les humeurs qui sont naturellement humides & rafraichissantes, & ne sont faites que pour la nourriture & e rafraichissement du cœur, au lieu de rafraichir l'échauffent d'auantage. Le sang tout echauffé coule dans les vaisseaux & dans

du sang & des esprits.

55

les cautez, il y passe & repasse continuellement & plus viste que de coustume; les extremitez & la teste qui le reçoivent extremement échauffé le renuoient tout de mesme sans estre notablement raffraichi. C'est vne rouë de feu qui retourne sans cesse & qui brule par tout ou elle passe, le cœur n'y resiste point, il s'emporte de soy-mesme à l'excez de la chaleur, l'humidité s'embrase & les esprits s'enflamment, le feu se met par tout & le corps brule.

Le feu se fait different à cause de la diuersité de sa matieré & des lieux ou il s'allume, les fièvres se font tout de mesme car elles sont differentes selon la diuersité des humeurs qui se corrompent & la varieté des parties où elles brulent. L'humeur sanguine, le phlegme, la bile jaune & la bile noire, les esprits & les serositez mesmes venât à se corrompre font diuerses especes de fièvre, à cause que leurs qualitez sont differentes, la varieté des parties où elles se corrompent en augmente la diuersité & fait vne grande varieté de symptomes.

ART 7.
Des causes de
la fièvre &
des especes.

Les humeurs se corrompent dans la substance des parties ou dans les vaisseaux où est le cours du sang & des esprits, qu'on peut nommer leur voye publique. Quand elles se corrompent dans leurs propres vaisseaux, elles passent & repassent vn grand nombre de fois tout au trauers du cœur & de ses cautez, elles y mettent le feu, la fièvre s'y allume.

Les humeurs se corrompent dans les parties molles & spongieuses, comme la ratte & le poumon, ou dans les parties fermes & solides comme les reins & le foye; celles-cy s'échauffent aisement de peu d'humeur, elles enuoient des fumées par les veines qui alterent les fonctions & mesme quelquefois elles font des fièvres continuës, les parties spongieuses souffrent vne plus grande quantité d'humeur sans s'alterer notablement.

Art. 3.
De la fièvre
symptomati-
que & de l'in-
flâmatio qui
la fait.

Que si le sang & les humeurs se repandent en grande quantité dans les pores d'vne partie, elles y croupissent & s'y corrompent, elles y font inflammation, les parties brulantes & subtiles se coulent par les veines dans le cœur, ou elles font la fièvre qu'on nomme symptomatique, à cause qu'elle est vn symptome d'vne inflammation.

Les humeurs se corrompent & s'enflamment dans les pores des parties qui s'en échauffent seulement, & cette sorte d'inflamation s'appelle simple. Il y a vne autre sorte d'inflamation qu'on nomme systrophique. Le sang & les humeurs se coulent si auant dans la propre substance que faisant vn amas considerable elles s'échauffent

ensemble & s'enflamment, les parties mesmes sont en danger de se corrompre, puisque l'air & les esprits qui conseruent la vie n'y peuvent penetrer. Ainsi les grandes veines contiennent la matiere de toutes les fièvres continuës, elle retourne continuellement. Les fièvres intermittentes se produisent de la corruption des humeurs qui sont dans les petites veines & dans les pores des parties, elles ne s'agitent pas en tout temps. Les fièvres symptomatiques viennent de l'inflammation des parties mesmes. Le mélange de ces trois sortes de fièvres en produit vne infinité d'autres.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies qui sont communes au cœur & a toutes les parties du thorax.

ART. 1.
De la difficulté de respirer.

LA chaleur est le premier organe de l'ame, elle doit estre modérée, son excez ou son manquement la rendent inutile, elle se loge avec l'ame dans le cœur, où elle ne peut estre éteinte ni diminuée par le froid. Elle se porte aisement à l'excez & à l'étouffement à cause du grand nombre d'organes qui seruent à la rafraichir & à rejeter ses excremens, si quelqu'un manque à son usage elle s'embrase & on étouffe.

La difficulté de respirer à trois causes immediates, sçauoir l'imbécillité des muscles qui remuent la poitrine, l'augmentat ion de la chaleur & enfin l'estrecissement des passages de l'air. Cette derniere cause produit l'asthme, qui est vne difficulté de respirer avec ralement & sans fiéure : Que si outre le ralement le malade est contraint de demeurer assis on la nomme orthopnoëe. Les humeurs épaisses & visqueuses, les tumeurs qu'elles font & les serositez contenuës dans la poitrine produisent l'asthme estrecissant les conduits de l'air. La dislocation des os du col, la cõpression de la poitrine & du diaphragme, la froideur & l'aridité du poumon de mesme que la bouffissure qui vient de vapeurs & de trop grande abondance de sang font les hommes asthmatiques.

L'estrecissement des passages empesche que l'air n'entre à vne fois en suffisance quantité pour rafraichir le cœur, c'est pourquoy la nature est cõtrainte d'y satisfaire par vne respiration plus frequente. Si l'asthme se fait d'humeur épaisse & pituiteuse elle tombe ordinairement

nairement de la teste, ses redoublemens sont réglez & ils viennent plutôt de nuit que de jour, vn sentiment de pesanteur respond au deuant on à l'espine où est l'attache du poumon.

On est sans fièvre encore qu'on à soif, à cause que le cœur manque de rafraichissement, on tire l'haleine de loin & avec plus de peine si on est couché que debout, le détroit où l'air passe produit vn sifflement, la toux seiche tourmente, & on arrache à peine vn crachat gluant & escumeux. Les asthmatiques respirent mieux à jeun & dans vn air serain, mais si le temps est froid & humide & que l'humeur vienne à bouillir, le mal s'augmente, & encor plus si vne fluxion nouvelle survient.

SVIT à parler des maladies qui viennent de l'augmentation de la chaleur & de l'étreccissement des passages de l'air tout ensemble, ce sont les maux de gorge & de costé. Ces maladies se forment au circuit extérieur, car elles sont aux parties contenantes propres du thorax, je les rapporte au circuit du milieu, puisqu'elles y font la fièvre & la difficulté de respirer.

ART 2.
De l'angine,
schynance ou
mal de gorge.

On a donné le nom d'angine à l'horrible tourment qu'on souffre en respirant quand la gorge s'enflamme, encore que le thorax n'ait aucun mal, il y en a de quatre sortes. La principale angine & proprement dite est vne inflammation des muscles propres au larynx avec vne extreme douleur, fièvre violente & étouffement. La seconde est vne inflammation des muscles communs du larynx. La troisième est aux muscles propres à la gorge & qui font immédiatement la deglutition: & enfin la quatrième sorte d'angine est l'inflammation des muscles communs au col & à la gorge.

Hippocrate réduit l'angine à trois especes, la premiere & la plus maligne enflamme si fortement les muscles propres au larynx où est le détroit des conduits de l'air, que les malades étouffent, ils sont cōtraints d'estre debout, la voix leur manque, ils rejettent le breuvage par le né & ne peuvent rien aualler; la fièvre & la rougeur paroît au visage; les yeux sortent de la teste & la langue de la bouche qui est toujours ouuerte, & neantmoins il ne paroît aucune enflure au col ni à la gorge. En la seconde angine la douleur n'est pas moindre, mais l'inflammation se repand, elle paroît au fond de la bouche. Et enfin la troisième sorte d'angine paroît au col & à la gorge.

Les causes internes de l'inflammation de la gorge, c'est la plénitude & l'impureté des humeurs, qui arrestent & figent le sang dans les veines par la corruption des esprits. Les causes externes du mal de gorge, ce sont la gourmandise & l'yuronguerie, le froid produit

du phlegme & le fait couler de la teste, & au mesme temps il enferme la bile au dedans & l'éleve à la gorge qui la reçoit plutôt que les autres lieux, estant spongieuse & debile.

ART. 3. La membrane qui forme le creux du thorax, enduisant les costes & les chairs qui se separent interieurement, se nomme pleure ou costale ; la pleuresie est vne tumeur enflammée & faite de sang répandu dans leurs pores.

De la pleuresie.

La cause interne de la pleuresie, c'est l'abondance du sang ou ses qualitez vicieuses ; la bile le repand, & le phlegme estant échauffé coule & se fond. Ainsi la pleuresie se diuise en quatre especes, puisqu'il y a quatre humeurs ; la bile noire fait rarement la pleuresie car elle entre difficilement dans les pores, estant visqueuse & en petite quantité. La pleuresie se diuise encore à raison du lieu où elle est, en interne & vraye & en celle qui est externe & fausse ; elle est anterieure, laterale ou postérieure & dorsale, elle est superieure ou inferieure.

Ce qui engendre trop de sang, ce qui l'échauffe & precipite son cours, ou le repousse impetueusement au circuit du milieu rompt les vaisseaux & le repand dans la substance des plus foibles parties. La grande rigueur de l'hyuer produit la pleuresie dans les corps chauds & plethoriques. La boisson froide & copieuse pousse le sang de l'estomach & du poumon, & son cours estant arresté il se repand dans les parties. Toute sorte de refroidissement soudain fait de mesme, le vin, les alimens chauds, le bain tiède, la chaleur de l'air, l'exercice violent & la colere poussent le sang plus impetueusement qu'à l'ordinaire.

La pleuresie à ses signes communs de quelque cause qu'elle vienne, ce sont la toux, la difficulté de respirer, vne douleur piquante & la fièvre continuë, puisque c'est vne inflammation de la poitrine. La pleuresie externe & fausse fait bien plus de douleur en se couchant dessus le mal que sur le costé sain, la compression l'irrite & on n'ose y toucher, on crache peu, le poux n'est pas si dur & tous les accidens sont beaucoup moindres qu'en la vraye pleuresie, sur laquelle on est contraint de se coucher, à cause de l'extreme douleur qu'elle fait, quand elle est suspenduë déchirant la membrane; la douleur va jusqu'à la clavicule.

La fièvre est violente & continuë puisque le cœur & le poumon ne peuvent manquer de souffrir de l'inflammation qui les touche, elle étrecit leur place qui deuroit s'élargir à cause de la fièvre & de la necessité de la respiration qui en deuiet plus frequente, petite & douloureuse. Le poux est dur & sec, à cause de la sympathie de l'ar-

tere, avec la membrane qui s'enflamme, la necessité de rafraichir l'oblige a estre plus frequent & l'oppression le rend inegal.

L'empeschement des parties thoraciques excite vne toux qui est seiche au commencement, à cause de l'épaisseur de l'humeur & de la crudité de l'inflammation, en suite on crache du sang qui en sort, le poumon s'en abreuve & en touffant il s'eleue dans la bouche pour estre rejetté. On connoit de ce crachat l'humeur qui fait la pleuresie, la rougeur montre que c'est le sang, la blancheur indique le p. legme & la jauneur la bile, enfin la couleur noire fait voir que l'humeur melancholique predomine.

Le sang se vuide de plusieurs parties contre l'intention de la nature ART 4.
il vient de l'estomach en vomissant, il coule doucement des levres & Du crache-
de la bouche; il se rejette de la gorge en crachant, il ne sort qu'en ment de sang.
touffant du larynx & de la pre artere, & il ne se tire jamais du tho-
rax & du poumon qu'avec vne toux violente.

Le crachement de sang à trois causes immediates, ce sont l'ouverture de l'orifice des vaisseaux qui se produit de l'abondance du sang, de sa chaleur & de la soudaineté de son cours qui vient de l'usage excessif des choses chaudes. La seconde cause du crachement de sang c'est la delicateffe & la subtilité des veines au trauers desquelles il s'écoule. La derniere cause c'est la diuision de ses vaisseaux qui se fait en deux manieres, la premiere c'est la rupture qui vient d'une cause interne, comme de la plenitude; ou d'une cause externe, cōme d'une cheute, d'un coup, d'un cri, de colere ou de froid, qui arrestant le cours du sang durcit les veines & les fait creuer. La seconde cause de la diuision des vaisseaux, c'est l'erosion qui se fait par vne extreme acrimonie du sang ou par vne fluxion.

La rupture des vaisseaux ou l'ouverture de leurs orifices repand beaucoup de sang pur & en peu de temps, l'erosion n'en rend gueres & qui est purulent ou sanieux. La rarefaction fait sortir insensiblement le plus subtil & le plus fereux en façon de rosée. Le sang noir, épois & en caillots qui se crache avec de la douleur vient du thorax, & celuy qui est escumeux, jaune & subtil & qui se crache sans douleur vient indubitablement du poumon.

IE dois traiter en dernier lieu de la toux, puisqu'elle est vn symptome commun de toutes les maladies de la poitrine. La toux donc est vn effort du thorax qui se serre pour expulser avec l'air ce qui l'offense ou qui empesche la liberté de ses conduits. Art. 5.
De la Toux.

Il y a de deux sortes de toux, on la nomme seiche si on ne crache rien, elle vient de l'aridite des conduits de l'air, de leur erosion,

douleur, inégalité, compression, tumeur, échauffement ou froid. Vne humeur subtile irrite sans donner prise, & celle qui est visqueuse ne se tire qu'avec violence.

La seconde espee de toux s'appelle humide à cause qu'on rejette quelque humeur. toutes ces sortes de toux se font par sympathie ou par des choses qui d'elles mesmes offensent le thorax, comme les intemperies, la solution de continuité qui vient de choses acres ou corrosives; le bouchement des conduits de l'air qui se fait par les choses estrangeres qui s'y coulent, comme de l'eau ou du pain; ou par des causes internes, comme les humeurs ou les tumeurs qui sont dans le thorax. La toux se fait par sympathie des tumeurs des parties du bas ventre & de leur repletion, de l'erosion de l'orifice superieur de l'estomach qui vient de vers ou d'humeurs acres: ainsi grattant le dedans de l'oreille on touffe.

Enfin la toux se fait souvent d'humeur froide & pituiteuse, & quelquefois elle se fait de bile, on la voit au crachat qui est subtil, jaune & salé avec acrimonie de la gorge, rougeur & chaleur du front & du visage. L'insomnie, la soif, la douleur de teste, la rougeur de l'urine, la fièvre & la fréquence du poux montrent que la bile fait le rhume. Le temperament du malade, la jeunesse, sa façon de viure & le plaisir qu'il prend à sentir la fraîcheur preuent certainement que la toux vient d'humeur chaude. Le rhume, que les humeurs froides produisent, a des signes contraires.

La toux violente continuelle & inueterée a des causes dans le thorax & dans le poumon mesme, qui demandent vne disquisition particuliere.

CHAPITRE TROISIEME.

Des maladies qui sont propres au cœur.

ART. I. *De la palpitation de cœur.* **L**E cœur est si necessaire à la vie que les maladies qui luy sont propres ne peuuent estre longues & violentes: la syncope est la plus maligne & la palpitation est la plus violente, puisque c'est vn mouvement par lequel le cœur se dilate & se reserre impetueusement pour rejeter ce qui l'offense: sa dilatation est quelquefois si forte, qu'il se rompt & dechire, & sa contraction se fait comme vn tres-rude & mutuel frapement de ses parties l'une contre l'autre.

du sang & des esprits.

61

Les intemperies sont incapables de faire la palpitation dās le cœur, elles l'y disposent seulement, ce sont ses tumeurs, l'abondance de sang & sa visquosité ou les corps estranges qui bouchent les conduits. L'excez de l'eau du pericarde empesche la liberté du mouvement ordinaire, vn vent qui s'y enferme, vn ver, vne pierre & vne humeur pourrie ou vn caillot de sang, il n'entre jamais rien par les arteres dans le cœur, l'air & le sang y coulent sans cesse par les veines, mais s'il est corrompu les humeurs vicieuses l'offensent & le font palpiter.

Les humeurs visqueuses & brulées sont quelquefois dans le sang en si grande abondance qu'elles entrent ensemble dans le cœur, où elles font vn corps estrange ou vne concretion qui s'attache aux valvules tricuspides; ces manieres de chairs se font souuent en ceux qui ont le poux intermittent avec des palpitations. Le sang se fige quelquefois dans les veines & vn caillot suiuant son cours entre insensiblement dans le cœur, où il se dissout & se fond par l'action de la chaleur, s'il est meslé d'humeur brulée il s'époiffit encore plus & il y fait la palpitation.

Le foye, la ratte, la matrice, les reins, l'estomach ou le mesentere contiennent quel quefois des humeurs vicieuses ou des abscez qui poussent des vapeurs malignes ou des sanies dans le grand cours du sang, & entrent dans le cœur où elles font des palpitations. Il y a donc vne palpitation qui a sa cause dans le cœur & vne autre qui vient par sympathie, celle-cy vient de tout le corps, comme aux fieures malignes & à la melancholie, ou de quelque lieu particulier, comme des intestins infectez &c. &c.

Les causes internes des palpitations se reueillent & s'excitent par celles qui sont au dehors comme les choses vaporeuses, vn air puant & infecté, vn venin, la colere, la crainte, vne surprise, l'amour, le travail excessif, le vin pur, vne debauche ou la contention d'esprit.

Les palpitations des arteres viennent du vice des parties qu'elles offensent ou des matieres portées de diuers lieux que le cœur y discharge: on les distingue par la disposition des parties où elles arriuent, & par la santé de tout le corps. La pituite, la bile & la plénitude ont leurs signes assurez. La palpitation qui vient de vapeur est tres-commune, elle prend & quitte facilement.

La syncope est vne soudaine defaillance de la faculté vitale, dont toute la nature dépend; les intemperies n'en sont pas les seules causes, ce sont les vices des esprits influens, car ils s'oppressent, ils se pe-

Art. 2.

De la Synco-

corrompent ou ils manquent. Les esprits manquent parce qu'ils ne s'engendrent point faute de force & de bonne matiere : ou parce qu'ils se dissipent par l'excez de la chaleur, de la douleur, des veilles, de la colere ou de la joye : toutes les grandes & soudaines euacuations de sang & mesme des excremens & matieres nuisibles, dissipent les esprits; leur subtilité & la delicateffe du cuir y contribuent.

Les esprits se corrompent par les infections de l'air, par les venins & par les malignes vapeurs qui venant de la corruption d'une partie entrent dans le cœur par les veines. Et enfin les esprits se voient oppressez par la plénitude du sang & des humeurs epouffes, car les conduits se bouchent, ils s'emplissent & les esprits en demeurent étouffez; les fortes passions comme l'épouuante & l'extreme tristesse retirent & ramassent quelquefois les esprits si violemment dans le cœur qu'ils s'y éteignent : la constipation du cuir y contribue. Ces causes produisent la syncope estant tres-fortes, si elles sont moins violentes, elles font vne simple foiblesse ou lipothymie laquelle a les mesmes accidens, puisque les sentimens, les mouuemens & toutes les facultez cessent ou s'affoiblissent. Mais en la syncope toutes les facultez succombent, parce qu'elles dependent du cœur: la chaleur naturelle se dissipe & l'humidité radicale se resout: on le voit en ce que tout le corps devient dur & froid comme marbre, & que l'humidité radicale s'enua n'estant plus retenuë par la chaleur.

CHAPITRE QUATRIESME.

Des maladies qui sont propres au poumon.

ART. 1.
De la Phthisis.

LA maigreur ou phthisie a deux especes, la premiere est essentielle & commune à tout le corps, elle vient des fieures continuës ou d'intemperie chaude & seiche : la seconde est symptomatique puisqu'elle vient du vice d'une seule partie. Cette phthisie à cinq especes, y ayant cinq differentes parties capables d'amaigrir tout le corps, ce sont l'estomach, les reins, l'eschine, les hanches & le poumon : cette derniere dissipe davantage de sang que les autres, car estant spongieuse & foible & ses vaisseauz formant vn detroit où routes les humeurs passent, elle en arreste grande quantité qui l'offensent.

Toutes les maladies du poumon se terminent en phthisie propre

ment ditte, laquelle est vn vlcere au poumon qui fait vne extreme maigreur de tout le corps & vne fieure lente. On en remarque de trois sortes, la premiere vient d'une fluxion subtile, acre & salée qui tombe du cerueau sur le poumon. La seconde vient d'une veine ouverte ou rompuë dans le poumon ou le sang se pourrit & se change en bouë qui corrompt sa substance & y fait vn vlcere. La troisieme espece de phthisie succede à l'empyeme, à l'angine & à la pleuresie, lors qu'elles se changent en bouë qui se répand dans la poitrine & fait vn vlcere au poumon.

Ces trois sortes de phthisie & leurs differentes causes se reduisent à vne seule qui est vne humeur corrosiue de quelque part qu'elle vienne faisant vn vlcere au poumon. Il se rencontre des personnes qui ont le poumon naturellement si chaud & d'une consistance si molle & si delicate ou facile à flairrir, qu'ils amaigrissent insensiblement jusqu'à la mort, encore qu'ils ne crachent point de sang & qu'ils n'ont point d'vlcere au poumon.

L'vlcere du poumon a deux signes particuliers, ce sont le crachement de sang & de bouë & vne fieure lente qui s'augmente la nuit & produit à la longue vne extreme maigreur, à cause que le sang s'infecte au detroit du poumon où est l'vlcere. Car les vlceres ont de deux sortes d'excremens, l'un est subtil & l'autre est grossier, la bouë grossiere se rejette en crachant, & la sanie subtile suiuant le cours du sang se coule dans le cœur où elle fait la fieure lente.

La peripneumonie est vne inflammation du poumon avec vne fié- Art. v.
De l'inflam-
mation du
poumon.
ure violente & continuë : elle se fait quelquefois du sang & des humeurs que le cœur y enuoye, elle se fait aussi de fluxion du cerueau qui bouche les conduits de l'air, elle y croupit, elle s'échauffe & venant à se corrompre elle excite vne inflammation.

Le sang pituiteux que le cœur pousse dans les arteres du poumon bouche aussi quelquefois ses vaisseaux par sa lenteur & viscosité. Le sang subtil & bilieux s'écoule & ne fait point d'obstruction, mais la rencontre de l'air qui entre sans cesse au poumon dissipe ses esprits, les humeurs vicieuses & la bile noire les corrompent, elles figent le sang dans les veins, elles arrestent son cours & on voit que l'humeur bilieuse fait la peripneumonie & que les erisipeles du poumon sont tres-frequentes.

L'inflammation du poumon succede tres-souuent aux autres maladies, cela se fait en deux façons pernicieuses, la premiere est vn simple transport, comme on voit que la pleuresie quitte quelquefois & la matiere va faire la peripneumonie. La seconde maniere est vne

augmentation de mal lors que la pleuresie continuë & que l'inflammation survient au poumon, car le sang des veines du thorax y passe immédiatement.

La fièvre violente & continuë est le premier symptome de la pèripneumonie, parce qu'elle touche le cœur & que le sang enflammé y entre. L'excez de la chaleur etouffe & pese en la poitrine, on est contraint d'estre debout en respirant, l'ardeur de la matiere fait le ralement & la toux, on crache sans douleur du sang escumeux, jaune ou brun selon l'espece d'inflammation. Le visage est bouffi & rouge & sur tout les yeux & les jouës, à cause de leur delicatessè & de l'abondance des fumées brulantes qui s'y portent; le poux est mol, inegal & grand & la soif est extreme, avec vn grand desir de boire frais.

DES MALADIES DV CIRCVIT inferieur du corps de l'homme.

LE circuit inferieur est vne pepiniere de maladies, il en à vn grand nombre de particulieres, il en produit aux autres circuits, il en reçoit aussi reciproquement, il regorge de toutes sortes d'humidités & d'excremēs, il en a les égouts puisqu'il fait la cuisine & les coctions pour les deux autres: ses vaisseaux sont petits & situez obliquement, ils sont entrecoupez de divisions tres-frequentes, ce qui le rend sujet à des obstructions continuelles. Le circuit inferieur est de mediocre estenduë, il contient les parties qui font le chyle & le sang; elles ont esté pourueuës de vertus differentes, celles qui seruent à la chylose & à ses excremens sont toutes froides & membraneuses, celles qui font le sang & rejettent la bile sont plus chaudes.

Des maladies des parties qui font le Chyle.

LEs coctions de l'aliment ont trois differens lieux & trois degrez qui les perfectionnent, ce sont la preparation, la coction
mesme

du sang & des esprits.

63

mesme & la perfection de la coction. La chylose est la premiere de trois coctions differentes & necessaires, elle a trois degrez comme les autres coctions : la preparation de l'aliment se fait en la bouche & à l'oesophage; la chylose mesme se fait dans l'estomach, & enfin la perfection de la chylose se fait dans les boyaux.

SECTION PREMIERE.

Des maladies du ventricule.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies de l'orifice inferieur & de l'appetit.

LES maladies des parties qui font la preparation de la chylose appartiennent au circuit exterior, je parleray presentemēt des maladies du lieu de la chylose mesme. L'estomach fait quatre differentes fonctions, il recoit avec appetit les alimens, il les retient, il les conuertit en chyle, & en quatrieme lieu il enuoye le reste aux intestins. Chacune de ces quatre fonctions s'offense en trois manieres, car elle se deprave, elle s'affoiblit ou elle se pert entierement; ce sont douze symptomes qui viennent de l'intemperie de l'estomach ou de sa conformation, ils se font tous en son orifice inferieur, en son fond, ou en son orifice superieur qui s'appelle proprement estomach.

*Art. 1.
Du mal de
cœur.*

L'estomach est tissu de nerfs tres-delicats & tres-sensibles, puisqu'ils viennent immediatement du cerueau; il est le lieu de l'appetit & d'une infinité de symptomes, son sentiment est si exquis qu'on luy a donné le nom de cœur, à cause qu'on croit auoir mal au cœur quand il souffre. On void des personnes qui tombent en syncope de la moindre chose qui l'offense: vne vapeur de mere, de ratte, du mesentere ou du ventricule mesme le blesse & produit de grandes foibleffes. Les humeurs froides & cruës eteignent aussi quelquefois sa chaleur & l'oppressent, elles font des langueurs s'attachant à l'estomach.

La troisieme & la principale cause de cette syncope ou mal de cœur, c'est vne humeur chaude, acre & bilieuse qui surnage & picque l'estomach; on la connoit à l'amertume de la bouche, à l'inquietude, à la soif & à la colere, on en vomit aussi quelquefois. La crudité se connoit au temperament, à ce qu'on mange trop, ou

a des rapports & des pesanteurs: & quãd aux vapeurs elles viennent & quittent facilement.

Art. 2.
Des sympto-
mes de l'ap-
petit.

L'appetit est quelquefois excessif, il se perd & il se depraue. Les humeurs vicieuses abbreuent quelquefois l'estomach des fẽmes, des enfans & des melancholiques, en forte qu'elles deprauẽt leur appetit & la raison mesme, puisqu'ils rebutẽt les viandes plus exquises & ils recherchent des choses estranges & conformes à ces humeurs.

L'estomach a le sentiment & le goust des humeurs necessaires à tant de differentes parties, il en a l'appetit & les en fournit toutes. Cet appetit se perd en trois manieres: car quelquefois on n'a point d'appetit & neantmoins on gouste quelque chose. Quelquefois on ne veut rien manger & on rebute tout: & en troisiẽme lieu tant s'en faut qu'on ait appetit, on ne peut aualer & le coeur leue à tout ce qui se presente.

Ces deffauts d'appetit viennent de ce que les parties ne sont pas epuisees ou de ce que l'estomach en perd le sentiment, à cause de l'excez de la chaleur qui le detruit & fond les humeurs. Le froid dissipe la chaleur qui fait la coction & il amasse des superfluitez vicieuses, dont l'estomach & les alimens s'infectent; & enfin l'appetit se perd quand la nature & ses principes faillent.

L'appetit se rend excessif en la faim canine, ou la gourmandise est si grande qu'on deuore tout & on reuomit aussi-tost comme les chiens, on mange & on n'est pas rassasiẽ. Ce grãd appetit vient d'humeurs froides ou melancholiques qui picquent l'estomach de mesme que le veritable appetit. L'epuiseẽt de tout le corps en suite de la sieure & des euacuations excessiues en est quelquefois cause.

La boulimie vient aussi de l'epuiseẽment de tout le corps où la necessitẽ de manger est extreme, mais l'estomach n'a pas la force de digerer, & mesme on n'a point d'appetit, car les impuretez le font perdre. La boulimie donc est vne faim veritable & sans appetit, elle est contraire à la faim canine qui n'est qu'à l'estomach.

Art. 3.
Du Hoquet
du vomis-
sement.

Le hoquet est vn mouuement de l'orifice superieur du ventricule par lequel il s'efforce de rejeter ce qui l'offense, il est plus difficile que le vomissement; puisque la cause penetre en sa propre substance & le vomissement ne rejette que ce qui est dans son creux. Ce mouuement ressemble à la conuulsion, se faisant par la retraction de ses nerfs. Le hoquet à les mesmes causes que la conuulsion, il viẽt de plenitude, d'inanition & de piqueure des nerfs de l'estomach: il prend par ses propres vices ou par sympathie de tout le corps, comme aux sieures & deuant les crises, il prend aussi par sympathie des parties nerueuses & dans l'inflammation du foye qui touche

& presse l'estomach.

Le vomissement est vne euacuation par la bouche de tout ce que le ventricule contient; il a deux causes, l'vne est la foiblesse de l'estomach qui vient d'intemperie, de tumeur ou d'ulcere: la seconde cause comprend tout ce qui irrite & l'offense, elle se diuise en trois autres causes. La premiere est la trop grande quantité de breuage & de nourriture qui charge l'estomach; la seconde est le vice des humeurs qui s'y amassent ou qui s'y coulent de tout le corps ou des parties nobles; & enfin la troisieme cause ce sont toutes les choses estrangeres dont la substance est cõtraire à l'estomach, comme les venins, les medicamens & toutes les pourritures; ou le sang mesme qui s'y coule quelquefois des parties voisines, on le vomit & on distingue les parties d'où il vient.

On juge que le vomissement vient de l'imbecillité de l'estomach, si on rend les viandes sans estre corrompuës & sans mélange d'impureté. On voit que le vomissement vient des humeurs, on les distingue par leur goust, par les rapports, par l'espece de douleur & autre sentiment, comme de pesanteur, de chaleur & de froid, on s'en eclaircit par la venë de ce qu'on vomit. L'estomach est intemperé si l'humeur s'y engendre, si elle y vient d'ailleurs on distingue la partie qu'il enuoye.

Le vomissement est precedé de nausées qui sont des efforts inutiles qui ne rejettent rien, à cause que l'estomach est trop foible pour faire vn effort suffisant, l'humeur est gluante & en trop petite quantité pour exciter le vomissement; il est aussi precedé de foibleses, de crachemens, de vertiges & de trëblemens de la levre inferieure, à cause que sa membrane se continuë jusqu'à l'estomach.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies du fond du ventricule.

LE ventricule est vn reservoir qui fournit toutes les humeurs au quatre sources, il a ses flus & ses reflux par vne infinité d'ouvertures, si-tost qu'il a receu sa nourriture le cœur en prend le plus subtil; on voit dans ses membranes vn grand nombre de veines qui ne peuuent seruir qu'à cet office.

ART. 2.
De la foiblesse du ventricule.

L'aliment n'attent point dans l'estomach d'autre coction que la fonte & subtilité, puisque toutes les choses fluides s'y distribuent;

tout à l'instant, elles reſtaſſent les forces, au meſme temps elles vont du cœur dans les reins & on les rend par les vrines. Le ventricule donc eſt le lieu où les alimens ſolides ſe fondent, les breuuages ou les ſeroſitez qui reſluent de toutes les parties les dilayent, ils y acquierent vne conſiſtence mediocre & la couleur blanche, par le melange des eſprits & l'action de la chaleur.

Cette partie ſi neceſſaire a ſes vices qui dependent de nous & de ſa force, ſa force conſiſte en ſa ſtructure & en la moderation de ſa chaleur qui ſe corrompt par les excez des humeurs & des qualitez. Les humeurs retournent aiſement dans l'eſtomach, la pituite y retombe de la teſte, la bile y reſſue de tout le corps & du foye, l'humour melancholique regorge de la ratte, c'eſt pourquoy ſi les qualitez de ces humeurs ſont vehementes, il n'y a point de nourriture qui ne ſe corrompe. L'eſtomach ſ'afſoiblit par ces meſmes humeurs, puisqu'elles diſſipent ſa chaleur & qu'elles y font impreſſion. La trop grande quantité d'aliment, ſes vices, le mauuais ordre & le contretemps debilitent l'eſtomach, ce ſont des circonſtances dependentes de nous.

L'intéperie chaude de l'eſtomach ſe cōnoit à la ſoiſ & à la digeſtion qui ſe depraue; l'amertume & l'ardeur de la bouche, l'inquietude & le mal de cœur, le deſir du rafraichissement & l'vtilité de la boiſſon d'eau fraiche, en ſont des marques infaillibles; ce qui eſt chaud & trop ſucculent l'offenſe, les choſes dures & difficiles à digerer le ſoulagent.

L'intemperie ſeiche ſe connoit à l'aridité de la bouche, à la rudefſe de la langue & à la maigreur de tout le corps. L'intemperie froide & la pituite ont des ſignes contraires, l'eſtomach eſt peſant, on enſe, on n'a point ſoiſ, on n'a plus d'appetit que de promptitude à digerer, on ayme les choſes chaudes, on crache à force, quelquefois on vomit aigre & doux, les rapports frequens ont le meſme gouſt.

ART. 2.
*Des vlcères,
& de l'inflâ-
mation au
ventricule.*

Les vlcères, les tumeurs & ſur tout l'inflammation corrompent la ſtructure de l'eſtomach & le debilitent, elles donnent la ſieure. L'inflammation qui eſt grande & ſyſtrophique fait la ſieure qu'on nomme lipyrie ou la ſoiſ eſt extreme, on a enuie de vomir, le hoquet tourmente, la douleur preſſe, le ventre eſt douloureux, dur & tendu, les veilles, le delire, & l'inquietude affigent, le dedans brule et les extremitez ſont froides, parce que le ſang & les eſprits ſe retirent au dedans; le poux eſt dur & petit et le cœur manque.

Si on échappe de l'inflammation l'abcèze ſuccede & la bouë ſe ſe-

pand dans le fond de l'estomach d'où elle se rejette en vomissant; on la rend par les selles si l'abscez perce dans le creux du bas ventre. L'ulcere reste et fait douleur apres qu'on a mangé, les choses aigres & dures l'irritent, le vomissement continue & on rejette du sang & de la boue, l'appetit se perd, la fièvre lente continuë, les forces manquent & le corps flaitrit à la longue.

CHAPITRE TROISIEME.

Des maladies de l'orifice inferieur du ventricule.

LES deux orifices du ventricule s'irritent quelquefois à un point qu'ils rejettent impetueusement ce qui est contenu dans son fond: on nomme cholera cette maladie, parce que la bile en est la cause, & on la rend en abondance. Les selles sont plus copieuses que le vomissement, parce qu'elle vient par sympathie de l'extreme douleur des boyaux autant que de la nature du mal.

Art. 1.
Du Cholera
morbus.

Cholera morbus est humide ou seiche, celle-cy se fait par des fumées si picquantes qu'elles offensent extremement les boyaux, elles font des douleurs aux reins & aux costez, & neantmoins le ventre est dur & on ne rejette rien que des vents. Cholera morbus humoral est de deux sortes, l'une est vraye se faisant de bile qui reflue dans l'estomach, de tout le corps & des entrailles: la seconde se nome fausse & se fait de venins, de medicamens & de nourritures vicieuses qui se corrompent en l'estomach.

Cholera morbus est vne maladie tres-violente, encore que quelquefois elle est sans fièvre, l'estomach & les intestins font grand mal, le deuoyement par haut & par bas presse sans cesse, & ce qui est puant & fluide sort le premier, le phlegme epais & la bile vont en suite; la soif tourmente, l'appetit se perd, on ne sçait ou se mettre. Si les tranchées s'augmentent ou continuent le poux languit, le cœur s'abbat, le hoquet prend, la teste sue & les extremittez deuiennent froides, les nerfs de tout le corps se roidissent, l'urine s'arreste & la mort vient, de la violence des conuulsions & de l'etran-glement dans l'effort de vomir & de s'épreindre.

La lienterie est vne maladie de l'orifice inferieur du ventricule qui se relasche, il est toujourns ouuert & il rejette la nourriture corrompue, ou sans aucune coction. Le flux de ventre cœliaque ne se distingue du flux lienterique qu'à cause que la nourriture a quelque

Art. 2.
De la Lienterie.

commencement de digestion & se voit blanche.

Ces deux maladies se produisent de mesmes causes plus ou moins fortes, ce sont des excoriations & petits ulceres qui se font en l'orifice inferieur du ventricule; où vne humeur pituiteuse qui s'y attache & le relasche, en sorte que rien ne peut s'arrester dans son creux, les alimens coulent sans cesse, & n'ont pas le temps de se changer en chyle. Les causes antecedentes ce sont la bile & la pituite qui distille du cerneau dans l'estomach, car la bile ulcere les parties où elle tombe & la pituite les relasche; en sorte que tout ce qui remplit la teste de phlegme ou de bile & debilité l'estomach, produit le flux lienterique ou coeliaque, comme le pauot, les champignons, l'eau froide, les fruits nouveaux pris à contretemps & toutes les choses huileuses & gluantes.

L'humeur pituiteuse se connoit à ce qu'on n'a ni soif ni douleur, la langue est blanche, l'estomach est pesant, on a trop d'appetit, on rend la nourriture comme on la prise avec des cruditez & de l'eau. Les ulceres se reconnoissent à ce que la bile domine, on a soif & la bouche est amere, on sent douleur & picquement si-tost qu'on a mangé, on a de mauuais rapports, des tranchées, des inquietudes, & quelquefois de la fieure, on rend les alimens sanieux, corrompus & meslez de bile. Ce sont tous les symptomes de l'appetit, de la retention des alimens, de la chylose ou digestion & de l'expulsion du chyle.

SECTION SECONDE.

Des maladies des intestins,

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies qui sont communes a tous les intestins.

ART. I.
De la diar-
bas.

L'Estomach & les intestins font vn canal long & large, ou toute sorte de matieres vont & viennent, il n'y a que les replis qui en empeschent la precipitation continuelle. Les alimens & les boissons y passent sans estre digerez en la lienterie, la dysenterie rejeta-

te l'humeur sanguine mesme, la diarrhœe se fait des excremens ordinaires & de toute sorte d'humeur ensemble ou separement. C'est pourquoy la diarrhœe se diuise en quatre especes de mesme que les humeurs, car elle éuacuë la bile, le phlegme, l'humeur melancholique & les serositez.

La diarrhœe vient du deffaut de la distribution du sang, du chyle & des humeurs ou de la precipitation de leur reflux. Le reflux des humeurs se fait soudainement dans le ventre, par la force de la nature d'une partie ou de plusieurs qui rejettent ce qui les blesse, ou par leur foiblesse & maladie qui corrompt les humeurs loüables. Les intestins y contribuent puisqu'ils se relachent & se debilitent, ils sont irritez par l'acrimonie des humeurs, & par la douleur qui attire.

La distribution manque à se faire par le deffaut des facultez des veines de l'estomach & du mesentere, ou des humeurs. Les humeurs vicieuses se rejettent, elles ne sont jamais desirées, leur quantité charge & oppresse, & celles qui sont aqueuses & fluides s'écoulent d'elles mesmes. Les veines de l'estomach & du mesentere se bouchent par les humeurs visqueuses & par l'inflammation. Et enfin le foye, la ratte & le cœur n'attirent pas les humeurs & ne font pas la distribution quand ils sont foibles. Les selles se font differentes en leur consistance, en couleur, en quantité & au temps qu'elles viennent par la variété de tant de causes.

Il y a des diarrhœes symptomatiques & d'autres qui sont naturelles, comme la diarrhœe qui est la principale crise en quasi toutes les maladies, & la diarrhœe qui preuiet beaucoup de maladies dont elle éuacuë la matiere. La diarrhœe symptomatique vient par la malignité des humeurs ou des maladies, elle abbat les forces & produit la fieure par l'abondance des selles, par leur frequence & par les veilles continuelles.

Toute sorte d'euacuation de sang par les intestins se nomme dysenterie, elle est symptomatique ou critique dans les maladies de tout le corps ou d'une seule partie. Le foye & la ratte se deschargent quelquefois vilement de leur sang corrompu dans les boyaux: ceux qui sont estropiez rejettent de temps en temps le sang qui nourriroit la partie qui manque: les ordinaires retenus s'euadent en quelques femmes par vne dysenterie qui les deliure de grandes maladies, le mesme arriue quelquefois aux plethoriques & aux febricitans.

ART. 3.
De la Dysenterie.

La dysenterie symptomatique est de deux sortes l'une vient de foi-

blesse des veines & des entrailles qui laissent aller le sang corrompu : la seconde & vraye dysenterie est vne vlcération des intestins qui rend les selles sanglantes & douloureuses. La bile qui se fait au bas ventre, à cause des obstructions & de la chaleur des alimens, celle qui s'arreste aux replis des boyaux & celle qui reflue des entrailles & de tout le corps, vlcèrent quelquefois les intestins; la bile noire est encore plus maligne. La pituite salée qui pourrit au bas ventre & celle qui tombe de la teste s'attachent quelquefois si fortement qu'elles y font aussi des vlcères, le sang en sort & il s'écoule par les selles. L'excez de la chaleur & du froid, les alimens vicieux, les venins & les corps estranges sont les causes externes de la dysenterie.

L'ulcere qui vuide le sang est aux gressles ou aux gros intestins, on le distingue à la façon des excremens, à leur mélange & à la situation de la douleur; car les gressles sont en deuant, ils sont aux reins & à la region du nombril, les gros sont tout à l'entour. Si l'ulcere est aux boyaux gressles les excremens sont plus liquides, le sang s'y mesle exactement & ils ne sortent que long-temps apres la douleur. Si l'ulcere est aux gros boyaux la douleur & les selles vont ensemble, elles sont plus frequentes, les excremens sont époïs, le sang surnage & va séparément; on vuide de la graisse avec des raclures de boyaux qui sont plus grosses & plus blanches que celles des intestins gressles.

ART. 3.
Des vers.

L'homme possède seul toutes les perfections de la vie, il est aussi sujet à toutes les miseres; il n'y a point de plante qui n'ait son ver particulier, l'homme seul est mangé de tous; son cœur n'est pas exempt de la generation du crapaut.

On voit des vers par tout & jusque dans ses veines, il s'en engendre ordinairement dans les boyaux, car c'est vn lieu de pourriture où ils se font de cruditez & d'humiditez superflues; on en remarque de trois sortes. Ceux qui sont longs, ronds & menus s'engendent d'ordinaire aux boyaux gressles, ils font des flux de ventre accompagnez d'enflure & de tranchées; ils donnent souuent le mal de cœur, le souleuement & le hoquet, ils ostent l'appetit & donnent vne toux seiche & des foibleesses lors qu'ils s'éleuent à l'estomach: la pourriture de ces vers donne aussi quelquefois la fièvre avec des frissons, assoupissement & conuulsion. La seconde sorte de vers est semblable à de la graine de citrouille & se voit dans les gros boyaux, ils affament & donnent la diarrhoe parce qu'ils corrompent le chyle, les vers de la troisième sorte sont tres-petits & se font d'ordinaire

au fondement ; où ils demangent, on les nomme ascarides.

On nomme Ileus cette maladie, à cause que le plus entortillé des intestins en est l'ordinaire suiet, il s'étrangle & s'entortille encore plus ; & enfin parce que le mouvement des matieres se change, & on reuomit tout : on l'appelle aussi miserere, parce qu'il est tres-cruel, & on se voit mourir soudainement sans remede, encore qu'on n'ait point d'autre mal.

Le miserere donc est vn rude & douloureux étrecissement des boyaux gresles & qui ne laisse rien descendre, l'étricissement se fait aussi quelquefois aux gros intestins, mais avec moins de peril. La cause de l'étrécissement est au dedans ou au dehors de l'intestin : Ainsi l'étranglement qui se fait comme par vn lien, lors que l'intestin tombe dans les bourses fait cette cruelle maladie : L'intestin se noué & s'étrangle aussi quelquefois de soy mesme. L'étrécissement de cause interne se fait par inflammation, ou par quelque autre tumeur des boyaux, par les excremens endurcis, ou par du phlegme qui s'y amasse & s'époissit.

Le conduit des boyaux se bouche & rien ne passe au miserere, il s'ensuit d'étranges symptomes, car on a peine à respirer ; on a de cruelles tranchées, des rapports, des envies de vomir & mesme des vomissemens violens de pituite & de bile, avec force vents qui estouffent & il n'en passe aucun par bas. Enfin quand on doit mourir il vient vne sueur froide, on ne peut plus recevoir de laouement ni vne sonde mesme, on n'vrine plus, le cœur manque, on resve, & on entre en conuulsion, le hoquet prend ; on vomit le chyle si l'intestin gresse est bouché, ou l'ordure mesme si c'est le gros boyau.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies des gros intestins.

LE Colon est le plus sensible de tous les intestins ; il est le plus nerveux & le plus froid, il est suiet aux corruptions & à la retention des excremens, ses douleurs sont extremes, puis que le phlegme & la bile font les plus grandes alterations ; les vents & les excremens endurcis, acres & salez font les diuulsions & déchiremens.

ART. V.
De la Colique.

K

Ces deux causes se divisent en cinq ce sont l'inflammation; l'erosion de la bile; l'attachement & la froideur du phlegme, la dureté des excréments & l'effort des ventosités, elles sont toutes pernicieuses quand elles font la révolution des intestins de bas en haut, qui doit se faire naturellement de haut en bas, pour expulser les excréments, dont la rétention augmente la malignité. Les causes externes de la colique c'est tout ce qui engendre de la bile & des cruditez & qui durcit le ventre.

La colique a pour signes communs, vne douleur vague & violente, elle monte de l'épine plustost que de descendre, le ventre est dur & reserré, l'urine s'arreste quelquefois, on a des maux de cœur & on vomit à proportion de la douleur. La colique pituiteuse est la plus fixe & l'abstinence la soulage, celle qui vient de bile se guerit par l'aliment & par la boisson, à cause qu'on a la fièvre & on a soif; on vomit de la bile, les urines en sont teintes, on a l'amertume à la bouche & la langue paroît iaune.

Le Colon fait vn tour & s'étrecit à la region des reins, c'est pourquoy la douleur y est plus rude & plus frequente, on la prend pour la nephretique; & on ne la distingue qu'à cause que la colique change de place, elle monte & elle augmente peu à peu, la fièvre est moindre, & les urines sont chargées. La douleur de la pierre prend soudainement, elle est fixe ou elle descend, la plénitude l'augmente, & la fièvre est grande & continuë.

ART. 2.
De l'inflammation du fondement & de l'intestin borgne.

L'intestin borgne est fait en cul de sac, il est aussi sujet à d'extrêmes douleurs, puis qu'il est tres-sensible, & il n'a point d'issuë, la bile & les autres excréments y croupissent, & les vents s'y engagent. L'inflammation se forme souuent en ce boyau, à cause qu'il est proche du foye, & qu'il a beaucoup de veines, elle se fait de plénitude, & de la quantité des excréments, de leur rétention & de l'acrimonie de la bile.

La matiere de l'inflammation du cœcum se communique aisément au foye par la veine cœcale, la douleur y monte & descend, elle a plusieurs symptomes qui sont communs à la colique; on la distingue à la situation de la douleur & à la fièvre qui est violente & continuë, elle a quasi la mesme suite que l'inflammation de l'estomach.

Le tenesme est vne inflammation du fondement qui se fait par l'acrimonie des humeurs qui l'irritent sans cesse; on pense toujours aller à la selle, & on ne fait quasi rien encore qu'on s'efforce.

SECTION TROISIEME.
 DES MALADIES DES
 Parties qui font le sang.
 CHAPITRE PREMIER.

*Des maladies qui sont communes à toutes les
 parties qui font le sang.*

LE Sang qui a son cours se perfectionne & se purifie, le croupissement le corrompt, & neantmoins il est necessaire que son tour se modere dans les parties ou il se fait, car il faut qu'il se cuise & qu'il recoive l'impression des visceres, c'est pourquoy la nature y a fait vne infinité de detroits & de vaisseaux obliques qui ne sont point aux autres lieux: Les veines qui portent le chyle y sont comprises. Les maladies des entrailles viennent toutes de la corruption de cette structure merueilleuse, le tour du sang s'arreste à tout moment en ces vaisseaux & ils se bouchent continuellement.

ART. I.
 De l'hydropisie en general.

Les fibres du sang se font & s'epoississent par son escoulement dans les visceres & par l'action de la chaleur, le croupissement les corrompt, car le sang estant arresté se raffroidit, puis il se fige & en suite il s'echauffe, il se fermente & enfin ce mesme sang se reduit en eau qui est sa matiere premiere. Ainsi l'extreme plentude des vaisseaux du bas ventre arreste le tour du sang dans ces detroits, il s'echauffe, il se fond, il se met tout en eau: Et on voit que cette eau mesme s'epoissit derechef & se durcit en diuerses sortes de tumeurs, selon les differentes dispositions de ces ferositez & des lieux ou elles se corrompent.

Le sang est la plus indifferente matiere, il s'echauffe, il se raffroidit aisement, il s'epoissit il se liquefie, & il se change en vents; l'hydropisie se fait de sa corruption & principalement de sa partie melancholique & brulée, qui luy donne le nom d'hydropisie. La chaleur excessive des entrailles ou de tout le corps, & le meslan-

K ij

ge de la bile reduisent le sang en eau par la corruption de ses fibres; la froideur l'époissit en phlegme, elle affoiblit son tour & le respand par tout.

On remarque en general de deux fortes d'hydropisie, la premiere se fait par la retention des breuuages, & la seconde par vne generation continuelle d'humeur aqueuse & froide: Celle-cy arrive à cause de la corruption du temperament des entrailles & du cours des humeurs qui empesche que le sang ne se fasse; car si le chyle & les humeurs ne coulent librement ils se corrompent, on devient hydropique. Ainsi le mesenterie; le pancreas, la ratte, ou les intestins estant enflammez l'aliment se corrompt, ou demeure indigest, le ventre & les pieds enflent, la diarrhée fatigue continuellement, l'enflure augmente & les forces s'abbattent: les reins & la vessie du fiel en font de mesme, ils alterent la masse du sang. Enfin le foye qui est la source & l'ouurier du sang s'altere aussi luy mesme en son temperament & en sa conformation, les humeurs ne s'écoulent pas, elles croupissent & se changent en eau.

ART. 3.
De la leucophlegmatie.

Il y a trois especes d'hydropisie, à raison de trois differentes matieres, ce sont le tympanite, l'ascite & la leucophlegmatie; celle-cy vient de l'affoiblissement de la chaleur qui ne digere pas la nourriture, elle ne fait que des cruditez au lieu de sang. La plenitude & la suppression d'une euacuation réglée diminue la chaleur affoiblissant le tour du sang & des esprits, la chaleur des entrailles & du sang mesme s'aneantit, il se fait vne infinité d'obstructions, tout le corps s'engourdit & ses fonctions se debilitent, le sang s'époissit & se change en phlegme qui se communique par tout. La fièvre, les longues maladies & les excessives euacuations ont le mesme effet & principalement celle de sang, puis qu'elle dissipe la chaleur; & de-là vient que les conualescens se voyent toujours bouffis & comme disposez à la leucophlegmatie.

Les leucophlegmatiques ont tout le corps passe & œdemateux, le doigt s'enfoncé & sa marque demeure ou on l'appuye; ils ont vn peu de rougeur aux iouës, à cause que l'épaisseur de l'habitude y renuoye les fumées du ventre, ils sont enflés par tout & iusqu'au bout des doigts, ils le sont d'auantage au parties basses à cause de la pesanteur du phlegme & de l'affoiblissement de la chaleur & du cours des humeurs; le tour du sang s'arreste, tous les membres en sont engourdis & on estouffe: La corruption des humeurs qui se fait au dedans donne la fièvre & la soif & oste l'appetit;

se dedans de leur corps est tout en eau & ils ne fuient jamais, à cause que la chaleur & les esprits n'ont pas la force de la pousser dehors.

Le phlegme respandu qui bouffit tout le corps s'échauffe quelquefois en croupissant, il se fond & il se change en eau salée qui fait la plus maligne hydropisie, car en son commencement mesme elle est incurable. L'hydropisie qui se fait de la fonte de la graisse & celle qui vient de la colliquation de tout le corps sont moins pernicieuses, encore qu'on a la fièvre & le ventre enflé comme vn sac à la region du nombril, on marche à peine, le ventre est tout éthique & il n'y reste point de panne. La pituite salée est la plus funeste liqueur, elle tue les malades indubitablement par la corruption des entrailles; on la distingue en ce que la graisse du bas ventre se conserue en cette hydropisie qui se deuroit fondre la premiere.

L. de intern.
affect. f 199
p. 17. & seq.

La veritable hydropisie qu'on nomme ascite, à cause que le ventre s'enfle comme vn sac, se fait quelquefois en suite de la leucophlegmatie; elle se fait de la fonte de la graisse; elle se fait aussi de la colliquation de tout le corps, apres les longues fièvres & continuës; car la violence de la chaleur fond & dissoud toutes les humeurs, & les entrailles épuisées de suc ne font plus que de l'eau puante, au lieu de sang.

ART. 3.
De l'asci-
te.

La rapidité du tour du sang corrompt ses fibres, elle reduit le sang en eau, puis qu'elle empesche les coctions, car les humeurs s'amassent au bas ventre, où elles font l'hydropisie. La plenitude arreste le cours du sang & des humeurs dans les visceres, elle regorge dans le foye, ou elle se corrompt & se décharge dans le creux de l'epiploon; elle fait aussi quelquefois des vessies qui se respandent en sa surface, elles corrompent la substance & se déchargent tout de mesme.

Les parties qui seruent à la coction du chyle & des humeurs ont à l'euacuation des excremens produisent aussi l'hydropisie; les reins la produisent souuent & moins dangereusement qu'aucune autre, car aussi tost qu'ils manquent à purger les serositez, l'hydropisie se forme & on la voit guerir aussi tost qu'elle s'ecoule & qu'on vrine. Ainsi les voyageurs échauffez sous la canicule beuant abondamment de l'eau croupie en deviennent hydropiques, lors que le corps la retient & qu'elle s'y corrompt au lieu de s'écouler à l'ordinaire. Le pancreas & la ratte reçoivent vne partie du chyle immediate- ment du ventricule, ils se remplissent des breuuages & des alimens

doux & visqueux, quand on en prend avec excès, ils font des obstructions & ils s'enflamment; le chyle retenu se corrompt & se répand dans le bas ventre.

Les boyaux & le mesentere font l'hydropisie tout de mesme que le pancreas & la ratte, puis qu'ils s'enflamment, ils arrestent le cours du chyle, ils le corrompent & font la diarrhoe qui frustre les entrailles de leur nourriture ordinaire. Il se fait de malignes fluxions de la teste dans les veines qui déprauant le tour du sang corrompent ses qualitez & sa substance, elles reduisent le sang en eau qui se rejette au bas ventre, où elle fait l'hydropisie. La matrice euacüe le superflu du sang & des humeurs, son écoulement est si salutaire que manquant à se faire les impuretez & les vapeurs retournent impetueusement par les veines, elles produisent des maladies de toute sorte & l'hydropisie mesme. La vesicule du fiel & ses conduits ont vn semblable vsage, ils euacuent la bile qui est la plus puissante cause de l'ascite, c'est vn leuain pernicieuse qui fait bouillir toutes les humeurs, il déprau leur cours & les reduit en eau.

L'ascite amaigrit l'habitude du corps, & il grossit le ventre, il fait vne pointe au nombril, & quelquefois l'exomphale, les humeurs se corrompent & s'y deschargent toutes; les parties du bas ventre nagent dans l'eau où elles se pourrisent, les bourses & les pieds s'enflent, & mesme en suite elle monte au thorax qu'elle oppresse.

ART. 4.
Du tym-
panite.

Le tympanite se nomme improprement hydropisie, puis qu'il est sec de sa nature, & qu'il se fait de vents que les cruditez produisent, ou l'extreme aridité de la chaleur & des humeurs brûlées. On voit plusieurs matieres qui ont passé par la violence du feu comme la chaux, dont la chaleur cachée se renouelle, elle s'enflamme sensiblement, elle fait des brouiffemens & des bouillons, car elles poussent vne infinité de vapeurs estant mouillées.

Les choses arides & chaudes se nourrissent & s'augmentent d'une humidité mediocre qui se conuertit en leur substance; le manquement d'humidité les aneantit & l'excez les esteint. La chaleur des entrailles fait quelquefois de semblables matieres, elles crouissent dans les veines, dans les creux des visceres, & dans interstices; elles s'amassent quelquefois en telle quantité qu'elles ne s'aneantissent point d'elles-mesmes estant estroitement enfermées; elles ne s'esteignent pas aisement par l'excez des raffraichissemens, puis que les lieux n'en sont pas accessibles; mais elles tourmentent infiniment par vne generation continue de malignes vapeurs & de fumées brûlantes.

du sang & des esprits.

79

Tous nos breuages n'arrosent ces chaux viues qui se font en nous-mesmes, que pour estre funestes & produire des vents qui sont d'autant plus acres qu'ils sont subtils, & les matieres qui les font sont tres-grossieres. Les reins, le mesentere & les intestins en sont cruellement tourmentez, & ne sont soulagez d'aucun remede; l'humeur acre & brûlée demeure ferme, & les vents ont tant d'acrimonie qu'ils ne peuuent estre rejettez, puis qu'ils deprauent le mouuement des boyaux.

Le tympanite se forme quelquefois de ces funestes ventositez, il bouffit le bas ventre comme vn tambour & il en a le son, & cependant tout le corps s'amaigrit.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies qui sont propres au foye.

LES visceres se composent de sang, ils s'en nourrissent & ils en sont les sources; le foye est le seul ouurier de l'humeur sanguine proprement ditte, puis qu'il est tres-humide, sa structure y est propre & ses detroits qui sont presque infinis sont toujours libres pour luy donner son cours & le purger de tous ses excremens; sa force consiste en ces deux choses. Le flus hepaticque se fait par le propre vice du foye, ou par la sympathie de toutes les parties du bas ventre, puis qu'elle seruent à cuire l'aliment, à le distribuer, ou à purger ses excremens. Les mesmes causes qui font l'hydropisie, font aussi le flus hepaticque, elles ne different quasi que du plus & du moins, & à raison des lieux ou elles poussent les matieres. Les vehementes qualitez de la bile & du phlegme deprauent le cours des humeurs, elles affoiblissent le temperament & à la longue les fonctions se debilitent. L'excessiue humidité qui est naturelle au foye le dispose à ce flus & à la pourriture, le cours du chyle & des humeurs s'arreste, les selles sont chyleuses.

La foiblesse qui vient de cause passagere n'est pas considerable, mais l'impression continuelle des causes morbifiques, les maladies qui s'en ensuiuent & la continuation de leurs symptomes corrompent les facultez & la structure des parties, puis que l'oisiveté seule est capable de les debilater à la longue. Car encore que les ma-

ART. I.
Du flus
hepaticque

ladies courtes se guerissent entierement, celles qui sont de longue durée vsent les organes & y laissent des debilitez funestes apres que les causes en sont ostées. Le foye qui est debile n'attire pas le chyle iusques à foy, ou il le corrompt, & il le change en mauvais sang, les parties ne peuvent s'en nourrir, elles le rejettent & il s'ecoule par les selles, il fait le flux hepaticque qui est le principal symptome de la debilité du foye.

On connoist que la bile ou la pituite en sont les causes selon qu'elles paroissent aux actions, aux excremens & en l'habitude du corps : la langue est inegale & la bouche amere, les paumes des mains brûlent, le cuir est sec & chaud, & particulièrement le nombril, tout le corps s'amaigrir & deuiet passe & iaune, quand la bile domine. Les excremens sont tous bilieux, l'vrine est teinte & iaune, les vomissemens sont vers & gris, & les selles sont liquides, escumeuses & puantes; ou gluantes, acres & safranées, elles augmentent la nuit, & quand la mort approche on fait du sang épais & noir : Les mouuemens sont soudains, le poux est frequent & prompt, on a soif & la fiere afflige, on n'a point d'appetit. Si le phlegme domine, les signes sont contraires; on n'a ni soif ni fiere, on a de l'appetit, l'vrine est blanche & claire, les selles ne sont pas trop frequentes, ni copieuses, ni fœtides, mais elles sont chyleuses, ou semblables à de la laueur de chair, c'est la plus propre marque.

ART. 2.
De l'ob-
struction
du foye.

Le cours du sang se corrompt souuent dans le foye, à cause que ses veines sont tres-petites & presque infinies, & les humeurs espouilles & cruës s'y portent en abondance : ce sont les causes immediates non seulement des obstructions, mais aussi des autres maladies du foye, puis qu'elles viennent toutes de la corruption de sa structure & du tour des humeurs. L'abondance du sang & les humeurs visqueuses s'arrestent à tout moment dans ses destrois, elles ne coulent pas librement, & le battement des arteres n'en facilite point la distribution, puis qu'on n'en voit pas vne en toute sa substance. Les ventositez corrompent aussi le cours des humeurs dans ces destrois, elles y font de grandes douleurs. Les intemperies chaudes & froides sont causes des obstructions : car la froideur du foye n'engendre que du phlegme, & la chaleur attire les humeurs auant qu'elles soient cuittes.

Les causes externes fournissent la matiere des obstructions, comme les alimens astringens, doux & visqueux : elles les produisent par leur mauvais ordre, prenant aux derniers mets & dans la plénitude

faite les choses aperitiues & chaudes ; ainsi les remedes aperitifs & les eaux minerales sont preiudiciables le ventre estant impur, car elles portent dans les veines les humeurs, qui sont propres à boucher. L'exercice violent & le bain pris à l'instant apres le repas bouche les veines distribuant la nourriture sans estre digerée.

Le sang qui a son cours ne pese point, puis qu'il est en son centre & en son propre lieu, il est porté par les esprits, il rend le corps leger : mais si tost qu'il s'arreste il pese, il enfle, il engourdit, & il offense l'action qui est propre aux parties où il croupit. Le sang qui bouche & fait l'obstruction dans le foye produit tous ces symptomes, elle se connoist certainement à la tumeur & tension de la region qu'il occupe, à sa douleur qui n'est que mediocre, estant sourde & pesante, à la difficulté de respirer qui vient de la compression du diaphragme, au poux qui est inegal & frequent, à cause de l'oppression des forces ; les selles sont chyleuses, fluides & jaunes ou rouges, puis que la distribution ne se fait pas, & la sanguification mesme s'offense. L'obstruction fait les vrines claires & en petite quantité, tout le corps se bouffit, il s'échauffe, on paslit & le cuir se desseiche ; toutes les actions s'affoiblissent le commerce estant empesché.

L'inflammation & les autres tumeurs viennent en suite des obstructions ; le foye y est suiet, puis que l'inflammation ne se fait que de sang dont il est la boutique, il se respand hors des vaisseaux dans sa propre substance ou n'ayant point son cours accou-
ART. 3.
De l'in-
flamma-
tion du
foye.
tumé, il se pourrit & il s'enflamme. Ainsi l'abondance de sang subtil & chaud qui coule ordinairement dans le foye venant à s'arrestar, à se respandre & à pourrir est la vraye cause interne qui l'enflamme.

La seconde espece d'inflammation de foye se fait par sympathie puis que toutes les parties s'y deschargent & l'enflamment, y faisant fluxion des humeurs superflus & mesme de la bouë des absces : car on voit quelquefois que les suppurations de la teste & des parties nobles se terminent par l'inflammation de foye : Les humeurs qui s'agitent dans les redoublemens des fieures continuës, se portent souuent du foye dans la ratte, & de la ratte dans le foye qu'elles enflent & qu'elles enflamment alternatiuement. Enfin l'inflammation du foye se fait aussi par rheumatisme & deprauiation du courant des humeurs, puis que la retention d'une euacuation coustumiere la produit. Les causes externes de l'inflammation de foye ce sont les alimens trop nourriffans, doux &

chauds, vne cheute, vn coup ou le serrement des habits.

Vne douleur violente avec enflure du costé droit, la fièvre ardente & continuë, l'vrine iaune ou rouge, la couleur passe ou mellee de taches rouges, l'inquietude, l'abbatement de cœur, & le manquement de forces, la rougeur de la langue qui se change en noirceur & secheresse, & mesme le delire sont les signes communs à toutes les inflammations de foye. L'inflammation de sa partie ronde fait la difficulté de respirer avec vne toux seiche ou qui reiette vn peu de sang au trauers du diaphragme & du poumon: la douleur de costé monte iusques à la gorge, comme en la pleuresie; mais on les distingue aisement à la situation de la douleur & de l'enflure & aux fonctions du foye qui s'offensent; car il est la porte du foye, & rien n'y passe. L'inflammation du creux du foye fait vn degoust extreme; on a des maux de cœur & des souleuements avec des hoquets, on estrangle de soif, & rien ne passe à cause que tout brusle. Si on se force à prendre dauantage la corruption des matieres se reiette en vomissant, ou elle fait vne diarrhée puante & bilieuse.

ART. 4.
Du scirrhe du foye.

L'inflammation du foye se dissipe quelquefois, elle se conuertit en bouë, ou elle se change en vne tumeur dure qu'on appelle scirrhe, lors qu'elle vient en suite de vieilles obstructions qui se produisent d'humeurs cruës. Le scirrhe succede rarement à l'inflammation, il se fait plustost d'humeurs espoiffes qui bouchent premierement les veines & se respandent en suite dans toute la substance du foye qu'elles enflent & se desseichant, par la dissipation du plus subtil, le corps du foye demeure dur. Il y a des schirres de diuerse nature, ils se font de bile ou de phlegme, & ils ont des symptomes & des succès tout differens, car le scirrhe bilieux vient souuent en suite de la jaunisse, il donne de la fièvre, il a toutes les marques de la bile, & il produit bien tost l'hydropisie qu'on nomme ascite: Le scirrhe pituiteux n'est pas insupportable, & neantmoins à la longue il fait l'enflure leucophlegmatique, on a les marques que la pituite domine & que le foye se raffroidit.

Les signes qui sont communs aux deux sortes de schirre, c'est vne grande tumeur de foye qui est dure, pesante, & qui retient sa figure; on a peine à se coucher du costé gauche à cause que sa masse l'emporte; il n'est point douloureux, si on ne le presse rudement, le ventre est toujours lasche, à cause que les passages de la distribution sont bouchés, & les pieds s'enflent, on est pale & tout le corps languit.

CHAPITRE TROISIEME.

Des maladies qui sont propres aux parties qui preparent le sang.

LES veines de l'estomach font en grand nombre, elles vont droit au foye, où elles portent immédiatement la nourriture plus subtile & les breuuages, on le voit en ce qu'on vrine aussitost qu'on a beu, & l'aliment restablit à l'instant les forces. Les eaux simples ou minerales passent du ventricule dans le foye & de-là dans le cœur qui les pouffe aux reins par les arteres; ainsi leur escoulement est soudain. Il n'y a que la veine qu'on nomme vaisseau bref, à cause qu'elle est courte n'allant que du fond du ventricule dans la ratte qui se touchent, elle y porte le chyle, elle est la seule veine qui conduit quelque humeur du ventricule ailleurs que dans le foye.

ART. I.
Des mala-
dies de la
ratte.

C'est par ce vaisseau court que la ratte reçoit le chyle grossier du ventricule, puis qu'il n'est qu'en son fond & qu'il a plusieurs ouvertures manifestes qu'on ne voit point aux autres lieux. Le chyle subtil passe dans le foye par les pores inuisibles des autres veines; ou il s'écoule en surnageant au dessus du pylore qui s'ouvre dans les boyaux, & il s'y distribue. La ratte reçoit le chyle grossier qu'elle digere pour le renvoyer dans le foye par la continuation du mesme vaisseau, qui changeant le nom de bref s'appelle splenique, c'est la seule veine. La ratte est vn secours du foye, puis qu'elle fait du sang qui se rend à la veine porte, & que la ligature l'arreste de mesme que le sang des autres petites veines qui coule toujours dans les grandes.

La ratte est vne partie molle & spongieuse qui à plus d'arteres que de veines, elle s'abreuve de toute sorte d'humeurs, elle en reçoit par les arteres, elle est sujette à toute sorte de fluxions: elle reçoit beaucoup plus d'humeur de l'estomach par les veines que d'aucune autre partie, puis qu'elle en attire le chyle & les humeurs grossieres aussi bien que les plus subtiles. Le vaisseau bref est le plus large, il a plusieurs rameaux & ils s'insèrent au fond du ventricule qui ne manque iamais d'humeur grossiere & ne s'euacue point autrement, ou par les vomitifs. Ce vaisseau regorge quelquefois l'humeur noire & brûlée de la ratte dans l'estomach ou il produit diuers effets selon sa quantité & ses differentes qualitez.

L ij

Toutes les maladies du foye sont communes à la ratte, ce sont les intemperies chaudes ou froides, les obstructions, les tumeurs & l'inflammation; elle en a de particulieres à cause de sa foiblesse, de sa structure & des actions qui luy sont propres. La ratte épuiſe toute l'humidité de la chyloſe, les excremens s'arrestent & ſe durciſſent & la bile entre dans les veines, ou elle fait diuers ſymptomes.

ART. 2.
Du Scorbut.
ent.

LA ratte manque à digerer le chyle groſſier & à le diſtribuer aux entrailles, elle en ſouffre des obstructions & diuerſes ſortes de tumeurs, elle en produit par tout le corps, car ce meſlange infecte le ſang, les veines ſ'afſoibliſſent & la nourriture ſe dépraué, puis qu'il eſt impoſſible que les deſſauts de la chyloſe ſe corrigent. Ce mal de ratte eſt connu par tout, & en Allemagne où il eſt plus frequent, on le nomme Scorbut; il tourmente également les hommes bilieux & les phlegmatiques; encore qu'il afflige plus rudement les parties baſſes de ceux-cy, ce qui le fait appeller ſceloturbé; il infecte les bilieux à la gorge, & de-là on le nomme ſtomacacé.

Ainſi le ſcorbut eſt vne maladie de la faculté nutritiue affligeant tout le corps & principalement les cuiſſes & la bouche, à cauſe que la ratte dépraué la chyloſe, ne cuiſant pas les humeurs cruës. Les aliments groſſiers, les eaux froides & peſantes & la vie ſedentaire dans vn lieu ſombre & maritime, ce ſont les principales cauſes externes; & quant aux cauſes internes l'humeur melancholique & le chyle groſſier venant à ſe corrompre ſont les ſymptomes de la corruption de l'aliment que nous remarquons au ſcorbut.

La cauſe donc de tous les ſignes & des ſymptomes du ſcorbut c'eſt la déprauation de la chyloſe, car les cruditez corrompuës ſont des rapports & des vents; ils ſe portent en haut & en bas, ils brouiſſent par tout, on entend des flottemens dans le ventre, l'humidité monte à la bouche & on crache ſouuent: ſi la ratte eſt ſcirrheuſe le coſté gauche ſ'enfle avec peſanteur & dureté, ſi ce n'eſt que des vents & des obstructions, la tumeur eſt laſche & plus eſtenduë. On respire à peine à cauſe que la ratte & les ventoliſitez qu'elle produit preſſent le diaphragme, la douleur ſ'eleue quelquefois iuſqu'à l'eſpaule & à la gorge, on a de l'appetit; ſi ce n'eſt que l'humeur ſe corrompe, car alors on eſt degouſté & on a ſoiſ.

Si le mal continuë la corruption ſe répand par tout, elle porte au cœur des vapeurs par les veines qui le font palpiter, elles ſont des ſyncopes veritables, elles en ſont de paſſageres allant à

l'estomach, la crainte & la tristesse s'emparent des esprits, on a tous les symptomes de la melancholie. La paresse appesantit le corps & l'engourdit, le visage deuiet blefme & de couleur d'oliue, le cuir se seiche, il s'infecte de pustules, l'haleine put, & enfin la bouche se corrompt par de villains vlcères & les dents se gastent, ou les cuisses se couurent d'vlcères & d'excroissances de chairs molles qui suruiennent.

LES humeurs vicieuses se respandent quelquefois entre cuir & chair ou elles déprauent la couleur, elles en font trois manieres differentes qu'on appelle jaunisses; le phlegme rend la couleur blanche, la melancholie la noircit, il n'y a que la bile qui fait la vraye iaunisse. La bile se respand au dehors naturellement ou par symptome d'une maladie du foye ou de la vesicule; car la vessie du fiel s'épuise quelquefois entierement & s'affoiblit en sorte, par l'inanition, qu'elle demeure toujours vuide perdant sa fonction de recevoir; la bile se répand par tout & particulièrement entre cuir & chair ou elle se rejette.

ART. 3.
De la
Jaunisse.

L'extreme plenitude affoiblit tout de mesme la vesicule du fiel, car elle l'élargit excessiuement & la rend inutile, la bile se corrompt en croupissant & quelquefois elle se change en pierre faute de la vicissitude de se vuidier & de s'emplir. L'obstruction des conduits du fiel est la troisieme cause de la iaunisse qui se fait par symptome de ces mesmes conduits. La jaunisse est aussi vn symptome des obstructions du foye, puis qu'elles corrompent le sang & qu'elles empeschent l'éuacuation du fiel; le bouchement des détrois du foye par les tumeurs, comme par vn scirrhe est la seconde cause; & la troisieme cause c'est la chaleur du foye qui produit force bile.

La iaunisse se voit par tout le corps, & iusques aux yeux dont le blanc deuiet iaune, le phlegme s'y meslant on passit à la langue; elle a plusieurs symptomes, le cuir est sec & inégal, il demange à cause de l'acrimonie du fiel. L'obstruction des conduits du foye rend les pores inutils, puis qu'on ne peut suer, l'appetit se déprau, le goust se pert & la bouche est amere; la fatigue est extreme & on ne va qu'à peine, on ne peut respirer tout le corps s'engourdit, l'esprit s'abbat & on craint tout, on est triste & souuent sans suiet, le sommeil n'en est pas exempt, puis que les songes y sont inquietes; la bile dissipe les esprits qui sont les vehicules des humeurs & les ouuriers des actions qui se déprauent & s'affoiblissent toutes.

La iaunisse qui vient en suite de la coction des excremens

L. ii.

86. *Du mouuem. circul. du sang & des esprits.*

& qui guerit soudainement vne fièvre est critique, elle est symptomatique si la fièvre continuë; le costé droit est douloureux, pesant & dur, c'est vne inflammation de foye; s'il y a peu de fièvre c'est vn scirrhe; il n'y a fièvre ni tumeur & on voit les felles & les vrines bilieuses, on a soif & dégoust, c'est vne ardeur du foye qui cause la jaunisse: Le ventre se reserre, ses excremens sont blancs & les vrines s'époississent par le meslange de la bile qui s'y porte, c'est signe de l'obstruction des conduits qui déchargent la bile dans le ventre.

TABLE DES SECTIONS DES CHAPITRES
& des Articles du second estat vicieux, &c.

Article 1.	<i>Que toutes les maladies viennent des vices du mouuement circul.</i>	fol. 1
Art. 2.	<i>De la delicateffe du mouuement circulaire.</i>	2
CHAPITRE I. Des causes externes de maladies.		
Art. 1.	<i>Du nombre des causes de maladie.</i>	3
Art. 2.	<i>Des causes efficientes de maladie.</i>	4
Art. 3.	<i>Que les causes externes produisent les causes internes.</i>	5
Art. 4.	<i>Qu'il n'y a que la violence qui produit immediatement les maladies.</i>	6
Art. 5.	<i>Diuision des maladies tirée de leurs trois causes externes.</i>	6
CHAP. II. Des causes internes de maladie.		
Art. 1.	<i>Diuision des maladies, tirée de la diuision des parties.</i>	7
Art. 2.	<i>Que les vices du tour du sang se produisent de toutes sortes de symptomes.</i>	8
Art. 3.	<i>Des causes qui diminuent ou qui arrestent le cours du sang.</i>	9
Art. 4.	<i>Des causes qui precipitent le cours du sang.</i>	10
Art. 5.	<i>Des causes qui déprauent le cours du sang.</i>	10
Art. 6.	<i>Que les vices du cours du sang font toutes les maladies.</i>	11
CH. III. De la plenitude & de l'impureté des humeurs.		
Art. 1.	<i>Que la plenitude & l'impureté n'offensent la nature que par les vices du tour du sang.</i>	12
Art. 2.	<i>De la plenitude vniuerselle & de ses symptomes.</i>	13
Art. 3.	<i>De la plenitude particuliere.</i>	13
Art. 4.	<i>De la plenitude du cerueau.</i>	14
Art. 5.	<i>Que les maladies du cerueau se changent l'une en l'autre.</i>	15
CH. IV. Conference des vices du mouuem. circulaire.		
Art. 1.	<i>Que l'obstruction produit tout les vices du tour du sang.</i>	16
Art. 2.	<i>Que les entrailles sont les sources des vices du tour du sang.</i>	17
Art. 3.	<i>Que les vices du tour du sang se guerissent l'un l'autre.</i>	18
CHAPITRE V. Les signes des vices du tour du sang.		
Article 1.	<i>Les signes qui suivent les vices du tour du sang.</i>	19

Article 2. *Les signes tirez des causes du tour du sang.* 20
 Des maladies du circuit exterior.

Art. 1. *Que la principale diuision des malad. se tire de la diuision des parties.* 21
 Art. 2. *Que le circuit exterior n'est iamais sans maladies.* 22

SECTION PREMIERE. Des maladies de la teste.
 CHAP. I. Des malad. des membranes & des cauitez du cerueau.
 Art. 1. *De la nature de la douleur.* 22 | Art. 5. *Des veilles continuelles.* 26
 Art. 2. *Les causes immediates de la dou.* 23 | Art. 6. *De la Lethargie.* 26
 Art. 3. *Les especes de la douleur de teste.* 24 | Art. 7. *Du sommeil Comateux.* 27
 Art. 4. *Les signes des differentes dou- | Art. 8. *Du sommeil Cataleptique.* 27
 leurs de teste.* 25 | Art. 9. *Du sommeil Carotique.* 28

CHAPITRE II. Des maladies de la baze du cerueau.
 Article 1. *De l'engourdissement ou stu- | Art. 4. *Du tremblement.* 32
 peur.* 29 | Art. 5. *De l'Epilepsie ou mal caduc.* 32
 Art. 2. *De la Paralyse.* 29 | Art. 6. *De l'Incub.* 34
 Art. 3. *De la conuulsion.* 30 | Art. 7. *Du vertige.* 34

CHAP. III. Des maladies de la partie superieure du cerueau.
 Art 1. *De la Melancholie qui est propre au cerueau.* 35
 Art. 2. *De la melanch. qu'on nome vniuers.* 36 | Art. 3. *De la melanch. ventouse.* 37

CH. IV. Des causes de l'Apoplexie, de ses especes & de leur guerison.
 Art. 1. *Des differentes causes de l'Apo- | Art. 5. *De l'apopl. melancholique, &c.* 41
 plexie.* 38 | A. 6. *De la saignée d'us l'apop. melanch.* 42
 Art. 2. *De la vraye cause de l'apoplexie.* 38 | Art. 7. *De la facon de purger les apopl.* 42
 Art. 3. *Des especes de l'apoplexie, &c.* 40 | Art. 8. *Des remed. topiques de l'apopl.* 43
 A. 4. *de l'apopl. sanguine & de ses, &c.* 40 | A. 9. *De l'apopl. pituit. & de sa guer.* 44

SECTION II. Des maladies des reins & de la vessie.
 CHAP. I. Des maladies qui sont communes aux reins & à la vessie.
 Art. 1. *Que le sel forme les pierres.* 45 | A. 3. *De l'infl. des reins & de la vessie.* 47
 A. 2. *De la pierre des reins & de la ves* 46 | Art. 4. *Du pissement de sang.* 48

CHAP. II. Des maladies qui sont propres aux reins.
 Article 1. *Du Diabete.* 49

CHAP. III. Des maladies qui sont propres à la vessie.
 Article 1. *Des vices de l'action d'uriner.* 49

SECTION III. Des maladies des parties genitales.
 CHAPITRE I. Des maladies des parties genitales qui sont communes aux deux sexes.
 Art. 1. *Du tour du sang & des esprits qui se fait aux parties genitales.* 50
 Art. 2. *De l'impuissance proprement dite.* 51
 Art. 3. *De la Gonorrhœe, de la seconde espece d'impuissance & des pollutions inuolontaires.* 52

CH. II. Des malad. des part. genit. qui sont propres à l'homme.
 Art. 1. *Du Satyriasm.* 53

Des maladies du circuit du milieu. SECTION VNIQUE.	
CH. I. Des maladies qui sont comm. au cœur & à tout le corps.	
Article 1. De la nature de la fièvre.	54
Art. 2. Des causes de la fièvre & de ses especes.	55
Art. 3. De la fièvre symptomatique, & de l'inflammation qui la fait.	55
CHAP. II. Des maladies qui sont communes au cœur & à toutes les parties du thorax.	
Art. 1. De la difficulté de respirer.	56
Art. 2. De l'Angine, schynance ou mal de gorge.	57
Art. 3. De la Pleuresie.	58
Art. 4. Du crachement de sang.	59
Art. 5. De la toux.	59
CHAP. III. Des maladies qui sont propres au cœur.	
Art. 1. De la palpitation de cœur.	60
Art. 2. De la Syncope.	61
CHAP. IV. Des maladies qui sont propres au poumon.	
Art. 1. De la Phthisie.	62
Art. 2. De l'inflammation du poumon.	63
Des maladies du circuit inferieur.	
Des maladies des parties qui font le chyle.	
SECTION I. Des maladies du ventricule.	
CHAP. I. Des maladies de l'orifice superieur & de l'appetit.	
Art. 1. Du mal de cœur.	65
Art. 2. Des symptomes de l'appetit.	66
Article 3. Du hoquet & du vomissement.	66
CHAPITRE II. Des maladies du fond du ventricule.	
Art. 1. De la foiblesse du ventricule.	67
Art. 2. Des ulceres & de l'inflammation du ventricule.	68
CHAP. III. Des maladies de l'orifice inferieur du ventricule.	
Art. 1. Du Cholera morbus.	69
Art. 2. De la Lienterie.	69
SECTION II. Des maladies des intestins.	
CHAP. I. Des maladies qui sont communes à tous les intestins.	
Art. 1. De la Diarrhœe.	70
Art. 2. De la Dysenterie.	71
Art. 3. Des vers.	72
Art. 4. Du miserere.	73
CHAPITRE II. Des maladies des gros intestins.	
Art. 1. De la Colique.	73
Art. 2. De l'inflam. de l'intestin borgne.	74
SECTION III. Des maladies des parties qui font le sang.	
CHAPITRE I. Des maladies qui sont communes à toutes les parties qui font le sang.	
Art. 1. De l'Hydropisie en general.	75
Art. 2. De la Leucophlegmatie.	76
Art. 3. De l'Ascite.	77
Art. 4. Du Tympanite.	78
CHAP. II. Des maladies qui sont propres au foye.	
Art. 1. Du flux hepaticque.	79
Art. 2. De l'obstruction du foye.	80
Art. 3. De l'inflammation du foye.	81
Art. 4. Du scirrhe du foye.	82
CH. III. Des mal. qui sont propres aux part. qui preparent le sang.	
Art. 1. Des maladies de la ratte.	83
Art. 2. Du Scorbut.	84
Art. 3. De la Lannisse.	85